

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

ENTRE FAMILLE, INDIFFÉRENCE ET IDENTITÉ. VERS UNE ANALYSE
PSYCHOSOCIOLOGIQUE DÉVELOPPEMENTALE COMPRÉHENSIVE DES
PREMIERS QUARTIERS DE LA VILLE DE TROIS-RIVIÈRES, TELS QU'ILS SE
RACONTENT ET TELS QU'ILS SE VIVENT

THÈSE PRÉSENTÉE
COMME EXIGENCE PARTIELLE DU

DOCTORAT CONTINUUM D'ÉTUDES EN PSYCHOLOGIE
(PROFIL RECHERCHE, CONCENTRATION ÉTUDES FAMILIALES)

PAR
STÉPHANE TRUDEL

DÉCEMBRE 2020

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

DOCTORAT CONTINUUM D'ÉTUDES EN PSYCHOLOGIE
(PROFIL RECHERCHE, CONCENTRATION ÉTUDES FAMILIALES) (Ph. D.)

Direction de recherche :

Stéphane Martineau, Ph.D.

directeur de recherche

Jury d'évaluation :

Stéphane Martineau, Ph.D.

directeur de recherche

Carl Lacharité, Ph.D.

président du jury

Jean-Pierre Gagné, Ph.D.

évaluateur interne

Denis Jeffrey, Ph.D.

évaluateur externe

Thèse soutenue le [03/12/2020]

Sommaire

Autrefois marquée par l'importance de son développement manufacturier florissant, la Mauricie a donc connu, à partir des années 1960 jusqu'à cette chute brutale survenue pendant les années 1980, un important passage à vide qui a laissé plusieurs individus dans des situations très précaires. Bien évidemment, la chute de ces grandes entreprises eut pour effet d'apporter dans son sillage bon nombre d'employés, et les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières ont tranquillement commencé à sombrer dans une période de noirceur pendant laquelle allait s'installer une grande pauvreté. Comme nous considérons les premières expériences de vie en communauté, particulièrement marquantes dans le développement cognitif et socioaffectif des individus, nous avons fait le choix d'y accorder une importance singulière, d'autant plus que dans le contexte des premiers quartiers, les dynamiques relationnelles sont généralement fragilisées. Plus particulièrement, notre intention est de nous intéresser à la dynamique de ces premiers quartiers, telle qu'elle se vit, se raconte et s'observe au sein de ces secteurs névralgiques de la ville de Trois-Rivières. Par l'exploration de la méthodologie par théorisation enracinée (MTE), et en mobilisant différents médium que sont les entretiens, l'observation participante, les capsules vidéo, les capsule audio, jumelées à nos lectures, nous sommes parvenus à développer une théorisation assez juste des éléments qui peuvent qualifier l'esprit des premiers quartiers ou, en d'autres termes, les liens et les liants qui constituent cette dynamique relationnelle propre aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. De manière inespérée, nous sommes même parvenus à développer le modèle théorique d'une *psychosociologie développementale compréhensive*.

Table des matières

Sommaire	iii
Liste des tableaux.....	ix
Liste des figures	x
Remerciements.....	xi
Introduction.....	1
Chapitre 1. Cadre méthodologique	25
1.1 Pourquoi la MTE?.....	26
1.2 Mécanique de la MTE.....	30
1.2.1 Ce qu'elle est.....	31
1.2.2 Grands principes	41
1.2.3 Théorisation perpétuelle.....	44
1.2.4 Échantillonnage, sélection, disponibilité des données et processus d'analyse	46
1.3 Validité, scientificité et respect éthique	54
Chapitre 2. Problématique.....	61
2.1 En théorie, tout est parfait	62
2.2 Un homme pluriel : croisement des regards et accès à l'essence.....	64
2.3 Recherche externe ou engagée : deux mondes.....	68
Chapitre 3. Observations.....	73
3.1 La ville de Trois-Rivières sous la loupe	75
3.2 Les premiers quartiers : amalgame, généralisation et diversité	78
3.3 Seuil de notre étude.....	81

3.4 Habiter les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.....	87
3.4.1 Quelques observations générales	88
3.4.2 Des lieux privilégiés	100
3.4.2.1 La Ressource FAIRE	101
3.4.2.2 Une fête pour la famille...quelle famille?	103
3.4.2.3 La grande fête du quartier.....	105
3.4.2.4 Le cas des banques alimentaires	107
3.4.2.5 La dernière épicerie de quartier	114
3.4.2.6 Un Noël aux Artisans!	119
3.4.2.7 La main sur le cœur et le cœur à la bonne place!	121
3.4.3 Quelques cas particuliers	125
3.4.3.1 Un jeune loup solitaire.....	128
3.4.3.2 Le cas des deux jeunes frères autonomes...ou presque.....	132
3.4.3.3 Les petits voisins du bloc.....	134
3.4.3.4 Récits spontanés d'amitiés non forcément partagées	138
3.4.3.5 Ce que les films « Rapides et Dangereux » ne nous montrent pas!	140
3.5 Regards croisés : les premiers quartiers tels qu'ils sont racontés	145
3.5.1 Des résidents comme acteurs essentiels à la solidarité des quartiers.....	146
3.5.2 Du caractère incontournable des services de première ligne	151
3.5.3 Les vécus de l'intervention comme soutien au développement.....	154
3.5.4 Entretiens politiques : observation distante	162
3.6 Des travaux de recherche sur les premiers quartiers, comme impulsion	165

3.6.1	Portrait socioéconomique des premiers quartiers	167
3.6.2	Droit de parole : La pauvreté telle que racontée dans les années 1970	170
3.6.3	La « Mecque du développement communautaire »	182
3.6.4	« Premiers quartiers racontés »	189
3.6.5	Projets du Centre de recherche sociale appliquée (CRSA).....	193
3.6.5.1	Améliorer l'accessibilité pour les exclus.....	195
3.6.5.2	La Démarche.....	198
3.6.5.3	Une histoire de solidarité.....	199
3.6.5.4	École citoyenne.....	202
3.6.5.5	Accéder à la propriété.....	206
3.6.5.6	Intégration au marché de l'emploi.....	210
3.6.6	Trajectoires de recours à l'aide alimentaire	216
3.6.6.1	Déracinement et trajectoires des usagers.....	217
3.6.6.2	La construction des relations sociales et des réseaux sociaux	221
3.7	Capsules vidéo étudiantes et recherches vidéo sur les premiers quartiers.....	225
3.7.1	Vivre dans l'ombre	226
3.7.2	Le visage caché de la pauvreté.....	228
3.7.3	Une histoire de solidarité	230
Chapitre 4.	Analyse, émergence des données et cadre conceptuel évolutif.....	239
4.1	Évolution du cadre théorique	243
4.2	Dans quel univers sommes-nous situés?.....	244

4.3 Une culture de la pauvreté, vraiment?	248
4.4 Entre clan et solidarité : un esprit familial partagé	256
4.5 Écologie développementale	263
4.5.1 Le pari systémique	267
4.5.2 Les quatre systèmes	268
4.5.2.1 Le microsystème.....	269
4.5.2.2 Le mésosystème.....	271
4.5.2.3 L'exosystème.....	Erreur ! Signet non défini.
4.5.2.4 Le macrosystème	274
4.5.3 Le système du « Je » et du « Nous » : Mise à jour d'un chronosystème, mais où et comment le trouver?	276
4.6 Et qu'en est-il de l'identité.....	278
4.7 Dynamique relationnelle	283
4.8 Retour à la solidarité mécanique.....	288
4.9 Sociologie figurationnelle et relationnelle : Théorie de la structuration.....	297
4.9.1 De quelle sociologie parle-t-on au juste?	301
4.9.2 Sociologie relationnelle : penser le tout par l'interaction de ses parties.....	303
4.9.3 La sociologie de la structuration de Giddens : le passage au néostructuralisme	309
4.9.4 Sociologie « figurationnelle » : la société des individus.....	312
4.9.5 Et pourquoi mobiliser ces trois approches?	315
4.10 Analyse sémantique des caractéristiques environnementales du développement social	317

4.11 Le caractère transformationnel du milieu	325
4.12 De la psychologie sociale de l'environnement comme synthèse conceptuelle.....	333
4.13 Émergence d'une psychosociologie développementale compréhensive	337
Conclusion	352
Problématique	353
Cadre méthodologique	355
Cadre conceptuel provisoire et révisé	357
Réponses à nos questions.....	363
Et que pouvons-nous en retenir?.....	367
De l'environnement comme facteur déterminant.....	371
Références	380
Appendice A. Tableau 7. Liste évolutive non-exhaustive des questions d'entretien....	392
Appendice B. Tableau 8. Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs	397

Liste des tableaux

Tableau

1	Sommaire des entretiens mobilisés pour le projet.....	51
2	Liste des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.....	80
3	Liste de certains lieux visités	102
4	Liste de certains cas illustrés.....	126
5	Synthèse des caractéristiques significatives d'une culture de la pauvreté	249
6	Éléments caractéristiques de la psychologie environnementale.....	322
7	Liste évolutive non-exhaustive des questions d'entretien.....	393
8	Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs	398

Liste des figures

Figure

1	Comparaison entre MTE et schéma d'approches hypothéticodéductives	38
2	Processus itératif par réécriture et catégorisation conceptuelle en MTE	38
3	Parcours dialectique de la construction du modèle théorique	40
4	Districts couvrant les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières	81
5	Schéma de la bioécologie développementale	277
6	Synthèse des éléments constitutifs d'une sociologie relationnelle	307
7	Éléments constitutifs d'une sociologie de la structuration	311
8	Éléments constitutifs d'une sociologie figurationnelle	315
9	Synthèse d'une sociologie compréhensive de l'interdépendance	316
10	Modèle écologique de la psychologie environnementale	323
11	Caractéristiques de la psychologie sociale de l'environnement	324
12	Synthèse d'une psychosociologie développementale compréhensive	345

Remerciements

Tout d'abord, je ne saurais passer sous silence l'incroyable collaboration de toutes celles et ceux qui ont participé de près ou de loin à ce magnifique projet qui a occupé les dernières années de ma vie. Je pense ici à celles et ceux qui ont accepté de m'accorder de leur temps, de me recevoir et de me partager les expériences personnelles relativement à l'histoire de la ville de Trois-Rivières et à cette dynamique qu'ils ont pu observer, vivre et habiter, des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Ensuite, je tiens à remercier les membres du corps professoral de l'Université du Québec à Trois-Rivières qui ont pu soutenir mon projet. Je pense ici à mon directeur, M. Stéphane Martineau, mais aussi à M. Jean-Pierre Gagnier, membre de mon comité de thèse et membre du jury, à M. Carl Lacharité, qui nous a poussé pendant les différents séminaires à sortir de nos limites, à M. François Guillemette avec qui j'ai pu m'entretenir pour développer ma compréhension de la MTE, puis aussi à Mme. Lucie Gélineau, de l'Université du Québec à Rimouski, qui est venue apporter des critiques constructives au projet, et à M. Denis Jeffrey, qui s'est porté volontaire pour évaluer ce projet. Ensuite, je tiens à remercier mes collègues et amis des différents établissements d'enseignement où j'ai pu étudier, mais aussi où j'ai la chance, depuis maintenant trois ans d'enseigner. Finalement, cette liste ne pourrait être complète sans que je ne remercie celles et ceux qui ont eu à me supporter au quotidien, tout au long de cette aventure, c'est-à-dire, ma conjointe, ainsi que mes six magnifiques enfants sans qui la vie ne saurait avoir la même signification.

À vous toutes et tous, Merci pour tout le soutien et l'encouragement!

Introduction

Fondée en 1634, alors que la région de la Mauricie fut découverte par Jacques Cartier en 1535, la ville de Trois-Rivières est connue pour sa position stratégique centrale dans l'ensemble du Québec. Située à mi-chemin entre les villes de Québec et Montréal, elle bénéficie d'une forte visibilité qui en fait la métropole de la Mauricie. D'ailleurs, au fil des ans, différentes grandes entreprises telles que la Canadian International Paper (CIP) et, dans une mesure distincte, la Wabasso, ont pu marquer l'imaginaire. Ces grandes entreprises ont eu pour effet de générer une organisation particulière des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières, mieux connus sous la désignation de « Premiers Quartiers ».

L'organisation géographique des premiers balbutiements de cette société illustrait d'ailleurs très bien les différents rapports de force de l'époque, alors qu'il est possible encore aujourd'hui, selon l'architecture des différents bâtiments, d'y reconnaître les secteurs davantage réservés aux propriétaires, qui se distinguent fortement de ceux occupés par leurs gestionnaires et, finalement, par les employés qui, malgré une scolarité souvent très sommaire, ont eu la chance d'occuper des emplois aux conditions de grande qualité.

Cette période faste qui a donc marqué l'aménagement de ces quartiers dura un bon moment, mais à la suite du rêve qu'elle a pu générer en produisant de nouveaux ouvriers,

de

générations en générations, une période de sous-industrialisation s'installa au détriment de ces grandes entreprises qui commencèrent à péricliter. Bien évidemment, la chute de ces grandes entreprises eut pour effet d'apporter dans son sillage bon nombre d'employés qui, faute d'une plus grande mobilité, se sont dans plusieurs cas vu forcés de quitter ces premiers quartiers. Autrement, ceux qui y sont demeurés, souvent sans le vouloir et en étant forcés d'y habiter, ont donné à ces quartiers l'identité qu'on leur connaît aujourd'hui.

C'est donc face à cette chute d'une économie qui peinait à se transformer que les premiers quartiers ont tranquillement commencé à sombrer dans une période que certains pourraient qualifier de noirceur, pendant laquelle allait s'installer une grande pauvreté. D'ailleurs, le sociologue Gérald Doré (1970), professeur retraité de l'Université Laval, avait réalisé une intéressante recherche sur ce contexte sous-proléttaire des années 1960-1970, tel que vécu, entre autres, par les habitants des premiers quartiers de l'ancienne ville de Trois-Rivières, telle qu'elle fut connue avant la période des fusions municipales, qui ont fait de la nouvelle ville de Trois-Rivières une cité de plus de 135 000 habitants.

Autrefois marquée par l'importance de son développement manufacturier florissant, la Mauricie a donc connu, à partir des années 1960 jusqu'à cette chute brutale survenue pendant les années 1980, un important passage à vide qui a laissé plusieurs individus dans des situations très précaires. Toutefois, la ville de Trois-Rivières connaît un nouvel essor, provenant désormais d'une économie davantage diversifiée. Cette dynamique renouvelée

est très apparente au niveau de ces premiers quartiers, qui sont devenus une caractéristique prégnante de la ville.

Par leur mélange entre une économie sociale croissante, un développement économique riche et une dynamique esthétique et culturelle remarquable, ces quartiers sont donc à nouveau porteurs d'espoirs. Toutefois, afin de bien saisir la portée des possibilités qu'offrent ces premiers quartiers, il devenait impératif de nous y attarder, car pour bon nombre de gens, ces premiers quartiers sont encore grandement associés à cette culture de la pauvreté qui avait pu se développer pendant les années 1970-1980. Cependant, par nécessité, une toute autre culture émergea en réponse à cette culture de la pauvreté, et c'est celle de la solidarité.

Après un important passage à vide, marqué par l'effritement et le déplacement de nombreuses familles, puis pas un abandon partiel du soutien provenant de l'Église, par le manque d'intérêt des citoyens à l'endroit de celle-ci, un nouvel essor est provenu de l'émancipation féminine qui est venue générer, par l'implication massive des femmes au niveau d'une multitude d'organismes, un certain également de ce que Ulysse et Lesemann (2007) ont pu qualifier de « Mecque du communautaire ». Et c'est ce nouvel élan de solidarité qui, il nous a semblé, devait être redécouvert afin de mieux comprendre la dynamique globale de ces premiers quartiers, l'effet que cette dynamique a sur les citoyens, sur leur développement et sur la possibilité de repenser l'aménagement des familles en milieu précarisé.

D'ailleurs, qu'elles soient biparentales intactes, recomposées ou monoparentales, les familles prennent désormais plusieurs formes (St-Jacques & Drapeau, 2009). Celles-ci s'apparentent en quelque sorte au premier foyer sociétal ou microcosme auquel les enfants ont accès. Tandis que bon nombre d'études ont déjà tenté d'effectuer cette triangulation entre la famille, l'éducation et la pauvreté, notre intention était toutefois d'utiliser une approche quelque peu différente, alors que nous avons cherché à découvrir et à mieux comprendre les éléments systémiques qui peuvent qualifier l'esprit de ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. En d'autres termes, nous souhaitions comprendre de quelle façon s'articulent les relations, les liens et les liants qui caractérisent cette solidarité, dans le contexte d'un milieu défavorisé et avec tous les enjeux que cela peut soulever.

Au Québec, entre 20 et 35 % des enfants de la maternelle provenant de quartiers défavorisés se retrouvent en situation de vulnérabilité, sur le plan physique, cognitif ou socioaffectif (ISQ, 2018)¹. La moyenne qui s'élève, en 2017, à 27,7 %, est plus élevée qu'elle ne l'était lors du recensement précédent, effectué en 2012 (25,6 %). Certes, ce ne seront pas tous les enfants provenant de milieux défavorisés qui se retrouveront être

¹ « Selon les données de la deuxième édition de l'EQDEM, 27,7 % des enfants à la maternelle 5 ans sont considérés comme vulnérables dans au moins un des cinq domaines de développement, à savoir : la santé physique et le bien-être, les compétences sociales, la maturité affective, le développement cognitif et langagier et les habiletés de communication et les connaissances générales. [...] Par exemple, les garçons sont proportionnellement plus nombreux que les filles à être classés vulnérables dans au moins un domaine de leur développement (35,0 % c. 20,2 %). Les enfants les plus jeunes (âgés de moins de 5 ans et 9 mois au moment de l'enquête) (34,3 %) et ceux vivant dans un milieu très défavorisé sur le plan matériel (33,7 %) ou social (33,2 %) sont également plus susceptibles d'être vulnérables. » (ISQ, 2018, en ligne).

affectés par de telles problématiques, mais des taux de difficultés d'apprentissage (maturité scolaire, difficultés langagières, troubles d'apprentissage) et de troubles de comportement deux à trois fois plus élevés sont observés chez des familles ayant un revenu très bas (Ministère de la Santé et des Services sociaux [MSSS], 2016).

Chez les jeunes appartenant au groupe le plus défavorisé, 37,5 % ne parviennent pas à obtenir leur D.E.S., alors que ce taux se limite à 17,5 % dans les milieux plus favorisés (MSSS, 2007). En effet, confrontés à toutes sortes de limitations découlant de leur environnement instable, bon nombre de jeunes peinent à focaliser leur attention sur leur réussite académique :

À l'instar d'études effectuées dans plusieurs pays, les résultats obtenus confirment l'existence d'une relation entre la réussite scolaire de l'élève et son environnement socioéconomique. [...]. Les garçons et les filles de tous les milieux sont soumis à différents facteurs qui peuvent les amener à redoubler, à accumuler des retards ou encore à décrocher. On sait cependant qu'il existe une multiplication de ces facteurs de risque en milieu défavorisé. (Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport, 2005, p. 23)

Ce constat rappelle donc la nécessité d'accéder à une compréhension des relations vécues au sein d'un secteur comme celui des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, alors que les interactions qui y sont vécues participent, entre autres choses, assurément à la reconduction des inégalités qui y sont observées. Alors que le Québec a pourtant mis sur pied, au tournant des années 1960-1970, un État providence dont l'un des buts était d'amoindrir les inégalités, nous peinons à saisir pourquoi la situation de la pauvreté au Québec n'a que si peu ou à peu près pas évolué. Et cette pauvreté, même si certains auteurs suggèrent qu'elle soit en constante diminution – « La part de la population

vivant sous le seuil officiel de la pauvreté au Canada a diminué, passant de 10,6 % en 2016 à 9,5 % en 2017. » (Statistique Canada, 2019 [en ligne]) – demeure bel et bien présente.

Comme nous considérons les premières expériences de vie en communauté, particulièrement marquantes dans le développement cognitif et socioaffectif des enfants, il importait de mieux saisir le quotidien tel qu'il se déploie au sein des premiers quartiers, puisqu'il porte en lieu le potentiel de nous éclairer, lors d'éventuels projets futurs, sur ce terreau dans lequel se développent les enfants de ces quartiers sous-industrialisés. Et comme dans le contexte des premiers quartiers, les dynamiques familiales se sont considérablement fragilisées, il importe de nous demander quel espace est toujours possible pour penser la famille au sein de quartiers, tout de même marqués par la pauvreté, la déviance et par les troubles mentaux. Plus particulièrement, notre intention était de nous intéresser à la dynamique des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, telle qu'elle se vit, se raconte et s'observe. Nous ne nous intéressions donc pas à la pauvreté pour ce qu'elle est, alors qu'elle fut est en encore aujourd'hui débattue par autant d'ouvrages théoriques qu'il n'y a d'auteurs, mais nous nous intéressions plutôt à ce qui se vit en contexte de pauvreté. Nous avons cherché à mieux comprendre les liens et les liants qui caractérisent un espace défavorisé, qui, dans le cas qui nous intéresse, est celui des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Par une description fine et qui repose sur de multiples prises de vue, nous proposons donc dans cette thèse une interprétation de certains facteurs qui peuvent qualifier ces rapports humains vécus au sein des premiers quartiers. Afin de nous distancer d'une étude qui se voulait purement statistique, comme il s'en fait déjà plusieurs au niveau des gouvernements du Québec et du Canada, nous avons pris le pari d'ajouter une certaine profondeur à notre compréhension de ces quartiers historiques, par l'exploration d'une méthode qualitative des plus riches, qui est la méthodologie par théorisation enracinée (MTE). Nous considérons qu'au-delà des différentes études ou différents projets de recherche qui furent menés au Québec, et particulièrement sur les aspects socioéconomiques de la ville de Trois-Rivières, que ces premiers quartiers nous parlent et qu'ils ont des choses à nous dire. Il n'en revenait dès lors plus qu'à nous de les écouter et laisser émerger les différents constats qui rendent possible le déploiement de ce qui nous a paru caractériser davantage ces premiers quartiers.

Certes, plusieurs éléments qui nous intéressaient sont désormais, grâce à la multitude de recherches qui furent déjà réalisées, considérés comme des faits. L'incidence des parents sur la trajectoire de développement de leurs enfants est un facteur indéniable, tout comme l'influence d'éléments indirects, tels que l'entourage de ces parents, l'entourage des enfants, leur milieu académique ainsi que les politiques publiques venant colorer la culture dans laquelle ils évoluent. En revanche, nous nous intéressons justement à cette élaboration multifactorielle des différents éléments contributifs au développement continu des résidents de ces premiers quartiers, afin de comprendre ce qui vient solidifier le tissu

relationnel des premiers quartiers. Nous souhaitions nous pencher autant sur le vécu des résidents, que sur celui des différents intervenants, que leurs rôles soient institutionnels, communautaires ou politiques, afin de comprendre leurs interactions et les liens ou rapports qu'ils entretiennent, malgré leur appartenance à ces catégories sociales et professionnelles distinctes.

C'est d'ailleurs pour ces raisons que nous nous sommes intéressés à la catégorisation systémique, telle que comprise au niveau de la bioécologie développementale. Celle-ci nous a d'ailleurs permis de classifier, d'une certaine mesure, les différents intervenants qui furent mobilisés pour le projet. Plutôt que de reprendre ou de simplement réactualiser une étude qui aurait déjà été réalisée sur ces trois éléments que sont la famille, l'éducation et la pauvreté, notre intention était d'explorer une piste qui nous semble jusqu'ici négligée dans le paysage de la recherche sur les conditions des inégalités.

Afin d'y parvenir, nous avons tenté de mettre en dialogue une multitude d'informations qui nous furent accessibles, afin de créer une mosaïque pouvant inclure des données statistiques, des conceptions théoriques, mais aussi des éléments émergents d'observations en situation et d'entretiens ouverts. De manière provisoire, nous avons cherché à inscrire notre recherche au sein des perspectives théoriques de la sociologie

relationnelle, de la théorie de la structuration et de la sociologie figurationnelle¹. Notre interprétation des différents éléments observés, mit aussi en évidence une certaine correspondance avec la bioécologie développementale² et la théorie des parcours de vie³.

En plus d'embrasser ces divers champs de la sociologie et de la psychologie sociale et communautaire, notre recherche, qui se voulait exploratoire, chercha à s'inscrire en écho aux travaux réalisés par l'école de Chicago, au début du siècle dernier. Alors que bon nombre des travaux réalisés à même cette école, puis par divers chercheurs qui y furent formés, ont cherché à produire de riches descriptions de la ville, nous souhaitions en faire de même, en portant toutefois notre attention sur les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières qui sont au nombre de treize.

¹ La notion de figuration, chez Elias, est « entendue comme un réseau étendu de personnes et d'institutions interdépendantes, reliées simultanément à plusieurs niveaux. » (Wacquant, 2001, p. 210). En utilisant ce concept pour construire sa théorie, Elias fit de son approche sociologique l'analyse de ces figurations ou de ce qu'il qualifia personnellement configurations qui s'inscrivent dans une dynamique réciproque d'interpénétration qui a pour effet de dresser une toile d'influences, de relations ou de liens développementaux.

² La bioécologie développementale est une approche systémique développée et actualisée par Urie Bronfenbrenner (1979). Ayant tout d'abord théorisé l'écologie développementale comme contenant quatre systèmes (microsystème, mesosystème, exosystème et macrosystème), il révisa son approche pour considérer les caractéristiques plus personnelles des individus (cognitives, affectives, biologiques, etc.) et le rapport au temps et à l'espace pouvant produire du mouvement au sein des relations entre les systèmes. Il proposa donc une révision à six systèmes, en y ajoutant l'ontosystème et le chronosystème.

³ La théorie du parcours de vie est l'une des approches qui dominent présentement le paysage de l'étude de la vie humaine et de la recherche sur le développement des individus. Principalement développée par John Elder, dans les années 1970, elle s'intéresse aux événements qui marquent des ruptures au sein de la vie des individus. Cette approche cherche à identifier les diverses trajectoires de développement en utilisant certains marqueurs pour mettre en évidence les points de basculement qui ont pu altérer ou renforcer certaines trajectoires individuelles ou collectives.

Un des éléments qui nous semblait majeur et que nous avons tenté de mettre en évidence, est le rapport complexe à l'identité – ou à la perte d'identité –, la pauvreté et l'hospitalité tel qu'il fut vécu par les résidents actuels des premiers quartiers, alors que de nombreux éléments participant de la construction relationnelle des citoyens furent mobilisés. L'impact de ces éléments semble encore plus significatif lorsque l'on accorde une certaine importance au démantèlement des solidarités qui se produit à chaque fois où un secteur, un quartier ou une région connaît un bouleversement économique et entre en phase de sous-prolétariat¹.

Et c'est cet intérêt pour les vécus de signification rencontrés par les plus démunis qui fait aussi en sorte que des approches développementales systémiques ne sauraient suffire à nous livrer une grille d'analyse qui permet de rendre absolument justice à cette construction ou à cette reconduction de la pauvreté. Pour combler certains angles morts laissés par l'application d'une méthode systémique au traitement de nos données, l'approche des parcours de vie, qui se veut historiquement une extension, une relecture ou une réactualisation de la bioécologie développementale, nous a permis d'accorder l'importance nécessaire aux discours des divers acteurs mobilisés, afin d'accéder à ce petit

¹ Tandis que Marx mobilisait ce terme pour désigner des couches sociales sans conscience de classe, désorganisées ou démunies, nous mobilisons principalement la conception post-industrielle qui fut déployée lors de travaux de recherches des années 1970, tels que *Réalité du sous-prolétariat* (Glardon, 1978), qui fait état de classe de travailleurs peu qualifiés, sans diplôme et qui parvient difficilement à effectuer le transfert de ses compétences ou habiletés vers de nouvelles professions : « Plus de 60 % des actifs n'ont aucune formation professionnelle et travaillent comme manœuvre ou employés non-qualifiés. Ceci engendre une insécurité face à l'emploi et une difficulté réelle pour l'adaptation à des changements structurels pourtant imminents. Quant aux enfants, ils vont marquer le même décalage face à des exigences modernes de production, puisque 50 % de ceux âgés de plus de 15 ans n'ont ni entrepris [sic] ni achevé de formation professionnelle. » (p. 157)

quelque chose caractéristique de la dynamique relationnelle des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Le fait de circonscrire notre recherche à cette ville nous a permis de mettre en place une matrice de recherche qui pourrait ensuite être appliquée à d'autres contextes et pourrait permettre de proposer un programme de recherche plus vaste. Comme certains travaux furent réalisés sur ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, entre autres par les divers projets de recherche sur Centre de recherche sociale appliquée (CRSA), nous avons pu constater que les perspectives jusqu'à ce jour empruntées se voulaient restreintes et offraient un grand potentiel exploratoire afin de cartographier divers aspects sociologiques de la ville de Trois-Rivières. De notre côté, nous avons donc jeté notre dévolu sur ces champs que sont la solidarité et la dynamique relationnelle de ces quartiers.

Cela nous a permis de nous intéresser à certaines questions telles que : « Qu'est-ce qui caractérise l'esprit des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières? », « Si il y a une culture de la pauvreté au sein de ces premiers quartiers, quelle est-elle? », « Quelle semble être l'impact de la culture des premiers quartiers et de l'aménagement de ceux-ci, sur le développement des individus? » ou, encore, « Quelle place occupe la famille au sein de l'écologie développementale des résidents des premiers quartiers? ».

Sans savoir si nous allions être en mesure d'obtenir des réponses très fines à ces questions, nous espérions parvenir à développer une théorisation assez juste des éléments

qui constituent cet esprit propre aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Pour ce faire, nous nous sommes appuyés sur une approche totalement inductive, réalisée par le croisement des différents médium que sont les entretiens, l'observation participante, les capsules vidéo et les capsules audio, jumelées à nos lectures. Dans la meilleure des situations, nous espérions être en mesure d'extraire, à partir des données émergentes, un modèle théorique qui pourrait faciliter notre compréhension du phénomène et que nous pourrions mettre en dialogue avec différents cadres théoriques existants.

Pour bien saisir la démarche que nous avons choisie d'emprunter, il est à ce stade-ci essentiel de préciser que l'objet principal de cette thèse n'est donc pas de procéder à une réflexion de nature hypothético-déductive sur les conditions de la pauvreté, sur la reconduction de celle-ci ou, encore, sur toute autre analyse conceptuelle qui fait débat depuis des années et qu'il est difficile, voire impossible de résoudre dans la seule étendue d'une thèse doctorale. Au contraire, il s'agit plutôt d'une étude exploratoire, comme celles qui furent popularisées par l'École de Chicago et qui firent la réputation de Jean-Charles Falardeau, lui-même formé au sein de cette école, qui s'est appliqué, tout au long de sa carrière académique, à cartographier, au niveau spatial et humain, différentes régions phares du Québec (Langlois, 2012).

Le cas qui nous intéresse porte toutefois sur la ville de Trois-Rivières qui, elle, malgré la présence d'une innombrable quantité de travaux sur son histoire, sur son développement économique, entrepreneurial et sur l'évolution de son marché du travail, n'a pas fait l'objet

d'une étude de nature davantage anthropologique ou, dans le cas qui nous concerne, ethnographique, en prenant soin de préciser qu'il ne s'agit pas d'une ethnographie au sens littéral, mais bien d'une étude exploratoire reposant sur une un croisement entre divers corpus enracinés. Nous n'avons donc pas procédé à une cueillette systématique d'informations circonscrites telles que les actes langagiers, la dynamique des repas, les périodes de repos et de sommeil, les rencontres ou les habitudes de culte, comme cela se fait de façon soutenue lors d'une étude exclusivement anthropologique. Qui plus est, nous avons pris soin de limiter nos ambitions et de les rendre plus réalistes et en adéquation avec la portée potentielle d'une thèse doctorale, en circonscrivant cette recherche aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, qui ont fait l'objet de quelques travaux académiques seulement, portant sur des objets très spécifiques qui se situent toutefois à une certaine distance de ce qui nous intéresse réellement.

Certes, nous aurions pu nous intéresser, comme a pu le faire Gérald Doré (1970) dans son travail de maîtrise, aux conditions des travailleurs manufacturiers en contexte sous-industrialisé ou, encore, comme l'ont fait Ulysse et Lesemann (2007), à la prolifération des organismes communautaires qui devenait naturelle en contexte de grande défavorisation générale de plusieurs quartiers sous-industriels. Toutefois, nous avions le sentiment que ces thèmes avaient suffisamment bien été exploités. Sans avoir trop cherché à prétendre des issues potentielles de notre recherche exploratoire au caractère essentiellement itératif, et sans avoir tenté de trop circonscrire ou délimiter notre objet, nous en sommes toutefois rapidement venus à la conclusion provisoire que ce sont les

rapports entre les individus, les liens et les liants, entre tous citoyens confondus, qui allaient nous permettre de livrer la recherche la plus riche et la plus foisonnante qui soit.

Éventuellement, ces autres travaux qui nous intéressaient moins pourront faire l'objet de diverses réactualisations, mais pour l'essentiel, notre intérêt premier qui portait au départ de façon quasi-caricaturale sur la pauvreté, puisque c'est ainsi que sont généralement qualifiés ces quartiers, a dès les premiers instants de notre observation participante basculé vers les liens, les liants et la solidarité qui émergea très fortement de nos entretiens. Certes, nous ne pourrions nier le fait que les conditions socio-économiques de ces quartiers vulnérables correspondent aux critères associés à la pauvreté. Le rapport socioéconomique des premiers quartiers réalisé par la défunte Démarche des premiers quartiers et le regroupement ÉCOF-CDEC (2015) l'a d'ailleurs très bien démontré.

Cependant, ces premiers quartiers, qui sont trop souvent réduits à des quartiers pauvres, mais que nous avons choisi de requalifier de quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières, cachent bien plus que la pauvreté ou, du moins, bien plus que ce qu'une certaine socio-anthropologie de la pauvreté (portée par différents auteurs tels que John Hoggart, Oscar Lewis, Pierre Bourdieu et Bernard Lahire) a pu nous proposer. D'ailleurs, l'inclusion de travaux non académiques, mais plutôt de nature citoyenne prenant souvent la forme de recherche-action, à même les données colligées au niveau des entretiens et de l'observation participante nous a aussi orienté vers cette forte solidarité qui caractérise bien davantage ces quartiers historiques que ce qualificatif de pauvreté qui leur est accolé.

Encore là, il n'est pas question que de solidarité et, encore, faut-il définir celle-ci en étant bien conscient qu'il n'y a pas qu'une seule forme de solidarité, mais il est surtout question de nous intéresser, de manière inductive et itérative, à la reconstruction d'une narrative portant sur les liens, les liants et les rapports que vivent les résidents des premiers quartiers et dont ils sont eux-mêmes les principaux porte-voix. De cette façon, nous avons cherché à repousser le plus possible, en mettant les résidents de ces premiers quartiers, leur vécu, leurs impressions et leurs interprétations, au cœur du récit, la place du chercheur dans la lecture et dans l'illustration des propos avancés par ces résidents.

C'est d'ailleurs pourquoi nous avons choisi, que tout puisse être considéré comme une donnée. Malgré le fait qu'il soit reconnu et admis qu'en contexte de méthodologie par théorisation enracinée (MTE), ce croisement entre les différents corpus est rarement appliqué jusqu'à sa pleine portée. Pour y parvenir, nous avons pris la décision de croiser et considérer l'observation participante, les entretiens et une synthèse de la littérature non-académique secondaire, comme faisant partie intégrante des données à colliger. Il nous semblait alors pouvoir bénéficier d'une pluralité de points de vue qui nous permettait de dépasser, soit le seul intérêt envers la littérature, le seul accès aux entretiens ou, encore, la subjectivité inhérente au processus d'observation participante.

Toujours avec ce même souci de distanciation ou d'éloignement par rapport à notre objet de recherche, comme le suggérait Raymond Lemieux (1994) en affirmant que « Nous entendons par méthode la construction de la distance entre un chercheur et son

objet », nous avons donc procédé à des entretiens ouverts, prenant la forme de récits non-phénoménologiques. Cela visait à ne pas seulement nous appuyer sur notre observation qui demeure, malgré toute notre bonne volonté, subjective, mais plutôt à nous permettre d'entretenir cette distance en prenant appui sur le regard de ces citoyens qui devenaient quasiment nos co-chercheurs. Et si nous prenons soin de préciser que ces récits sont non-phénoménologiques, au sens psychologisant de la phénoménologie, c'est que nous n'avons pas cherché à accéder aux émotions ou aux vécus de signification des concernés rencontrés, mais plutôt à tirer avantage de leur regard sur notre objet que forment ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Comme le processus d'entretien, en MTE, se veut très ouvert et porté par le récit des personnes interrogées, les entretiens peuvent durer, dans certains cas, quelques heures. Il fut même parfois nécessaire, au regard des différentes données colligées, qui furent traitées en analyse par l'écriture et par catégorisation conceptualisante - de reconduire un second entretien avec la même personne concernée. Il va donc de soi que, dans notre cas, comme dans bien d'autres en recherche, notre schéma d'entretien aura, finalement, pris une forme évolutive. Cela a donc laissé place à des questions très simples et très ouvertes à la base, qui se sont raffinées en cours de route et qui faisaient souvent écho aux entretiens précédents. Une liste non-exhaustive de différentes questions mobilisées pour les entretiens, ainsi que de nombreux extraits des réponses apportées par chacune des personnes rencontrées et les catégories qui furent alors générées se trouvent d'ailleurs en appendice de la thèse (voir Appendices A et B).

En ce qui a trait à notre échantillonnage, nous avons pris soin de multiplier et de diversifier les points de vue. Nous ne nous sommes donc pas limités à une population particulière, alors que notre objet ne porte pas exclusivement, à titre d'exemple, sur les mères monoparentales ou, encore, sur les enfants fréquentant les écoles primaires ou toute autre catégorie de concernées ayant pu être circonscrite ou isolée. Au contraire, nous cherchions à obtenir une diversification des niveaux socio-économiques de nos concernés, autant pour les entretiens formels et directs, que pour les échanges spontanés ayant pu meubler notre observation participante. C'est donc en ce sens, non pas parce que nous cherchions à évaluer la validité conceptuelle de cette perspective théorique ou parce que nous avons souhaité démontrer apriori l'importance de cette catégorisation, que nous avons choisi de cadrer nos différents entretiens selon l'approche systémique développée par Bronfenbrenner (1979).

Nous n'avons pas établi en amont qu'il nous fallait rencontrer un nombre précis ou définitif de concernés s'inscrivant dans l'un ou l'autre des systèmes, alors qu'outre nos trois premiers entretiens bien cadrés, comme cela est le cas en MTE, nos autres candidats furent davantage mobilisés par suite des constats, aux résultats et aux énoncés découlant des entretiens précédents. Cela ne nous a toutefois pas empêché d'ensuite regrouper les différents entretiens selon leur correspondance aux différents systèmes. Donc, sans chercher à valider cette catégorisation, l'idée de chercher une certaine représentativité pas « couches » systémiques nous a permis de rapidement constater si nous avions accès à cette diversité ou si nous avions plutôt glissé implicitement vers un biais d'univocité. Cela

nous aura permis, en fin de parcours, d'ajouter deux entretiens pour rapprocher notre répartition d'un certain équilibre et pour évaluer si cela avait un effet sur notre lecture des données colligées au préalable ou, au contraire, si nous avions bel et bien atteint une saturation relative de notre analyse conceptuelle.

Il faut donc comprendre ici que le processus et la démarche de cette recherche, comme nous l'avons déjà dit, se veulent essentiellement itératifs, alors que nous nous sommes intéressés non pas à un objet très défini, très circonscrit, comme cela aurait été le cas si nous avions emprunté une approche inspirée par un certain positivisme. Au contraire, nous sommes demeurés très ouverts à ce qui allait pouvoir nous frapper lors des premiers moments de notre observation participante, pour ensuite chercher à valider ces éléments au moment des différents entretiens. D'ailleurs, comme cela est de mise en MTE, nous avons repoussé autant que possible dans notre démarche, le recours à une quelconque forme de littérature portant d'une part, sur les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières et, d'autre part, sur l'un ou l'autre des concepts ou éléments théoriques ayant pu émerger de notre observation ou de nos entretiens.

Cependant, nous tenons à préciser que nous entretenons une certaine distance épistémologique face ce qui est parfois qualifié comme une version pure de la théorisation enracinée. La recherche a depuis longtemps démontré, par les travaux des Kuhn (1962), Popper (1973/2007) et Heisenberg (1930/1949), entre autres, les limites des approches hypothético-déductives ou des perspectives de type positivistes. Parallèlement, elle a aussi

démontré qu'il nous est difficile, voire impossible, de nous arracher totalement au langage, de nous arracher à la culture, aux recherches qui furent déjà réalisées et de proposer une lecture prenant la forme d'une table rase. C'est d'ailleurs pourquoi nous entretenons une certaine distance critique face à la MTE et pour laquelle nous ne nous sommes pas limités à énoncer ou à produire une synthèse des concepts ayant pu émerger de nos entretiens, mais avons plutôt développé notre évolution conceptuelle par association.

En plus de nos synthèses ponctuelles pouvant générer différentes catégories conceptualisantes découlant de nos entretiens et de notre observation participante, nous avons donc cherché à mettre en évidence, dans la littérature, ce qui pouvait correspondre à ces données émergeantes, ce qui avait déjà été dit, en quelque sorte, sur les données mises en évidence par le travail effectué sur le terrain. C'est ainsi que nous avons pu nous intéresser davantage aux liens et aux liants, aux rapports qu'entretiennent les résidents de ces quartiers généralement qualifiés de quartiers pauvres de la ville de Trois-Rivières. Certes, nous ne pouvions ignorer ou passer sous silence, toujours à rebours, comme cela est de mise en MTE, les questions entourant la pauvreté. Toutefois, nous nous sommes rapidement distancés de cette lecture parfois trop généralisante de populations autant diversifiées qu'uniques, alors qu'il y avait tellement plus à découvrir en nous rapprochant des concernés, en prenant soin de nous intéresser à ce qu'ils pouvaient nous dire et nous raconter. Cela nous a permis de dépasser ce qu'il nous est possible d'imaginer en nous tenant, comme le font encore trop souvent leurs voisins mêmes des autres quartiers de la

ville de Trois-Rivières, à distance de ces quartiers historiques qui méritent d'être compris tels qu'ils sont observés, vécus et racontés.

Pour mieux démontrer ce cheminement, nous allons tout d'abord (voir Chapitre 1) illustrer et expliciter la complexité épistémologique et méthodologique qui entoure la méthode de recherche qui fut mobilisée pour cette thèse. Comme nous nous inscrivons au sein de la méthodologie par théorisation enracinée (MTE), nous démontrerons le caractère inductif de cette approche, sa capacité à mobiliser divers matériaux et la richesse exploratoire qu'elle permet. Dans un cadre où d'anciens travaux de recherche, une observation participante, des entretiens formels et informels sont mobilisés, une méthode comme la MTE nous permet d'accéder à une profondeur analytique hautement significative.

Ensuite (voir Chapitre 2), nous proposons une problématique assez large qui vise principalement la production d'une analyse inductive des phénomènes les plus saillants qui furent observés au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Nous chercherons, une fois cette mise en évidence achevée, à identifier les facteurs qui qualifient cette dynamique relationnelle propre à ces quartiers historiques et, surtout, à mettre en évidence l'importance d'éviter toute généralisation en nous intéressant aux liens, aux liants et aux relations que les résidents de ces premiers quartiers peuvent eux-mêmes nous raconter.

De manière incontournable, nous prendrons soin, dans la section « Observations » (voir Chapitre 3), de bien camper notre espace de recherche, en dressant un bref historique de la marche sous-prolétaires empruntée par les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Comme ce fut le cas ailleurs au Québec, nous serons en mesure de comprendre comment la séparation entre les entrepreneurs et dirigeants anglophones est venue non seulement modeler les divers quartiers de l'ancienne zone ouvrière de Trois-Rivières, mais aussi, comment la chute suivant la fermeture de ces diverses entreprises fut abrupte pour un nombre important de résidents des vieux quartiers qui se retrouvaient soudainement sans emploi. Cette partie fera la synthèse des différents corpus mobilisés, en présentant le croisement de plusieurs sources et types de données. Il y aura donc des observations sur l'immersion participante au sein des premiers quartiers, qui fut effectuée sur une période de plus de trois ans, des observations sur les capsules vidéo réalisées sur les premiers quartiers, puis des observations sur les entretiens formels réalisés au long du processus. Comme cela est prescrit en MTE, les observations sur les travaux de recherche déjà réalisés au sein des premiers quartiers, viendront en fermeture de cette section.

Finalement (voir Chapitre 4), nous chercherons à inscrire notre thèse au sein de champs théoriques connus, qui permettent d'harmoniser autant les prises de vue propres à la sociologie qu'à la psychologie communautaire. Notre parcours de recherche qui se veut interdisciplinaire sera ainsi valorisé et, sur le plan épistémologique, il sera intéressant de défendre une position plurielle comme celle suggérée par Bernard Lahire (1998, 1999, 2012), qui défendait l'idée selon laquelle l'être humain ne peut jamais être saisi à partir

d'un seul regard. Bien évidemment, comme notre recherche s'effectue de manière inductive, ce cadre théorique se voudra provisoire et pourra être révisé ou modulé au gré des données émergentes ou des constats spontanés. Cette démarche nous donnera accès à une analyse qui met en lumière le caractère particulier de la MTE, alors que l'évolution des différentes pistes de réflexion qui fut générée pendant le processus de recherche, sera mise en évidence. Nous questionnerons alors des éléments tels que la place de la famille au sein de ces premiers quartiers, la dynamique relationnelle qui y est observée et la place accordée à l'identité. De plus, nous procéderons à une profonde analyse des conséquences de l'environnement, entendu comme aménagement du milieu de vie, sur le développement psychosociologique d'individus habitants des quartiers défavorisés ou, comme nous le proposerons en cours de route, des quartiers historiques.

Chapitre 1

Cadre méthodologique

Comme la méthodologie de recherche par théorisation enracinée (MTE) se veut immersive et itérative, elle peut parfois soulever les passions. C'est d'ailleurs pourquoi cette section méthodologique considérablement développée nous permettra de comprendre les principes de la MTE, en plus de bien nous informer sur sa méthode et, finalement, sur la façon dont nous sommes parvenus à l'appliquer sur notre environnement de recherche qu'auront constitué ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. C'est aussi par souci de bien accompagner le lecteur que cette section, qui se trouve habituellement en aval de la problématique et du cadre théorique, vient ici en entrée de jeu. Sa présence permettra de mieux comprendre les autres éléments de la thèse qui furent construits à rebours.

1.1 Pourquoi la MTE?

Nous étant tout d'abord positionnés d'une façon très ouverte et réceptive, nous avons rapidement constaté, en explorant les différentes approches méthodologiques inductives, que la MTE nous permettait d'explorer, par son principe selon lequel « tout est donnée » ou « toute peut être considéré comme une donnée », autant l'analyse d'une observation participante, qu'une analyse d'entretiens ou une analyse littéraire. Pour nous rapprocher d'un univers de « terrain », comme cela fut le cas dans le cadre des travaux de l'école de Chicago, puis tenter d'obtenir la plus grande sensibilité possible face aux données émergentes, propres à cette réalité que constitue la pauvreté, puis ses rapports à la famille,

à l'éducation et à la reproduction, une approche de type inductive s'est avérée incontournable. Mais, parallèlement à ce vaste univers riche en données, en pluralités et en particularités, la diversité des approches inductives s'avère tout aussi impressionnante et considérable.

Ainsi, nous avons commencé à nous familiariser avec la plupart des approches de type sensible, tout en explorant de façon complémentaire le cadre théorique historique, tel qu'il fut jusqu'alors développé dans les milieux académiques et en recherche empirique. Ce cadre conceptuel bénéficiait déjà d'une pléthore de travaux considérables, en plus de nous offrir un riche portrait statistique de l'évolution de la pauvreté, pour l'ensemble du Québec. Graduellement, et toujours en quête d'une solide problématique, nous en sommes venus à chercher une piste qui n'avait jusqu'alors pas été explorée en recherche, puis qui pouvait lier les éléments que sont la pauvreté, l'éducation et la famille. Le but, comme c'est le cas pour la plupart des recherches académiques, était aussi de ne pas répéter ou simplement calquer certaines études déjà réalisées, en correspondance avec les thèmes que nous avions proposés. Et c'est là que réside tout le défi de la pertinence et de la contribution scientifique de la recherche.

Alors que le portrait statistique de la pauvreté au Québec (et même au Canada) était déjà très riche, bien élaboré et explicité d'une façon qui aurait largement su dépasser nos compétences en ce sens, il nous fallait accéder à une autre perspective ou à un autre point de vue et à un autre angle de recherche, qui allait nous permettre d'approfondir et

d'enrichir ce portrait statistique. Il ne s'agissait pas de bonifier l'apport statistique des recherches déjà effectuées, mais plutôt d'ajouter certains éléments qualitatifs qui peuvent nous permettre de mieux saisir ce que les chiffres ne sauraient démontrer. Circonscrire nos recherches et les concentrer sur la ville de Trois-Rivières devenait donc une approche fort prometteuse. Lorsqu'il est question de pauvreté, elle peut se décliner de multiples façons. De plus, au-delà des revenus touchés par les individus, il y a tous ces aspects relatifs à leur consommation en biens et services – utilisation qu'ils font de ces revenus -, leur rapport à la culture, à la société, à l'éducation et à la responsabilité. Toutes ces dimensions, et bien d'autres, nécessitent d'être considérées, afin de mieux documenter le portrait de la pauvreté au Québec et, dans le cas qui nous intéresse, de la ville de Trois-Rivières.

Comme le matériau d'investigation et les questions envisageables semblaient riches, multiples et inépuisables, il nous a semblé incontournable d'opter pour une approche de type plutôt sensible et qui repose sur des données empiriques. Permettant ce croisement entre terrain, entretiens, littérature, vidéo ou tout autre médium disponible sur le thème choisi, qui dans notre cas est celui des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, la MTE permettait d'embrasser un spectre suffisamment large pour maximiser le processus itératif de notre recherche. D'ailleurs, c'est un peu en rapport avec un amalgame de données et de sources éparses, puis face au constat que tout ce champ devait être exploré, que nous avons accordé une forte attention à cette possibilité de procéder par l'exploration du récit. La disponibilité des données, comme le fait d'habiter les premiers quartiers, mais

aussi les divers projets de recherche effectués par de nombreux acteurs, nous offrait alors une source inestimable d'informations dont la connaissance pouvait émerger. À la suite de cette première intuition et face au matériau auquel nous avions accès, le récit ne s'inscrivit soudainement plus en amont de notre recherche, mais trouva plutôt une place dans un cadre méthodologique plus étendu et plus riche, qui est celui de la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE).

En nous ouvrant à l'utilisation de cette méthode, nous venions réaffirmer notre ouverture et notre réceptivité face à la richesse des données émergentes. Non seulement, il nous était possible d'utiliser les travaux de recherche déjà réalisés, mais il nous était aussi possible d'utiliser, comme sources, les entretiens individuels, les entretiens de groupe, les observations ethnographiques, la revue de littérature, le visionnement de bandes vidéo, l'écoute de matériel préenregistré, etc. Par cette ouverture, nous nous risquions non seulement à la nouveauté, à la pluralité et à la diversité, mais aussi à l'inconnu. Ce saut dans le vide allait nous permettre de tout reprendre le travail que nous avions jusqu'alors accompli, afin de nous ouvrir à cet inconnu, à ces inconnus, qui allaient par eux-mêmes nous instruire sur leur vécu, leur compréhension et leur perception du phénomène de la pauvreté. Toujours dans une optique de scientificité, nous allions devoir par la suite tenter de rendre à l'écrit les énoncés les plus marquants et les plus significatifs, que nous aurions obtenu de l'émergence des données.

Lorsque nous parlons d'éléments « marquants » ou « significatifs », nous ne nous référons pas ici à une quelconque fréquence ou une quelconque récurrence, mais nous nous inspirons plutôt d'une quête de richesse, d'exception et de différence, voire de pluralité. Dans le cas d'une approche inductive, il ne s'agit non pas de brosser un portrait quantifiable de nos données – et par le fait même non pas de chercher la présence de certains traits caractéristiques – mais plutôt de décrire le paysage d'une façon qui soit la plus riche possible. Notre intérêt se porte donc sur l'ensemble des sources et des données accessibles, qui peuvent nous permettre de saisir d'une façon plus approfondie – d'accéder à une certaine forme de ce qu'en serait l'essence – la pauvreté, telle qu'elle s'observe, telle que se vit et telle qu'elle est décrite, par les citoyens des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Cet accès aux données émergentes, nous permettra de mettre celles-ci en dialogue avec les divers portraits statistiques de la pauvreté du Québec, puis avec la construction historique de la pauvreté, telle que véhiculée dans l'abondante littérature qui nous est parvenue.

1.2 Mécanique de la MTE

Maintenant que les principes sur lesquels le processus itératif de la MTE furent présentés, la section ci-dessous nous plongera davantage au cœur des processus déployés afin d'appliquer cette méthode. Il sera ainsi question de mieux saisir comment cette approche inductive s'articule et de quelle façon elle tente généralement d'appréhender son objet.

1.2.1 Ce qu'elle est

La *Grounded Theory* (GT) se veut, bien entendu, au-delà d'une simple procédure de codage, une démarche itérative de recherche. Certes, l'utilisation de codes, lors du volet structurant de la démarche, s'appuie sur quelques étapes de classification, mais la portée visée ne saurait se limiter à un simple travail descriptif. Au contraire, le travail se veut plutôt un travail d'enquête! Tel un officier qui déposerait l'ensemble de ses preuves sur une table, le chercheur qui utilise la MTE classe devant lui ses divers corpus, les regroupe et les précise. En revanche, cette étape n'est que préliminaire, puisqu'ensuite, le véritable travail commence, alors qu'il aura à se pencher sur ces « éléments de preuve », afin de saisir ce qui jaillit de cette captation d'information, réalisée parfois à l'aide d'entretiens, d'observations participantes ou, encore, d'analyse des écrits.

Dans le cas de la MTE, le chercheur doit chercher le plus possible à se défaire de cette antériorité de la recherche. Cela a principalement pour but de limiter l'influence des recherches antérieures sur la perception qu'aura le chercheur, de son objet. En quelque sorte, il est recommandé au chercheur de limiter le nombre de filtres ou de « lunettes » qui pourraient obstruer son regard. Sachant que l'induction ne se veut jamais pure, il demeure toutefois impératif de limiter autant que possible les éléments qui pourraient « parasiter » l'analyse et laisser le processus d'induction suivre son cours.

C'est ainsi que le chercheur, une fois devant son matériau préliminaire – premiers entretiens ou premières observations – fera déjà face à certaines intuitions. Les

catégorisations auxquelles il aura procédé – qui doivent demeurer tout de même très souples – viendront induire chez lui de nouvelles intuitions, comme c'est le cas chez notre enquêteur, pour réorienter ensuite son processus d'échantillonnage. Ces résultats préliminaires le guideront vers certaines pistes qui auront pour effet de le mener parfois vers davantage d'inconnu.

Alors qu'il était nécessaire au chercheur, de demeurer sensible aux divers filtres provenant des recherches antérieures, qui auraient pu influencer son jugement ou produire chez lui des réflexes « déductifs », ce dernier devra, tout au long du processus de sa propre recherche, demeurer sensible aux filtres apportés par ses propres résultats préliminaires, car ceux-ci viendront influencer son orientation quant à la cueillette des données subséquentes. Toutefois, à nouveau devant sa table de travail, il aurait avantage, dans un premier geste, à déposer ses nouvelles « preuves », seules, sans égard aux éléments précédents, afin d'accueillir la totalité de l'information pouvant émerger de ces nouvelles sources.

À leur tour, ces nouvelles sources pourront elles aussi le diriger vers de nouvelles pistes pour les étapes suivantes de sa recherche. Une fois accueillie toute l'émergence de son nouveau corpus, qui fut lui aussi répertorié et classifié, de manière à être plus intelligible, le chercheur pourrait à ce moment comparer les résultats qu'il a pu obtenir de ces deux premières saisies de données. Ce croisement de perspectives pourrait à ce moment induire chez lui une autre voie que celles apportées par ses deux premières

analyses. Encore mieux, il lui est même possible de comparer les résultats obtenus par les analyses de ses deux premiers corpus obtenus, mais au-delà de comparer seulement les résultats, il peut déposer devant lui l'ensemble des deux corpus, sans égard aux premières phases d'analyses effectuées.

Ainsi, de nouveaux éléments pourraient dès lors émerger de manière inattendue. Notre chercheur, au moment de se lancer dans une nouvelle phase de saisie de données, verrait la conception de son nouvel échantillonnage être orientée par les résultats de sa première analyse et de sa seconde analyse, mais aussi, par le croisement effectué entre les résultats de ces deux premières analyses et par le croisement entre les deux corpus soumis à ces premières analyses. De cette manière, ce ne sont pas qu'une seule source d'analyse, mais bien quatre qui viendront suggérer davantage de profondeur au prochain échantillonnage du chercheur.

Ce processus, comme à peu près tout ce qui touche à la MTE, tend d'ailleurs à être qualifié de manière plurielle. Parfois, il est présenté comme un mouvement de va et vient ou d'aller-retour entre les étapes de la cueillette et de l'analyse des données. Certains, davantage portés vers les riches courants épistémologiques en analyse des sciences sociales, qualifieront plutôt ce mouvement de circularité entre les diverses étapes et micro-étapes de la réalisation d'une recherche. Pour les plus érudits, le mouvement saura être qualifié de « dialectique ». L'idée de dialectique, d'ailleurs, appelle à cette influence

réciproque ou intersubjective qui peut s'opérer entre deux éléments, i.e. les divers corpus recueillis et les analyses qui en sont effectuées.

De notre côté, nous choisissons plutôt que qualifier ce mouvement non seulement de dialectique, mais en prenant soin de préciser qu'il emprunte la forme non pas d'un va et vient, mais plutôt d'une spirale. D'ailleurs, c'est de Hegel, qui a popularisé la compréhension dialectique des rapports sociaux, que l'idée d'une spirale conceptuelle provient¹. Selon cette perspective, il n'est plus donc question d'envisager la MTE selon un échange continual entre la cueillette et l'analyse des données, mais il est plutôt question d'un mouvement perpétuel de symbiose entre cette cueillette et l'analyse. Ce caractère qui revient sans cesse sur son objet, en en réalisant à chaque fois une lecture renouvelée, s'avère encore plus significatif lorsque nous considérons le rapport du chercheur aux résultats des recherches antérieures qui portaient sur son objet de recherche.

Ce qu'il importe donc de rappeler, c'est que la MTE ne vise pas qu'à décrire un objet, mais à en comprendre le sens ou la forme que celui-ci prend, au regard des acteurs qui sont concernés par cet objet. Cela appelle donc à de multiples étapes de lectures et de relectures qui dépassent les opérations formelles de codage et de catégorisation :

¹ Chez Hegel (1770-1831), le père de la dialectique, le temps n'est ni cyclique – sociétés archaïques – ni linéaire – calendrier romain. Dans « Encyclopédie des sciences philosophiques, t. II : Philosophie de la nature » (1817/1986), Hegel précise que la conception du temps est plutôt conçue ou imaginée selon la forme d'une spirale.

C'est déranger le sens d'un événement, c'est lier dans un schéma explicatif divers éléments d'une situation, c'est renouveler la compréhension d'un phénomène en le mettant différemment en lumière. En fait, théoriser, ce n'est pas, à strictement parler, faire cela, c'est d'abord aller vers cela; la théorisation est, de façon essentielle, beaucoup plus un processus qu'un résultat. En ce sens, l'analyse par théorisation ancrée est une méthode extrêmement stimulante pour quiconque désire pousser l'étude de son objet de recherche au-delà d'une première analyse descriptive, même s'il n'a pas l'intention d'aller jusqu'à une théorisation avancée. (Paillé, 1994, p. 149-150)

Ce commentaire de Paillé, qui s'est lui-même réapproprié la GT, pour y apporter des sensibilités plus personnelles, exprime assez bien la possibilité qu'offre sa version de la GT, qu'il qualifie de Théorisation ancrée (TA). Alors que « le corpus habituel est celui, classique, de l'anthropologue : notes de terrain, transcription d'entrevues formelles ou informelles, documents variés, etc. » (Paillé, 1994, p. 151), le regard qui y est porté, lui, vise une compréhension bien plus profonde et exhaustive du phénomène.

L'analyse débute donc en même temps que la collecte des données. Chaque série de deux ou trois entrevues ou périodes d'observation doit être suivie de la transcription des données, puis de leur analyse. Il y a donc une importante simultanéité entre ces deux étapes que sont la collecte et l'analyse de données. (Paillé, 1994). Ce rapport aux données peut cependant donner l'impression d'un caractère très personnel, voire subjectif au traitement des données ou à l'orientation des étapes suivantes de la recherche. Cependant, cela n'est absolument pas le cas, car ce n'est pas le chercheur qui détermine, à titre d'exemple, le thème central, mais LES ENTRETIENS, donc les personnes interrogées, ou plus exactement l'analyse que le chercheur effectue DES ENTRETIENS, mais comme il se doit de suspendre ses acquis, les différentes orientations proviendront des entretiens et non

pas des préconceptions du chercheur (à condition qu'il ne biaise pas le déroulement des entretiens en « forçant » les personnes interrogées à délivrer des données qui en réalité proviennent d'une façon erronée de les interviewer ou d'objectifs personnels).

Il importe donc, à ce stade-ci, de mettre en évidence certains critères méthodologiques très clairs de la MTE, qui n'en font pas qu'une perspective épistémologique, mais qui lui donnent bien un caractère essentiellement méthodologique, qui porte tout de même encore au débat aujourd'hui. Les principales caractéristiques de l'analyse par théorisation enracinée sont donc mentionnées ci-dessous, mais certaines d'entre elles, que ce ne soit au niveau des schémas à suivre ou des passages davantage épistémologiques de cette section, seront détaillées davantage :

- Il s'agit d'une méthode inductive;
- Le sujet précis de la recherche ne peut être déterminé au préalable. Seul un champ de recherche est prédéfini;
- Il n'y a pas de revue de la littérature au préalable;
- Vous devez vous astreindre à suspendre vos acquis, votre connaissance;
- Les résultats sont enracinés dans les données;
- Il y a un aller-retour constant, un continuum entre la collecte et l'analyse des données. Elle utilise la méthode de la comparaison continue;
- On ne peut définir au préalable le nombre d'entretiens qui seront menés;

- Il y a différents niveaux de codage (3), mais il y a une multitude d'autres façons d'analyser les données, comme par catégorisation conceptuelle (memos) ou par réécriture (Paillé & Mucchielli, 2016);
- Cadre conceptuel émerge du croisement entre l'échantillonnage initial, de l'échantillonnage théorique et de la saturation.

Afin de mieux saisir la distinction propre à la MTE, au niveau de l'organisation de son cycle d'interaction entre collecte et analyse, un schéma pourra nous aider, car il importe de bien comprendre qu'autant la problématique, que les sous-questions et les entretiens effectués, les lieux visités ou tout autre éléments central de la recherche, sont déterminés en cours de route. Cela peut certes être déroutant mais laisse la possibilité aux données de s'exprimer pleinement. A la différence des approches hypothéticodéductives, l'approche inductive de la MTE peut être schématisée par un entonnoir d'une largeur conséquente, et disposé à l'endroit (voir Figure 1). Contrairement aux approches hypothéticodéductives, la MTE offre, par l'absence de question précise de recherche initiale, la possibilité aux données de s'exprimer, et non de confirmer ou d'infirmer une hypothèse de recherche initiale. Au cours de cette recherche, nous avons donc dû émettre certaines hypothèses, et par voie de conséquence à les confirmer, infirmer ou préciser (par l'échantillonnage théorique), mais cela s'est fait davantage sous la base de l'induction et non dans une optique systématiquement déductive (voir Figure 2).

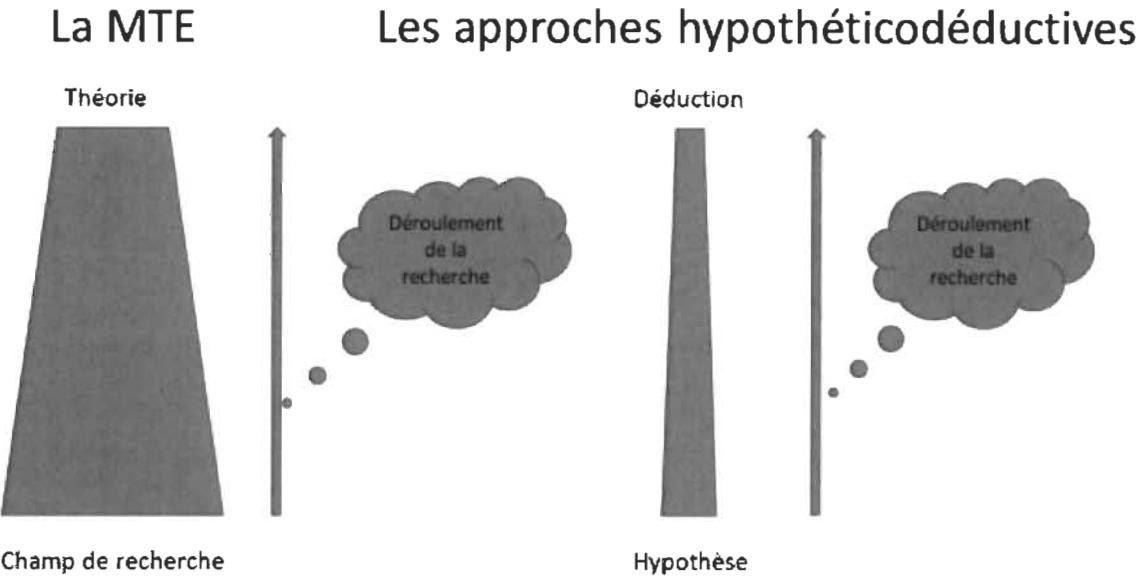


Figure 1. Comparaison entre MTE et schéma d'approches hypothéticodéductives.

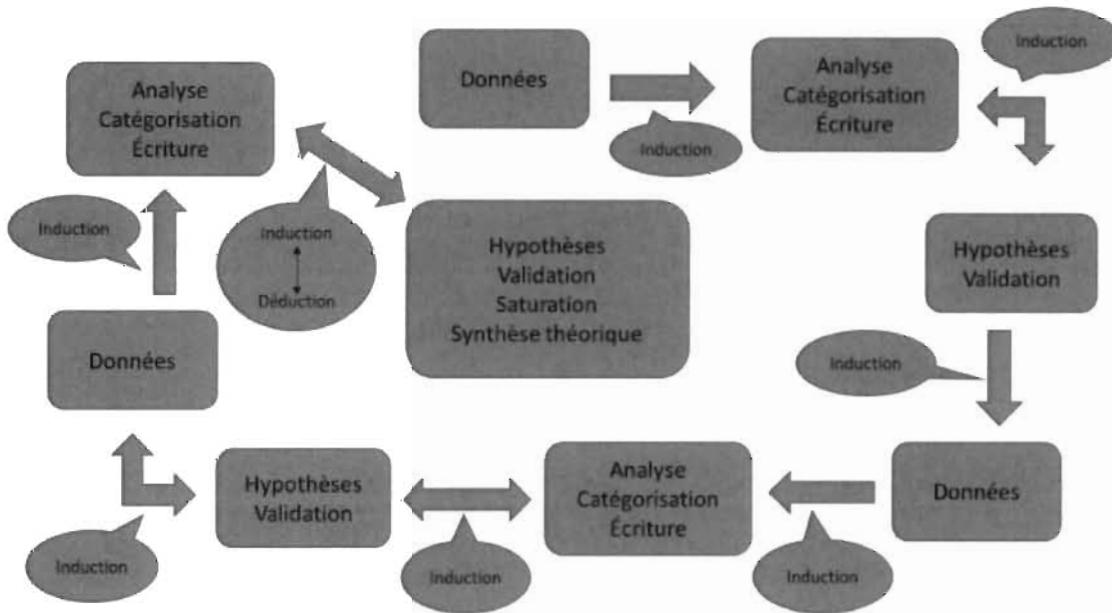


Figure 2. Processus itératif par réécriture et catégorisation conceptuelle en MTE.

De plus, il importe que le chercheur situe de manière assez claire, dès le départ, au sein de quelle école il s'inscrit, afin de délimiter sa méthodologie de recherche. Nous

faisons allusion à cette clarification de la méthodologie de recherche, non pas pour en appeler à une précision entre diverses méthodes comme l'ethnographie, l'analyse de contenu ou la *Grounded Theory*, mais plutôt parce qu'il n'y a pas qu'une seule interprétation de la GT. Le chercheur doit donc préciser à quelle version de la GT il s'associe, afin de mieux nous permettre de saisir les fondements et les protocoles qui orientent sa démarche. De notre côté, nous nous sommes quelque peu distancés du seul codage pour emprunter plutôt une analyse par synthèse entre catégorisation conceptuelle et réécriture. Nous avons donc constamment ajusté notre progression au regard des données, en mettant à jour autant la problématique que les éléments conceptuels provisoires. Cela a évidemment eu pour effet de faire aussi évoluer notre façon d'aborder le terrain, de choisir nos lieux d'observation, les personnes qui furent rencontrées pendant l'observation, ainsi que notre sélection de candidats pour les entretiens formels.

Afin de bien comprendre la façon dont s'est déployé le parcours de la thèse, le schéma (voir Figure 3) ci-dessous nous semble approprié et nous croyons qu'il permet de bien saisir le processus d'alternance constant entre cueillette des données et analyse de celles-ci qui s'est opéré pendant les années de la thèse.

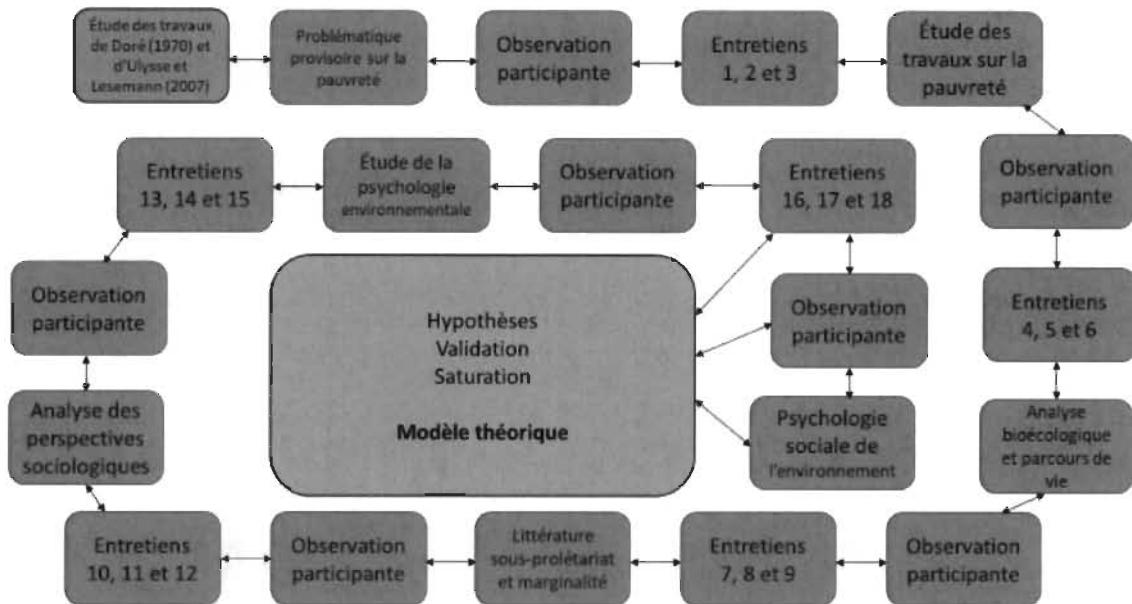


Figure 3. Parcours dialectique de la construction du modèle théorique.

Ainsi, il y a eu un mouvement d'aller-retour constant entre l'observation participante qui, bien qu'illustrée de manière morcelée pour mieux permettre de comprendre le parcours emprunté par le chercheur, fut effectuée en continu, et les entretiens qui furent regroupés dans le temps. Ce mouvement d'aller-retour, à travers le processus constant d'analyse par catégorisation conceptuelle et par réécriture, nous a donné des pistes que nous sommes allés bonifier, toujours avec un souci d'induction, par certains éléments de la littérature. Bien que certaines recherches en MTE proposent une approche itérative à 100%, nous avons conservé cette distance critique relative au langage dont nous faisions allusion au départ. Ainsi, les éléments de littérature nous ont permis de produire notre synthèse conceptuelle par association entre les éléments émergents du terrain et la mobilisation qui avait déjà pu être effectuée, par le passé, de nos différents concepts et de nos catégories conceptuelles. C'est donc à partir de cela que nous avons pu parvenir – cela

était fortement perceptible dans les entretiens -, à une saturation théorique suffisante pour permettre l'arrêt du projet. Les prochaines étapes d'exploration qui pourraient donner suite à cette thèse, elles, s'inscriront davantage au cœur de travaux déductifs, visant à valider le modèle théorique émergent auquel nous sommes parvenus.

1.2.2 Grands principes

Comme la MTE est une approche inductive qui repose sur des critères relativement souples, tels que divers niveaux de codage, certaines opérations de catégorisation et d'interprétation des phénomènes, le chercheur bénéficie tout de même d'une importante latitude. D'ailleurs, l'utilisation de la *catégorie conceptualisante* « permet progressivement d'en arriver à une conceptualisation de la problématique des sujets, dans la comparaison progressive entre les analyses d'entretiens subséquemment menés. » (Paillé & Mucchielli, 2016). La catégorie touche une configuration du phénomène et tient à tout un ensemble d'autres catégories. Pour finir, le chercheur se retrouve face à une myriade de perspectives qui lui permettent de saisir son objet.

Cette potentialité à embrasser des perspectives multiples d'un même phénomène viennent donc offrir une grande légitimité face à des résultats hautement variés, obtenus à propos d'un même objet selon différents projets de recherche. Ces potentielles lectures multiples permettent donc au chercheur de réaliser une analyse sans jugements aprioriques :

S'il a réalisé des entretiens, il va tenter d'en conceptualiser l'essence, d'en construire le sens, d'en proposer une théorisation; s'il a constitué des notes d'observation ou colligé des documents, il va tenter d'en qualifier le plus validement possible les incidents ou les caractéristiques, d'en cerner la logique, d'en isoler des processus. Mais, surtout, il va mettre en marche ce travail de conceptualisation et de théorisation dans le temps présent de son analyse conceptuelle (et non dans une phase ultérieure) et il va travailler avec un outil très puissant et très flexible : [...] La *catégorie conceptualisante* se situe, dans son essence, bien au-delà de la simple annotation descriptive ou de la rubrique dénominative. Elle est l'analyse, la conceptualisation mise en forme, la théorisation en progression. On peut définir la *catégorie conceptualisante* comme une production textuelle se présentant sous la forme d'une brève expression et permettant de dénommer un phénomène perceptible à travers une lecture conceptuelle d'un matériau de recherche. (Paillé & Mucchielli, 2016, p. 319-320)

Il est question de qualifier de manière conceptuelle les éléments rapportés, répertoriés et observés. Le travail d'analyse à l'aide de *catégories conceptualisantes* implique donc : « une intention d'analyse dépassant la stricte synthèse du contenu du matériau analysé et tentant d'accéder directement au sens, et l'utilisation, à cette fin, d'annotations traduisant la compréhension à laquelle arrive l'analyste. » (Paillé & Mucchielli, 2016, p. 320). Par cette approche, le chercheur parvient donc à organiser le vocabulaire qui lui permettra ensuite de mieux saisir de quoi il est question et de répondre à des questions comme « Compte tenu de ma problématique, quel est ce phénomène? », « Comment puis-je le nommer conceptuellement? ». La conceptualisation vient peut donc émerger des découvertes et des données diverses qui sont disponibles pour le chercheur.

Avec des questions de la sorte, qui surgissent directement du matériau saisi à même le terrain, le chercheur bénéficie non seulement d'une grande latitude, sur le point de vue de l'analyse de ses corpus et de leur interprétation, mais il dispose d'un espace où sa

singularité, en tant que chercheur, pourra enfin épouser la singularité du contexte de recherche dans lequel se réalise son projet :

Comme il ne s'agit pas d'appliquer un ensemble de procédures, il faut considérer qu'il s'agit d'une démarche mobilisée par des chercheurs qui réfléchissent constamment sur ce qui donne un caractère scientifique à leurs recherches. La MTE évolue donc dans la francophonie, et ce sont les chercheurs qui réfléchissent sur elle qui la font avancer et qui construisent sa place grandissante dans les différents champs disciplinaires. De plus, son caractère inductif s'avère un puissant levier pour produire des compréhensions « locales » ou situées culturellement, notamment dans des pays du sud comme les pays africains. En effet, les chercheurs africains ont un grand désir de comprendre les phénomènes africains d'une manière proprement africaine, indépendante des théories construites ailleurs. (Guillemette & Luckerhoff, 2017, p. 12)

Cette image très sensible illustrée par Guillemette et Luckerhoff, nous permet effectivement de comprendre qu'un chercheur qui s'intéresse à un phénomène survenu en Afrique, ne produira pas exactement le même phénomène pour un événement similaire vécu en France ou au Canada! Même, pour agacer davantage ceux qui font de l'endoctrinement procédural leur principal loisir, nous pourrions avancer qu'au niveau épistémologique, un même phénomène qui se produit au même endroit, à deux moments différents, n'est jamais, au fond, le même phénomène! Le rapport au temps, au climat, aux gens qui sont partie prenante du contexte et à ceux qui l'observent d'un point de vue extérieur, n'est jamais le même. Il nous suffit de rappeler les travaux de Kuhn (1962), Popper (1973/2007), Husserl (1907/1992) et Gadamer (1960/1996) pour illustrer la complexité de l'accès à la connaissance.

D'ailleurs, ce sont ces travaux qui nous permettent de mieux défendre aujourd'hui les critères de validité des approches inductives, des méthodes qualitatives et, surtout, de la

MTE. Notre rapport entre le singulier et l'universel est désormais complètement bouleversé. Inversement, c'est cette relativité de l'objectivité qui vient donner une si grande force à la MTE, puisque dans son courant plus sensible et moins procédural, elle permet aux chercheurs de dresser des portraits plus larges de leurs objets de recherche. Cela vient garantir une interprétation et une réinterprétation qui sont continues et qui viennent enrichir la construction des catégories.

1.2.3 Théorisation perpétuelle

La théorisation progressive du phénomène semble permettre un arrêt sur image, afin d'éviter la reconduction intégrale des découvertes antérieures. « Ainsi, elle ne correspond ni à une logique de l'application d'une grille thématique préconstruite ni à celle du comptage et de la corrélation de catégories exclusives les unes aux autres. » (Paillé, 1994, p. 151). Cette simultanéité de la collecte et de l'analyse a donc pour effet de rendre les construits mouvants et d'en permettre une réinterprétation contextualisée. En revanche, cette ouverture à la diversité et à la spontanéité des catégories émergentes n'est pas le lot de tous les chercheurs :

Ainsi, par exemple, avant que l'appellation MTE s'impose et vienne désigner une spécificité, celle de proposer une démarche conforme à la *Grounded Theory* originale, de nombreux lecteurs croyaient, à tort, que la démarche proposée par Pierre Paillé, la théorisation ancrée, était identique à celle que nous proposions. (Guillemette & Luckerhoff, 2017, p. 11)

Ainsi, s'appuyer sur les recherches passées, pour prendre en compte des concepts déjà là, comme le fait Paillé, en revient pratiquement à faire une forme de déduction qui nous permettrait d'évaluer la correspondance entre ces nouveaux concepts et les précédents.

Mais cette approche propose de représenter schématiquement et mettre à jour les opérations précédentes, en plus de renforcer les concepts émergeants et d'affaiblir les explications divergentes, au moyen de quelques procédés. Est-ce vraiment en cela que réside le plein potentiel inductif de la MTE? Le problème n'est-il pas cette tentation, comme chez Paillé, à inscrire la méthode dans une perspective procédurale stricte? Une trop grande rigidité ou un trop grand appel aux recherches antérieures nous empêche, il nous semble, d'accéder à des points de vue inédits.

Chaque phénomène ou chaque regard sur un événement est unique. Il n'est pas seulement question de correspondance ou de légère réinterprétation. Il est plutôt question d'un effort intellectuel important, qui permet de faire abstraction des précompréhensions fournies par les recherches antérieures, afin de produire un réel avancement de la connaissance. Une simple reconduction d'une analyse statistique d'un phénomène nous informe bien peu sur sa prégnance, son étendue et sa profondeur. « À cet égard, Strauss (1987, p. 283) dénonce l'enfermement de la recherche sociale dans le carcan des grandes théories qui fournissent les concepts utilisés en générale par les analystes. » (Guillemette, 2006, p. 34).

D'ailleurs, de nombreux auteurs recommandent la suspension des jugements aprioriques afin d'éviter la « contamination » des données recueillis. « Pour opérationnaliser cette suspension, Glaser et Strauss (1967, p. 37) conseillent de littéralement ignorer les résultats des recherches qui peuvent avoir été réalisés sur l'objet

d'étude. » (Guillemette, 2006, p. 34-35). C'est d'ailleurs en ce sens que, même si la MTE repose sur cette conception selon laquelle « tout est une donnée » (*all is data*), que les écrits sont aussi considérés comme pouvant s'insérer au sein du corpus de recherche, mais préférablement en fin de période d'analyse. De cette façon, les résultats, les analyses et les commentaires obtenus par ces recherches antérieures, viendront vraiment approfondir ceux obtenus par le nouveau chercheur, plutôt que d'orienter de manière trop définitive son échantillonnage. Le fait de ne pas s'être basé que sur ces données en début de recherche, lui permet toutefois de préserver une certaine nuance qui, autrement, aurait été noyée dans une mer d'aprioris.

1.2.4 Échantillonnage, sélection, disponibilité des données et processus d'analyse

Comme la méthodologie de la théorisation enracinée, elle, se propose d'entrer dans un mode dialogique, voire dialectique, qui nous offre l'opportunité de revenir constamment travailler sur nos divers cadres établis de façon apriorique. Ainsi, l'échantillonnage relatif aux entretiens, en MTE, est aussi un processus en construction perpétuelle et en constante révision. Il n'est suggéré que d'établir seulement deux ou trois candidats au départ, ce que nous avons effectué afin de respecter la méthode.

Comme le milieu communautaire œuvre en collégialité, les entretiens pouvaient être orientés par diverses réponses obtenues lors des entretiens précédents. L'échantillon, au départ provisoire et orienté selon une classification large respectant les cadres généraux de la bioécologie développementale, fut maintes fois modulés par les diverses pistes et les

catégories conceptualisantes qui tendaient à se produire lors de nos analyses provisoires. Au-delà du simple codage, ce sont surtout ces « pistes » conceptualisantes qui venaient informer nos catégories, qui ont pu orienter le processus d'analyse. Et cela était surtout vrai lors des dernières phases plutôt fines d'analyse.

Par l'utilisation des cadres développés par Urie Bronfenbrenner et actualisés par ses successeurs, nous ne cherchions pas à cadrer notre information ou à la rendre statique en lui imposant un gabarit trop rigide. Nous souhaitions plutôt rendre accessible cette première appréhension des données en nous inspirant de catégories qui sont déjà utilisées et comprises. Celles-ci nous ont permis de vulgariser notre première organisation des données en plus de nous offrir la chance d'évaluer la validité, dans le cas des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, de cette catégorisation développementale pour illustrer le développement des individus et la reconduction de la pauvreté.

Tel que nous en avons déjà fait état, les quatre principaux systèmes développés par Bronfenbrenner nous ont permis de produire des grappes, mais qui s'apparentent pratiquement, dans ce cas-ci, à des classes sociales, pour nous permettre de regrouper les divers discours rencontrés pendant notre recherche. Ces discours sur la dynamique relationnelle des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières constituent toutefois autant de prises de vue qu'il y a d'interlocuteurs. Il ne faudrait pas nous méprendre à penser que chacun des individus qui font partie d'un système similaire, qu'il ne s'agisse

du microsystème, du mésosystème, de l'exosystème ou du macrosystème, portent le même regard sur notre objet ou tiennent le même discours sur celui-ci.

Au contraire, notre recherche nous permet d'étendre ou de déplier ces catégories, pour en faire des catégories plus larges ou mixtes, qui se rejoignent sous la forme de cercles qui s'entrecroisent, ce qui fait en sorte que certains éléments soulevés par des individus d'une catégorie, pourront être rappelés par des individus appartenant à un autre système, sans que leurs discours ne soient totalement identiques. En fait, cette recherche nous déjà fait basculer vers cette nécessité de nous intéresser, au-delà d'une catégorisation stricte comme le propose la bioécologie développementale, aux parcours de vie des individus.

Cette seconde approche qui nous intéresse aussi et qui s'applique très bien à la lecture de notre objet de recherche et à son traitement par théorisation enracinée, fut d'ailleurs popularisée en réaction aux limites statiques de la bioécologie développementale. Certes, la stratification systémique rend honneur à certaines configurations sociétales qui participent au développement des individus fragilisés et à la reconduction de la pauvreté, mais les parcours singuliers de chacun de ces individus ne sauraient être négligés, puisque ce sont ces parcours qui inscrivent ces individus dans les catégories systémiques au sein desquelles ils sont reconnus.

En fait, les parcours de vie peuvent parfois être marqués par un simple événement inattendu qui viendra faire basculer le regard qu'un individu porte sur sa vie, son entourage

et sur ses potentialités. Inversement, un événement perçu d'une toute autre façon peut aussi très bien faire basculer un individu en posture sociale favorable, dans un monde dont il ignorait la totale existence et duquel il ne parviendra plus, par la suite, à s'extraire. Les deux côtés de la médaille sont aussi souvent observés.

Finalement, notre sélection des candidats pour les entretiens, même si, toujours dans le respect de la MTE, les candidats nous furent davantage mis en évidence par les différents entretiens précédents et les analyses de données recueillies, aura été effectuée au regard des divers systèmes. Afin de nous assurer d'une grande diversité des points de vue et pour éviter un biais relatif à une population trop récurrente parmi nos entretiens, le fait de pouvoir valider que nous avions eu accès à des individus qui s'inséraient dans chacun des systèmes, venait nous assurer de cette diversité recherchée. Nous avions pris le pari que cette catégorisation large nous donnerait au moins accès à diverses prises de vue, sans toutefois chercher à valider ou invalider la classification entendue au sein de la bioécologie développementale.

Cette ouverture a eu pour effet de produire un certain éclatement de notre échantillon, en nous dirigeant de manière inductive, toujours vers de nouvelles pistes qui ont pu nous permettre de clarifier notre objet. Avec le recul nécessaire, nous avons donc pu classifier les divers entretiens sous diverses catégories, qui furent identifiées au nom d'entretiens « formels » et « informels », en plus de nous permettre de scinder cette dernière catégorie

d'entretiens « informels » en deux, pour obtenir les catégories « directs » et « indirects » (voir Tableau 1).

Dans le cadre des entretiens formels, il est explicitement question d'individus qui furent mobilisés pour le projet qui leur fut exhaustivement présenté, et qui se sont engagés à l'endroit du projet. Pour les entretiens informels, il est plutôt question de propos qui furent recueillis lors d'importants échanges ayant pu avoir lieu pendant l'observation participante (informels directs) ou, encore, d'entretiens qui furent réalisés dans le cadre des divers projets de recherche réalisés sous la forme d'entretiens qui sont accessibles en format vidéo ou audio (informels indirects).

Comme ces projets reposaient sur des entretiens déjà réalisés, comme modèle opératoire, nous avons étudié ceux-ci afin d'en retenir les éléments qui pouvaient correspondre aux pistes produites par les éléments émergents de notre recherche. Cela étant dit, certains individus qui ont pu endosser un double rôle pendant leur vie, ont pu être classés, lorsque l'entretien était suffisamment long et les propos assez facilement délimitables, au sein de deux catégories. Cela fut aussi le cas pour les individus avec lesquels deux entretiens furent réalisés. Dans la plupart des cas, une prise de vue changée représentant un élément marquant de leur parcours de vie, alors que le rôle de citoyen ou celui d'intervenant pouvait sensiblement modifier leur perception de ces quartiers.

Tableau 1
Sommaire des entretiens mobilisés pour le projet

Types d'entretiens	Citoyens	Services	Intervention	Politique	Totaux
Formels	7	1	5	5	18
Informels					
Directs	5	2	0	0	7
Indirects	8	11	15	0	34
Totaux	20	14	20	5	59

En quelque sorte, nous étions même grandement ouverts à ce qu'une catégorisation toute autre, qui pourrait dépasser les divers filtres apriori ou les catégories généralement entendues, allait émerger de ces entretiens. Et cette catégorisation émergeant des entretiens porte en elle une bien plus grande richesse relative à la reconduction de la pauvreté, qu'une quelconque catégorisation formelle appliquée de manière hypothético-déductive. C'est d'ailleurs de cette façon que l'émergence de concepts propres à la psychologie sociale de l'environnement est venue prendre une importante place dans la théorisation émergente de la thèse.

En ce qui a trait à l'analyse des données d'entretien, un codage assez souple fut effectué lors des premiers croisements entre les données littéraires découlant des lectures et des divers projets de recherche, et des premiers entretiens. Ainsi, la cartographie conceptuelle générale pouvait se réaliser par synthèse des divers codes conceptuels émergents. Toutefois, pendant que la recherche connaissant davantage d'avancement et

que les données émergentes devenaient plus claires, l'analyse globale des notes de terrain et la révision des divers entretiens formels et informels, venaient nourrir les catégories conceptualisantes qui ont pu meubler nos résultats :

Le journal de terrain ou le corpus est examiné, annoté, catégorisé, et du même coup, une catégorie en évoque une autre, et l'analyste pressent que ces catégories sont liées d'une quelconque façon. Il va réexaminer les portions de journal ou de corpus correspondantes et rédiger une note analytique. Il ne faut pas se priver de cet exercice exploratoire de mise en relation, car les liens postulés à un moment rapproché du séjour sur le terrain s'avèrent parfois très justes. La recherche de liens entre les divers éléments du corpus n'est donc pas une opération tardive dans l'économie analytique d'ensemble, elle intervient même dès les tous débuts, et les notes analytiques à ce niveau apparaissent même dès les tous débuts, et les notes analytiques à ce niveau apparaissent donc en même temps que les premières catégories. (Paillé & Mucchielli, 2016, p. 383)

Ces « notes analytiques » consistent donc en une partie importante de notre analyse dialectique, alors qu'à un certain moment, elles prirent même la forme de « notes audio », comme l'enregistreuse n'était jamais loin et qu'elle permettait une certaine forme de monologue analytique ou méta-analytique des contenus. Cette démarche en est venue à nous habiter complètement et l'immersion au sein des quartiers a considérablement bonifié notre analyse et notre attention accordée à celle-ci. Il devenait alors difficile de nous détacher du processus d'analyse et il est impératif de reconnaître et assumer cette relative subjectivité qui est propre à la démarche.

Le travail par catégorisation appelle donc à identifier les éléments ou les phénomènes les plus pertinents, avant d'organiser celles-ci. Diverses relations peuvent alors être identifiées entre les premières catégories. Un effet de triangulation se fait donc sentir et l'analyse nous mène donc vers d'autres champs d'analyse. Ces diverses informations sont

alors validées par le travail de terrain, surtout en considérant que les entretiens non formels font à la fois partie des entretiens et du travail de terrain. Le fait d'identifier ces premières catégories nous a donc permis d'identifier nos champs d'analyse plus grossiers. Sous ceux-ci, nous avons donc pu isoler divers énoncés et procéder à leur classification.

Toutefois, certains liens semblent aller de soi et offrent un caractère quasi hypothéticodéductif. Nous avions donc l'opportunité de nous en méfier et de chercher à atteindre l'exception ou l'exclusivité, l'élément hors normes ou moins commun, qui pouvait alors faire basculer notre processus d'entretiens et nos mesures d'observation. Cette réalité s'est d'ailleurs produite à quelques reprises. C'est ainsi qu'une nouvelle piste orientée vers la psychologie sociale de l'environnement est venue faire hautement contraste avec notre cadre conceptuel provisoire.

La simple mention d'un enjeu historique propre au logement est venue influencer les questionnaires subséquents et nous permettre d'accéder à une importante piste qualificative du caractère propre aux premiers quartiers et propre aux pistes de solutions qui allaient pouvoir être entrevues. Un secteur de la ville qui avait pourtant au départ une connotation marginale au regard de la thèse est soudainement, au niveau qualitatif, devenu incontournable. Il ne fallut que deux ou trois entretiens pour nous y plonger considérablement et soudainement voir émerger une somme incroyable de nouvelles informations.

En fait, il ne s'agissait pas que de nouvelles informations, mais plutôt d'une myriade d'informations constituant une nouvelle grille de lecture qui nous permit de procéder à une relecture quasi complète des matériaux déjà analysés et de voir émerger de nouveaux éléments distinctifs. Même la trame historique du projet de recherche trouva un nouvel écho au regard de ces informations relatives à la psychologie sociale de l'environnement. Nous avons donc pu explicitement être témoins de l'important pouvoir dialectique de notre méthode de recherche. C'est d'ailleurs cette cartographie conceptuelle qui nous appelle à illustrer, au Chapitre 5, nos observations plus générales, à partir desquelles les catégories furent organisées. Le fait de rendre ces observations accessibles permet au lecteur de mieux saisir le processus d'analyse et de collecte des données.

1.3 Validité, scientificité et respect éthique

Dans la plupart des contextes scientifiques, les chercheurs ont pour objectif de formuler une ou des proposition(s), de répondre à un problème précis et de formuler une théorie significative. Ce qui est généralement entendu par théorie est un regroupement de concepts de principes et d'hypothèses qui, dans un contexte donné, forment un riche système qui nous permet d'appréhender notre objet de recherche d'une façon renouvelée. Toutefois, formuler une théorie générale à propos d'un enjeu ou d'un objet singulier comporte s'inscrit dans un mouvement critique dont le chercheur doit avoir conscience :

S'il semble aujourd'hui naturel de considérer la science comme le champ privilégié de construction d'édifices théoriques, il importe de reconnaître que de nombreuses théories n'ont aucune prétention à la scientifcité. Ainsi la plupart des théories morales, politiques, esthétiques ou philosophiques ne visent pas tant à construire un discours scientifique au sens strict du terme qu'à traduire des conceptions du monde cohérentes et susceptibles de donner du sens à nos actions, si ce n'est de leur imposer un cadre normatif reconnu par une communauté partageant les mêmes valeurs. (Decauwert, 2018, p. 105)

Ainsi, il importe de retenir que l'objectif des recherches récentes, depuis l'avènement des diverses critiques épistémologiques visant la relativité de la connaissance fait en sorte que nous ne recherchons plus réellement de grandes vérités, mais plutôt un avancement relatif de la connaissance, tout en conservant à l'esprit que ces connaissances sont ponctuelles, contextualisées et reconnues ou rejetées, par d'autres chercheurs provenant de champs concomitants ou divergents.

En ce qui a trait aux recherches sur l'humain, une certaine tension demeure toutefois entre la présomption d'une certaine neutralité axiologique et une approche plus raisonnable, modérée, consciente et prête à rompre avec l'idéal d'objectivité. En fait, cette quête d'une transcendante scientifcité s'inscrit davantage dans le choc entre les diverses approches scientifiques plutôt qu'entre les chercheurs eux-mêmes. Les écoles comme la psychologie, la psychoéducation, les sciences infirmières ou l'économie tentent davantage à se confronter aux sciences dites « dures » afin d'assurer leur place au sein des sciences les mieux reconnues :

De surcroit, l'autorité dont jouit le discours scientifique dans les sociétés contemporaines peut conduire les tenants de doctrines diverses, notamment philosophiques ou politiques, à revendiquer une scientificité qui leur donnerait l'ascendant sur des conceptions rivales. [...] Les psychanalystes, à commencer par Freud, eurent également à cœur d'intégrer le développement de leur discipline à l'histoire des sciences afin d'interpréter les « résistances » que leur opposaient différents adversaires comme de simples obstacles au progrès scientifique, comparables à l'attitude de rejet longtemps affichée face à l'héliocentrisme ou à la théorie darwinienne de l'évolution des espèces. (Decauwert, 2018, p. 106)

Pourtant, cette période tend à s'inscrire dans le passé, alors qu'une quantité respectable et de plus en plus croissante de recherches qualitatives et/ou inductives, furent depuis réalisées en nous offrant des résultats souvent probants et parfois même bouleversants. Toutefois, il importe de rappeler ce débat, puisque toute la question entourant la scientificité et la validité découle de celui-ci. Grâce aux recherches ayant permis d'amoindrir cet épineux territoire, il nous est désormais plus facile d'identifier la relativité de la présomption de nos recherches.

Comme nous l'avons précédemment identifié, notre approche s'inscrit davantage dans l'esprit de la transdisciplinarité et nous appelle donc à reconstruire notre objet au regard de différentes perspectives et d'en proposer une synthèse qui se situe à mi-chemin entre diverses perspectives épistémologiques. Cela fait en sorte que les critères qui seront mobilisés peuvent varier au regard des différentes disciplines mobilisées, mais toujours avec le souci de mettre en place un système de compréhension complet et cohérent.

Ce qu'il importe de conserver à l'esprit ici est un constant souci de cohérence au regard de critères que nous nous serons fixés et éviter les diverses contradictions possibles qui viendraient faire achopper cet édifice théorique. En revanche, il est clair que l'absence de contradiction, c'est-à-dire la consistance de l'édifice, ne saurait suffire à assurer l'absolue validité des propositions qu'il traduit à notre endroit. En fait, la critique épistémologique de Karl Popper s'appuyait justement sur le critère de réfutabilité pour identifier la validité scientifique d'une théorie :

C'est la falsifiabilité et non la vérifiabilité d'un système qu'il faut prendre comme critère de démarcation. En d'autres termes, je n'exigerai pas d'un système scientifique qu'il puisse être choisi, une fois pour toutes, dans une acceptation positive mais j'exigerai que sa forme logique soit telle qu'il puisse être distingué, au moyen de tests empiriques, dans une acceptation négative : un système faisant partie de la science empirique doit pouvoir être réfuté par l'expérience. (Popper, 1973/2007, p. 37)

En expliquant cela, Popper suggère que c'est la faillibilité d'une théorie, dans le temps et dans l'espace, qui fait d'elle une théorie valable. Elle doit proposer un niveau de reconduction significatif, mais doit toujours demeurer ouverte à son propre dépassement par la découverte de critères nouveaux ou de contre-exemples probants :

« La science n'est pas un système d'énoncés certains ou bien établis; notre science n'est pas savoir (épistémè), elle ne peut jamais prétendre avoir atteint la vérité. [...] Nous ne savons pas, nous pouvons seulement conjecturer. (Popper, 1973/2007, p. 284)

Dans le cadre de notre recherche, l'utilisation de la MTE nous inscrit vraiment dans cet esprit critique, conscient des limites non pas de la validité du processus de recherche, mais de la ponctualité et de la particularité des résultats obtenus. Le propre de la recherche qualitative par MTE est justement d'accéder à une richesse qui nous permet d'atteindre

cet équilibre entre les grandes théories générales, comme certains pourraient le souhaiter, et les observations plus particulières, qui viennent justement faire office d'exceptions qui confirment la règle ou, selon les critères poppériens, faire de notre théorie, par l'expression de sa non-absoluité, une théorie valide.

Évidemment, comme nous nous situons, par notre démarche qualitative, inductive et itérative, dans une perspective interprétative, les critères de scientificité sont quelque peu différents. Toutefois, nous avons pris soin de nous assurer du respect de ceux-ci, en conservant une distance impérative face à notre objet de recherche. Nous avons aussi fait en sorte d'exposer notre démarche afin de la rendre accessible à la communauté de chercheurs intéressés, par différentes présentations qui eurent lieu pendant le parcours de la thèse. Au niveau de la crédibilité, nous nous sommes assuré d'avoir un processus de validité interne en ce qui a trait à notre collecte et notre analyse des données.

La triangulation des différentes données recueillies, autant sous la forme d'un rapport interne – entre elles – qu'externe, par rapport aux croisements qui furent effectués avec différentes propositions théoriques, nous assurent de la validité de la saturation à laquelle nous sommes parvenus. Cette saturation fut bien observée alors qu'après une importante période d'observation participante et le croisement d'un nombre important d'entretiens, le cadre théorique semblait vraiment achevé, sans permettre l'apparition de nouveaux concepts. C'est d'ailleurs ce modèle théorique qui, par les exercices de validation

prospectives qui pourraient donner suite à la thèse, assureront la transférabilité ou la falsifiabilité de nos propositions.

En ce qui a trait au respect des normes éthiques de recherche, nous nous sommes assurés que chacune des personnes ayant été mobilisées pour un entretien formel puisse compléter le questionnaire préalable et signer le formulaire de consentement. Afin d'obtenir celui-ci, nous avons dû déposer un questionnaire provisoire très large qui allait nous permettre de piger par la suite dans les questions proposées, sans nous trouver, par notre processus itératif, complètement en dehors des questions ayant été indiquées dans le canevas. Il nous a évidemment fallu indiquer dans quelle mesure et après quelle durée, quelle date, les entretiens allaient être détruits, afin d'obtenir le certificat éthique nécessaire à la réalisation de nos entretiens. Les candidats furent évidemment informés de ces procédures.

De plus, afin de nous donner un maximum de latitude lors des entretiens et pour éviter les différents biais inhibitifs pouvant survenir, nous avons choisi d'appliquer une condition d'anonymat pour les candidates et les candidats qui furent mobilisés. Il nous fallait alors taire tous les détails retenus des entretiens qui pourraient indiquer trop clairement à qui peuvent être associés certains propos. Cela a eu pour effet de pousser les personnes rencontrées à se livrer davantage sans retenue pour nous offrir un accès à des données encore plus sensibles. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle les personnes

rencontrées ne sont pas identifiées ou nommées sur nos fiches synthèses d'entretiens, offertes en annexe à la thèse.

Chapitre 2

Problématique

Après nous être davantage attardés à la méthodologie de recherche par théorisation enracinée, qui se veut une approche complexe et encore aujourd’hui critiquée, nous avons cherché à souligner les raisons qui font des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières un terreau fertile pour nous intéresser au quotidien de ses résidents, tel qu’il est vécu. Nous espérions de cette façon parvenir à une certaine catégorisation des liens et des liants qui qualifient l’environnement développemental des individus vivant dans des quartiers sous-industrialisés. Peut-être allions-nous ainsi être en mesure de clarifier cette mécompréhension que nous entretenons, collectivement, d’un tel phénomène. Il nous a donc semblé impératif de dépasser une lecture qui ne serait faite que sous une perspective socioéconomique, alors que ce genre d’environnement doit plutôt être appréhendé comme un espace culturel en lui-même.

2.1 En théorie, tout est parfait

Autrefois marquée par l’importance de son développement manufacturier florissant, la Mauricie a connu, à partir des années 1960 jusqu’à sa chute brutale survenue pendant les années 1980, un important passage à vide qui a laissé plusieurs individus dans des situations très précaires. Trois-Rivières, pour sa part, n’a pu échapper à ce vaste mouvement de refonte du domaine manufacturier. D’ailleurs, le sociologue Gérald Doré (1970), professeur retraité de l’Université Laval, avait réalisé une intéressante recherche

sur ce contexte sous-proléttaire des années 1960-1970, tel que vécu, entre autres, par les habitants des premiers quartiers de l'ancienne ville de Trois-Rivières.

Alors que le revenu annuel moyen est aujourd'hui de 33 331 \$ par individu et de 74 758 \$ pour les familles, il importe de nous rappeler qu'au plus fort de la crise qui a pu sévir dans les années 1960, que certains devaient s'en sortir avec 8 \$ par mois (Doré, 1970), ce qui, en dollar constant, donnerait aujourd'hui environ 62 \$ par mois (Banque du Canada, 2017). Il s'agissait d'une véritable crise pour ces familles auparavant mieux nanties – n'oublions pas que la force de l'industrie papetière poussait des gens à s'y installer pour des emplois offrant d'excellents salaires.

Comme nous le savons aujourd'hui, le développement du monde communautaire, l'essor récent de l'économie sociale et solidaire et les politiques publiques et sociales mieux établies facilitent la vie des gens en contexte de perte d'emploi. Toutefois, les fermetures des grandes industries, qui se sont à nouveau produites au début des années 1990, firent en sorte que cette ville qui se voulait autrefois la « capitale mondiale du papier », se retrouvait spontanément poussée à diversifier son économie. « La perte de 3000 emplois manufacturiers, de 1991 à 1992, a entraîné la mise au chômage de 2400 personnes. » (Ulysse & Lesemann, 2007, p. 12).

C'est donc cette importante croissance de la pauvreté en Mauricie qui incita M. Gérald Doré, en 1970, à considérer la ville de Trois-Rivières dans son étude

comparative des divers rapports à la pauvreté, tel qu'observés dans diverses villes du Québec. Dans son étude, il s'applique à comparer le rapport à la pauvreté des municipalités de Trois-Rivières, Cabano et Montréal. L'objet principal de sa recherche est d'évaluer la correspondance entre les conditions de la pauvreté observées dans ces villes et celle observée par Oscar Lewis¹, anthropologue qui a travaillé dans les années 1950-1960 au sein de certains pays émergents, dans ses travaux sur la pauvreté.

Dans son étude, M. Doré est parvenu à découvrir le rapport qu'entretenaient les « pauvres » de Trois-Rivières avec les diverses institutions publiques et les divers paliers gouvernementaux. Le constat central de cette thèse fut qu'une déconnexion totale s'opérait entre le gouvernement et les individus aux conditions précaires. Bon nombre de ceux-ci demandaient qu'un acteur intermédiaire, plus près de leurs préoccupations, puisse prendre le relais et faire office de médiateur entre eux et les autorités en place.

2.2 Un homme pluriel : croisement des regards et accès à l'essence²

Un élément qui semble central en ce qui a trait aux travaux sociologiques contemporains et surtout, en ce qui a trait au développement de processus d'intervention dans le domaine du travail social ou de toute autre approche permettant d'aborder les

¹ À travers son étude continue des familles mexicaines, Oscar Lewis (1914-1970) fut l'un des pionniers en ce qui a trait à la possibilité de définir ce que peut représenter l'idée d'une culture de la pauvreté, ses implications et les éléments les plus caractéristiques qui nous permettent de mieux saisir les conséquences de celle-ci sur la vie des gens concernés.

² Certains éléments de cette section sont repris en partie ou en totalité dans un article scientifique consacré spécifiquement à la méthodologie de recherche par théorisation enracinée (MTE), du même auteur.

enjeux de la grande pauvreté est l'interdisciplinarité. Le professeur Jean Bédard (1999), dans ses travaux sur la famille, mettait en évidence trois approches en ce qui a trait à l'intervention auprès des familles : la polyvalence, la multidisciplinarité et la transdisciplinarité.

Alors que la polyvalence appelait chacun des intervenants à tout réaliser seul – en d'autres termes, à réaliser des tâches pour lesquelles il n'est parfois aucunement préparé – la transdisciplinarité¹ reposait, elle, sur l'idée d'un travail collectif où chacun apportait sa spécialisation au sein de l'équipe d'intervention afin de partager la responsabilité et améliorer les chances de réussite du processus. Cette façon de faire n'est pas sans rappeler la solidarité organique, telle qu'identifiée par Durkheim (1893), au sein de laquelle chacun des individus, du fait de ses qualifications particulières, vient jouer un rôle exclusif qui s'apparente à celui d'un organe essentiel au bon fonctionnement du corps humain. Dans un système parallèle, nous pourrions bien imaginer la valeur organique d'une travailleuse sociale, d'un psychologue ou d'un infirmier, dont les tâches deviennent essentielles au bon fonctionnement du processus d'intervention envisagé.

Et cette façon d'opérer, par multidisciplinarité, dans le cas des objets, et par la transdisciplinarité, dans le cas des sujets, tient encore aujourd'hui la route. En fait, il nous serait aujourd'hui très difficile, voire inadmissible, de revenir en arrière après avoir connu

¹ La multidisciplinarité, pour sa part, s'appliquait spécifiquement aux objets techniques, alors que la transdisciplinarité porte sur les sujets et porte en elle un caractère humain et moins technique.

les bénéfices pouvant découlter du travail collectif et des prises de vue multiples dans l'étude d'un objet ou d'un cas particulier. Le caractère significatif du travail de réduction phénoménologique qui nous offre un accès plus complet aux tenants et aboutissants d'une situation ou d'un contexte se veut désormais incontournable.

D'ailleurs, c'est cette même façon de traiter les sujets, l'homme en fait, qui a pu servir de ligne directrice à l'auteur Bernard Lahire, dans sa rédaction de « Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales » (2012), alors qu'il y fait la proposition non pas tant nouvelle ou exceptionnelle de réviser notre approche des divers phénomènes sous l'angle de la pluralité, de la mixité et de l'interaction entre les diverses prises de vue. Son sous-titre, « Penser l'unité des sciences sociales », donne le ton à l'esprit qui est présent derrière ce texte, qui se voulait une quasi-réponse au courant de surspécialisation qu'empruntait alors la sociologie, avec Pierre Bourdieu comme l'un des plus importants porte-voix.

Lahire, lui-même disciple de Bourdieu, fit comme plusieurs disciples ont su le faire avant lui et proposa un basculement complet de la méthode bourdieusienne de l'analyse des problèmes sociaux. Sa critique vise le cloisonnement des sciences et l'hyperspecialisation du savoir qui pousse les chercheurs à l'étude parcellaire des phénomènes. De manière plus vulgaire, Lahire cherche à couper l'arbre qui nous cache la forêt! Pour Lahire, le monde existe tel qu'il est, indépendamment du regard qu'y posent les chercheurs. Il poursuit son chemin et organise son propre fonctionnement. Les

chercheurs, eux, y appliquent leurs grilles d'analyse, mais ne donnent pas à notre monde cet élan qui lui est propre :

[...] il (le monde) résiste même à certains essais (malheureux) d'interprétations scientifiques, et que les modèles théoriques qui entendent en rendre raison sont toujours des constructions qui peuvent varier en fonction des intérêts de connaissance, des échelles d'observation et des niveaux de réalité sociale visés. Il y a bien des choses à découvrir dans le monde social, des régularités, des récurrences, des déterminismes de toutes sortes, mais ces découvertes ne peuvent se faire qu'au travers ou à partir de constructions qui comportent une part arbitraire du côté de ceux qui les élaborent en tant qu'ils sont porteurs d'intérêts de connaissance variés. (Lahire, 2012, p. 13)

Mais bien avant ce constat critique de Lahire, les longs et exhaustifs discours entretenus par les Kuhn (1962), Popper (1973/2007) ou Heisenberg (1930/1949), sur l'épistémologie et la relativité de la connaissance avaient fait en sorte de mettre un large bémol sur toute cette aura de certitude et de véracité dont nombreux chercheurs se réclamaient. Ce qu'il reste donc de la critique de Lahire est principalement, non plus cette modération face à la présomption de scientificité des résultats obtenus au moyen de nos protocoles de recherche, mais plutôt cette nécessité d'accéder aux diverses prises de vue pour saisir avec davantage de clairvoyance la complexité des phénomènes qui nous intéressent.

Et c'est justement dans cet état d'esprit que le présent projet de recherche fut mené, alors que rien ne fut négligé, à titre de source pertinente pour meubler les corpus de recherche. Il ne fut pas nécessairement question d'appliquer les mêmes critères qui constituent le propre des approches hypothético-déductives – les recherches interprétatives, comme nous l'avons illustré en méthodologie, ont leurs propres critères

de scientifcité -, qui de toute façon ne parvient jamais pour autant à nous assurer de la validité absolue de ses prémisses, mais plutôt d'éviter en amont ce qui est trop souvent reproché aux études qualitatives. L'idée était donc de mobiliser l'ensemble des acteurs et des ressources qui allaient nous permettre d'accomplir une riche induction et de construire graduellement, à la manière cyclique qui est le propre de la méthode empruntée, notre objet de recherche et le cadre conceptuel qui lui est propre.

2.3 Recherche externe ou engagée : deux mondes

Alors que les conditions de ces pauvres des années 1970 de la ville de Trois-Rivières s'aggravaient sans cesse, il nous semble que l'appel de ces ouvriers fut entendu. Certes, plusieurs autres facteurs ont su contribuer au développement de ressources nécessaires à limiter l'étendue de la pauvreté à Trois-Rivières. Toutefois, il nous semble que l'observation réalisée par M. Doré fut un facteur assurément important dans le développement de ce que Ulysse et Lesemann (2007) ont nommé, dans leur ouvrage « Lutte contre la pauvreté, territorialité et développement social intégré », la « Mecque » de l'économie sociale.

En fait, par cette étude claire et complète qu'ils ont pu réaliser en 2007, ces deux auteurs, tous deux sociologues de formation, sont parvenus à dresser un bilan exhaustif des nombreux organismes de soutien communautaire, qui sont aujourd'hui présents sur le territoire de Trois-Rivières. Les noms de ces organismes vont de COMSEP à ECOF-CDEC, en plus d'être à leur tour chapeautés par une nouvelle troisième voix,

nommée le TROC (Table régionale des organismes communautaires en santé et services sociaux Centre-du-Québec / Mauricie).

Cependant, malgré un développement aussi vaste du domaine communautaire en Mauricie, la situation globale ne semble s'être que peu ou pas améliorée. Malgré toutes ces interventions populaires, la proportion de gens vivant sous le seuil de la pauvreté n'a guère évolué depuis les dernières années. Il en va de même, tel que nous l'avons précédemment souligné, au niveau des seuils d'emploi et des niveaux de chômage, où les statistiques nous démontrent un mouvement de va et viens, plutôt qu'une réelle évolution continue. Malgré cette faible oscillation observée sur une période assez longue d'une trentaine d'années, les conditions de cette pauvreté en Mauricie demeurent quasi inchangées. Il semble y avoir quelque chose au sein de ces quartiers, qui leur donne une force difficile à identifier, qui leur donne un esprit qui fait en sorte qu'au fond, les gens ne cherchent pas nécessairement à quitter ces quartiers ou, encore, ne s'y sentent pas autant marginalisés qu'une lecture portant strictement sur les caractéristiques de la pauvreté pourrait nous le laisser croire.

Ce constat nous ramène donc à une nouvelle question qui est : qu'est-ce qui qualifie l'esprit des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières? Autrement dit, quels sont les liens et les liants qui unissent des individus de groupes socio-économiques distincts, mais qui permettent le maintien de ce secteur et qui, par le fait même, semble avoir beaucoup plus à offrir que des individus en contexte de vulnérabilité et de marginalité? Pour tenter

d'en apprendre davantage sur ces facteurs qui participent à cette dynamique observable au sein des premiers quartiers, nous nous sommes donc proposés de réaliser une observation de près de trois ans, complétée à même le terrain des premiers quartiers de Trois-Rivières. Grâce à cette observation, nous avons été en mesure d'approfondir le portrait de la dynamique relationnelle de ces quartiers, mais en nous abreuvant directement à la source, soit auprès des principaux concernés que sont les résidents des premiers quartiers, tous niveaux socioéconomiques confondus.

Afin de valider notre intuition et de minimiser les biais potentiels pouvant découler de la subjectivité de notre observation, nous avons considéré la réalisation de divers entretiens auprès d'acteurs canoniques (directeurs d'organismes, directeurs d'écoles, enseignants, travailleuses sociales, infirmières et autres personnes ressources) ayant pu observer, de près ou de loin, le développement et l'évolution, au quotidien, des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Grâce à une recension d'écrits théoriques secondaires, et à la suite de notre observation participante et à la réalisation de nos entretiens, nous sommes parvenus à mettre en évidence une richesse et une profondeur trop souvent évacuée du portrait de la pauvreté, surtout comme elle nous fut historiquement présentée pour les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Comme nos prises de vues se sont avérées multiples et variées, nous croyons que le fait d'avoir inscrit notre recherche dans une approche méthodologique par théorisation enracinée nous a permis de rendre hommage à tous les

travaux mobilisés pour notre étude (académiques, étudiants, citoyens et communautaires), qui furent déjà réalisés sur cette vie au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Cette approche nous a donc permis de dégager les éléments qui sont similaires et qui se recoupent entre les diverses perspectives, ainsi que les facteurs limites, plus particuliers ou exclusifs qui, au niveau qualitatif, n'apportent pas moins de richesse à notre analyse. Ce croisement entre les différents regards s'avérait impératif, afin d'identifier les facteurs qui influencent le développement des résidents des premiers quartiers, qui façonnent leur quotidien et qui orientent fortement le devenir de leur identité. Par l'analyse de ce vivre-ensemble, nous sommes parvenus à nous approcher ou mieux saisir l'esprit de ces quartiers.

La synthèse réalisée entre l'analyse des différents systèmes bioécologiques des premiers quartiers et les parcours de vie des citoyens obtenus lors de nos entretiens, nous a donc permis d'accéder à ce grand champ des interpénétrations qui expliquent l'influence réciproque entre les individus qui habitent ces premiers quartiers. Par interpénétrations, nous entendons, comme c'était le cas chez Norbert Elias¹, les inévitables influences réciproquent qui s'opèrent entre les résidents d'un même secteur, d'un même quartier ou

¹ Norbert Elias (1897-1990) s'intéressa particulièrement au choc des civilisations et à la place qu'occupe la culture dans la construction identitaire des individus, qui repose sur les principes d'interdépendance et de réciprocité. Pour l'auteur, la société, la culture et la civilisation constituent un tissu duquel l'individu ne saurait se soustraire et par lequel il est fortement influencé et, dans une certaine mesure, déterminé.

par les individus qui partagent une même culture. Conséquemment, le caractère exploratoire de cette étude aura justement servi à mettre en évidence ces divers rapports d'influence et de perception qui lient ces résidents, les intervenants, enseignants et autres acteurs qui sont impliqués de près ou de loin au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Pour finir, nous espérions, par cette recherche exploratoire, faire quelque peu la lumière sur ce qui fait de ces quartiers qui découlent d'une importante chute industrielle, des quartiers si exceptionnels, si solidaires et suffisamment accueillants pour faire en sorte que les résidents souhaitent y demeurer et, comme cela nous fut régulièrement mentionné lors des entretiens, les anciens enfants de ces quartiers choisissent de retourner s'y installer une fois devenus adultes. De cette façon, nous souhaitions saisir la dynamique sociale et relationnelle qui est caractéristique des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Nous nous sommes aussi intéressés aux trajectoires de vie rencontrées par les divers acteurs qui furent mobilisés de manière directe ou indirecte pour la thèse. Finalement, nous avons cherché à mettre en évidence les interactions entre les diverses perceptions et les divers systèmes, qui contribuent à modeler l'identité des individus qui vivent encore aujourd'hui, au sein de ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Chapitre 3

Observations

Cette section nous permettra de bien saisir le processus itératif de la thèse, en nous éclairant, sous la forme d'un quasi-journal de bord, sur les différents médiums qui furent mobilisés pour nourrir l'analyse théorique des données émergentes. En d'autres termes, nous livrons un accès, sous la forme d'un sommaire ou d'une synthèse, aux données qui sont venues s'enraciner à partir de notre observation participante, en plus des éléments qui furent retenus des différents entretiens réalisés et, finalement, comme cela est le cas en contexte de MTE, aux différents travaux de recherche qui furent réalisés sur les premiers quartiers, depuis les années 1970. Comme il est de mise de conserver une distance critique, en MTE, face aux travaux antérieurs, nous présentons donc ceux-ci en fin de section. Évidemment, la recherche ne fut pas réalisée de façon statique ou segmentée, alors que le terrain fut perpétuel et qu'il y a eu une dialectique constante entre les entretiens, les phases d'analyse et le recours à la littérature ou aux autres médiums mobilisés pour la thèse. Finalement, cette section nous plonge davantage dans le parcours qui aura permis l'émergence de différents constats et la remise en question des modèles théoriques déjà existants.

Pour nous permettre de bien comprendre dans quel environnement, autant historique que socioéconomique, fut réalisé le projet de recherche, nous ferons ici un survol du territoire mobilisé qui fut au cœur du projet de thèse. En commençant pas un survol de la ville de Trois-Rivières, nous nous rapprocherons lentement des principaux quartiers visés

par l'étude, en dressant un portrait général des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

3.1 La ville de Trois-Rivières sous la loupe

Fondée en 1634, alors que la région de la Mauricie dont elle fait partie fut découverte par Jacques Cartier en 1535, la ville de Trois-Rivières est connue pour sa position stratégique centrale dans l'ensemble du Québec. Située à mi-chemin entre les villes de Québec et Montréal, elle bénéficie d'une forte visibilité et d'une situation géophysique favorable, qui en fait la métropole de la Mauricie :

Historiquement, Trois-Rivières a bénéficié d'un dynamisme économique et de facteurs stratégiques qui en ont fait l'une des plus fortes structures industrielles du Canada. Parmi les facteurs expliquant cette situation avantageuse, figure la situation géographique favorable de la ville, au carrefour du Saint-Laurent, doté [sic] d'installations portuaires, et du Saint-Maurice, ce qui permet le transport du bois. (Ulysse & Lesemann, p. 12)

Cependant, cette situation enviable n'a malheureusement pu traverser le temps et la ville a rencontré plusieurs difficultés au tournant des années 1960. La nationalisation de l'hydroélectricité a d'ailleurs eu de sérieux impacts sur le dynamisme trifluvien. « Ainsi, au début des années 1990, 45 616 des 58 597 emplois du Grand Trois-Rivières provenaient du secteur tertiaire alors que le secteur manufacturier, deuxième en importance, ne comptait plus que pour 7280 emplois. » (Ulysse & Lesemann, 2007, p. 12). Cette première chute, doublée d'une crise économique importante traversée pendant les années 1980, eut pour effet de miner les perspectives d'emploi à moyen terme pour les gens de la Mauricie et surtout de Trois-Rivières. « En 1992, le taux d'emploi se situait à

51,5 % et le taux de chômage à 15 %, en comparaison avec des taux de 54,6 % et 12,8 %, respectivement, pour le Québec. » (Ulysse & Lesemann, 2007, p. 12).

Offrant une prospérité artificielle, basée sur un fort mouvement ouvrier constitué d'emplois demandant peu ou pas de qualifications, ce passage vers une économie renouvelée fut pour plusieurs très difficile. Ces grandes manufactures qui étaient principalement localisées au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, ont fait de ces quartiers ouvriers des quartiers défavorisés à la suite de leur fermeture. Bien que « la pauvreté ne soit pas une condition universelle, mais plutôt une construction sociale liée à des attentes au sein d'une société, à des représentations sociales, dont la définition diffère selon les valeurs et normes auxquelles son auteur se rattache » (Bisiaux, 2011, p. 3), une définition qui fait état d'une insuffisance de ressources financières et matérielles, mais aussi à une éducation précaire et des conditions locatives discutables est généralement soutenue.

De plus, il ne faut pas oublier que depuis 2000, les villes de Sainte-Marthe-du-Cap, Cap-de-la-Madeleine, Saint-Louis-de-France, Trois-Rivières, Trois-Rivières-Ouest et Pointe-du-Lac furent fusionnées pour devenir la ville de Trois-Rivières, telle que nous la connaissons et qui représente, en 2019, 136 847 habitants (Ville de Trois-Rivières, 2019). Cette fusion a assurément contribué à dépasser certaines limites rencontrées auparavant par l'ancienne ville de Trois-Rivières et lui donne désormais le 9^e rang au sein des villes les plus populeuses du Québec.

Pendant les années qui ont suivies, le portrait de l'emploi en Mauricie a de façon continue oscillé entre de légères hausses et d'importantes baisses, d'une façon qui opère en dissonance avec le reste du Québec. Pendant qu'au Québec on observait, entre 2005 et 2006 une hausse moyenne de l'emploi de 1,6 %, la Mauricie, elle, a subi des pertes de 5,4 %. (Emploi-Québec, 2006). Un tel contraste est considérable et parvient à expliquer par un certain instinct de survie, la mise en place de si nombreux organismes de soutien aux plus démunis, tels que la *Maison Coup De Pouce*, la *Ressource FAIRE* et *Le Cheval Sautoir*. Ce retard par rapport au reste du Québec est significatif et explique considérablement le portrait qui est observable dans les premiers quartiers de Trois-Rivières, qui sont en fait ces anciens secteurs manufacturiers qui furent laissés à l'abandon.

Ce passage aride rencontré par la ville de Trois-Rivières lui a d'ailleurs valu, en 1998, le titre de « capitale nationale du chômage ». C'est donc dans un tel contexte que la seconde plus ancienne ville du Québec a dû se renouveler et chercher à retrouver la dignité qui lui valut à l'époque sa grande reconnaissance. Toutefois, la ville de Trois-Rivières connaît un nouvel essor provenant désormais d'une économie davantage diversifiée. Cette dynamique renouvelée est très apparente au niveau de ses premiers quartiers, qui sont devenus une caractéristique prégnante de la ville, par leur mélange entre une économie sociale croissante (*Bucafin*, *Café COMSEP*, *Atelier Presse Papier*, *Centre Landry*), un développement économique riche et une dynamique esthétique et culturelle, en

considérant des activités comme le *Festivoix*, *Trois-Rivières en blues*, *L'Exposition agricole de Trois-Rivières* et le *Festival International de la Poésie*, remarquables.

Ces aspects nous permettent ainsi de mieux saisir les dynamiques économiques, sociales et politiques qui ont favorisé la revitalisation de ces premiers quartiers hautement marqués par ces crises économiques d'importance. Grâce à ces diverses pratiques, politiques publiques et initiatives provenant de la société civile, la réorganisation des premiers quartiers fut possible et contribua grandement à non pas leur redonner cette image d'antan, mais à présenter des quartiers où la diversité, la mixité et la collaboration font désormais partie des éléments incontournables.

3.2 Les premiers quartiers : amalgame, généralisation et diversité

C'est justement au sein de ces premiers quartiers que fut vécue la transformation du milieu manufacturier trifluvien. D'ailleurs, c'est au sein de ces premiers quartiers qu'est concentrée la part la plus importante de la population à faible revenu. Dans ces treize quartiers, la population à faible revenu atteint 48 % et 50 % de la population active est prestataire de l'aide sociale depuis plus de cinq ans. (St-Germain, 2007). Abritant à l'époque des entreprises telles que Canadian International Paper, Wayagamack Pulp and Paper Company, Saint-Lawrence Paper Mill et Wabasso Cotton Company Limited, ces quartiers comptent aujourd'hui bien peu d'entreprises du genre, alors qu'ils ont dû parvenir à réactualiser leur offre de services et la dynamique sociale qui y prend place.

Les conséquences sont encore ressenties aujourd’hui au sein de la population. Toutefois, l’essor récent de l’économie sociale de ces premiers quartiers font de la ville de Trois-Rivières, qualifiée de la « Mecque de l’économie sociale » par les auteurs Ulysse et Lesemann (2007), l’une des villes du Québec où la mobilisation citoyenne est la plus significative. Du côté des principaux organismes, nous retrouvons non seulement *La Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières*, mais aussi la *Corporation de développement économique et communautaire* (ÉCOF-CDEC) et le *Centre d’organisation mauricien de services et d’éducation populaire* (COMSEP).

Ces acteurs de l’économie sociale s’ajoutent donc aux autres groupes plus connus comme les *Artisans de la Paix* et le *Centre Le Havre*. Parallèlement à cela, il y a de nombreux commerces locaux, plusieurs restaurants et une vie culturelle et artistique dynamique qui s’inscrit non seulement dans le secteur du *Port de Trois-Rivières*, mais qui s’étend sur tout le district de Laviolette, qui représente les quartiers faisant face au Fleuve et justement le secteur portuaire qui couvre l’ensemble du centre-ville. Il y a donc tout ce rapport entre divers commerces de proximité, locaux gouvernementaux, studio télévisuels et radiophoniques, édifices patrimoniaux et logements restaurés qui permettent une grande mixité et qui rendent la vie des premiers quartiers chaleureuse, hospitalière et diversifiée.

Tableau 2

Liste des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières

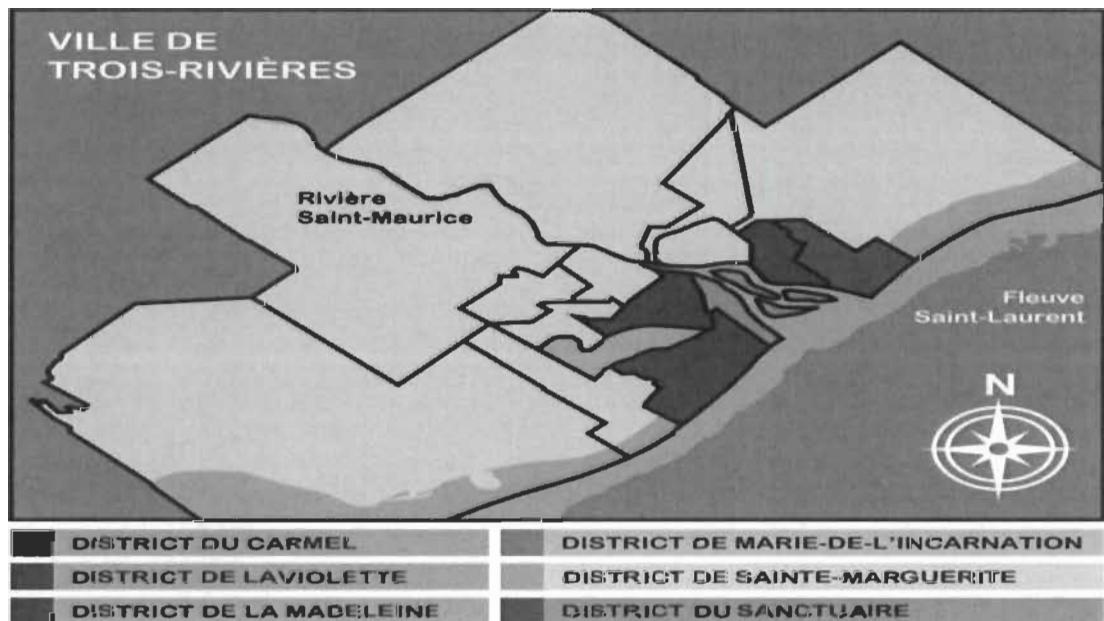
Premiers quartiers de Trois-Rivières	Quartiers limitrophes
Sainte-Cécile	Nicolas-Perrot
Saint-François-d'Assise Ouest	Cégep
Notre-Dame-des-Sept-Allégresses	Hippodrome
Immaculée-Conception	Normanville
Saint-Philippe	Sainte-Marguerite Ouest
Saint-Sacrement	Jean-XXIII Sud
Sainte-Marguerite Est	Jean-XXIII Nord
Sainte-Madeleine	Sainte-Catherine-de-Sienne Est
Saint-Lazare Nord	Sainte-Catherine-de-Sienne Sud
Saint-Lazare Sud	Saint-Odilon Est
Saint-Gabriel	
Sainte-Famille	
Saint-Eugène	

Ces premiers quartiers (voir Tableau 2), représentent non seulement la diversité, mais illustrent à quel point il est possible de mieux réaliser une intégration et un métissage efficace entre les divers niveaux économiques et des individus présentant des portraits socioéconomiques variés. On y trouve non seulement un fort développement communautaire et économique, mais aussi ce mélange entre commerçants, résidants

mieux nantis et des citoyens qui n'ont simplement jamais déménagé de ces premiers quartiers, malgré l'ensemble des crises qui purent être traversées pendant les années 1960 ou au début des années 1990.

3.3 Seul de notre étude

C'est justement ce contexte particulier qui est propre aux premiers quartiers qui fut le moteur permettant un tel essor de l'économie sociale trifluvienne, telle que nous la connaissons aujourd'hui. Ce qui est qualifié de « premiers quartiers », au sein de la présente ville de Trois-Rivières, représente en fait les districts plus reconnus de Laviolette, Sainte-Marguerite et Marie-de-l'Incarnation, auxquels il faut ajouter le district du Carmel ainsi que ce qui est identifié comme le « bas du Cap », soit les districts du Sanctuaire et de la Madeleine (voir Figure 4).



Source : ÉCOF-CDEC (2015). *Portrait socioéconomique des premiers quartiers de Trois-Rivières*.

Figure 4. Districts couvrant les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Alors que le centre-ville est spontanément reconnu comme un secteur attirant les gens en situation d’itinérance, souvent touchés par d’autres problématiques telles que la toxicomanie et la maladie mentale, un certain déplacement de la pauvreté fut récemment observé au sein des premiers quartiers. Certes, le centre-ville, qui fut historiquement reconnu pour ses grandes boutiques et son côté très attrayant, a perdu de son lustre et peine à concurrencer les nombreux centres d’achats et les mini mails, mais il n’en demeure pas moins que pour des raisons de proximité, d’accessibilité et de disponibilité des ressources, un haut taux de « défavorisation » y est toujours observé.

Tandis que les districts du Carmel et de Sainte-Marguerite-du-Cap présentent un revenu moyen par habitant qui se situe tout juste en dessous de la moyenne trifluvienne, les autres districts comme celui de Laviolette, pour sa part, présente plus de la moitié de sa population (52,6 %) comme ayant des revenus entre 0 et 19 999 \$ par an (ÉCOF-CDEC, 2015), qui se retrouvent en dessous du seuil de faible revenu (ISQ, 2019). Il en va de même pour les districts de la Madeleine (53,5 %), du Sanctuaire (53,4 %) et de Marie-de-l’Incarnation (50,5) (ÉCOF-CDEC, 2015). Le constat est d’ailleurs le même en ce qui a trait au taux de non-diplomation de certains quartiers, qui en avoisinant les 40 % (39,9 % pour Sainte-Famille et 43,2 % pour Saint-François-d’Assise), contraste considérablement avec les 22,2 % moyens du Québec. (ÉCOF-CDEC, 2015).

Malgré le fait qu’il soit plus facile d’accéder à des substances illicites, à la prostitution ou simplement plus facile de mendier en présence d’individus qui se déplacent au

centre-ville pour participer à diverses activités et dépenser leurs revenus, les centres névralgiques de la pauvreté de Trois-Rivières se sont déplacés en marge du centre-ville. Entre autres, alors que le secteur Sainte-Cécile était autrefois reconnu comme étant très défavorisé, c'est désormais le quartier Saint-François-d'Assise qui représente un endroit que certains hésitent fortement à conseiller.

Non pas qu'il s'agisse véritablement d'un endroit dangereux ou à proscrire pour les citoyens moyens, mais il demeure toutefois vrai qu'il s'agit là d'un secteur où, tel que cela fut régulièrement mentionné lors des entretiens, les habitations furent grandement négligées, où les coûts des loyers sont très abordables et où il devient plus facile, pour une personne seule, de trouver un espace où vivre à bon prix (Entretiens formels). Comme certains propriétaires ont tendance à ne pas rénover les appartements, afin d'amoindrir leurs coûts d'exploitation, tout en étant quelque peu fatalistes ou résignés face à leur potentielle clientèle, un effet d'entrainement est observé (Entretiens - Politiciens). Le type de résidents, vivant souvent seuls, touchés par la toxicomanie ou les troubles mentaux, a pour effet d'attirer des individus touchés par les mêmes problématiques (Entretiens - Intervenants).

Sans que cela ne soit intentionnel, comme cela avait pu se produire plusieurs années auparavant, avec le soutien à l'acquisition d'une première résidence qui avait eu pour effet de créer un effet de ghettoïsation dans le secteur Le Rochon, désormais connu sous le nom d'Adélard-Dugré, une certaine forme de gentrification prend subtilement place et repousse

les gens défavorisés de Sainte-Cécile vers Saint-François-d ‘Assise (Entretiens formels).

Tandis que le secteur Sainte-Cécile tend progressivement à se revitaliser, alors que d’anciens résidents ou d’anciens enfants du quartier y reviennent parfois pour acquérir une propriété et revitaliser le quartier, le secteur Saint-François-d ‘Assise, lui, vit une réalité toute autre (Entretiens – Politiciens).

La plupart des logements ne sont pas renouvelés et les espaces verts sont même négligés. Les loisirs, alors que le centre Landry, pendant les années 1980-1990-2000 était en plein essor, sont désormais peu soutenus et il devient de plus en plus difficile pour des familles de chercher à y demeurer (Entretiens formels, informels et vidéo). Certes, il est possible d’y voir certaines familles, compte tenu, entre autres, de la proximité avec l’ancien Parc des pins, aujourd’hui identifié sous le nom du Parc Jean Bélieau, de la présence de Maternaide et de la Ressource FAIRE. Toutefois, ce qui est souvent observé, c’est que dès qu’une jeune famille parvient à se dégager une marge de manœuvre suffisante pour déménager, elle n’hésite pas à le faire (Entretiens formels et informels).

En fait, comme plusieurs anciens ouvriers du quartier sont désormais très âgés et tendent à le délaisser, puis qu’il y a peu de famille qui peuvent véritablement y développer une vie à moyen terme, le quartier tend à manquer de stabilité (Observations et entretiens). Les visages changent fréquemment et il semble que l’esprit de communauté soit plus difficile à entretenir. Bien évidemment, il y a des résidents qui y sont installés de manière permanente, tout comme il y a un garage passé de génération en génération, et l’une des

rares épiceries de quartiers qui ne fut pas transformée en dépanneur ou en boutique d'occasion (Entretiens – Intervenants).

De plus, il ne faudrait pas prendre un raccourci et négliger le fait que ce glissement vers Saint-François-d 'Assise est le seul glissement observé présentement. Au contraire, alors que Sainte-Cécile tend à reprendre vie, puis que des commerces et de petites auberges, à la suite de l'implantation de l'Amphithéâtre Cogéco, tendent à se développer dans le secteur des Chenaux, les logements les plus abordables ne se trouvent plus au sein des quartiers Sainte-Cécile ou Saint-François-d 'Assise, mais plutôt dans le secteur connu sous le nom du « bas du Cap » (Entretiens formels).

Ainsi, les districts de-la-Madeleine et du-Sanctuaire connaissent désormais, par le non-renouvellement conséquent des habitations, une recrudescence de l'arrivée des gens défavorisés, qui subissent donc une certaine forme de déplacement forcé à la suite de la revitalisation des autres quartiers (Entretiens formels). Comme le cap, au niveau économique, est en quelque sorte délaissé, cela laisse une porte de sortie aux gens davantage dans le besoin, pour trouver un logement abordable. Ce bref sursis nous démontre toutefois que l'enjeu de la pauvreté n'est pas simple. Le « problème » est souvent déplacé, davantage que pris en charge.

Il s'agit déjà là d'un indicateur qui précise que même au sein des premiers quartiers, les districts les plus au Sud – qui s'approchent évidemment du Fleuve et s'inscrivent

justement dans cet ancien univers manufacturier – sont occupés par une part significative de résidents aux revenus moindres. En revanche, il y a certains autres quartiers qui sont à surveiller, alors que le secteur Jean-Nicolet, lui, fait face à d'autres enjeux, alors que les habitations à prix modiques (HLM) font face à une affluence sans précédents de migrants, qui se retrouvent à Trois-Rivières pour le travail ou les études (Entretiens – Politiciens).

Sans que cela ne représente un profond « enjeu » en soi, il y a un choc culturel observable en ce qui a trait à la façon, pour certains – ne me méprenez pas ici à généraliser – de se comporter en collectivité. Les familles nombreuses dans des appartements à espace restreint peuvent parfois déstabiliser certains résidents pauvres qui y habitent plutôt par manque de travail ou par manque de mobilité. Certains travailleurs industriels ne sont toujours pas parvenus à réintégrer le marché du travail et cherchent à habiter, en dehors des premiers quartiers, les endroits les plus abordables de la ville (Entretiens – Politiciens).

Qui sait, peut-être que dans quinze ou vingt ans, ce secteur, comme le « bas du Cap », représenteront de nouveaux « premiers quartiers ». Peut-être en fait qu'un tel déplacement serait possible, si la revitalisation débutée dans le secteur Sainte-Cécile se poursuit au niveau de Saint-François-d 'Assise. Mais pour l'instant, comme les quartiers du centre demeurent encore de manière empirique, ils constitueront, parmi tous les premiers quartiers, le seuil de notre étude. Les intervenants rencontrés, selon leur niveau d'accès à ces quartiers, seront donc principalement des gens qui œuvrent dans les secteurs Sainte-Cécile, Saint-François-d 'Assise et du district de-la-Madeleine.

Les résidents rencontrés et qui auront participé aux entretiens formels et informels, feront eux aussi partie de ces mêmes secteurs. L'observation participante, pour sa part, aura, elle aussi, par souci de cohérence, été réalisée au niveau de ces mêmes quartiers, en mettant un accent sur Sainte-Cécile et, encore davantage, sur Saint-François-d'Assise. Ainsi, quoique l'ensemble de la ville, voire de la région mauricienne, mérirait assurément d'occuper notre attention, nous avons cherché à délimiter quelque peu notre étude aux points reconnus comme étant véritablement plus névralgiques.

3.4 Habiter les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières

Cette nouvelle sous-section, qui nous introduit au récit de l'observation participante ayant occupé une part importante du cœur de la recherche, sensiblement comme ont pu faire certains sociologues de l'école de Chicago, avec des œuvres comme « The Ghetto » (Wirth, 1928), « The Gang » (Thrasher, 1927), « The Hobo » (Anderson, 1923) et certains de leurs successeurs québécois comme Jean-Charles Falardeau (1914-1989), nous plonge donc au cœur des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Cette prise de vue nous rapproche de l'objet comme n'aurait pu le faire le strict fait de nous pencher sur divers projets de recherche antérieurs ou exclusivement sur des entretiens.

Divisée en trois parties, cette sous-section nous présente donc une observation générale des premiers quartiers (3.4.1), différents espaces davantage circonscrits (3.4.2) ainsi que quelques brèves études de cas plus particulières (3.4.3) qui nous permettent de comprendre davantage la vie telle qu'elle se déploie au sein de ces premiers quartiers.

Cette observation participante entra d'ailleurs en choc avec les ouvrages génériques sur la pauvreté qui furent mobilisés en début de recherche, avant que la problématique ne soit bien définie. Et de ce choc entre ces observations, les textes génériques et les travaux de recherche sur ces premiers quartiers, est née la spirale dialectique ayant permis l'émergence des concepts présentés en analyse.

3.4.1 Quelques observations générales

Pour réaliser notre importante observation, à même les premiers quartiers de Trois-Rivières, nous avons cru bon utiliser l'ensemble des informations obtenues ou perçues pendant les trente-six premiers mois de ma vie en cohabitation avec les résidents de ces premiers quartiers. Alors que j'ai pu emménager de façon spontanée, sans même connaître de façon très fine la délimitation des premiers quartiers de Trois-Rivières et sans connaître l'étendue de la dynamique relationnelle qui les imprègne, j'ai rapidement pu réviser toutes les perceptions et généralisations qui me furent transmises sur ces premiers quartiers.

Au départ, certains s'empressaient de me prévenir que moi et ma petite famille nous étions engagé dans un quartier à risque et qu'il nous fallait quitter à la première occasion. D'autres nous ont mentionné qu'il fallait protéger nos enfants de ces enfants déjà en place et tenter de minimiser leurs relations avec ceux-ci. Parfois, ces consignes de prévention pouvaient même provenir de gens qui habitent eux-mêmes ces premiers quartiers. En fait, très souvent, les conseils provenaient d'individus qui eux-mêmes se retrouvaient en situation de précarité financière et culturelle. Pourquoi donc pouvaient-ils avoir si peur et

être si méfiants de leurs semblables? Parvenaient-ils à se reconnaître comme semblables? Est-ce qu'ils tentaient, se retrouvant face à un académicien, de justifier un statut socioéconomique qu'ils n'étaient pas particulièrement fiers d'afficher?

Bref, plusieurs questions se présentèrent rapidement à mon esprit et, dès les premiers instants, ma perception passa en mode investigation. Au départ, je n'avais pas nécessairement une perspective circonscrite, étant très ouvert à toutes les informations qui allaient pouvoir me servir de données pour compléter ma recherche académique. Ainsi, plusieurs éléments spontanés commencèrent à s'amalgamer pour me permettre d'identifier cette aura distinctive propre à une certaine culture de la pauvreté, telle qu'imparfairement décrite par les Lewis, Hoggart, Bourdieu et Lahire.

Plusieurs éléments ont donc pu marquer notre passage de plus de deux ans dans ces premiers quartiers de Trois-Rivières. La richesse et l'hétérogénéité observée à même notre quotidien est indescriptible, si ce n'est qu'à travers mon regard d'observateur ou d'anthropologue amateur. Dans ces quartiers, qui sont situés des deux côtés du boulevard Saint-Maurice, puis qui sont délimités par le boulevard des Chenaux, d'une part, puis par la rue Laviolette, d'autre part, la vie ne manque pas. Malgré une pauvreté relative qui est évidente, un certain esprit de corps peut ainsi être observé. Rapidement, la dynamique relationnelle véhiculée à travers les liens et les liants qui servent de fondement à cette solidarité racontée par les résidents, repousse considérablement l'idée de pauvreté en arrière-plan.

Pendant notre première année, j'ai pu être témoins de bon nombre de situations qui venaient déconstruire tout ce que j'avais pu apprendre ou tous les préjugés que j'avais pu entretenir de ce que devrait être une organisation familiale saine. Cependant, plutôt que de me refermer sur les conceptions théoriques propres au développement de l'enfant, de l'adolescent et à la psychologie de la famille, je me suis ouvert au choix de la réceptivité. Je suis demeuré perméable à toute cette information vive et spontanée qui pouvait me parvenir de la bouche de jeunes et de moins jeunes enfants, des parents inquiets, parfois naïfs et ou même négligents et, en plus, d'acteurs tous genres qui pouvaient œuvrer dans ces quartiers depuis un bon moment.

Quand je mentionne « acteurs tous genres », je fais ici référence à des individus sans enfants, à des propriétaires d'immeubles, à des employés des services municipaux, à des employés d'épicerie, de dépanneurs, de pharmacie ou de club vidéo. Comme notre investigation portait sur un quartier et non pas sur une catégorie conceptuelle particulière, il n'était pas question de circonscrire les acteurs mobilisés, mais plutôt d'accéder à la plus grande diversité des perspectives. Je pense aussi à certains individus qui connaissent ces quartiers, mais qui les observent de l'extérieur, alors qu'ils vivent, travaillent et s'occupent à proximité des limites territoriales de ces premiers quartiers. Malgré le fait que ceux-ci se situent en dehors de cette zone, je crois fermement que leur perception a une certaine valeur, car celle-ci vient enrichir les relations limitrophes que peuvent avoir les résidents de ces premiers quartiers. Inévitablement, la façon dont ils sont perçus influence leurs interactions et, de façon réciproque, la façon dont eux perçoivent le monde extérieur.

Le fait d'évoluer dans un quartier aux cadres auxquels j'ai toujours été habitué, mais à une échelle à laquelle je n'avais jamais été aussi confronté, est venu me renseigner sur cette habitude qu'ont certains individus, de se créer eux-mêmes une multitude de problèmes non fondés. En fait, la possibilité d'échanger avec des gens aux besoins profonds et essentiels, m'a permis de réaliser, malgré le manque d'abondance dû à une posture socioéconomique de classe moyenne inférieure, à quel point j'avais auparavant évolué dans un contexte tout de même sécurissant. Pour plusieurs, se vêtir est un luxe, puis se nourrir une corvée. J'ai pu observer, pendant cette longue période, des enfants portant sans cesse les mêmes vêtements qui pouvaient se présenter à notre domicile sans avoir été lavés depuis un certain moment, avec de vieilles lésions (coupures, brûlures et parfois même fractures) qui n'avaient jamais été traitées par une autre solution que l'attente. Le temps arrange les choses diront certains, mais visiblement, le temps n'arrange pas tout.

Étrangement, les enfants de ces quartiers, aux premiers regards et aux premières approches peuvent nous sembler être comme tous les autres enfants de ces classes populaires dont nous ont fait état les Lewis, Bourdieu, Hoggart et Lahire. Cependant, c'est en ayant l'opportunité d'échanger avec eux que notre investigation a pris naissance. Non seulement, cette investigation s'est ouverte à un monde nouveau, mais elle a permis d'appréhender la ville de Trois-Rivières sous un regard auquel plusieurs n'ont généralement pas accès. Que ce ne soit en discutant avec les épiciers, les divers commis de petites entreprises ou, encore, les gens qui peuvent balader leurs chiens dans le parc, il nous fut possible de reconstruire cette mosaïque qui constitue la vie des premiers quartiers.

A les entendre et à les regarder, c'est comme s'il y avait Trois-Rivières, puis dans un univers quasi parallèle, il y avait, eux. Assurément, il leur arrive d'interagir avec les individus des autres quartiers ou certains visiteurs qui s'arrêtent dans les principaux commerces qui y ont pignon sur rue. Cependant, tout ce qui ne serait pas accepté par la plusieurs individus des classes populaires occidentales, semblait ici tout à fait banal.

Évidemment, les observations ci-dessous n'ont rien d'exceptionnel en ce qu'elles font partie de la plupart des paysages qualifiant de nombreux quartiers défavorisés. À titre d'exemple, il est régulièrement possible de voir, mi-allongés mi-assis sur le sol, devant l'épicerie principale qui porte la bannière Super C, des individus qui, d'une façon qui peut sembler plus nonchalante que désespérée, tendent la main à l'approche des gens qui viennent faire leurs provisions. Devant l'établissement de l'Armée du Salut son présentes une bonne quantité de boites, d'objets ou, encore, de papiers égarés sur le sol. Plus loin dans le stationnement commun de ces établissements, nous pouvons voir ce que la plupart qualifiaient d'ordures, mais qui peuvent y passer parfois plus de quelques semaines sans attirer l'attention de quiconque.

À tous les huit ou dix coins de rues, il nous est possible d'apercevoir un nouveau dépanneur, qui est à peine plus grand qu'un appartement d'une seule chambre. Étrangement, tous ces dépanneurs offrent pratiquement la même fourniture (croustilles bon marché, boissons énergisantes, bière, beaucoup de bière, bouteilles d'eau, cigarettes, puis pâtisseries maison). En plus de cela, on y trouve bon nombre de tablettes vides, qui

nous poussent à nous questionner sur la rentabilité et sur l'espérance de vie de ces micro-établissements, puis sur certaines sources de revenu qui peuvent s'avérer assez douteuses.

Dans ces quartiers où l'on retrouve quelques parcs, nous avons souvent eu la chance de voir de jeunes, très jeunes et parfois trop jeunes enfants se présenter seuls, sans surveillance. Pour une personne de mauvaise foi, il aurait été probablement assez aisé, malheureusement trop facilement je crois, de se faire ami et disparaître avec eux. Cette pensée vint d'ailleurs fréquemment troubler mon esprit, alors que j'en venais non plus à seulement garder l'œil sur mes propres enfants, mais aussi, sur l'ensemble des enfants du voisinage. Comment pouvait-on laisser de si jeunes enfants à eux-mêmes? En même temps, il devenait difficile de raisonner de manière habituelle face à une telle situation, alors que plusieurs cadres communs, dans un tel contexte, ne s'appliquent simplement plus. À titre d'exemple, les enfants accompagnés faisaient plutôt office d'exception, que de norme. Il y avait plus de gens accompagnant leurs animaux que leurs enfants.

Progressivement, mais toujours en tentant de prendre un certain recul afin de modérer, voire rationaliser notre réactivité à ce nouvel environnement, nous avons tenté de donner un sens à toute cette irrégularité qui nous parvenait à un rythme accéléré. Souvent dépassés par les événements, nous tentions de façon subtile et souvent implicite de poser des questions à certains adultes du quartier. Nous tentions d'évaluer si certains individus avaient déjà fait quelques signalements face à ces diverses situations. Nous leur avons demandé si c'était habituellement ainsi que se déroulaient les étés « dans le coin ».

Les réponses que nous avons reçues n'étaient pas de nature désengagée ou même désabusée, mais plutôt banalisée. Nous avons rapidement réalisé que cette façon de vivre faisait, pour les résidents de ces premiers quartiers, office de « normalité ». Encore ici, le terrain nous a mené à travailler sur certaines conceptions et repenser cette « normalité » telle que conçue par les individus de la classe moyenne, par le milieu académique ou par les intervenants professionnels du milieu. Soudainement, le « normal » semblait encore plus « normal », au sens quasi « banal » du terme.

Alors qu'Hoggart, dans sa magnifique description des quartiers populaires (1957/1970) de son Angleterre natale, faisait état des odeurs de viandes, de gras, puis de tabac, nous pouvons en contrepartie affirmer que les odeurs qui règnent dans ces premiers quartiers de Trois-Rivières, sont plutôt celles de la marijuana, de la « boulamite », puis de l'urine de chat. Aucun édifice n'est au goût du jour. Tout est abandonné, puis bon nombre de locataires se plaignent de la moisissure et des mauvaises odeurs qui imprègnent leurs appartements.

Pour en revenir aux chats, il est marquant de voir à quel point il y en a. Ils sont partout : sur les galeries, sous les autos, à la bordure des parcs. Il y a même un organisme de vétérinaires sans frontières qui viennent en récupérer un bon nombre, en dérogeant toutefois aux règlements municipaux, pour les opérer, les dégriffer et les vendre dans le secteur de Lanaudière. En ce qui a trait aux individus, ils sont un peu comme les chats : errants. Eux aussi sont partout : sur les galeries, dans les autos, en bordure des parcs.

La plupart ne sauraient que faire de leur temps. Alors, ils s'adonnent au flânage et à la petite criminalité. Sans vouloir porter de mauvais jugement, il n'est pas rare de voir les policiers s'arrêter dans le coin pour rendre visite à certains de ces citoyens. Plusieurs se battent et s'agressent entre eux. Certes, ceux qui ont tenté de nous prévenir de ne pas nous y installer avaient partiellement raison, sur les phénomènes observables. Cependant, notre approche penche plutôt vers celle de Lahire que celle de Bourdieu, alors qu'il semble préférable, même dans un tel contexte, de ne pas généraliser. Il importe plutôt d'évaluer chacun des éléments de façon plus singulière et de nous rapprocher de ce qui est vu, de ce qui est raconté et de ce qui est vécu. De plus, afin de nous introduire parmi eux et de les comprendre davantage, pour éventuellement parvenir les aider à partager leur récit, à prendre vie et à ce que leurs propos trouvent écho, il fallait éviter de nous placer en opposition. Ainsi, c'est à force de côtoyer tous ces gens qu'il nous fut possible de nous faire une meilleure idée de qui ils sont et des événements qu'ils doivent sans cesse affronter. Ils ne sont pas mauvais, loin de là, mais ils sont assurément blessés de manière profonde et socialement très maladroits.

Ce constat nous a d'ailleurs ramené au même constat que celui réalisé par Lahire, dans son *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires* (1995). Ce sont pour la plupart des individus qui ont tous des portraits différents, riches et même uniques. Ils sont colorés et plutôt que de parvenir à être reconnus pour cette richesse, ils sont généralement dénigrés, marginalisés et victime d'une ignorance profonde. Ils sont à la fois tous différents, mais souffrent tous de cette même maladresse face au monde, qui

exprime bien ce rapport inconfortable aux conventions sociales qui est ressorti des travaux de Lahire.

Comme ce fut le cas dans les observations de ce dernier, il nous aurait été très difficile d'isoler les facteurs qui peuvent précisément causer préjudice aux enfants des parents qui vivent dans ces quartiers. Toutefois, leur historique de distanciation par rapport au monde commun est évident. Qu'ils aient été rejetés, par leur désir de différence et d'exclusivité ou qu'ils se soient eux-mêmes opposés à cet univers semble apporter le même résultat. Il y a un écart important en ce qui a trait à ce que nous pourrions qualifier de « savoir-vivre », chez ces individus, puis ce qui est généralement attendu au sein des classes moyennes.

Ils ne se présentent que de façon très sommaire, sans jamais donner la main. Ils hochent la tête tout en reculant leur torse. Ils s'engagent, mais tout en se protégeant et en conservant cette importante réserve affective qui ne permet pas de créer des liens profonds d'engagement. Ils tendent à effectuer une certaine forme de projection et craignent d'être dérobés par ces « autres » que de nouveaux arrivants représentent à leurs yeux. Certes, nous incarnons assurément la différence. Cependant, avec une certaine patience et par le fait que nous habitons ces quartiers en permanence, ils réalisent bien que nous ne sommes pas là pour nous opposer à eux ou pour critiquer leurs coutumes, mais bien pour partager leur quotidien.

Alors qu'au départ nous pouvions être déstabilisés par leur façon de se présenter au monde, nous avons rapidement réalisé qu'en fait, leur coutume première est de ne pas avoir de coutume. Ils sont pour la plupart dans le présent, même sous une forme de quasi laisser aller. Cela s'apparente énormément à ce que Lahire (1999) a pu qualifier de « *je-m'en-fichisme* ». Ils ont des vêtements trop grands, sont parfois vêtus de pyjamas. Certaines femmes ouvrent la porte, totalement nues, alors que d'autres ne se lèvent même pas du canapé. Les hommes, pour leur part, semblent tous très jeunes ou, encore, très vieux. Certains semblent très jeunes, compte tenu de leur tenue vestimentaire qui se résume la plupart du temps à un short de basket et à un « *hood* » (chandail à capuche) trop grand, mais qui leur donne un air plus imposant et parvient parfois à masquer une certaine minceur. D'autres ont l'air plutôt vieux, très vieux, puis dégagent par leur démarche, leur posture et leur façon de s'exprimer, toute la lourdeur de cette vie entière qu'ils ont pu traverser, à vivre dans ces premiers quartiers.

D'ailleurs, certains de ces plus vieux font partie des anciens ouvriers de la belle époque florissante, alors qu'ils n'ont pas su anticiper le déclin des quartiers et saisir l'opportunité de quitter. Peut-être même qu'il est possible, sans le savoir, de retrouver certains individus qui ont possiblement pu faire partie de cette étude phénoménologique réalisée par M. Doré, en 1970. Étrangement, ils font partie de ces vestiges qui ne mentent pas, puis qui expriment, non pas de manière statistique mais plutôt phénoménologique, que les effets de la pauvreté, au-delà des chiffres, ne se sont jamais réellement résorbés.

Dans une situation de pauvreté sévère, les valeurs se retrouvent fortement bousculées. Pour rappeler l'étude réalisée par M. Doré, les préoccupations des individus en situations de sévère pauvreté se rattachaient généralement aux situations de vie et aux biens essentiels. Toutefois, dans notre société néolibérale occidentale actuelle, la définition de « bien essentiel » et son contenu semblent avoir fortement évolués. Alors qu'il était à l'époque de la recherche de M. Doré question de besoins alimentaire et locatif, il n'est pas rare aujourd'hui de voir des individus, malgré une situation de pauvreté apparente, détenir et parfois même offrir à leurs enfants, un téléphone cellulaire. Tandis qu'il pouvait être difficilement, il y a une quarantaine d'année, imaginable d'avoir la télévision ou le téléphone en situation de pauvreté, il est aujourd'hui plutôt question du risque de perdre un téléphone « cellulaire », de perdre une console de jeu, un lecteur vidéo haute définition ou, encore, un ordinateur portable.

Comme nous avons eu la chance, pendant les premiers mois de nous introduire progressivement, comme membres réguliers et résidants des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, nous avons eu l'opportunité d'explorer davantage cet univers auquel nous avons eu la chance de nous adapter progressivement. Ayant pu développer de fortes impressions face aux divers vécus de signification auxquels nous avions préalablement été confrontés, nous pouvions dès lors chercher à valider certaines de ces impressions, par une immersion plus complète et par une plus grande proximité avec ces individus qui occupent les premiers quartiers depuis plusieurs années. Par ces accès privilégiés aux différents lieux qui vous seront par la suite présentés, comme les banques alimentaires,

certains centres communautaires, différents services sociaux et quelques ateliers thématiques de quartier auquel nous avons pu avoir accès, il nous fut plus facile d'accéder aux différents vécus des citoyens, relatifs à cette dynamique relationnelle qui est au centre du projet. Chacun de ces lieux nous a donné accès à une nouvelle portion de cette microéconomie dans laquelle les résidents des premiers quartiers évoluent.

En fait, cette microéconomie semble correspondre étrangement aux définitions offertes par les Hoggart, Lewis et Bourdieu, alors que ces micro-modèles sociétaux qu'ils nous ont si bien illustrés tendent véritablement à créer ce que certains pouvaient qualifier de sous-culture. Cependant, dans ce que certains individus peuvent qualifier avec mépris de sous-culture, il est facile d'observer les caractéristiques de ce qu'un auteur comme Axel Honneth pouvait qualifier de reconnaissance. Alors que nous tendons, dans notre modèle de libre marché à plutôt réifier les individus, comme nous avons tendance à le faire avec les pauvres ou avec toute autre généralisation que nous faisons dès que nous tentons d'identifier des caractéristiques sociétales, et à mépriser la différence, cette microéconomie, observable dans les premiers quartiers de Trois-Rivières, offre aux individus une reconnaissance plutôt réelle, profonde et sincère.

Cette reconnaissance et cette dignité, à laquelle ils n'ont probablement que trop peu accès à travers le regard des individus qui résident hors du territoire des premiers quartiers, nous semble assurément être l'un des importants facteurs qui leur permet de ne pas chercher à fuir ces quartiers. En fait, lorsqu'ils y trouvent reconnaissance et réconfort

(dans une certaine mesure, car au-delà de cette reconnaissance sociale, la pauvreté inclut tout de même une précarité culture et financière qui ne saurait être souhaitable pour personne), la vulnérabilité ne prend plus le visage pessimiste qui lui est souvent accolé, mais prend simplement la forme d'un modèle de vie alternatif fondé sur la solidarité.

3.4.2 Des lieux privilégiés

Dans cette seconde section du résumé de l'observation participante, divers lieux seront décrits et présentés à travers le regard du chercheur. Tout comme la section précédente, qui présentait certains cas parmi tant d'autres, il importe de noter que le nombre d'organismes présents au sein des premiers quartiers mériterait de faire l'objet d'un projet de recherche à lui seul. C'est d'ailleurs pourquoi les auteurs Ulysse et Lesemann s'y sont fortement penchés. Comme cela n'était pas l'objet de la présente thèse, mais que nous cherchions à produire un croisement effectif de certaines données pouvant nourrir notre recherche inductive par théorisation enracinée, le choix eut pour objectif de couvrir l'environnement le plus étendu possible, tout en suivant diverses recommandations des personnes qui furent interrogées pendant le projet.

Parmi les organismes mobilisés, la Ressource FAIRE (3.4.2.1) sera tout d'abord présentée. Ensuite, une description d'une fête de la famille (3.4.2.2), tenue dans le quartier Saint-François-d 'Assise sera livrée au lecteur. Comme troisième événement ou lieux privilégié, il sera plutôt question d'offrir un regard sur la fête de quartier (3.4.2.3), encore du quartier de Saint-François-d 'Assise, qui eut lieu pendant l'été 2016. Ensuite, une

immersion au cœur de la banque alimentaire (3.4.2.4), qui est offerte de manière régulière en dessous de l'église Notre-Dame des 7 Allégresses nous offrira une prise de vue très proche de la réalité, qui est vécue par les plus démunis qui résident au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Suivra un récit sur la dernière épicerie du quartier (3.4.2.5), avant que ne soit présenté la dynamique qui prévaut au Noël des Artisans de la Paix (3.4.2.6). Finalement, l'organisme Ebyôn, qui fait des pieds et des mains pour offrir une grande diversité de services sera présenté (3.4.2.7). Afin d'accéder rapidement aux différents lieux visités et à certains des cas plus criants qui seront par la suite présentés, nous avons réunis ces éléments au sein du tableau ci-dessous (voir Tableau 3).

3.4.2.1 La Ressource FAIRE. Cette situation de différend entre ces quelques femmes auquel nous faisions précédemment référence, a pris forme à même les cafés rencontre tenus par la Ressource FAIRE (Famille d'appui et d'intervention pour un réseau d'entraide). Ces cafés rencontre ont lieu dans les locaux du 1800, rue Saint-Paul, dans ce qui semble être une ancienne école. On y retrouve de larges corridors, dans lesquels les murs sont recouverts de casiers. Il y a une aire de garde, une aire de jeux à l'extérieur et un côté jardin. L'intérieur est divisé en grands locaux, qui rappellent justement ceux d'une école ou d'un ancien presbytère.

Tableau 3

Liste de certains lieux visités

Liste non exhaustive des lieux visités	
Ressource FAIRE	Commerces de quartier
Maison de la famille	École de quartier
Fête (s) de quartier	Artisans de la Paix
Ebyôn	Démarche des premiers quartiers
Banque alimentaire	Bucafin
Centre Landry	Maternaide et Cheval-Sautoir
TROC	Centre le Havre

À titre de partenaire significatif de son milieu, cette ressource s'affaire justement au soutien des mères se retrouvant dans un statut précaire et à l'éducation populaire, en plus de soutenir le développement des jeunes enfants. Dans ce cadre, ils offrent la tenue de cafés rencontre, auxquels participent une dizaine de femmes jeunes et moins jeunes. Elles peuvent bénéficier de ce moment d'échange privilégié et même profiter d'un moment où les enfants sont pris en charge par l'une des deux intervenantes/animatrices, pour récupérer et discuter d'éléments propres à toutes.

Alors qu'il y a 6-7 femmes qui sont pratiquement des habituées, quelques autres passent de façon ponctuelle et irrégulière. Elles ont la chance de s'apporter un soutien et une forme d'entraide face à des problématiques qu'elles peuvent toutes partager. Cependant, ce processus de café-rencontre ne semble pas parvenir à inscrire ses

réalisations dans la durée, puisqu'en dehors de ces cafés, les amitiés ne se poursuivent pas. Même, plutôt que de s'entraider, ces femmes ont tendance à s'inscrire dans ce mode conflictuel auquel nous faisions plus tôt référence.

Étrangement, alors que le but de ces café-rencontre est de tisser des liens communautaires entre ces femmes aux situations de vie similaires, c'est un peu l'effet opposé qui se produit. Cela démontre qu'il est tout de même difficile et complexe de « forcer » le lien d'appartenance. Au-delà de créer un lien durable, ces réunions ponctuelles pourraient même venir confirmer à ces femmes qu'elles évoluent dans un statut de précarité. Nulle d'entre elles ne saurait demeurer insensible aux effets réflexifs de ces café-rencontre.

3.4.2.2 Une fête pour la famille...quelle famille? Toujours dans le but de poursuivre cette même mission d'entraide et de soutien aux mères et aux enfants, cette même Ressource FAIRE met sur pied une journée familiale. Toutefois, la plupart des familles qui sont présentes à ces moments de regroupement sont décimées. Pour la plupart, les statistiques à l'ampleur du Québec nous l'ont d'ailleurs souvent rappelé, ces familles sont de type « monoparentale », et sont formées de plusieurs enfants. Pour les autres, il s'agit généralement de familles recomposées, qui viennent en quelque sorte masquer quelque peu le statut de mère monoparentale de certaines – ceci est toujours bon pour les statistiques, car cela nous donne une meilleure conscience face au panorama des familles du Québec.

Ainsi, on voit sur place principalement des mères seules ou, encore, des mères accompagnées de « beaux-pères » d'accommodement. Dans plusieurs cas, il s'agit pratiquement plus de colocataires que de réels beaux-pères. Il s'agissait d'ailleurs de ce genre de famille dans le cas de notre voisine du haut qui est parvenue à s'extirper de sa relation malsaine. Cependant, pour plusieurs autres, le retrait de leur situation n'est même pas une option, autant du niveau relationnel que du niveau financier. Pour plusieurs de ces mères, joindre les deux bouts représente un exercice de haute voltige. Ainsi, le fait de partager les coûts et les responsabilités avec un « conjoint » vient considérablement alléger le quotidien. Certes, ces relations sont parfois plus venimeuses qu'elles ne peuvent apporter de réels bénéfices, mais le simple fait qu'une mère puisse parfois sortir prendre l'air et obtenir une soirée de répit permet parfois d'éviter des drames familiaux comme on en voit de plus en plus fréquemment.

Du reste, les intentions derrière ce type d'activités sont tout à fait louables. Sur place, ces mères (il devait y en avoir une quarantaine) ont eu la chance d'échanger en toute légèreté. Même si ces abonnées au café-rencontres étaient présentes, le ton était cette fois-là beaucoup plus agréable et moins porté vers les obstacles et les difficultés. Ce moment visait d'abord et avant tout les enfants. Il visait ces enfants victimes d'une extrême précarité en souhaitant leur permettre de bénéficier d'un moment d'amitié, voire d'amour collectif. Les commodités étaient assez simples : soupe populaire, sandwichs et spaghetti collectif. On y retrouvait aussi certains classiques des boîtes à lunch comme les petits jus et les barres tendres. Toutefois, ce qui importait n'était pas ce qui y était offert, mais plutôt

le moment qui était vécu, alors qu'autant les parents que les enfants ont eu la chance de participer à une grande danse collective, jouer avec des ballons, jouer dans la section jeux ou même flâner dans le jardin communautaire qui git du côté droit du bâtiment.

Ce moment, aussi simple soit-il, démontre bien le besoin d'identité collective que ressentent ces familles pauvres des premiers quartiers de Trois-Rivières. En revanche, des moments de la sorte ont aussi le triste effet de rappeler que ces individus se retrouvent « coincés » à vivre ensemble, hors du reste du monde. Ces moments ramènent ces individus face à cette fatalité qu'est la leur, face à cette fatalité que trop peu de professionnels et de citoyens considèrent et croient encore comme réelle. Pourtant, cette réalité est la leur.

3.4.2.3 La grande fête du quartier. Dans un autre ordre de grandeur, la municipalité, elle, organise son propre type de fête familiale. Certes, les intentions sont à peu près les mêmes – mis à part le corporatisme évident qui pousse les conseillers municipaux à chercher le soutien de leurs électeurs – mais les moyens sont autrement plus importants. Plutôt que la soupe, les petits sandwichs et le spaghetti communautaire, nous trouvons plutôt sur place le commun commerce de « patates-frites ».

Les gens – plutôt ici cette classe populaire que la classe exclusivement plus pauvre – peuvent donc s'acheter hot-dogs, burgers, poutines, liqueurs, bonbons, croustilles et tous les autres trucs qui font partie d'une saine alimentation. Au-delà de tout ce gras, il y a

aussi des divertissements bon marché, comme ces spectacles hip-hop au langage haineux qui ont lieu sur la scène principale. Certes, il y a bien ces maquilleurs pour enfants, qui s'affairent aussi à créer toutes sortes de ballons pour les enfants – on y trouve même le « monocle au comportement inapproprié qui finit par faire un pénis avec sa « balloune » et à se trouver vraiment drôle – mais la clientèle visée est évidemment distincte que celle visée par la ressource FAIRE.

Même en ce lieu populaire, on observe une certaine déconnexion entre deux strates de la population qui cohabite, mais qui ne se reconnaissent pas totalement. Il ne suffit que de penser à ces mères monoparentales qui n'ont même pas les moyens de payer toutes ces gâteries à leurs petits. Ainsi, on retrouve d'un côté le travailleur d'usine ou employé municipal qui paient le pop-corn à volonté à ses deux petits-enfants et la mère seule, avec ses trois petits, qui ont dû apporter ces mêmes sandwichs et ce spaghetti qu'ils ont l'habitude de préparer pendant les cuisines collectives.

Finalement, ce moment exprime aussi très bien la déconnexion qui persiste entre les élus municipaux et ces citoyens qui vivent dans des conditions de pauvreté qui ne semble même pas être pour ces élus une réalité. Pour les comprendre, il faut cohabiter et partager cette proximité avec la tristesse, la lourdeur et la complexité de leur quotidien. Cette classe pauvre qu'il nous est possible de conceptualiser dans les livres, n'est autre que la classe moyenne inférieure, mais qui est loin de souffrir autant que cette réelle classe pauvre que nous pouvons à chaque jour côtoyer.

3.4.2.4 Le cas des banques alimentaires. Alors que ces premiers quartiers, du fait de leur constitution de populations défavorisées, nécessitent inévitablement un important soutien pour pallier les éléments que nous venons de partager, il est possible d'y trouver plusieurs banques alimentaires. Par exemple, celle qui se situe au sous-sol de l'église Notre-Dame des 7 Allégresses, voisine de la fabrique culturelle, sur cette même rue Saint-François-Xavier, où nous résidons, nous a permis d'obtenir un regard privilégié sur les habitudes culturelles des résidents de ces quartiers.

Comme ces banques alimentaires sont tenues à toutes les semaines, la présence des citoyens à cette journée de ravitaillement semble faire office d'événement. Étrangement, et fort heureusement, comme je me situe dans une posture d'étudiant, puis que ma conjointe était pendant le moment central de cette recherche, en congé de maternité, il nous fut possible d'avoir un accès régulier à ces banques alimentaires. J'ai donc pu m'y introduire de façon subtile, naturelle et en parfaite cohérence avec notre lieu de résidence, qui se situe non loin de cet emplacement.

Le tout se déroule au sous-sol de l'église du quartier. Pour y accéder, nous devons longer un trottoir faisant face à un mini centre d'achat (Super C, Rossy, Tim Hortons, Valentine, etc.) et qui nous mène à la porte qui donne sur le côté de l'église (porte rouge et visiblement usées par les nombreuses années). Les portes ouvrent vers 9 :00 le matin, puis le processus se déroule en deux temps. Le matin, entre 9 :00 et 11 :00, les gens doivent se rendre sur place pour la pige d'un numéro entre 1 et 99. La file du matin est

généralement assez modérée et moins dense, alors que chacun a la possibilité de se présenter au moment qui lui est le plus propice.

Certains individus, qui habitent trop loin où se retrouvent dans une situation à mobilité réduite, sont dégagés de cette nécessité d'effectuer un tel déplacement. Cela peut être rendu possible par la travailleuse sociale responsable de la distribution des droits d'accès à la banque alimentaire (nous pourrions ici nous questionner sur la légitimité du processus de tirage des billets). À ce moment, la salle n'est toujours pas aménagée en totalité, puis certains bénévoles sont déjà sur place afin de procéder à la réception des denrées, qui sont livrées par camion le matin même.

Dès 13 : 00 (12 : 40 en fait), une ligne d'attente plus imposante que celle du matin se dresse devant la porte du sous-sol de l'église. À 13 : 00, nous pouvons y entrer. Dans l'entrée, le plafond est très bas et tend à nous faire ressentir un certain écrasement. Le corridor principal, assez court, est en fait garni de marches et offre un babillard pour l'affichage populaire (qui semble en fait rarement exploité). C'est à ce moment que les gens sont chaleureusement accueillis par leurs pairs qui joueront le rôle de bénévoles. Dès lors, la salle s'organise et le microcosme prend naissance. Lorsque nous accédons à la pièce principale (une grande pièce carrée sans configuration particulière, mise à part une vieille scène abandonnée à l'arrière, vers le fond du côté droit de la salle), tout est grand, avec un plafond très haut (contrastant vivement avec celui de l'entrée). La dynamique est assez froide (murs blancs avec petites arches d'un violet assez pâle (« mauvette »)). Les

gens installent les tables et les chaises de la section de droite, de façon que chacun puisse avoir une place.

Dans cette immense pièce, de nombreuses chaises sont empilées contre les murs. Quelques tables (approximativement une vingtaine) sont versées contre les murs. Lorsque nous entrons dans la pièce, en après-midi, et que la journée de distribution est lancée, une douzaine de tables sont installées du côté gauche, de façon à proposer deux « L » placés face à face (il s'agit en fait des comptoirs de service derrière lesquels les bénévoles prennent habituellement place). Un pupitre d'école, avec certains documents se trouve juste au centre: Il y a devant ce pupitre un tableau à chiffrier exposant deux colonnes (le dernier numéro pouvant y être identifié étant le 99). Du côté droit, nous pouvons voir de 4 à 6 tables (cela varie en fonction des semaines) entourées de chaises (certaines devant et d'autres derrière ou à côté des tables) qui sont cependant toutes orientées vers le pupitre et le tableau à chiffrier.

De façon éparses, un grand nombre de chaises supplémentaires se retrouvent à combler le vide de la salle. Deux rangées de chaises sont alignées au fond de la salle (extrême droite, tout juste devant la scène abandonnée), puis un autre pupitre se trouve au coin droit de la scène. Il y a comme dernier élément, au centre des tables et des chaises, un chariot à trois étages et deux faces, sur lequel nous pouvons retrouver une centaine de livres. Il y est indiqué : « livres à emprunter ». Pour finir, on retrouve sur les tables de service, selon une présentation assurément esthétique et bien ordonnée, les aliments classés selon

certaines catégories (légumes, fruits, nourriture sèche, pains, produits laitiers, etc.). Ces aliments et ces biens de soins personnels varient grandement, mise à part les légumes de la terre (navet, pomme de terre et carotte) et le (s) pain (s), à chaque semaine.

Un mot d'introduction est fait comme à chaque fois, pour rappeler le fonctionnement et, par le fait même, l'énumération des billets numérotés de 1 à 99 peut débuter. Pendant cet exercice, une quantité impressionnante de conversations prennent naissance. Les gens tendent à se raconter les événements qui sont venus enrichir leur semaine. Plusieurs semblent assez près (socialement) pour se raconter leur quotidien et parler d'amis qu'ils ont en commun. Certains discutent au téléphone cellulaire, tandis que d'autres s'échangent les rôles et semblent alterner la garde des enfants à l'extérieur de l'église (dans la voiture ou au domicile, qui sait). Il y a une règle et chacun doit se présenter avec son propre numéro (un individu ne peut pas cueillir deux épiceries distinctes), sinon les denrées ne sont pas distribuées.

Du côté gauche, derrière les tables de distribution, nous pouvons apercevoir un grand nombre de bénévoles (15) qui s'affairent à remettre les biens de consommation de base aux plus démunis (fait intéressant : les bénévoles sont eux aussi dans des conditions similaires et ont droit à leur part de la distribution). Derrière ou de façon parfois adjacente au pupitre central, nous retrouvons toujours les deux mêmes personnes (qui semblent en quelque sorte jouer le rôle de directrice et directrice adjointe) qui réalisent l'animation et qui énoncent de vive voix les numéros tirés au hasard dans le désordre (inévitablement,

les numéros pigés en premier, auront accès à une plus grande diversité d'aliments, alors que les derniers pigés devront se satisfaire des éléments restants).

Du côté droit, nous pouvons voir près d'une centaine d'individus (généralement entre 80 et 90) qui sont assis de façon irrégulière, soit aux tables (ou autour de celles-ci) ou, encore, sur les chaises étendues de façon éparse dans le reste de la salle. Certains groupuscules sont présents à chaque semaine, comme si leur place était réservée pour un bon match Canadiens-Sénateurs. Toutefois, d'autres groupes varient grandement (ce ne sont pas tous les individus qui sont présents à chacune des semaines, comme s'ils évitaient de se présenter ou n'y avaient pas accès lors de certaines semaines). Parfois, il est possible d'y voir quelques enfants.

De plus, il y a un individu fort intéressant, qui n'est ni bénévole ni client et qui circule de façon continue à travers les allées, afin d'entamer de multiples discussions avec ces individus défavorisés. C'est en fait lui qui prend place au pupitre qui se retrouve à droite de la vieille scène, puis c'est aussi lui qui gère la distribution des livres à emprunter (il semble à lui seul regorger d'une richesse incroyable, en ce qui a trait à la lecture des lieux et des événements. Il saurait assurément représenter un acteur privilégié pour une recherche plus exhaustive sur la dynamique de cette banque alimentaire.

La plupart des gens discutent et semblent bien plus confortables que désemparés. Ils paraissent plutôt heureux, mais qui ne le serait pas dans une situation où ce mercredi

représente « la » journée de la semaine? Paradoxalement, bon nombre d'individus déambulent avec un « bon » café Tim Hortons à la main, puis un téléphone cellulaire dans l'autre. Étrangement, le fait qu'une épicerie d'environ 70 \$ leur soit offerte pour la modique somme de 3-4 \$ permet d'offrir une nouvelle perspective au coût du café qui frôle les 3 \$ et à celui d'un forfait cellulaire (minimamente à 35 \$ par mois ou avec une carte prépayée au minimum de 10 \$ par mois). Nous pourrions spéculer sur le fait que ces petits plaisirs sont ceux qui leur permettent de s'accrocher à une certaine situation difficile et de conserver un certain moral.

Malgré la présence de nos femmes des café-rencontres, puis de la plupart des individus présents à la fête familiale de la ressource FAIRE, de nouveaux visages apparaissent à chaque semaine. J'imagine que c'est à cela qu'on réfère, lorsqu'on énonce le « nouveau visage de la pauvreté ». Les tenues vestimentaires sont assez inégales, tout comme les attitudes et les tempéraments. Certains demeurent très éloignés, plus profondément du côté droit de la salle, comme s'ils ne parvenaient pas à s'identifier au groupe principal.

Parfois deux individus jouent aux cartes, une mère joue avec sa jeune fille sur la scène abandonnée (comme si l'enfant prenait le rôle d'une princesse ou d'une ballerine l'espace d'un instant). Quelques-uns s'arrêtent et jettent un œil au présentoir de livres. Pendant ce temps, l'énumération se poursuit : ...66, 67, 68, ... Les gens se lèvent tour à tour et se présentent afin de garnir leurs sacs recyclables (selon les couleurs de cartons attribués par

la travailleuse sociale, qui indiquent aux bénévoles la quantité de produits à remettre aux individus). Certains s'empressent de quitter, alors que d'autres sont installés patiemment, puis attendent le second tour.

Et oui, il y a un second tour, qui est à nouveau un tirage. Cette fois-ci cependant, « *exit* » le carton de couleur. Il faut remettre ceux-ci au dernier bénévole du premier tour, car pour le second, tous reçoivent la même quantité de produits. Une fois le premier tour complété (...98, 99!), les produits au départ étendus sur une douzaine de tables sont rapatriés sur 6 tables, puis seront à nouveau distribués, sous le rythme d'un sprint, alors que les numéros seront cette fois-ci énumérés au hasard (...36, 64, 22, 87, 82, ...). Ce second tour, auquel plusieurs ne participent pas, puisqu'ils ont déjà quitté, sert à liquider les surplus. On y retrouve donc généralement une grande quantité des mêmes produits moins prisés au premier tour, en plus de certains produits bonis (de luxe) parfois ajoutés pour rendre ce second tour moins déprimant.

Progressivement, ceux qui ont terminé leur second tour ramassent les tables et les chaises, afin d'aider l'équipe de bénévoles. Vincent, lui, est allé ranger son présentoir de livres à l'arrière et s'est procuré une épicerie, comme tous les autres. Certains des bénévoles du premier tour (dégagés pour le second), s'affairent alors à passer le balai et la vadrouille sur les planchers du côté droit de la salle. Alors que les gens quittent et rangent les tables et les chaises, ceux qui attendent toujours se rapprochent du centre, du tableau à chiffrier et des comptoirs de service. C'est alors que la plupart se disent : « *Bye*

et à la semaine prochaine! » Mais pourquoi, et si la semaine prochaine, pour faire différent, on cessait d'être pauvre?

Cependant, une telle observation nous permet aussi de nous questionner sur la possibilité qu'une économie parallèle ait pu prendre place avec le temps, dans cet espace. Est-ce que ces individus pourraient s'être ajustés et avoir rationnalisé leur sort? Et si ce moment unique était en fait, dans leur cas, celui de la grande socialisation, comme une journée de luxe où l'on s'ajuste à son « 36 », s'achète un petit café et sort à la banque alimentaire?

Est-ce que cette économie parallèle, comme nous l'avions suggéré, permet à ces individus de se repositionner ou si, plutôt, elle les pousse à revenir et à se maintenir dans cet univers qui leur offre une certaine reconnaissance et une forme de dignité? Est-ce que ces services de proximité, comme ces moments de la famille ou ces café-rencontres n'ont pas plutôt pour effet d'amplifier ce fossé qui existe entre les divers intervenants, qui entretiennent une vision de la pauvreté qui est plutôt celle de la classe moyenne inférieure, et cette véritable classe des plus démunis?

3.4.2.5 La dernière épicerie de quartier. L'un des espaces privilégiés qui pourrait sembler peu significatif, mais qui nous offre en réalité une intéressante prise de vue est assurément ce petit dépanneur de quartier que certains identifient encore comme la dernière « épicerie de quartier ». Bien évidemment, la définition d'une épicerie, pour ces

premiers quartiers, ne représente pas tout à fait ce que des citoyens mieux nantis peuvent s'imaginer d'une épicerie, d'où l'appellation dépanneur.

Lorsque que l'on entre dans ce petit établissement de la rue Saint-Christophe, il est possible de remarquer les murs couverts d'un vieux jaune très pâle, mais qui furent ramenés au goût du jour depuis. Les tablettes métalliques à gauche et à droite et les nombreux comptoirs vitrés rappellent aussi cette même période qui a pu s'étirer jusqu'au début des années 2000. On devine instantanément que les derniers investissements réalisés dans l'établissement remontent fort probablement à cette époque.

Au sein du quartier de Marie-de-l'Incarnation, ce lieu en est un très populaire qui permet à plusieurs résidents à mobilité réduite d'acheter leurs denrées de base, d'où l'identification « d'épicerie de quartier », qui perdure pour les résidents, car pour eux, il s'agit d'un endroit où l'on y trouve de tout : des plats préparés, des boîtes de conserve, du pain, des céréales, des jus, de l'eau et même de la bière, beaucoup de bière. Et en fait, lorsque l'on s'y installe sur une période relativement raisonnable, il nous est possible de mieux prendre le pouls des divers allers-retours qui y sont effectués. Dans la plupart des cas, les cigarettes et la bière représentent une partie importante du panier de consommation, pour ne pas dire l'entièreté.

Ce qui frappe aussi, au-delà de la teneur des paniers de consommation est assurément l'esprit convivial qui y est présent, puis qui illustre, par le fait que tous les individus

s'appellent par leurs prénoms et partagent des anecdotes qui leur sont communes, à quel point tous les visiteurs et les employés sont comme une famille. De plus, on y entend régulièrement des anecdotes sur les activités tenues au Centre Landry, qui nous fut considérablement décrit dans les vidéos de recherche que nous avons pu observer. Cette brève intrusion au sein de cette vie du centre communautaire nous permet ainsi de dresser certains parallèles entre ce qui est actuellement vécu et ce qui fut récité dans les vidéos.

Un autre élément intéressant ou une autre prise de vue qui vient nous informer considérablement sur la dynamique entourant ces quartiers et l'importance de cette épicerie anciennement identifiée comme « Les délices de mamie » découle des entretiens informels tenus avec un employé et, surtout, avec Claudette, l'ancienne propriétaire.

À discuter avec eux, il nous est possible d'en apprendre davantage sur la dynamique qui sévit au sein du quartier, alors qu'on en apprend davantage sur les habitudes des résidents, sur les regroupements ou amitiés qui existent, sur l'évolution de la consommation en biens de base des citoyens et, même, sur une certaine amplification de la criminalité qui peut être observée pour ce secteur. Certes, il ne s'agit pas ici d'avancés scientifiques avec des outils d'analyse fins, mais les éléments racontés nous permettent de ressentir l'évolution de cette dynamique propre au quartier Marie-de-l'Incarnation. Encore une fois, cela vient être recoupé avec les autres récits, les entretiens formels et notre observation participante, pour renforcer les éléments émergents des divers contenus de cette recherche.

Parmi les éléments marquants de cette évolution historique, on y dénote une importante baisse de consommation en biens de base, qui est assurément attribuable d'une part à l'arrivée d'un Super C dans le secteur et, d'autre part et selon l'ancienne propriétaire, à la montée d'une clientèle aux moyens financiers très limités et à une augmentation considérable des demandes d'achats à crédit. Les résidents demandent à mettre leurs achats sur de petits coupons afin de les régler le « 1^{er} du mois ». Sans porter de jugement grossier, nous comprenons très bien ce que peut représenter ce 1^{er} du mois¹.

Cette pratique a d'ailleurs eu pour effet de nuire considérablement à la rentabilité de l'établissement qui est désormais la propriété du fils de l'ancienne propriétaire. Cette dernière garde donc une prise de vue privilégiée sur la dynamique entourant l'entreprise et fut en mesure, lors d'un récit historique des plus intéressants de nous proposer une grille de lecture qui nous semble tout à fait pertinente pour le projet. De son propre aveu, une certaine hausse de la clientèle qu'elle qualifie de « mauvais payeurs » fut observée et s'est amplifiée considérablement dans les deux ou trois dernières années.

La démarcation est suffisamment importante pour que la pérennité de l'entreprise semble être en jeu. Entre autres, quelques employés se sont même permis d'effectuer quelques prélèvements illégaux dans la caisse. À la suite de certains soupçons (ils

¹ Dans le contexte québécois, il importe de préciser que les gens qui bénéficient des prestations d'assistance emploi, reçoivent les sommes qui leurs sont dues le 1^{er} de chacun des douze mois de l'année. Il en va de même pour les allocations familiales provinciales. C'est dans un tel contexte que de nombreuses références concernant le « 1^{er} du mois » sont entendues.

travaillaient dans un dépanneur et circulaient dans des voitures aux valeurs avoisinant les 50 000 \$), ils furent filmés et parfois même enregistrés, pour permettre aux propriétaires de comprendre leur stratagème. Ils furent alors simplement licenciés.

D'une part, il y a donc ces pertes attribuables aux méfaits commis par ces employés fautifs, mais il y a aussi cette hausse marquée des comptes en souffrance qui en viennent la plupart du temps à constituer en pertes nettes, comme, toujours selon le récit obtenu, les non-payeurs finissent par disparaître et devenir introuvables. Pis encore, des actes de vandalismes à l'endroit de l'établissement et des vols sont de plus en plus fréquents. Bien évidemment, ces nouvelles tensions viennent fragiliser la réputation de l'entreprise et font en sorte que certaines clientèles moins habituées à ce genre de comportements peuvent s'en tenir à distance.

Cette épicerie de quartier qui « *roulait à 35 000 \$ par semaine il y a quelques années, peine désormais à faire ses frais* ». (Entretien informel). Les crimes y sont assurément plus régulièrement observés, mais les autres actes majeurs sont aussi observés par le nouveau propriétaire ou celle qui détenait l'entreprise auparavant. Il y a une hausse apparente des attaques à main armée et des voies de faits. Selon l'ancienne propriétaire, cela est attribuable à une certaine gentrification qui repousse les gens des quartiers du centre-ville vers le « fond de Marie-de-l 'Incarnation ».

Bref, il s'agit là encore d'une prise de vue qui s'avère intéressante et qui, bien qu'elle ne constitue pas une observation fine et analytique de la vie de ce secteur, nous permet assurément d'effectuer certains recouplements avec les autres matériaux mobilisés et participe à l'émergence des divers contenus, en plus d'orienter encore une fois la démarche de nos entretiens.

3.4.2.6 Un Noël aux Artisans! Pendant notre résidence au sein des premiers quartiers, alors que put être réalisée l'observation participante au cœur du projet, il nous fut possible d'observer de très près la dynamique présente au sein de l'organisme Les Artisans de la Paix. Et bien que plusieurs occasions aient permis d'expliquer notre compréhension de cet environnement et des intervenants qui sont sur place ou, encore, des résidents qui fréquentent régulièrement l'endroit, la période des fêtes fut particulièrement marquante, alors qu'il était possible d'y récupérer un panier spécial de Noël et, bien évidemment, pour ceux qui ont des enfants, les cadeaux de Noël.

Ce qui est le plus intéressant à cette période particulière, c'est de constater à quel point les uns sont tous égaux devant les autres. Plusieurs participent à la mise sur pied de cette grande distribution, alors que la ligne d'attente atteint une longueur qui n'est égalée à aucun autre moment pendant l'année. Les gens attendent à l'extérieur pendant des heures, vêtus de ce qu'ils ont les moyens de porter pour se protéger du froid, comme ils le peuvent. Toutefois, le rire et la bonne humeur sont au rendez-vous et d'aucune façon l'idée de pauvreté ne saurait être identifiée. Bien évidemment, pour une personne aux conditions

de vie plutôt aisées qui s'adonnerait à passer devant le 700 de la rue Sainte-Cécile, la pensée des « fichus pauvres rassemblés à attendre leur soupe » pourrait émerger à son esprit, mais pour ceux de l'autre côté du miroir, il ne saurait daucune façon être question d'un tel cloisonnement.

Une fois à l'intérieur, les gens attendent patiemment, tandis que les nombreux bénévoles qui sont des visages connus de l'endroit, s'affairent à distribuer les boîtes cadeaux et à livrer les biens à l'extérieur. Nous pourrions croire à une véritable chaîne de montage tellement l'efficacité atteint une pointe qui apparaît optimale! Le simple fait de s'approcher d'un tel point culminant qui marque la fin d'une année remplie de complexité, de souffrances, mais aussi de joies, représente pour plusieurs ce qui leur permet de comprendre pourquoi il ne faut jamais abandonner et pourquoi il faudra toujours croire en la solidarité humaine.

Devant le froid, devant la faim, mais aussi accompagnés par le plaisir, la bonne humeur et, surtout, l'esprit de fraternité qui illustre en une seule prise de vue toute la dynamique des premiers quartiers, nous sommes tous égaux. Il n'y a pas de pauvre parmi les pauvres. Il n'y a personne d'aisé parmi les malaisés et il ne saurait y avoir d'étranger qui siège au cœur de la différence. C'est cette photo mentale prise à ce moment précis, au local des Artisans de la paix, qui justifie à elle seule toute l'importance du projet. C'est cette photo mentale qui justifie que tous les acteurs mobilisés parviennent à se concerter

pour donner leur appui au milieu, pour souhaiter le changement et pour souhaiter ce qu'il y a de plus beau aux citoyens de Trois-Rivières qui ont les cœurs les plus grands!

Sans cette dynamique, sans cette ancienne épicerie aux murs jaunâtres et sans tous les bénévoles et quelques employés, les premiers quartiers ne seraient pas ce qu'ils sont. Bien évidemment, c'est sans chercher à dénigrer COMSEP ou la Démarche ou, encore, tout autre organisme considérablement engagé que nous faisons un tel constat, mais dans certains moments névralgiques, une organisation centrale permet de mesurer toute l'étendue de la précarité d'un secteur, mais permet aussi d'évaluer toute la richesse de la solidarité mécanique qui perdure au sein des communautés défavorisées. Ce décalage historique, en comparaison avec la solidarité organique qui marque nos sociétés capitalistes, ne semble pas produire un quelconque désavantage, mais plutôt offrir une prise de vue distincte, qui se veut quasi nostalgique, d'une période de l'histoire où les gens avaient encore du respect et de la reconnaissance les uns pour les autres.

3.4.2.7 La main sur le cœur et le cœur à la bonne place! De l'autre côté du Saint-Maurice, un autre organisme qui tente d'offrir une dose de dignité aux gens les plus démunis de son secteur, se nomme Ebyôn. Sans le travail acharné de son directeur, de ses quelques employés, des bénévoles et des stagiaires du Collège Laflèche qui s'y implique, toute une clientèle de gens en mauvaises conditions peinerait à subvenir à leurs besoins. À l'intérieur de cet édifice qui donne l'impression d'un grand entrepôt recyclé, on retrouve Blaise et son équipe, qui avec des moyens encore plus limités que ceux attribués aux

organismes du centre-ville, tentent de faire l'impossible avec très peu de moyens, mais avec tout l'amour du monde!

Alors que le petit espace central est généralement utilisé pour des ateliers d'alphabétisation pour personnes atteintes de déficiences intellectuelles, le sous-sol, lui, représente l'espace tout à fait approprié pour y entreposer les denrées et entretenir une cuisine populaire, qui offre le repas à une centaine de personnes à tous les jours. On y dénote certaines tensions entre les diners, mais avec le temps, cette équipe dévouée est parvenue à instaurer le respect et accueille même de petites familles qui viennent y trouver réconfort et sécurité.

Dans le secteur du « bas du Cap », comme tous l'appellent, il n'y a pas autant de ressources qu'au centre-ville, et bien que les membres de l'équipe soient sceptiques face à l'idée qu'une gentrification puisse réellement avoir lieu au centre-ville et viendrait pousser les plus démunis vers le Cap, la revitalisation du centre-ville et le temps risquent de plutôt donner raison à ceux qui défendent cette idée. Un jour où l'autre, les habitations du centre-ville, si la ville ne revoit pas son plan de revitalisation, forceront les plus démunis à se rabattre sur les édifices du Cap.

Fort heureusement, les acteurs d'Ebyôn ne ressentent pas encore, à ce jour, cette pression croissante annoncée en provenance du centre-ville. Qui plus est, leur dernière acquisition – l'Église Saint-Eugène – réalisée dans des circonstances plus que fortuites

lorsque l'on connaît les moyens dont disposent les organismes communautaires, donne un nouveau souffle à l'organisme. Et cette nouvelle acquisition témoigne aussi, en quelque sorte, d'une volonté d'anticiper et de prévenir une éventuelle croissance de la clientèle, alors que de nombreux nouveaux services y sont offerts.

Une friperie qui fonctionne déjà à plein régime et qui ne cesse de développer une excellente réputation sert de principale source de financement aux autres services offerts au sein de cette église. Un café communautaire y est même installé et déjà en marche. L'idée d'avoir pensé à récupérer les confessionnaux pour en faire des lieux de rencontre avec les intervenants se veut aussi sans prix, alors que la métaphore avec le passage de l'église avec un « e » vers le communautaire est frappante. Comme nous le savons, le mouvement de laïcisation opéré au Québec il y a un peu plus de quarante ans, qui cherchait à évacuer l'Église avec un « E » de la scène publique québécoise, a aussi eu comme corollaire le fait d'amoindrir l'importance du volet communautaire de l'église. C'est donc la montée des femmes qui a permis la récupération du soutien délaissé par les églises.

Avec le réaménagement de la succursale de Saint-Eugène, Ebyôn illustre de façon magistrale la récupération du volet communautaire et, qui sait, pourra servir d'inspiration à d'autres paroisses qui peinent à trouver de nouvelles vocations à leurs édifices religieux qui sont en perdition. Mais bien au-delà de ce nouvel aménagement, Ebyôn représente le pilier qui soutient la vie communautaire du secteur du « bas du Cap » qui, malgré un

certain étalement des plus démunis, représente l'une des portions les plus fragiles de la ville de Trois-Rivières.

Certes, l'étalement des résidents, dans des habitations à logements multiples plus petites, contraste avec la forte concentration qui est observée au centre-ville. Toutefois, ce n'est pas parce que les plus pauvres se retrouvent en mixité avec les résidents de classe moyenne qu'ils sont moins pauvres pour autant. Il n'y a pas de lieu, de moment ou de caractère spécifique à la pauvreté. Elle nous guette tous et peut survenir à tout moment. L'exemple d'un père de famille rencontré, qui a du jour au lendemain tout perdu (emploi, conjointe, enfants et domicile) est une image forte qui nous permet de bien le comprendre.

Et c'est non seulement pour ces parcours de vie inattendus que les organismes doivent persister, mais aussi pour toutes les autres raisons qui peuvent faire en sorte qu'une personne se retrouve à la marge de notre société. Lorsque l'on dit que la pauvreté n'a pas de visage, c'est à cela que l'on fait allusion. Cependant, une mixité entre les pauvres et les mieux nantis, telle qu'elle peut être observée dans le secteur du Cap, nous permet encore une fois d'envisager la nécessité de proposer des aménagements locatifs qui seront repensés au regard des bons résultats obtenus non seulement au Cap, mais aussi dans le secteur Adélard-Dugré.

Quoiqu'il en soit, le travail acharné des acteurs de cet organisme moins connu que représente Ebyôn ne saurait passer inaperçu dans un tel projet de recherche. Et la prise de

vue que nous offre le fait d'avoir pu discuter avec ces gens engagés dans le cadre de nos entretiens viendra assurément bonifier notre analyse des premiers quartiers, en ce qui a trait aux distinctions observables quant aux divers aménagements de cette pauvreté urbaine. Les différences que nous observons entre le centre-ville et la périphérie sont d'ailleurs des éléments partagés et confirmés par les gens qui se retrouvent dans certaines zones plus étalées de la ville de Trois-Rivières.

3.4.3 Quelques cas particuliers

C'est dans cette partie qu'apparaissent donc le récit de cinq observations particulières d'acteurs nous offrant une perspective quelque peu caricaturale des gens habitants ces premiers quartiers (voir Tableau 4). Bien évidemment, il ne s'agit là que d'un spectre étroit et il ne faudrait pas être accusé de biaiser la recherche. Plusieurs acteurs tous aussi importants que ceux qui sont ici présentés auraient pu apparaître dans le projet de recherche qui, rappelons-le, ne vise pas une population particulière, mais cherche plutôt à multiplier les prises de vue afin d'obtenir une couverture plus étendue des éléments pouvant qualifier les liens, les liants et la dynamique relationnelle des premiers quartiers.

Tableau 4

Liste de certains cas illustrés

Liste de certains cas illustrés

Jeune loup solitaire

Deux jeunes frères laissés pour compte

Voisins du bloc

Récits spontanés

La famille d'en-dessous

Certes, les cas choisis pourraient laisser une impression glauque ou caricaturale de ce qui peut être observé dans un contexte de quartier défavorisé. Cependant, ceux-ci furent choisis principalement parce qu'ils nous permettaient d'obtenir des observations récurrentes pouvant s'inscrire dans la durée. De plus, ils parvenaient, en eux-mêmes, à laisser transparaître une multitude de caractéristiques qui sont partagées par bon nombre de résidents de ces quartiers. Le but n'était donc pas de négliger qui que ce soit ou de tronquer l'échantillon, mais simplement de partager des observations frappantes qui, pourtant banalisées par les résidents des premiers quartiers, peuvent troubler le regard d'un acteur externe. Plutôt que de nous intéresser à quelques cas davantage en profondeur, nous aurions pu en choisir un plus grand nombre et les présenter de façon plus marginale ou plus superficielle, mais la durée et la récurrence nous ont semblé deux critères suffisamment rigoureux pour justifier nos choix.

De plus, nous cherchions aussi à présenter un portrait assez juste de ce qui se vit au quotidien. Nous ne voulions pas, comme cela fut à nos yeux un biais assez important des travaux du Centre de recherche sociale appliquée, présenter un univers où tout semble aller pour le mieux, dans un contexte qui serait soutenu par une solidarité à toute épreuve. Cette même approche est d'ailleurs ressentie dans les extraits d'entretiens qui découlent de travailleurs du monde communautaire. Certes, ils ont un rôle de soutien, un rôle transformationnel et ils doivent endosser une posture davantage optimiste. Cependant, leurs discours nous donnent l'impression que tout va toujours pour le mieux dans ces quartiers et qu'il n'existe aucune meilleure place où habiter en Mauricie. Inversement, nous aurions pu présenter certains cas anecdotiques comme ce voisin qui fut expulsé du secteur et qui était sous surveillance policière pour son intimidation constante à l'endroit des autres résidents ou, encore, parler des différents larcins¹ dont nous fûmes témoins ou de ces coups de feu survenus suite à une transaction s'étant mal soldée qui ont fait deux jeunes blessés dans le haut du bloc voisin, mais nous cherchions à éviter ces deux pôles que représente une lecture portée sur la déviance, la consommation et la criminalité et, d'autre part, cette lecture trop optimiste selon laquelle « ca va bien aller ! » Dans ces premiers quartiers, tout n'est ni parfait, ni absolument sombre, mais la vérité nous a semblé résider quelque part entre les deux. Ainsi, le portrait global dressé par les entretiens, les lieux visités et les cas présentés nous semble offrir un portait assez juste.

¹ La rédaction de ce passage sur les anecdotes nous a tout de même rappelé ce voisin qui est passé en journée demander à un résident si son étagère de grande dimension était à vendre, ce à quoi ce dernier a répondu par la négative. Dans la nuit, en pleine rédaction de thèse, nous avons toutefois vu de la lumière et qui ne se trouvait pas en plein centre de l'étagère à deux heures du matin avec son tournevis? Notre voisin qui dans un inconfort encore savoureux nous a lancé un : « Salut, ça va? », comme si la situation n'avait rien d'anormal.

Parmi ces cinq cas, il y a donc celui d'un jeune loup solitaire (3.4.3.1), qui se déplace seul, malgré son très jeune âge, dans les rues, à toute heure de la journée. Ensuite, il y a ces deux jeunes frères autochtones (3.4.3.2), qui semblent eux-aussi faire face à un important appel à l'autonomie, qui ne paraît toutefois pas une grande réussite. Comme troisième cas, le petit voisin du bloc (3.4.3.3) nous donne une prise de vue sur ce que peut produire la négligence et une faible scolarisation des parents, sur le développement d'un jeune enfant. Le cas des amitiés forcées (3.4.3.4), au sein d'un organisme où les jeunes femmes présentes n'ont en commun que des caractéristiques dont elles ne sauraient se réclamer (pauvreté, solitude, etc.), nous présente un des revers négligés du monde communautaire. Finalement, la famille qui a pu habiter sous notre pallier (3.4.3.5), lors de la dernière année de l'observation participante, nous démontre aussi comment une compréhension limitée du monde peut pousser des familles entières dans la spirale de la pauvreté.

3.4.3.1 Un jeune loup solitaire. Pendant ces deux années, j'ai pu voir mes enfants, qui m'ont donné accès à d'autres facettes pouvant bonifier les contenus observés, développer de magnifiques relations, puis des moins bonnes, avec des enfants aux capacités cognitives similaires, mais souvent évidemment moins sollicitées. Sans être un exemple à titre de parent, mes enfants n'ont jamais eu à évoluer dans ce genre d'environnement, alors que nous avions toujours eu la chance auparavant d'accéder à des conditions socioéconomiques très respectables. Toutefois, je me refuse d'entrée de jeu à porter un quelconque jugement sur ces « méthodes » ou sur ces « manières de vivre » que

je peux considérer propres aux premiers quartiers. Étrangement, il me fut possible, à travers les relations de mes enfants, mais aussi à travers les relations que j'ai moi-même pu développer, de revenir à ce que je peux qualifier de « base ». Ces conditions de vie plus enviables auxquelles j'avais été habitué, m'avaient, je le crois désormais fortement, déconnecté d'une certaine simplicité face au monde.

Par les relations qu'ont entretenues mes enfants, avec les autres enfants de ces premiers quartiers, j'ai aussi pu obtenir une autre source ou une autre prise de vue, qu'il m'aurait été impossible d'obtenir à titre de chercheur ou même de simple adulte résidant dans ces premiers quartiers. Les échanges qu'ils ont pu entretenir et les relations qu'ils ont pu développer avec ces autres enfants des premiers quartiers ont pu donner lieu à une multitude de situations toutes porteuses de révélations.

Pendant le premier été, alors qu'ils en étaient à leurs premiers moments dans notre nouvelle résidence, mes enfants ont pu se faire bon nombre d'amis, mais dans des circonstances qui n'ont parfois pas permises d'inscrire ces relations dans la durée. Malgré le bon vouloir dont ont fait part chacune des parties, les circonstances propres à ces quartiers forcent parfois certaines familles à déménager ou, encore, donnent lieu à certains éclatements inattendus qui échappent aux enfants et qui peuvent parfois même s'avérer blessants.

Outre la vaste panoplie de liens que nos enfants ont pu tisser avec une multitude d'enfants qui avaient l'habitude de se réunir au parc les weekends, ou qui étaient inscrits dans les écoles de quartier ou dans les camps de jour, certaines relations furent plus profondes et ont pu m'offrir une plus grande proximité avec quelques enfants de ces premiers quartiers. J'ai donc pu y rencontrer des enfants parfois violents, agressifs, qui ne fréquentent que peu ou même pas l'école. Certains avaient parfois dû développer un haut niveau d'autonomie, étant de façon régulière laissés à eux-mêmes.

Lors de ce premier été, un jeune garçon qui venait fréquemment à la maison pour jouer avec nos deux fils et avec quelques autres voisins nous a soudainement dévoilé une part obscure de sa personnalité. Afin de plaire à ses amis proches, il se rendait dans divers commerces du coin pour voler les objets que ses amis pouvaient convoiter. D'une part, il suscitait l'admiration, puisqu'il se retrouvait en posture pour présenter ces jouets à ses amis, puis d'autre part, il pouvait ensuite s'inscrire auprès d'eux comme un ami généreux, puisqu'il n'hésitait jamais à leur offrir ces objets en cadeaux.

Malheureusement, malgré son âge un peu plus avancé que d'autres amis du quartier (il avait dix ans), il ne semblait pas avoir conscience de cette réalité parallèle qu'il avait pu créer. De plus, toute cette reconnaissance à laquelle il avait droit, ne pouvait faire autrement que de l'encourager à poursuivre sur cette voie. C'est un bel exemple de l'incidence des systèmes multiples dont nous avons pu faire l'exploration sur notre segment relatif à l'écologie développementale.

Sans ce soutien par ses pairs, ce petit n'aurait peut-être pas répété ses comportements. De plus, nous voyons très bien qu'il n'a pas développé ces comportements en étant poussé par les membres de sa famille, mais plutôt par son cercle d'amis. En répondant positivement à une première réalisation, dans cette vision à très court terme caractéristique des pauvres, cela est probablement venu lui démontrer les bienfaits immédiats qu'il pouvait obtenir par ses gestes. Et ce qui est encore plus inquiétant, c'est que cette habitude de commettre le larcin était perçue par ses amis comme une habileté : « *Wow, notre ami, papa, est capable de se rendre au dépanneur du coin et de nous rapporter n'importe quel jouet! Tu te rends compte, nous n'avons plus besoin de payer désormais!* ».

Inévitablement, nous et quelques autres parents ont dû intervenir et avoir une discussion profonde avec ce petit ami. Il s'est retrouvé fort blessé puis poussé dans ses derniers retranchements. Nous avons dû même lui mentionner que nous aurions à nous rendre à son domicile, ce à quoi il nous a répondu : « *Ne faites pas ça, si vous faites ça, je vais me faire frapper* », en criant et en frappant ma conjointe et une de ses amies de vive force. À la suite de cette réaction, nous avons pu le questionner sur son quotidien, avant d'effectivement rendre visite à sa famille.

Une fois sur les lieux, nous avons dû nous-mêmes ouvrir la porte, alors que la mère du petit ne daignait même pas se lever pour venir nous accueillir. Elle nous balança un « *ça va, laissez-le-moi et je m'arrangerai avec!* ». Quelque peu déstabilisés, nous avons pu ensuite en discuter avec la travailleuse sociale affectée au quartier, qui nous a dit être

au fait de ce contexte familial, « qui semblait pire que ce qu'il était en réalité ». Une question surgit aussitôt à mon esprit : « Combien peut-il y avoir de ces « cas moins pires qu'ils peuvent le sembler » ? ».

Tout cela n'a rien pour nous rassurer face à la dynamique générale de ces quartiers, alors qu'en certaines autres circonstances, des éléments bien moins significatifs que ceux-ci auraient pu faire l'objet de signalements qui auraient pu être retenus. Pourtant, dans ce cas, rien n'inquiète, comme si une certaine relativité pouvait s'appliquer pour les moins pires conditions familiales des pires environnements. Et pourtant, nous savons très bien que tous ces éléments plutôt qualitatifs ne sauraient faire partie d'aucune étude statistique sur les conditions de reconduction de la pauvreté.

3.4.3.2 Le cas des deux jeunes frères autonomes...ou presque. Un autre cas singulier qui a assurément pu attirer notre attention, puis qui put être observé pendant l'ensemble de notre présence dans ces premiers quartiers, est celui de deux jeunes frères qui se retrouvent laissés à eux-mêmes. Leur âge est, selon ma mémoire, de 7 et 11 ans, mais pourtant, ils ont su nous signifier, à travers nos nombreuses discussions, que leur capital culturel est loin d'être celui auquel on peut s'attendre d'enfants de 7 et 11 ans.

En fait, dans leur cas, il s'avère très difficile même de parler d'un capital culturel, puisqu'ils ne fréquentent pas l'école. Ils ignorent même ce que c'est et qu'est-ce que l'on peut bien y faire. Cela est assurément étonnant, mais le devient moins lorsque nous

considérons leur origine autochtone. Pourtant descendus du Nord depuis plusieurs années, ils se retrouvent dans une zone grise et ne sont simplement pas considérés par l'État. À deux, ils ne sont considérés que comme de vulgaires statistiques par l'État, alors qu'ils semblent selon les dires des commerçants, des voisins, des intervenants et des autres parents, des « cas perdus ».

Pourtant, ils peuvent visionner certains films avec mes fils, jouer à certains jeux vidéo, puis tenir de longues discussions. Assurément, leur français est exécrable, puis leur anglais n'est guère mieux, mais au-delà de leurs difficultés d'apprentissage, ils sont surtout marqués de ce que je pourrais qualifier d'un profond manque de motivation. Cependant, il y a autre chose. Il y a un autre facteur qui dépasse le manque de motivation, puis qui les place dans un étrange rapport avec le fait d'apprendre, mais surtout de bien apprendre.

C'est comme si pour eux, il importe bien peu de reprendre un mot pour s'appliquer à bien le prononcer. Comme s'il y avait une espèce de « mais de toute façon vous m'avez compris, donc à quoi sert de prononcer le mot d'une façon unique et très particulière? ». En y réfléchissant davantage, nous comprenons rapidement qu'ils mènent une vie qui va à l'essentiel. L'objectif primaire est atteint, pourquoi donc viser un niveau supérieur d'abstraction, qui est en fait ce construit que nous n'osons pas endosser, tel que présenté par Lahire dans « L'invention de l'illettrisme » (1999).

Ils présentent assurément les capacités cognitives propres à la plupart des jeunes de leur âge. Toutefois, leur développement affectif et relationnel semble absolument ne pas correspondre aux construits que nous avons appliqué aux normes d'enfants de classe moyenne et populaire. Encore une fois, nous constatons que ce cas peut s'inscrire dans cette zone de « cas qui ont l'air pire que ce qu'ils sont ». En revanche, les limitations sont cette fois-ci très réelles, puis les répercussions pour l'avenir de ces deux enfants sont faciles à anticiper. Sans nous tromper, nous pouvons aisément conclure que deux individus qui, devenus à l'âge adulte, n'ont « aucune » scolarité, peineront à trouver de l'emploi.

D'ailleurs, eux aussi sont portés sur le vol. Certes, il ne s'agit de vol à l'étalage direct comme c'est le cas de l'enfant présenté juste avant, mais ils ont ce que nous pourrions appeler « des doigts longs ». À chaque opportunité qu'ils ont de saisir un objet, quand ils sont à la maison, ils s'y commettent. En fait, le plus vieux des deux semble même avoir développé une obsession pour les canettes et les bouteilles de plastique. Dès qu'il voit ce genre d'objet, il s'écrie : « *faut ça moi, ça c'est pour moi, pour manger ça prend ça.* ». Cette phrase en dit long sur son rapport à la richesse, à la possession et à l'alimentation. Encore une fois, cette description est à mille lieux de celles réalisées par les auteurs qui nous ont permis de clarifier notre cadre conceptuel. Elle nous démontre le moins beau de ces premiers quartiers.

3.4.3.3 Les petits voisins du bloc. À même notre bloc, il y avait deux jeunes garçons, puis précisons que si l'énoncé fut ici formulé au passé, c'est simplement parce que dans

cette contingence qui caractérise ces premiers quartiers, ils ont très rapidement dû déménager. Celui du bas, qui était logé à cet endroit depuis un court laps de temps, a vu sa mère être évincée pour ne pas avoir payé cinq mois de loyer. Elle a même pu devenir momentanément, pour les gens de ces quartiers, une « star », alors qu'ils ont eu la chance de la voir défiler à la télé et dans le journal local. C'était elle, cette femme de caractère, qui avait su tenir tête au « gros méchant propriétaire », en évitant l'« exploitation » en omittant de payer le loyer, puis en saccageant même l'appartement avant son départ.

À vrai dire, pendant un certain moment, le petit et sa mère ont partagé leur vie entre deux appartements, soit l'ancien, qu'elle planifiait abandonner, puis le nouveau dans lequel elle venait de s'installer. En emménageant dans ce second loyer, avant son « spectaculaire » départ, elle était fort probablement parvenue à obtenir de bonnes références du premier propriétaire, en plus de parvenir à accumuler un montant de base considérable, comme elle s'est appliquée à ne pas payer son loyer principal. Le petit, lui, emménagea dès le départ dans le nouvel appartement. La mère, elle, se gardait un pied à terre sur cette rue centrale du quartier qu'est la nôtre.

De cette façon, elle pouvait y accueillir une joyeuse ribambelle de « beaux-pères », qui passaient tour à tour approximativement une heure dans l'appartement, pendant qu'une lourde musique « techno » pouvait y jouer, ne nous permettant pas d'entendre ce qui pouvait s'y produire. Heureusement, le petit, lui, n'entend rien, puisqu'il est déjà dans le nouvel appartement. Il ne nous reste plus qu'à espérer qu'il ne s'y trouve toutefois pas

seul, mais qu'une des amies de la mère viennent le prendre en charge, comme c'était auparavant le cas lorsqu'ils habitaient l'appartement en dessous du nôtre. Bref, après un certain moment, nous n'avions plus de nouvelles de la mère ou du fils. Pourtant, il était un petit garçon très sympathique, qui semblait civilisé, mais qui avait le langage d'un jeune adulte de vingt ans en mal d'éducation.

Une autre fois, je vis un enfant au bras raccourci par une fracture non traitée, face à l'impossibilité de réaliser des mouvements complets et naturels. Le fait de voir un enfant avec une déformation due à une fracture non récupérée qui a mal guéri n'est pas un élément qui pouvait me réjouir. Sans physiothérapie et fort probablement sans jamais avoir été même diagnostiquée, cet enfant grandira avec une limitation qui aurait été à coup sûr évitable. Encore là, que faire lorsque nous nous retrouvons face au fait accompli, face à un fait, qui date de quelques années déjà.

Probablement que cet enfant a pu se blesser pendant l'été, alors qu'une fracture qui ne nécessite généralement que quelques mois pour effectuer une reprise a eu suffisamment de temps pour se compléter, avant la rentrée scolaire suivante. Cela pourrait expliquer, quoique je ne m'amuse ici qu'à spéculer, pourquoi des intervenants comme des éducateurs ou des enseignants n'ont pu intervenir au bon moment. Si cela se trouve, il est même possible d'imaginer que cet autre enfant n'ait lui non plus fréquenté l'école pendant cette période.

En ce qui a trait au petit voisin du haut, fort heureusement, il a pu déménager non pas pour ce même genre de raisons, mais plutôt parce que sa mère parvenait à améliorer graduellement sa condition. L'avenir s'annonçait donc plus prometteur pour ce petit blond qui avait toutefois un sévère trouble du langage. Cependant, sa mère nous assurait sans cesse prendre un temps précieux avec l'orthophoniste pour améliorer la condition de son petit. Même, elle nous mentionnait s'être arrêtée de travailler pour prendre soin de cette situation. Toutefois, alors qu'elle devait avoir environ quarante ans et était toujours en quête de son quatrième secondaire, nous comprîrent rapidement qu'elle s'était arrêtée depuis bien plus longtemps que depuis la naissance de son enfant âgé de neuf ans.

Quoiqu'il en soit, elle nous assurait désormais que son avenir allait être plus rose, alors qu'elle tentait un retour aux études, tout en ayant l'opportunité de déménager dans un loyer à prix modique. De plus, elle allait se retrouver davantage à proximité de son garçon, qui venait d'être admis dans un groupe adapté à sa condition. Parallèlement, ce nouveau départ leur permettait aussi de fuir le « beau-père », ou celui qui tentait d'être ainsi reconnu, alors que malgré une rupture hâtive de leur union, il continuait à habiter l'appartement de la dame et à l'intimider. Il s'agissait là aussi d'un autre de ces cas « qui ont l'air bien pire que ce qu'ils sont en réalité ».

En fait, plus on y pense et plus ces cas semblent s'inscrire comme une norme, qui s'apparente une fois de plus à celle du « je-m'en-fichisme » identifié précédemment souligné en relation aux travaux de Lahire. Les intervenants sont payés, mais ne sont

quand même pas payés pour forcer deux enfants à entrer à l'école, pour redresser un petit qui a déjà développé des tendances kleptomanes ou pour sortir d'un appartement, un jeune homme trop baraqué pour être même expulsé par les policiers. Certains intervenants se diront peut-être même : « *En autant qu'ils ne fassent pas trop de mal.* ».

Fait étrange : la mère a depuis longtemps quitté le bloc, mais lui rôde toujours dans les parages à chercher une nouvelle lune de miel ou une nouvelle victime. Il a même attaqué l'un de nos nouveaux voisins il y a quelques semaines – vous savez, ce genre de moment où les policiers font la tournée du quartier, puis s'arrêtent longuement pour ensuite pénétrer dans le loyer d'à côté – oui, il s'agit de ce genre de moment. Et encore une fois, il s'agit d'un de ces cas singuliers qui ne trouvent que trop rarement leur place dans les livres.

3.4.3.4 Récits spontanés d'amitiés non forcément partagées. Étrangement, le fait de s'impliquer dans ce type de quartier, de participer à la vie qui l'habite et d'être présents lors d'événements importants ou dans des lieux incontournables, comme les diverses friperies ou même les soupes populaires, voire les banques alimentaires, nous offre non seulement un regard exclusif, mais nous met aussi en relation avec des gens inattendus. Ensuite, il découle de ces relations de magnifiques entretiens informels et spontanés qui une fois de plus, peuvent nous offrir bon nombre d'éléments pertinents afin de mieux saisir l'essence de cette culture de la pauvreté, qui habite ces premiers quartiers.

Entre autres, je songe à cette relation d'amitié entre quatre ou cinq jeunes mères qui a rapidement dégénéré. Pour toutes ces jeunes mères, les enjeux en cause étaient d'une importance capitale, mais lorsqu'ils sont analysés de la posture d'un adulte d'âge moyen, ces enjeux nous semblent rapidement être des enjeux typiques d'écoles secondaires peuplées d'étudiants des classes moyennes ou populaires. Pourtant, ce genre de dispute, qui traite d'enjeux tels que des demi-vérités, des frais d'essence mal divisés, des non-dits, des discussions en arrière-plan pouvant porter sur l'une de ces mères, mais qui était absente pour assurer sa propre défense, ont eu lieu.

Drôlement, il devint aisé de spontanément dresser un parallèle entre ce qui peut nous sembler un manque de maturité, puis ces jeunes hommes dans la trentaine que j'ai fréquemment vu déferler dans notre quartier. Ceux-ci circulent généralement, malgré leur âge et l'idée que l'on peut se faire d'un jeune homme dans la trentaine, sur de tous petits vélos. Étrangement, cela est assez commun et semble faire office de norme. Ils sont véritablement nombreux à se déplacer de cette façon, puis à porter un chandail trop grand, qui leur sert pratiquement de carapace face à ce monde dans lequel ils ne parviennent toujours pas à s'inscrire.

Ce qui est marquant, dans ces deux cas, c'est cette façon maladroite qu'ont ces individus de ne pas parvenir à s'inscrire dans le monde. C'est d'ailleurs ce même rapport au monde, comme nous le mentionnons précédemment, qui fut observé par Lahire et qui nous semble être le véritable facteur de reconduction des inégalités et, surtout, de la

pauvreté. Sans une compréhension ne serait-ce que minimale, des mœurs qui permettent les échanges entre pairs, du monde des classes moyennes et populaires, ces individus des classes défavorisées se retrouvent pris au dépourvu.

Puis de ce rapport difficile au monde populaire, vécu par ces parents des classes défavorisées, nous semble découler une évidence : ce n'est pas dans notre monde qu'ils peuvent obtenir une reconnaissance, qui est pourtant un élément recherché d'une façon presque universelle par la plupart des individus. (Honneth, 1992/2000). Ainsi, lorsqu'ils se retrouvent avec leurs semblables, le niveau de reconnaissance auquel ils ont droit se retrouve décuplé. C'est d'ailleurs pourquoi nous nous concentrerons désormais, dans la suite de notre investigation, sur ces lieux plus singuliers ou sur ces événements, qui parviennent à s'inscrire dans ce que nous qualifions de microsociété parallèle.

3.4.3.5 Ce que les films « Rapides et Dangereux » ne nous montrent pas! La dernière année d'observation fut, au-delà de certains éléments qui avec le temps avaient pu devenir récurrents, marquée par l'arrivée d'une famille quelque peu singulière, qui s'offrait en spectacle de manière très ouverte, en prenant la forme d'une famille étendue enrichie de liens multiples. En d'autres termes, il y avait constamment des gens sur le perron du logement situé sous le nôtre, mais sans qu'il ne soit explicitement possible d'identifier leur rapport avec le cœur de la famille qui habitait véritablement ce logement.

Ils prenaient d'ailleurs une allure de petits clans tissés très serré, comme cela nous fut régulièrement présenté au sein des films de la série *Rapides et Dangereux*¹. Comme ces clans observés au cinéma, cette famille étendue ou ce microcosme avait un caractère organique où chacun des membres occupe un rôle complémentaire que les autres ne sauraient combler. Il y avait la mère, qui avec ces nombreux enfants provenant tous de pères différents – et cela est vrai, validé par elle-même et n'a rien d'une boutade –, le plus âgé des enfants, qui avait début trentaine et qui passait tout de même ses journées, affairé à boire de la limonade pour adultes sur le même pavé que celui que tous appelaient « Pôpa ».

Ironiquement, ce rôle, qui est attribué dans la série cinématographique à l'acteur Vin Diesel, qui arbore la camisole blanche, est musclé et joue le rôle de protecteur pour sa fratrie, correspond en tout point à l'apparence de ce « Pôpa » adulé par tous les autres. En fait, il y correspond à quelques différences près, comme le fait que la camisole sans manches soit remplacée par un t-shirt sans manche, que les muscles soient remplacés par un surplus de tissus adipeux et que la voiture remontée – dans les films, elles ont des

¹ *Rapides et dangereux* est une série de huit films, bientôt neuf (2019) en plus d'un volet parallèle aussi à paraître en 2019, qui pose le regard sur la criminalité qui sévit au niveau des groupes de rues, mais non pas sous l'angle du trafic de substance illicites ou de la déviance, mais plutôt sous l'angle des courses de rue et du vol d'équipements automobiles. En plus de ces aspects, la série nous présente toutefois une autre perspective qui porte principalement sur la force de la famille étendue, mais aussi sur la force des fratries qui peuvent se développer entre individus d'un même quartier, d'un même groupe de contrevenants ou aux conditions sociales similaires. Dans le cas qui concerne cette thèse, le parallèle entre la fratrie principale de cette série et la fratrie installée au logement du dessous devenait naturel pour brosser un portrait critique de l'un des facteurs participant à la reconduction de la pauvreté, qui est le fait de croire trop fortement à ce qui nous est présenté par le monde du cinéma et du spectacle.

allures aussi exorbitantes que leurs prix – est remplacée par une antiquité des années 1990 qui tient à peine en un seul morceau.

En fait, c'est un regard en provenance du parc avoisinant qui a laissé cette impression de similitude à la série de films, à la différence que l'impression prenait rapidement l'allure d'un jeu visant à découvrir les sept erreurs. Et évidemment, avec cette impression, venait une certaine compréhension de la force du cinéma à propager de fausses réalités et à inscrire certains individus dans le piège de la pauvreté.

Si la stature des individus était principalement due à ces surplus de tissus adipeux plutôt qu'à d'impressionnantes musculatures comme cela est le cas au cinéma, c'est simplement parce que les films ne témoignent jamais de tout l'entraînement nécessaire pour atteindre de telles statures. En fait, les personnes de ces romans savons passent leurs journées à boire, manger et faire des courses contre la mort au volant de leurs rutilants bolides. La différence, c'est que dans le monde réel, des individus qui passent leurs journées à boire, manger et courir, finissent plutôt intoxiqués, en surpoids et avec des constats d'infractions aux frais souvent salés.

Au cinéma, nul besoin d'occuper un emploi pour détenir une voiture de l'année avec des pièces aux coûts mirobolants, ajoutées pour gonfler l'esthétique de celle-ci. Dans le monde réel, le fait de ne jamais travailler, malgré le fait qu'un important va-et-vient fut observé et que divers sacs furent régulièrement échangés, ne permet pas d'acheter ce genre

de voitures, mais permet plutôt de « ramasser » une vieille bagnole à 200 \$ pour la rapiécer au fond de la cour arrière. Et oui, c'est bien cela, la cour arrière, avec quelques blocs en bois et quelques blocs de bétons sert de garage à ces as du volant. Ils peuvent ainsi, contrairement à ces acteurs du cinéma qui bénéficient d'installations à la fine pointe de la technologie qui feraient même saliver Michaël Schumacher, s'affairer à prolonger la vie de ces voitures à 200 \$ qui servent davantage de repères pour les souris et les chats errants que de moyens de transport.

Ce qui est marquant, par tout ce portrait humoristique et ce parallèle entre l'univers du cinéma et la réalité, sont les ravages que peuvent faire l'absence d'une éducation de qualité et une compréhension du monde qui repose sur la culture populaire. Non, le fait de ne pas s'activer ne permettra jamais d'atteindre les plus hauts standards sociaux et ce faux message véhiculé par le cinéma populaire a une incidence significative sur la reconduction de la pauvreté.

Cette famille, de générations en générations, « traîne » sur le pavé en aspirant à une réalité qui les pousse plutôt à cesser l'école en bas âge, afin d'occuper un premier emploi précaire qui permet ensuite l'achat de cette première voiture. Toutefois, lorsqu'une perte d'emploi survient ou qu'un problème quelconque vient changer l'environnement professionnel de ces jeunes non scolarisés, leur manque de mobilité sociale rend difficile la réalisation de leur idéal inspiré du cinéma.

Pour de nombreux jeunes qui proviennent des quartiers défavorisés, la vie est une forme de combat. Si nous pensons à ce jeune homme présenté plus haut, ce jeune loup solitaire, ou à ces deux frères autochtones, nous pouvons aisément anticiper la reproduction d'habitudes parentales considérées comme discutables qui risquent de mener ces jeunes à perpétuer leur condition précaire. Selon ce même mode de reproduction, le fils de l'un des papas du pavé d'en bas risque lui aussi de reproduire le modèle de « Pôpa » et de son plus vieux demi-frère.

Sans spéculer de manière trop gratuite ou porter de jugements trop rapides – sans faire en quelque sorte de raccourci – il semble que nous ayons pu accéder là, en direct, à une piste de réflexion ou à un portrait fort des difficultés à comprendre le monde commun qui marque certaines familles de ces premiers quartiers. Pour eux, il y a là quelque chose de tout naturel, qui se reproduit sans trop qu'ils ne parviennent à y voir une quelconque alternative.

Pour avoir pu discuter régulièrement avec eux, ils se mettent à dos le volet institutionnel, alors qu'ils repoussent les intervenantes et cherchent plutôt une forme d'autosuffisance et d'isolement par rapport au monde « normal » qu'ils considèrent responsable de leur précarité. Jamais ils ne remettent – explicitement du moins – en doute leur mode de vie. Ils vivent de la consommation et des fruits de son commerce, puis se sont développé un langage – autant au sens littéral que figuré – que des intrus peinent à

comprendre. Les enfants ont d'ailleurs de sévères retards langagiers et des difficultés d'adaptation. La socialisation n'a rien de naturel pour eux.

Dans un tel contexte, il serait difficile d'imaginer une reproduction des mouvements de solidarité qui marquaient plutôt les premiers quartiers lors des premières années post-industrielles. Il n'est plus question d'une grande cohorte de familles étendues très larges qui, à la solde des propriétaires anglais se rallient entre eux et participent naturellement à leur solidarité. Il est plutôt question de microcosmes qui ont principalement en commun que le fait d'être exclus et d'être en marge de notre monde commun.

Certes, ils ont un monde commun, un univers qu'ils partagent, mais ces éléments partagés ont trop souvent une connotation négative pour qu'ils ne cherchent à les mettre en lumière et ne cherchent à s'y rattacher ou à s'y reconnaître. Jamais, dans les fêtes de quartiers, nous voyons les gens s'acclamer « *nous sommes pauvres* », « *nous sommes analphabètes* » ou « *nous sommes sans emploi* ». Ces caractéristiques communes que nous, chercheurs, intervenants ou professionnels nous amusons à nommer, ils les portent en silence. C'est par leur fragilité et la frayeur de leur regard qu'ils se reconnaissent et qu'ils nous dévisagent.

3.5 Regards croisés : les premiers quartiers tels qu'ils sont racontés

Dans cette section, il est question de poser un premier regard sur les diverses pistes de réflexion ou les diverses intuitions qu'ont pu nous permettre d'entrevoir les entretiens

réalisés auprès des divers acteurs qui peuplent les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Bien évidemment, nous avons utilisé cette catégorisation grossière selon les systèmes qui nous permettait de séparer les diverses prises de vue et d'en faire des grappes ou des « clusters ».

Toutefois, comme cela fut déjà mentionné dans notre démarche, les divers entretiens furent plutôt réalisés de manière dialectique, en alternance avec une observation participante constante et parfois le recours à une certaine littérature secondaire ou toute autre source d'information, quoique le recours à cette littérature fut, comme cela est un critère propre à la MTE, autant que possible repoussé dans les dernières étapes de l'analyse conceptuelle. Ils ne furent donc pas réalisés en un bloc monolithique qui aurait suivi une observation participante figée. Ces entretiens sont tout de même rendus ici dans un regroupement générique, mais ont grandement participé, par leur singularité, à réorienter non seulement nos pistes de réflexion, mais l'échantillonnage même du projet de recherche.

3.5.1 Des résidents comme acteurs essentiels à la solidarité des quartiers

En ce qui a trait aux entretiens mobilisant les résidents des premiers quartiers, qui ont donné la première impulsion à cette série de rencontres, le ton nous a semblé partagé entre espoir, tristesse et résilience. D'une part, nous pouvions sentir que ce que ces individus ont pu rencontrer dans leur vie présente un caractère exceptionnel de lourdeur ou de

difficulté. Certes, il n'est pas question de misère internationale, mais il est tout de même question de misère, de grande pauvreté et d'abandon, de pauvreté affective :

Ça c'est la vraie misère; vendre ton corps pour l'argent c'est pas drôle. [...] Moé quand que j'voé ça, c'est la misère humaine. T'es rendu à vendre ton corps pour vivre, pour sur..., pour avoir de l'argent, pour acheter de la drogue. Un moment donné c'est comme une danseuse : ça prend de la coke pour réussir à danser puis ça danse pour pouvoir acheter de la coke. Pi se sortir, y sont rendues trop loin. C'est dur de se sortir de ça là. Parce que là t'as de l'argent facile, puis t'as du soin, le moindrement si t'es belle. Quand tu vas sur le marché du travail, tu travailles quarante heures pour moins que ça. Faque eux-autres c'est dur s'en sortir.
 (Entretien formel)

Et ce constat fut d'ailleurs partagé par la plupart des personnes rencontrées :

Les territoires où s'accumulaient des problématiques. La drogue qui commençait à se répandre tranquillement. Des secteurs délaissés. Des gens, beaucoup de gens découragés de la situation. Dernières tentatives de relance de coop, CIP, Wabasso, etc. C'était comme une désespérance là-dedans. D'anciens travailleurs de la CIP sont passés de salaires à 25-30 \$ de l'homme, au chômage, puis à l'aide sociale et à des emplois au salaire minimum, pour ceux qui se sont replacés. Mais ceux de 50-55-60 n'arrivaient pas à se placer.
 (Entretien formel)

Personne qui a de la difficulté à s'acheter assez de nourriture pour manger durant le mois, qui va avoir de la difficulté à payer ses factures quotidiennes, qui aura beaucoup de dettes, devra emprunter, vendre des choses pour être en mesure d'être capable de se nourrir ou payer ces mêmes factures.
 (Entretien informel, indirect)

Tu te soucies pas des mêmes choses que les gens ordinaires. Les gens ordinaires se soucient des arabes, se soucient des eeh....nous autres on se soucie de qu'est-ce qu'on va manger astie. On n'a pas d'argent puis on a rien dans le frigidaire. C'est pas les mêmes inquiétudes quand t'es pauvre que quand t'es riche. [...] L'aide sociale, c'est la survie.
 (Entretien formel)

En quelque sorte, les personnes en situation de grande pauvreté sont exposées à des éléments du quotidien dont la plupart des citoyens appartenant aux classes populaires ou aisées ignorent même l'existence ou la possibilité. Et ce sont ces éléments du quotidien, porteur de tristesse ou d'amertume, qui forgent le haut niveau de résilience exprimé par ces individus :

Ce dont je suis le plus fière, c'est d'avoir grandi avec des gens qui m'ont fait confiance. Du point de vue personnel, ça amène plein d'affaires, ça amène de l'estime de moi, de prendre la parole en public, de participer à du porte à porte pour la campagne électorale.
 (Informel indirect)

Toutefois, le fait d'en faire une habitude, au-delà du fait de développer la résilience, semble parfois nourrir le fatalisme. En quelque sorte, notre intervention avait quelque chose de rafraîchissant en leur présentant une prise de vue où des individus extérieurs à leur quotidien s'intéressent à ce qu'ils font. Cela n'est pas sans rappeler les commentaires entrevus lors de la lecture du mémoire de recherche de Gérald Doré :

Il faudrait que ce qu'on dit soit rapporté au Gouvernement. Eux autres, ils ne peuvent pas le savoir. Ils ne font pas assez de réunions comme ça pour écouter le pauvre. [...] C'est la première fois qu'on peut parler. (Doré, 1970)

Rapidement, à la réception de ces quelques commentaires, nous comprenons que le rapport à la réalité entretenu par des individus en grande pauvreté est absolument différent de celui entretenu par des gens plus aisés. Le froid, la solitude, le manque et la tristesse occupent leur quotidien, une grande part du temps. En contrepartie, leur inscription au sein du monde communautaire leur offre aussi une prise de vue particulière et une

inscription quasi exclusive au sein d'un univers collectif qui dépasse la simple solidarité organique.

Les individus ne sont plus perçus comme des engrenages précis de ce grand appareil que nous appelons le capital, comme compte tenu de leurs conditions socioaffectives, ils sont généralement perçus comme des « engrenages défaillants ». Rejetés aux pièces à remplacer, ils se retrouvent parmi leurs pairs à s'inscrire dans cette dynamique plutôt mécanique qui rappelle les dynamiques sociales d'avant les grandes périodes d'industrialisation. Ils doivent développer une certaine forme d'autosuffisance, puisque la pauvreté devient ni plus ni moins qu'un emploi à temps plein.

Il en faut du temps et des ressources pour parvenir à s'alimenter avec un frigo vide, à dénicher des pièces de monnaie pour acheter quelques vêtements, à marcher une quantité innombrable de pas pour chercher de l'emploi ou simplement chercher les ressources nécessaires à se remettre sur pieds :

Ça me stress, tout est une montagne. C'est comme beaucoup me demander d'me concentrer là-dessus. Je sais pas comment l'expliquer. Ouin...la peur de pas ben faire. C'est ben plus gros que la normale. [...] J'assaye de remonter, mais on dirait que ça veut pas. Des bouttes là, je dormirais tout le temps. Dormir c'est moins fatigant. On est tellement stressé qu'on a pu d'énergie. On dort, on dort. [...] Rendu icitte, on ne fait pas grand-chose. On essaye de rencontrer du monde. [...] Tsé quand t'es pauvre comme moi, c'est des services, mais eh...c'pas encourageant. C'est la pauvreté. Tu vois passer le monde avec des canettes. Moi-même astie j'ai ramasse. Juste ça puis mon terrain que je fais à chaque jour, mes rendez-vous. Ça prend toutes mes journées.
 (Entretien formel)

Et c'est à travers ces divers entretiens citoyens que la trame de fond de notre recherche exploratoire a pu prendre forme. Qu'il ne s'agisse d'une mère monoparentale, d'un ancien jeune homme violenté par ses camarades du quartier, d'une mère de famille nombreuse qui, malgré la présence d'un conjoint, ne parvient pas à payer les factures, d'un ancien employé de niveau provincial qui a vécu un grand traumatisme, ou de tout autre cas particulier qui fut mobilisé pour la recherche, chacune de ces trajectoires a pu nous renseigner sur une multitude d'intervenants qui participent à la vie communautaire des premiers quartiers.

D'entretien en entretien, nous avons donc pu glisser vers les intervenants et les gens du monde politique, en plus de nous pencher sur de nouvelles lectures ou sur d'autres projets traitant des premiers quartiers, pour progressivement thématiser les divers éléments émergents de cette recherche. Le rapport au communautaire, aux services publics, au milieu de l'éducation, aux propriétaires de logements ou, encore, au système de santé et aux fonctionnaires publics nous fut relaté, de la perspective des plus démunis.

Drogue, prostitution, violence et marginalité furent des termes récurrents, mais qui n'apportent toutefois que trop peu ou pas de nouveauté sur le champ d'expertise qui nous intéresse. Malgré cela, nous avons été très ouverts et sans regard discriminant à l'endroit de ces individus qui ont tout de même su, par leurs mots, nous faire vivre ces premiers quartiers sous un angle privilégié. Et oui, il est certain qu'une multitude d'autres intervenants sont en mesure de nous informer adéquatement de cette dynamique, mais ces

prises de vue ne sauront jamais être aussi riches que celles offertes par les principaux concernés, qui sont en mesure de dire si oui ou non les politiques leurs conviennent.

3.5.2 Du caractère incontournable des services de première ligne

Du côté des services de premières lignes, comme au niveau des petits commerces, des commerces de soutien ou, encore, du côté des bénévoles qui participent à de nombreux niveaux au maintien de la vie communautaire, le regard se veut très différent. En fait, on peut ressentir, à travers les divers propos, un regard presque chaleureux et rassurant, comme celui des grands parents qui regardent leur vie à rebours et qui nous parlent de leurs petits-enfants. Plutôt que d'envisager la description sous l'angle du besoin ou du manque, ces intervenants de première ligne font surtout état des réalisations apportées par les diverses initiatives locales. Il n'est plus question de quête de ressources, mais plutôt d'envisager de nouveaux projets et de renforcer les liens vécus avec tous.

Ces récits furent nostalgiques, voire historiques, mais d'un point de vue engagé, avec souvent la fierté du devoir accompli :

Différentes choses, du beau et du plus beau. Dans le beau notamment, il y a une portion de gens dans le quartier qui est optimiste d'améliorer et changer les choses. On se faisait dire à l'époque de la Démarche que « ça ne donne rien », ça a déjà été essayé et ça marche pas. Ça ça a changé. Tu vois des possibilités d'amélioration. Y a des ressources qui furent mises en place, qui furent consolidées dans certains cas.
 (Entretien formel)

Il y avait parfois cette prise de vue non pas pessimiste, mais nostalgique à l'idée que les institutions aient pu changer et que les rapports sont davantage formels et moins

conviviaux, moins engagés. La raison instrumentale semble avoir pris la place de ces chaleureux rapports, venant s'ajouter à une modification importante des institutions de prise en charge, alors qu'un passage du religieux à la fonction publique fut particulièrement noté.

Les Caisses populaires Desjardins se sont retirées du portrait, tout comme les églises, alors que nous avons cherchés à lessiver l'Église de nos paroisses. Ironiquement, après un certain recul, ce sont les divers groupes de femmes qui sont venues reprendre en charge le travail délaissé les mouvements ecclésiastiques et les divers groupes financiers. C'est à travers ces divers récits qu'il nous fut plus facile de saisir la dynamique derrière les nombreuses friperies, certains centres de la petite enfance, les maisons de soutien, les tablées populaires ou, encore, les quasi-institutions que sont devenus COMSEP, la Démarche, Ebyôn et les Artisans de la paix.

Sans tous ces bénévoles affairés à soutenir la vie communautaire des premiers quartiers, nous pouvons envisager que l'itinérance et la grande pauvreté auraient été encore plus significatifs au sein de la ville de Trois-Rivières :

Nous sommes accessibles 24/7. Les gens peuvent y rester, avec chambres doubles ou simples qui ont des armoires à clés. [...] Nous offrons un endroit sécurisant et la prise en charge de tous les besoins de base : nourriture, médication, lavage, cigarettes, etc. [...] Ça fonctionne comme une urgence d'hôpital, mais sous le modèle de l'urgence sociale. Sans porte de sortie, les gens restent dans la rue et ça s'empile. Nous offrons donc un modèle de sortie, de la prise en charge à l'accueil, jusqu'à la sortie. Nous offrons des solutions durables pour aider les gens qui ont de la difficulté à trouver leur place dans le monde dans lequel nous sommes.
 (Entretien informel indirect)

Ces femmes et ces hommes ont tout donné ce qui était en leurs moyens pour soutenir ces individus fragilisés qui sont en quelque sorte devenus comme une seconde famille :

Je vais au uniprix ici, parce que je peux parler avec le monsieur ou la madame, puis à chaque fois qu'on se croise on se parle. Je finis toujours par croiser quelqu'un puis on se parle. Je te dirais que les premiers quartiers j'ai toujours trouvé que c'était la place, la place le fun. [...] Ce « ensemble » là, la volonté des gens de vouloir parler ensemble, de se côtoyer, et à différents niveaux, je trouve que la plus belle qualité c'est la mixité, mais en même temps le but commun du réseautage.

(Entretien formel)

Et ce qui fut très intéressant, lors de la réalisation de ces entretiens, qui ne furent pas séquencées de manière catégorielles, pas plus que cela ne fut le cas pour les autres catégories d'entretiens, fut la façon dont nous avons eu la chance d'être redirigés vers des gens du politique, d'autres membres du communautaire et divers intervenants professionnels. C'est véritablement un rôle de pivot, tout au long de la construction de notre objet, que ces entretiens mobilisant des individus de première ligne ont pu jouer.

Il y avait donc de manière permanente un double gain, soit d'une part, un récit de proximité, assez proche des plus démunis pour corroborer les intuitions de ces derniers, mais à la fois suffisamment distancié de ces regards défavorisés pour nous permettre de ressentir toute l'empathie et le don de soi effectué par des individus qui n'avaient aucun gain direct à le faire, comme cela est plutôt le cas du côté des intervenants ou des gens du politique qui doivent jouer un rôle hautement professionnel.

Ce que ce groupe d'entretiens nous a davantage permis de saisir, c'est l'ampleur de la tâche qu'il nous reste à accomplir ou, en d'autres termes, les possibilités de projets ou de programmes de recherche qui sont encore à réaliser. Nous pourrions nous intéresser plus précisément à leurs rôles, mais aussi à ce qui les pénètre du point de vue phénoménologique. Il en va de même du côté des plus démunis. Nous pourrions produire une étude phénoménologique des plus intéressantes. De plus, c'est en échangeant avec ces individus qui nous ont semblé avoir un point de vue plus neutre que la plupart des constats ont pu émerger et nous donner de nouvelles pistes de réflexion pour organiser les catégories pouvant découler de notre projet.

3.5.3 Les vécus de l'intervention comme soutien au développement

En ce qui a trait aux commentaires récupérés lors d'entretiens effectués avec des individus ayant eu des rôles d'intervenants, qui ont pu occuper des fonctions explicites d'intervention ou, encore, appliquer les principes de leurs formations au sein de milieux communautaires, les éléments émergents furent davantage orientés vers les idées de besoin et d'évolution des conditions de vie au sein des premiers quartiers. D'une part, un constant souci à l'endroit des plus démunis était apparent, tandis que d'autre part, il était question des diverses réalisations effectuées, mais aussi des difficultés rencontrées, des amertumes ressenties, puis des relations avec les bénéficiaires et surtout des relations entretenues avec les intervenants du monde politique et de la fonction publique.

D'ailleurs, ce sont ces entretiens qui nous ont permis d'identifier plus clairement où nous semble résider la pierre d'achoppement de tout ce travail effectué par les membres du communautaire et par la bonne foi des résidents. Tandis que nous aurions été en mesure d'appréhender qu'une certaine déconnexion existe entre le politique et l'univers des plus démunis, puis que cette déconnexion aurait pu participer à la reconduction de la pauvreté et au maintien de conditions précaires de socialité dans ces quartiers, nous avons plutôt réalisé que la réalité est totalement inverse.

Non seulement, les gens du milieu politique ne sont pas indifférents ou ne jouent pas un rôle superficiel de pourvoyeurs, mais ils sont engagés et sensibles aux préoccupations des plus démunis. La plupart d'entre eux ont d'ailleurs eu la chance d'évoluer au cours de leur vie dans des conditions similaires à celles relatées par notre projet. L'insécurité financière, alimentaire et affective a pu de part et d'autre marquer le quotidien de ces hommes et femmes qui donnent leur temps à servir la région. D'ailleurs, leur souci semble véritablement être de redonner à ces quartiers qui ont su les soutenir aux moments opportuns.

Cela peut expliquer pourquoi ils sont si engagés et demandent même parfois à ne pas être identifiés, nommés ou présentés, afin de laisser l'esprit des premiers quartiers les imprégner et leur permettre de s'inscrire en douceur au sein de cette communauté. À d'autres occasions ils ou elles pourront réaliser des coups d'éclats plus considérables,

relatifs aux moyens dont ils disposent, tout en leur permettant de mettre leur notoriété au profit des citoyens :

Ça c'est une autre affaire, on travaille beaucoup avec trois députés (Girard, Aubin, Auger). On a un super lien avec eux. De belle collaborations, de belles rencontres. Ils relaient l'information, assurent le financement s'ils peuvent. Le public va embarquer quand il sait que les députés vont embarquer.
 (Entretien formel)

Ainsi, cette présence et cette implication observée des gens du politique, par les membres du communautaire et par les citoyens, a soulevé une question très importante qui était : « Pourquoi entend-t-on souvent l'idée selon laquelle il y aurait une importante différence de langage entre les plus démunis et les gens en situation de pouvoir? » Dans un tel cas, nous sommes poussés à envisager le contraire, alors que les gens du politique sont assurément soucieux du devenir des plus démunis et n'hésitent jamais à proposer diverses avenues pour les soutenir.

Donc, face à un tel constat, une nouvelle intuition fit surface quant à cette possibilité que les enjeux de reconnaissance des besoins des plus défavorisés ne proviennent pas du monde politique, mais plutôt de la fonction publique :

Je te dirais que ce que je m'ennuie le moins, dans mon métier, c'est cet obstinage là, d'être obligé d'obstiner, argumenter, puis que toi comme décideur tu m'écoutes pas. Tu cherches la contrepartie. On avait fait un moment donné y avait eu un développement, peut être vla trois ou quatre ans, pour développer des places. Parce qu'en premier on avait voulu garder un service alimentaire et qu'on fait des traiteurs et des affaires comme ça mais pour des organismes. On va aller les faire et ça on a eu beaucoup de problèmes avec le ministère parce qu'on n'a pas le droit. Là on se rend compte que ça aussi c'est pas normal et on va porter des repas.
 (Entretien formel)

En effet, après l'émergence de cette idée, les entretiens suivants furent teintés d'une telle préoccupation et l'analyse du rapport entre milieux défavorisés et fonctionnaires publics nous mena à constater l'importance du « procéduralisme¹ » et les problèmes qui peuvent découler de celui-ci. Que ce ne soit par un excès de raison instrumentale ou par simple ignorance des contextes entourant la vie des plus démunis, il semble plus difficile pour des gens œuvrant au niveau de la fonction publique de bien comprendre les enjeux auxquels les plus défavorisés sont soumis.

De nombreux récits purent donc nous parvenir quant à l'effet qu'il était véritablement difficile d'obtenir le soutien pour mener à bien certains projets jugés comme essentiels. Parfois, la situation pouvait dépasser l'entendement alors que les projets, étant donné la façon dont ils étaient montés et du fait de l'implication considérable de bénévoles n'étaient pas suffisamment coûteux pour être considérés par certains programmes :

Quand y a eu le premier développement, on a dit on va s'adresser à eux-autres, faque au ministère on nous avait dit vous pourriez prendre votre projet et bâtir l'autre bord de la rue, puis on vous donne les permis, on vous donne l'argent. [...] Un bénévole choisit de faire tout cela gratuitement. Un autre était prêt à effectuer la sécurité. Sur un budget de 8-900 mille, eux payaient 120 mille, à cause des organisations collaboratrices et le partage des coûts. Faque on fait notre beau chose, puis vos chiffres ne sont vraiment pas réalistes, c'Est impossible à ce prix là', ce qui y a dans le projet. Pour nous autres, ça ne fonctionne pas. Votre prix de subvention devient un prix de rénovation Pour nous autres ça fonctionne pas.
 (Entretien formel)

¹ Le procéduralisme est un concept s'inscrivant dans le champ de l'éthique déontologique, alors qu'il met en évidence l'importance de la méthode, de la procédure ou des règles, au détriment de la fin qui peut être visée lors du traitement éthique d'une question. Le rapport institutionnel au procéduralisme est d'ailleurs souvent critiqué, compte tenu du manque de souci qu'il produit à l'égard des rapports plus humains ou singuliers qui peuvent prendre place au sein même de nombreuses institutions.

C'est à se demander parfois si les sommes sont davantage destinées aux entrepreneurs qu'aux gens qui en ont véritablement besoin. Ironiquement, nous aurions été en droit d'intuitivement imaginer que les économies réalisées par de bonnes gestionnaires du monde communautaire auraient pu être versés à ces mêmes organismes en soutien aux opérations, mais non, il n'en est rien, alors que les enveloppes sont segmentées et, tel que nous venons de l'illustrer, les projets doivent correspondre aux bonnes cases, aux bons moments et, surtout, ne pas représenter d'économies d'échelle considérables.

Au-delà de ces considérables paradoxes, il y a aussi ce même lien trouble entre les fonctionnaires des ressources Canada ou d'emploi Québec qui viennent amplifier l'isolement des individus qui se retrouvent comme un visiteur en pays étranger, qui ne connaît ni la langue ni les coutumes. Selon les récits transmis par certains intervenants, la situation des pauvres, lorsqu'ils se retrouvent face aux institutions, est semblable à celle des migrants qui arrivent au Québec. Ils ont des exigences à rencontrer alors que pour eux, le simple fait de sortir du lit peut parfois équivaloir à une journée de travail pour une personne qui travaille temps plein et est habituée et formée à cet effet.

Le fossé qui sépare les pauvres des institutions paraît insurmontable. Ils ne sont pas seulement sans emploi, mais sont surtout sans ressources et, par surcroit, démunis sur les plans social et affectif. En perte de vitesse et engagés à comparaître au quotidien, il devient difficile pour plusieurs d'entre eux d'accéder à la reconnaissance nécessaire de ce monde externe pour les tirer des premiers quartiers qui ont paradoxalement quelque chose de très

sécurisant. Oui, on y dénote la pauvreté, la violence, la fragilité, mais on y rencontre aussi et de manière encore plus importante la chaleur, l'écoute et l'esprit de communauté qui fut préservée des communes de travailleurs des années 1960-1970.

Ironiquement, notre déplacement effectué à l'été 2018, pour les quartiers plus aisés de Trois-Rivières Ouest, nous a d'ailleurs permis de comprendre cet incroyable effet de rétention et d'attraction que peuvent avoir ces premiers quartiers sur leurs anciens résidents. Dans notre ouest bourgeois, nous ressentons davantage l'isolement que ce que nous pouvions voir dans les premiers quartiers. Les portes sont fermées et la vie est effacée. Bien sûr, les premiers quartiers pouvaient offrir insécurité, peur et même violence, mais le corollaire était aussi de bénéficier d'organismes de soutien, de la vie de quartier et de voisins respectueux et engagés.

Outre ces éléments qui nous en disent davantage sur la dynamique propre à ces premiers quartiers, les entretiens effectués auprès d'intervenants nous ont permis d'envisager certaines pistes importantes en ce qui a trait au volet de la psychologie sociale de l'environnement qui est venu émerger vers la phase finale de notre projet. De manière inattendue, l'importance du logis, dans notre analyse dialectique des données et la collecte de celles-ci, s'est vu décuplée alors que nous avons rapidement compris que la question du logement, prise sous l'angle de l'emplacement, du rapport aux voisins et des liens académiques des enfants est rapidement devenue une évidence.

En fait, il appert que le caractère d'exclusion qui est vécu au sein du centre-ville de Trois-Rivières ou, encore, de marginalisation, de mise en retrait, semble être affecté par la piètre qualité des logis au sein desquels les individus en situation de pauvreté doivent habiter. Les logements sont souvent des 6 ou 8 espaces regroupés au sein d'édifices très âgés et souvent négligés par les propriétaires. Les difficiles conditions locatives furent très souvent partagées par les résidents interviewés, de manière formelle ou informelle, mais aussi par les intervenants, les gens de première ligne ou même ceux qui ont un quelconque rôle politique.

La précarité des habitations semble donc faire consensus, puis comme les individus y passent une grande partie de leur temps, ne disposant souvent pas d'emploi et étant la plupart du temps à leur domicile, il se trouve que leur rapport avec ces logis « délabrés » est très fréquent et développe une relation malsaine. Il en va parfois même de conditions de santé limites qui se sont développées des suites d'une habitation locative continue au sein d'une habitation reconnue comme hautement insalubre.

Paradoxalement, au-delà de cette capacité à influencer négativement la vie des individus, les habitats qu'ils occupent peuvent avoir un effet considérablement transformatif. C'est d'ailleurs ce qui fut observé dans le secteur anciennement appelé Le Rochon, désormais connu sous le nom Adélard-Dugré. Dans ce petit secteur en « fer à cheval », de petites habitations qui s'apparentent à des petits jumelés à un seul étage, les gens se voient attribuer une résidence qui semble davantage personnelle. Il n'est plus

question des grands 6 ou 8 logements comme il est possible de les voir au centre-ville. Et bien évidemment, cette dynamique est possible malgré le fait que les anciennes résidences de ce secteur prenaient autrefois la structure de bunkers. Plusieurs individus ou familles s'y retrouvaient de manière entassée.

Cependant, avec le recul dont nous disposons désormais, nous comprenons mieux que ces petites résidences ont eu un effet transformatif sur leurs résidents, puisqu'elles permettent aux individus qui bénéficient de leur petit terrain ou leur flore, d'en prendre soin et de davantage s'approprier leurs événements. Cette observation nous permet donc de reconnaître l'importance de ce caractère propre à la capacité qu'ont les responsabilités de transformer un individu qui peut-être bien évidemment en carence sur ce plan ou sur d'autres volets.

Finalement, ce que nous sommes en mesure de retenir de cette incursion au milieu de ce petit univers distinct que représente ce secteur, est l'idée selon laquelle de petites habitations qui engagent la participation citoyenne responsable, puissent être utilisées comme modèle à reproduire dans d'autres secteurs comme au centre-ville. Le fait d'imaginer des individus qui soignent leur petit chez-soi plutôt que de chercher à répondre aux exigences d'un propriétaire qui peut leur sembler indifférent et envers lequel ils ne ressentiront que peu ou pas de considération. Ainsi, comme ils se retrouvent dans un mode de quasi-propriété, même s'il s'agit d'environnements locatifs offerts par l'État, à coût modique, ils seront davantage portés à prendre soin de leur habitat. Cela fut observé dans

le secteur Adélard-Dugré et il n'est pas insensé d'envisager qu'une telle piste de solution doivent être considérée dans les futurs aménagements municipaux qui visent le soutien aux plus démunis.

Paradoxalement à cette analyse, nous sommes en mesure de constater que la ville, dans ces divers projets locatifs nouvellement annoncés, s'est tournée vers d'immenses immeubles à multi-logements, qui représentent des aménagements encore plus imposants que ceux qui ont pu faire de l'ancien Rochon un « échec » relatif. Il ne nous reste qu'à souhaiter faire fausse route et que notre appréhension des impacts de l'aménagement locatifs ne soient pas si importants que nous pouvons le suggérer. Toutefois, comme cette donnée sur l'importance de l'aménagement locatif dans le développement des citoyens pauvres de la ville de Trois-Rivières est venue totalement émerger des entretiens et des observations réalisés pendant le projet, et ne découle donc pas d'une quelconque hypothèse que nous cherchons à valider. Ainsi, il y a de fortes possibilités que notre appréhension puisse se confirmer et que les nouveaux aménagements réalisés par la ville ne solutionnent pas la pauvreté, mais la reconduise à nouveau!

3.5.4 Entretiens politiques : observation distante

Finalement, les derniers entretiens qui ont pu meubler le cœur de notre recherche nous ont permis d'accéder, en quelque sorte, à la prise de vue que nous pourrions qualifier comme celle découlant du macrosystème. En fait, les politiciens sont généralement considérés comme des acteurs éloignés de l'univers de la pauvreté. Toutefois, nos

entretiens nous ont permis de rapidement comprendre que, malgré le fait que leur rôle se veut être formel, les acteurs des divers niveaux politiques de la ville de Trois-Rivières sont hautement engagés dans leur milieu. Par surcroit, plusieurs d'entre eux, voire la plupart, ont déjà vécu en situation de pauvreté.

Ces trajectoires de vie, marquées de manière importante ou ponctuelle par la rigueur du quotidien qu'impose un passage obligé par l'univers de la pauvreté, font en sorte que les gens du milieu politique trifluvien sont considérablement sensibles aux réalités vécues par les moins nantis de leur ville. Ils n'hésitent jamais à s'engager pour les diverses causes ou, encore, à prendre en charge des cas singuliers d'individus qui se retrouvent considérablement dans le besoin :

Le député est rentré icitte, puis il a joué une partie d'échec avec un itinérant. Il l'a planté et ça eu tout un effet. Il est revenu jouer à tous les mois. Puis un jour, il est arrivé ici en disant j'ai un chèque de Barrette de 10 000 \$. Jamais de kodak, jamais de caméra, jamais rien. Je vais aider la place ici.
 (Entretien formel)

La première chose qu'il a fait en entrant ici c'est qu'il s'est assis à l'ordi avec elle pour l'aider. Peut-être que mon regard était trop incisif par rapport à lui, mais il est entré ici à tout bout de champ avec des billets de spectacle pour tout le monde et il n'a jamais rien demandé. Tsé pour les gens, ici ils ont fait un kiosque de marionnettes un moment donné, ben il s'est présenté à leur exposition. La fierté d'être posés à leurs marionnettes avec lui c'est quelque chose. Je dis pas s'il était arrivé ici condescendant, mais jamais de kodak, jamais rien.
 (Entretien formel)

De plus, une certaine forme de collégialité s'est installée entre eux, à travers les divers niveaux politiques qu'ils occupent. Cette collégialité est d'ailleurs aussi observable entre les gens du milieu politique et ceux du milieu communautaire, alors qu'il semble être

plutôt question d'une sorte de grande famille où tous se connaissent, se côtoient et collaborent depuis toujours. Bien évidemment, des gens du politique ont pu être les enfants du quartier de certains intervenants communautaires, tandis que les gens du communautaire ont souvent eu à bénéficier des ressources offertes par ceux de l'univers politique.

Cette simple première analyse grossière nous permet toutefois déjà de voir transparaître une certaine validité du caractère intersubjectif propre à l'analyse systémique telle que présentée par Bronfenbrenner et ses successeurs. Les gens proviennent bel et bien d'univers différents, mais ils évoluent tous dans un même macro-environnement et sont de manière indiscutable liés les uns aux autres. Cela est encore plus vrai lorsque nous constatons que leurs trajectoires de vie, elles, sont entrecoupées de manière réciproque. En fait, ils se sont retrouvés, pour la plupart, à divers moments de leurs vies respectives, à occuper l'un des systèmes participant à la vie des autres.

Que nous le voulions ou non, nous sommes tous à un moment ou à un autre, au courant de notre vie, fragilisés et dans le besoin et, à d'autres moments, dans une meilleure posture qui nous permet d'aider notre prochain. (Innerarity, 2009; Tronto, 2009). Nous sommes tous interdépendants. Et c'est d'ailleurs, si nous nous souvenons bien, cette interdépendance qui est à la base du concept d'interpénétration que nous avions préalablement mobilisé en prenant appui sur les travaux de Norbert Elias. Que ce ne soit en utilisant une perspective systémique ou celle du parcours de vie, il semble de plus en

plus évident, au regard de notre projet de recherche, que les individus marqués par un historique sensiblement marqué par la pauvreté, sont bien plus sensibles que les autres à ces considérations, et cela, peu importe le niveau socioéconomique auquel ils appartiennent au moment d'effectuer la recherche ou peu importe à quel système il peut nous être possible de les rattacher.

Ces entretiens politiques, tout comme tous les autres entretiens, qui bien évidemment ne furent pas effectués de manière séquentielle, tels qu'ils sont ici présentés, mais plutôt de manière dialectique, en échange avec des périodes de lecture, d'analyse de terrain et de recherche empirique, nous offrent une prise de vue exceptionnelle sur cet univers que représente la pauvreté au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Pour finir, nous serons en mesure, lors de notre véritable phase d'analyse, de proposer d'intéressantes pistes de réflexion en illustrant la catégorisation renouvelée qui aura pu émerger du projet. En plus de ces pistes de réflexion, nous serons en mesure de brosser un intéressant portrait exploratoire de cette dynamique des premiers quartiers qui nous permet d'ouvrir la porte à d'innombrables autres projets de recherche qui rendrons possible une analyse plus approfondie de chacun des enjeux névralgiques de la pauvreté au sein de la ville de Trois-Rivières.

3.6 Des travaux de recherche sur les premiers quartiers, comme impulsion

En fermeture de ce chapitre qui présente les observations découlant du regard posé sur les différents corpus mobilisés pour la thèse, les divers travaux de recherche ayant pu

servir d'impulsion au projet de thèse sont présentés. Nous tenons à préciser que le caractère propre à la MTE, qui fait en sorte que le chercheur participe de la construction de son objet, sera parfois apparent. Sans tomber dans les jugements de valeurs trop larges ou trop généraux, le regard porté sur l'objet se veut « engagé » et procède déjà de l'analyse, qui opère en dialectique avec le récit des observations effectuées. Cette présentation des observations, avant d'entrer dans le Chapitre 4 et d'explorer cette analyse, permet de ramener à un dénominateur commun ou, encore, sur un même niveau de langage, des médiums qui sont pourtant très différents. Leur apparition tardive dans la présentation des éléments ayant pu servir de données se veut calquée sur le véritable moment où nous y avons eu accès, alors que la MTE, tel que nous l'avons mentionné, appelle à repousser au maximum, dans le parcours de recherche, l'accès aux écrits.

Cette section présentera donc des travaux de recherche, mais aussi des capsules vidéo (3.7) prenant la forme de recherches étudiantes de premier cycle, de niveau collégial ou, encore, de recherches citoyennes ou communautaires. Dans le cas des travaux de recherche, le premier projet présenté sera le *Portrait socioéconomique des premiers quartiers de Trois-Rivières* (ÉCOF-CDEC, 2015) (3.6.1). Ensuite, les éléments faisant davantage écho à notre objet de recherche, du mémoire de maîtrise du Pr. Gérald Doré (1970), intitulé « La culture de pauvreté et les pauvres du Québec : une analyse d'entrevues de groupe auprès d'économiquement faibles à Montréal, Trois-Rivières et Cabano » seront présentés (3.6.2).

Deux autres projets de recherche sont ici mobilisés, alors qu'en troisième lieu (3.6.3), les éléments saillants de l'ouvrage *Lutte contre la pauvreté; territorialité et développement social intégré. Le cas de Trois-Rivières* (Ulysse & Lesemann, 2007), qui met en évidence le caractère hautement communautaire des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières seront soulignés. Comme autre texte mis à contribution dans cette section (3.6.4), le recueil *Premiers quartiers racontés* (La Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières, 2018a) préparé par la *Démarche des Premiers Quartiers de Trois-Rivières*, qui nous donne accès à de courts textes et de nombreuses photos provenant des résidents de ces quartiers, nous offre une prise de vue hautement singulière sur les premiers quartiers et s'harmonise très bien avec le contenu présenté par les vidéos et retenus des entretiens ou de l'observation participante. Finalement (3.6.5., une recension quasi exhaustive des différents travaux de recherche communautaire effectués par le Centre de recherche sociale appliquée (CRSA) viendra compléter cette synthèse de la littérature secondaire.

3.6.1 Portrait socioéconomique des premiers quartiers

L'un des documents qui fut très intéressant et qui a pu offrir une excellente présentation générale des lieux qui appelaient à être mobilisés, pour notre étude sur ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, est le rapport *Portrait socioéconomique des premiers quartiers de Trois-Rivières* (ÉCOF-CDEC, 2015). Paru en août 2015, ce rapport nous offre un portrait des premiers quartiers qui est basé sur l'Enquête nationale auprès des ménages (ENM) de 2011.

En épluchant ce rapport, nous avons été en mesure d'obtenir une perspective macro analytique des divers districts et quartiers qui pouvaient s'inscrire dans notre étude. On y dénota plusieurs informations pertinentes comme divers indices socioéconomiques, tels que les revenus, l'emploi, la famille, l'immigration, le logement et la scolarité. Et tout ce riche portrait est présenté selon une répartition entre les six districts du Carmel, de Marie-de-l'Incarnation, de Laviolette, de la Madeleine, de Sainte-Marguerite et du Sanctuaire.

Rapidement, il est possible d'obtenir un coup d'œil marquant sur le niveau global de pauvreté de ces divers districts et, en effectuant une analyse plus fine des données, de déceler les particularités propres aux différents quartiers¹. Bien que notre étude ne porte pas sur une analyse qualitative de ces données quantitatives, ces informations ont pu servir à diriger nos intuitions et parfois à les valider a posteriori. Ce vers quoi l'analyse inductive des matériaux obtenus nous guidait, pouvait être reflété d'une manière plus générale au sein de ce rapport.

D'un point de vue strictement « contenu », ce rapport illustre bien évidemment la précarité qui sévit au sein des quartiers Sainte-Cécile, qui représentent une bonne part du centre-ville et Saint-François-d'Assise, où l'observation participante fut réalisée. Bien

¹ Ce rapport socioéconomique réalisé par ÉCOF-CDEC, propose pour sa part un récapitulatif des différents niveaux socioéconomiques observés : 45 % des ménages à faible revenus, faible taux de scolarité, plus de 20 % des résidents consacrant plus de 30 % de leurs revenus au logement et 50 % des ménages qui représentent des personnes vivant seules. Toutes ces données, bien que notre étude s'intéresse plutôt aux éléments qui qualifient le vivre-ensemble au sein de ces communautés, viennent s'ajouter à d'autres éléments que nous avons déjà sous la main pour offrir un portrait encore plus exhaustif de ces premiers quartiers.

évidemment, les revenus sont assez limités pour ces deux secteurs, alors qu'une part excédant 30 % de ces revenus (35,0 % pour Saint-François-d'Assise et 33,4 % pour Sainte-Cécile) est constituée de transferts gouvernementaux. (ÉCOF-CDEC, 2015). Du côté des groupes d'âges les plus représentés, il y a une marge claire qui met en évidence les 20 à 30 ans – en début de vie adulte si l'on veut – et les 50-60 ans, qui sont en quelque sorte en pré-retraite ou, ce qui est souvent le cas pour des quartiers sous-prolétaires, en retraite forcée. (ÉCOF-CDEC, 2015).

Parmi les autres éléments qui sont fort intéressants pour ces deux mêmes secteurs, notons la répartition des types de ménages qui peuplent ces quartiers. Le ratio est réparti de manière quasi équivalente à 1/3 de familles monoparentales (32,3 % pour Saint-François-d'Assise et 36,8 % pour Sainte-Cécile) et 1/3 de personnes vivant seules (33,9 % pour Saint-François-d'Assise et 33,8 % pour Sainte-Cécile). (ÉCOF-CDEC, 2015). Et cette statistique des personnes seules, même si nous n'y avons pas nécessairement centré notre étude, est encore plus élevée, à 43,0 % (ÉCOF-CDEC, 2015), pour le quartier de Notre-Dame-des-Sept-Allégresses.

Ainsi, sans que le cœur de notre étude n'ait été orienté vers une analyse qualitative de ces données quantitatives, certains indicateurs sont marquants et nous ont permis de valider notre appréhension quant aux zones névralgiques nécessitant une analyse approfondie au sein de notre étude. D'autres facteurs tels que le niveau de scolarité atteint et le type d'activité purent aussi être mobilisés pour nuancer notre analyse.

3.6.2 Droit de parole : La pauvreté telle que racontée dans les années 1970

Afin d'enrichir notre investigation, puis de lui donner un certain point de départ, nous avons choisi de nous référer à l'étude phénoménologique réalisée par M. Gérald Doré, en 1970, dans le but d'obtenir son grade de Maitre en service social, intitulée « La culture de la pauvreté et les pauvres du Québec : une analyse d'entrevues de groupe auprès d'économiquement faibles à Montréal, Trois-Rivières et Cabano ». Dans son étude, qui s'appuie d'ailleurs explicitement sur une lecture comme celle proposée par Oscar Lewis, M. Doré a fait le choix de rencontrer des gens en situation de précarité, pour les régions de Montréal, Cabano et, dans le cas qui nous intéresse davantage, Trois-Rivières.

Nous avons donc considéré la pertinence d'enrichir notre portrait statistique de la pauvreté à Trois-Rivières par cette mise en contexte. D'ailleurs, le fait de nous être penchés sur certaines observations et entrevues actuelles nous a permis de dresser un intéressant parallèle, du portrait de la pauvreté des premiers quartiers de Trois-Rivières. Ainsi, nous avons pu comparer, aussi sous un aspect phénoménologique, les éléments recensés par M. Doré et les nôtres.

Pour parvenir à soutenir sa conceptualisation du pauvre pour la région de Trois-Rivières, M. Doré a fait le choix d'utiliser l'approche de Lewis et de procéder par des entrevues semi-dirigées, de groupes. Grâce aux éléments qui pouvaient en ressortir, M. Doré se retrouvait en mesure d'évaluer s'il y avait une certaine cohérence entre le vécu

des individus et les descriptions des conditions de la pauvreté, préalablement proposées par Lewis. Inévitablement, afin de maximiser l'utilisation de nos ressources, nous nous sommes exclusivement penchés sur la portion des travaux de M. Doré, qui traite de la région de Trois-Rivières.

Les diverses entrevues menées par M. Doré, furent donc réalisées auprès d'individus ayant recours aux services d'aide sociale (bien-être) et aux soins de santé. Il avait alors divisé les gens en 11 groupes, qui pouvaient représenter les diverses régions administratives ciblées. C'est afin de bien représenter ce qu'il qualifiait de trois niveaux économiques distincts, que M. Doré a choisi de conserver seulement les résultats de Cabano, Montréal et Trois-Rivières. Afin de bien illustrer la compréhension que les individus défavorisés avaient de leurs conditions, M. Doré a choisi de réaliser trois entrevues de groupes pour ce qu'il appelle une ville de milieu urbain moyen, c'est-à-dire Trois-Rivières.

En plus d'informer M. Doré des conditions observables, observées et perçues, pendant cette période économiquement plus difficile pour la ville de Trois-Rivières, les entrevues de groupes avaient un autre objectif :

Ils visaient à permettre à des « sans voix », c'est-à-dire à des personnes qui ne sont pas groupées en association et ont, par conséquent, moins d'occasions que d'autres d'être consultées sur des mesures qui les touchent directement, de s'exprimer et de faire connaître leurs points de vue. (Doré, 1970, p. 7)

Alors que les questions adressées aux individus portaient beaucoup sur leur relation avec les soins de santé et avec la législation entourant ces éléments, tout ce qui est ressorti de l'étude s'avéra beaucoup plus riche que de simples réponses aux questions posées. M. Doré avoua d'ailleurs lui-même que ces entrevues ouvertes, malgré le fait qu'elles offrent une grande richesse et diversité de réponses, complexifièrent énormément sa tâche - « les résultats ne pouvant pratiquement pas s'exprimer en colonnes statistiques. » (Doré, 1970, p. 10).

Même, alors qu'il aurait aimé relier le contenu des réponses aux statuts socioéconomiques propres aux individus visés, le fait d'avoir utilisé des travailleurs sociaux pour compléter les entrevues et le fait que ceux-ci, par souci de neutralité et pour permettre une plus grande spontanéité, a eu pour effet de pratiquement réorienter l'objet de sa recherche. Il a donc dû accepter que « les « variables objectives », tout aussi bien que les « variables subjectives », font partie de la liste des traits d'une culture de pauvreté. » (Doré, 1970, p. 11).

En ce qui nous intéresse, nous ne pouvions que nous affirmer bien heureux de cette tournure inattendue, puisque ces légers incidents nous ont permis, au moment d'effectuer notre recension des écrits, d'avoir accès à cette lecture phénoménologique de la pauvreté de Trois-Rivières des années 1970, telle que transmise par les principaux concernés. Comme nous étions de notre côté totalement ouverts à l'ensemble des informations qui pouvaient nous parvenir, de façon explicite ou implicite, ces éléments qualifiés de

« parasites » dans une étude comme celle de M. Doré ne pouvaient être dans notre cas que considérées comme précieuses.

Afin de procéder à la classification de ses entrevues, M. Doré s'est alors appuyé sur une trentaine de traits faisant partie de la liste des cent sept (107) traits auxquels nous faisions précédemment référence chez Oscar Lewis :

Ces cent sept traits se partagent en trente-trois (33) traits fondamentaux (*basics*) et soixante-quatorze (74) traits associés (*associated*). Pour fins de référence, nous avons numéroté les traits fondamentaux de 1 à 33, réservant les subdivisions décimales pour les traits associés; par exemple, 1.0 chômage et sous-emploi et 1.1 instabilité de l'emploi. La plupart des traits applicables à nos matériaux s'insèrent dans la première, et de beaucoup la plus intéressante pour le sociologue, des quatre grandes catégories d'analyse retenues par Lewis : rapport à la société globale, communauté locale, famille, individu. (Doré, 1970, p. 37)

Ainsi, pour valider la correspondance entre les caractéristiques observées dans les communautés de Montréal, Cabano et Trois-Rivières, M. Doré a regroupé les divers traits selon trois axes : intégration aux grandes institutions sociales (1), attitude à l'égard des détenteurs de l'autorité (2) et participation aux valeurs (3). Ensuite, il développa chacune de ces trois catégories générales en catégories plus spécifiques. Cependant, ce qui nous intéresse davantage dans son travail, ce sont certains des commentaires ayant pu spontanément ressortir lors des entrevues, qui nous décrivent le rapport à l'autorité et la confiance envers les institutions.

Certes, les deux autres catégories nous intéressaient tout de même et se sont avérées fondamentales à la compréhension claire de cette culture des premiers quartiers.

Toutefois, selon notre perspective qui a germé en s'appuyant sur les concepts de reconnaissance, de mépris, d'exclusion et de rapport à l'« autre », la relation à l'extériorité s'avérait primordiale. Celle-ci nous a permis d'appuyer la lecture que nous avons pu faire lors de nos observations de terrain, sur un cadre relationnel plus riche et déjà identifié lors d'une étude passée.

Ainsi, sans nous étendre en détail sur les nombreux éléments qui ressortent de l'étude menée par M. Doré, il est tout de même fort intéressant de constater que bon nombre de commentaires portent sur cette distance ressentie par les pauvres, face à la classe politique (i.e. au sens large, allant même jusqu'à inclure les diverses institutions municipales, provinciales et fédérales). Cette distance fut d'ailleurs régulièrement identifiée lors de nos entretiens. De plus, la lecture qu'ils font de la pauvreté et la qualité de vie à laquelle ils aspirent, qui semble s'appuyer sur des revenus bien en deçà du seuil de la pauvreté, nous démontrent une certaine déconnexion ou un certain déni par rapport à leur véritable situation.

Alors que le seuil de la pauvreté se situait à l'époque à 75 \$ par semaine, la plupart des individus rencontrés mentionnaient aspirer à l'obtention d'un salaire variant entre 50 et 60 \$ par semaine (Doré, 1970). Cette lecture tout à fait erronée de leur situation semble en phase avec leur scolarisation insuffisante. Un tel élément peut expliquer pourquoi, en se croyant moins pauvres qu'ils ne le sont et en sous-évaluant la valeur du marché du travail, ils tendent à se maintenir dans leurs positions socioéconomiques défavorables.

Ils n'y voient qu'un faible avantage, sinon aucun, à se soustraire à leur nouvelle communauté. De plus, « le travailleur marginal ou l'assisté social auquel nous avons affaire exprime dans la majorité des cas un sentiment de frustration et d'humiliation face à son exclusion ou à sa participation marginale au marché du travail ». (Doré, 1970, p. 41) Ainsi, le fait de participer à une communauté de citoyens aux conditions similaires, offre une reconnaissance plus étendue de leurs valeurs, compétences et qualités.

Au-delà des complexités propres à l'inclusion au marché du travail, aux difficultés, voire à l'incompréhension relative aux questions de finances et d'épargnes (qui sont difficilement envisageables en tenant compte d'un revenu sous le seuil de la pauvreté) et des questions de gratification à court terme, ce sont les sentiments exprimés par ces individus qui nous intéressent. Oui, ils recherchent la gratification à court terme, qui est en fait la seule qui leur est accessible. Toutefois, il ne serait possible d'en déduire qu'une simple perspective seulement intéressée, alors que l'importance de la reconnaissance revêt un caractère plus qu'essentiel pour des gens qui ont tout perdu. En fait, cela semble plutôt découler de cette réciprocité qu'ils ne peuvent acquérir dans un monde du travail auquel ils ne savent plus correspondre.

Le fait de penser sous une perspective du moment présent, ne fait pas qu'exprimer un manque de culture que M. Doré semble vouloir rattacher aux pauvres, mais il est plutôt le lot du pauvre. Comment penser au-delà du présent, quand tout ce qu'ils possèdent ne leur permet que d'envisager les quelques jours qui suivent. Cette caractéristique fut d'ailleurs

fortement mise en évidence par les études de Lahire, qui traitent justement des conditions propres à certains milieux familiaux pour lesquels le présent est la règle d'or.

Malheureusement, nous avons tendance à nous projeter dans ces pauvres et il nous semble que c'est précisément à ce moment-là que nous manquons le véritable accès à cette culture. Certes, cette capacité à se projeter chez l'autre est digne d'une certaine reconnaissance, mais elle comporte aussi son important lot de risque, comme celui de ne lire la réalité de ces « autres » qu'à travers notre propre culture et nos propres lunettes. Comme nous l'avons déjà mentionné, nous sommes tout à fait ravis que de nombreux éléments inattendus se soient glissés dans l'étude de M. Doré, car alors qu'il espérait de son côté obtenir un certain nombre de données, afin d'évaluer la correspondance des pauvres du Québec à la définition proposée par Oscar Lewis, les pauvres eux-mêmes lui offraient une véritable définition phénoménologique de la pauvreté, telle qu'ils la perçoivent, la vivent et la ressentent. Nous avons pu à notre tour nous abreuver de ces quelques données pour bonifier notre interprétation des données plus récentes.

Cette pauvreté, ils ne la vivent pas dans la complexité des relations socioéconomiques propres à l'emploi, à l'épargne ou à toute autre composante du marché libéral. Ils vivent plutôt celle-ci sous le joug de l'impuissance, de la déconnexion et du manque d'empathie, qu'ils ressentent de façon perpétuelle. Ils n'ont d'autre possibilité, pour la plupart, que d'espérer. En s'accrochant aux choses qui sauraient nous sembler les plus banales, ils

parviennent, par un processus de rationalisation et de résilience complexe, à justifier leur quotidien. Cela les repousse évidemment à s'associer entre pairs, à distance des étrangers.

D'autres éléments soulignés plus loin par M. Doré, tels que le haut niveau d'absentéisme, la faible scolarisation et la difficulté à promulguer les premiers soins, pourraient eux-aussi être considérés comme des facteurs faisant partie de cette culture de la pauvreté. Toutefois, encore là, ils semblent plutôt faire partie des impératifs propres au quotidien des résidents de ces premiers quartiers, qui bien malgré eux, s'y retrouvent soumis. Une fois de plus, ces éléments nous ont confronté à une illustration du fait que ce qui correspond à la culture de la pauvreté - au regard du domaine de l'éducation et de la santé - est bien plus la relation qu'entretiennent ces résidents envers ces institutions et leurs acteurs qu'une quelconque généralisation des us et coutumes. Ce constat est d'ailleurs venu à nouveau renforcer l'idée selon laquelle nous devions davantage nous intéresser aux dynamiques relationnelles, plutôt qu'au concept de pauvreté.

À titre d'exemple, certains parents parfois déqualifiés ne désirent pas retirer leurs enfants des classes scolaires ou, encore, ne pas en prendre soin - certaines exceptions existent assurément et nous en avons bel et bien conscience - mais dans une situation d'extrême pauvreté, il devient parfois impossible pour certains parents de simplement se déplacer, de payer pour les repas, les livres ou pour certains soins. Rien n'est gratuit et les résidents des premiers quartiers sont toujours les premiers à en subir les conséquences les plus directes. Ce qui s'inscrira ensuite dans leur culture sera leur façon de se positionner

et de réagir à tout cela. C'est donc dans une telle perspective qu'il nous a semblé que les divers modèles d'institutions communautaires, par le soutien qu'ils apportent, participent au maintien de ces individus au sein des premiers quartiers.

Dans une même perspective, au-delà d'une reproduction spontanée des comportements produits par les parents, il nous a semblé que la discrimination vécue et le rejet ressenti par les enfants provenant de milieux sous-industrialisés, soient des facteurs bien plus importants pour le développement et la dynamique des premiers quartiers :

L'école est l'instrument de transmission des valeurs des classes dominantes et moyennes et en constitue en quelque sorte le miroir. Le séjour à l'école est pour l'enfant de famille pauvre l'occasion d'une sortie de son milieu et d'une confrontation avec les enfants des familles plus favorisées. Il a tout le loisir de mesurer l'écart qui le sépare des autres enfants, à l'aide de l'étalement-richesse et des indicateurs qui en découlent, qualité des vêtements, argent de poche, etc. Ce sentiment d'infériorité est accentué d'autant si les professeurs jugent et évaluent l'enfant suivant les mêmes critères qui l'amènent à se dévaloriser lui-même. (Doré, 1970, p. 52)

Certes, les premiers quartiers de Trois-Rivières ne sont plus ce qu'ils étaient dans les années 1970, puis la relation entre éducation et pauvreté a beaucoup évolué. Toutefois, ces éléments, qui dépassent les simples différences économiques propres à ces deux périodes distinctes, eux, ont transcendé le temps qui sépare ces périodes. Ces jugements s'inscrivent dans cette culture de la pauvreté, tout comme la relation à l'État qu'entretiennent ces familles défavorisées. Ils nous rappellent d'ailleurs ces éléments forts intéressants mis en évidence par les travaux de Lahire sur l'illettrisme, qui s'avère pour finir une construction intellectuelle des mieux nantis, qui pousse non pas les survivants à la réussite, mais plutôt au conformisme.

Ils ne se sentent aucunement impliqués - du moins dans l'étude de M. Doré - dans un quelconque processus décisionnel. Ils n'ont ni les moyens et encore moins la volonté de comprendre comment ils pourraient parvenir à changer leur sort et à interagir avec les insatisfaits, de ce qui est fait avec leur pouvoir. Ils ne comprennent pas pourquoi ils reçoivent si peu en assurance-emploi (chômage à l'époque) et ressentent principalement du rejet et le poids de l'injustice. Parmi les requêtes des participants à l'étude de M. Doré, certains demandent l'accès à des moyens pour se renseigner, puis la possibilité de rapporter leurs impressions. (Doré, 1970). Dans les faits, de tels moyens existent, mais leur niveau de scolarité parfois assez faible vient complexifier leur compréhension des textes écrits, puis parfois complexifier leurs relations à ces « autres », qui agissent comme médiateurs. Certains ont même l'impression que les autorités veulent les maintenir dans une telle position et empêcher leurs enfants d'échapper à cette perpétuelle pauvreté :

Je ne sais pas. C'est l'État (grande hésitation) qui essaie de les (enfants) garder aussi bas que possible. Si les parents sont d'un certain niveau, il ne faudrait pas que l'enfant aille plus haut que ce niveau-là; par exemple, moi je suis sous l'impression que ceux qui sont sur le bien-être social que les enfants plus tard ils seront eux aussi sur le bien-être social... Ils veulent pas qu'ils aillent plus haut que ce niveau-là... (Doré, 1970, p. 66)

À travers la présentation de nombreux verbatim, M. Doré nous a fait ressentir à quel point les individus peuvent « démoniser » les institutions, s'en prendre aux enquêteurs, les identifier comme des agresseurs, parler de discrimination, etc. Leur relation à l'autorité en est une qui ne saurait leur permettre de considérer celle-ci comme un levier. Ils sont sans cesse coincés dans ce cercle vicieux, alors qu'à force de se faire indiquer la voie, ils se sentent manipulés, puis s'opposent davantage à l'autorité, qui elle, à son tour, développe

sa propre aversion envers ces individus. La distance entre la représentation que se font les pauvres du monde et celles des divers intervenants crée un fossé qui nous semble quasi insurmontable. Cette même interprétation fut aussi mise en évidence lors de notre observation participante ou pendant les entretiens effectués auprès des bénéficiaires.

En parfaite opposition aux structures démocratiques, ils ne font que se regrouper et tenter de développer des moyens d'autosuffisance qui débordent du cadre de l'État. Cette méfiance s'opère même envers les professionnels de la santé ou, comme nous le mentionnions précédemment, envers les professionnels de l'éducation. Il nous semble donc impératif de questionner la forme qu'emprunte cette prise en charge. Ainsi, ils évoluent vraiment dans cette dualité qui s'opère entre le « eux » et le « nous ». Même, ils en viennent parfois à critiquer les médias de masse, qu'ils accusent de comploter contre le pauvre, en ne présentant qu'une version édulcorée du monde dans lequel nous vivons. Malheureusement pour certains résidents de ces premiers quartiers, ils ne bénéficient pas des mêmes moyens que les gens plus aisés pour éviter les regards indiscrets.

Encore là, sans avoir totalement tort, ils ont une part de responsabilité dans tout ce lot d'opposition au monde dans lequel ils se placent; tout en se refusant à en assumer une quelconque part de responsabilité. Ils se plaisent donc à critiquer les travailleurs sociaux et les psychiatres, ils titrent les politiciens de « patronneux », et ils vont même jusqu'à être très sévères envers leurs philanthropes :

Ceux-là qui s'occupent de la St-Vincent-de-Paul, ben souvent, c'est des coeurs durs. Du monde qui ont pas besoin d'argent, qui ont 95-100 \$ par semaine. Ils ne connaissent pas ça la misère. Quand on arrive là pour se lamenter, eux autres ils s'arrangent bien avec 100,00 \$ par semaine. Quand on attend après ça nous autres, un p'tit panier de 12 \$, on aimeraient bien ça avoir quelque chose dans le ventre. Ils disent tout le temps : « la caisse est vide ». Ils passent leur temps à quêter pour ça, ces affaires-là. Quand on vient à en avoir besoin, nous autres, on n'est plus capable de rien avoir. La caisse est toujours vide. (Doré, 1970, p. 87)

Finalement, ce que ces individus aimeraient voir comme modification principale apportée à ces diverses institutions, semble plutôt être l'introduction d'une culture non plus d'« experts », mais plutôt de citoyens. Ils voudraient voir leurs pairs ou leurs semblables occuper les postes de proximité et s'occuper de leur situation, en permettant une certaine reconnaissance et une empathie de leur sort. Il nous semble donc que ce soit dans une telle perspective que bon nombre d'organismes communautaires ont pu voir le jour, et cette solidarité espérée fut d'ailleurs un élément émergeant de nos entretiens.

En se soustrayant aux rapports attendus par les multiples intervenants, les résidents des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières dès l'époque ressentaient que leur pouvoir était aliéné et désiraient le retrouver en pouvant le partager avec leurs semblables. Pour pallier cette problématique, qui était l'apanage du Québec des années 1870-1980, sous sa forme la plus étendue et quasi généralisée qui soit, bon nombre d'organismes communautaires ont vu le jour. Dans le cas de la ville de Trois-Rivières, plus particulièrement, la prolifération de ce type d'organismes fut sans équivalent. C'est d'ailleurs cette raison qui a poussé Ulysse et Lesemann (2007) à qualifier la ville de Trois-Rivières et ses premiers quartiers de « Mecque du développement communautaire ».

3.6.3 La « Mecque du développement communautaire »

Faisant état de cette lutte contre l'exclusion et la pauvreté, qui mobilise bon nombre d'acteurs et qui, par son processus dynamique tend de nos jours à se complexifier, l'ouvrage *Lutte contre la pauvreté; territorialité et développement social intégré. Le cas de Trois-Rivières* (Ulysse & Lesemann, 2007), s'est avéré pour nous une véritable manne d'information relativement aux nombreux organismes de soutien social qui sont présents au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Comme ces quartiers représentent notre objet d'étude, cette recension devenait très intéressante.

En joignant les résultats de cette étude à ceux obtenus par M. Doré, nous avons pu accéder à un portrait de plus en plus complet de cet univers des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, tel qu'il se vit, s'observe et se raconte. Assurément, il nous a fallu trianguler ces informations avec les constats statistiques, nos observations en situations et nos entrevues, afin d'obtenir un portrait encore plus juste. Cependant, cette étude, en plus de faciliter notre recension des divers organismes, nous a donné un portrait approfondi de chacun de ceux-ci. Tel que nous l'avons déjà mentionné, la dynamique des premiers quartiers se décline d'une façon multidimensionnelle et les facteurs pouvant influencer celle-ci sont nombreux. De plus, il ne saurait être juste de nous attaquer à une seule et unique facette de celle-ci, en croyant améliorer considérablement le sort des plus démunis. Apportant des coûts et des responsabilités partagées de tous, la pauvreté a aussi pour effet de fragiliser la cohésion sociale. C'est d'ailleurs, il nous semble jusqu'ici, cette recherche

de cohésion sociale qui fortifie les liens entre les divers acteurs des premiers quartiers de Trois-Rivières.

Alors que ce que nous avions émis comme hypothèse tend à se révéler, il semble possible d'affirmer que cette prolifération d'organismes de soutien, qui s'inscrivent chacune dans un champ de spécialisation particulier, reflète assez bien cette limite factorielle que nous souhaitions mettre en évidence. Nous avons donc affirmé, comme certains sociologues sont eux parvenus à le démontrer, qu'il nous est impossible de travailler sur le phénomène de la pauvreté, en isolant ces facteurs. Pourtant, il semble que ce soit de cette façon que les organismes fonctionnent, perçoivent et tentent de limiter le problème, tout en cherchant à pallier certaines de ses lacunes.

Pour la plupart, ils traitent d'un problème en particulier, en y déployant une énergie et des ressources qui sont considérables. Nous pouvons d'ailleurs en nommer quelques-uns : Technopole; COMSEP (Centre d'organisation mauricien de services et d'éducation populaire); ECOF-CDEC (ÉCOF-La corporation de développement économique de Trois-Rivières); BUCAFIN (Café et Buanderie); TROC (Table régionale des organismes communautaires en santé et services sociaux Centre-du-Québec/Mauricie); etc. Ils sont donc tous très engagés dans leur travail pour soutenir les plus démunis. Par leur culture de concertation et d'argumentation, ils parviennent à créer un ancrage identitaire, qui favorise la reconnaissance d'individus qui en manquent assurément face au monde conventionnel.

Cependant, nous pouvons nous permettre de poser à nouveau l'une de nos questions : « Ces processus de reconnaissance n'ont-ils pas pour effet, plutôt que d'aider les individus à quitter leur statut de précarité, de les maintenir dans une telle position en leur offrant ce que les « autres » ne seraient en mesure de leur donner? ». Et cela n'a rien d'une critique négative, mais si tel est le cas, nous sera-t-il possible d'imaginer une approche différente qui saurait avoir un effet plus structurant sur ces individus et, tout en maintenant leur engagement participatif, qui puisse leur permettre d'aspirer à un quotidien porté vers une certaine aisance plutôt que vers ce dualisme de survie?

Pour y voir plus clair, nous nous sommes d'abord penchés sur quelques-uns de ces organismes, afin d'illustrer leurs objectifs, leurs moyens et les impacts qu'ils ont, de façon concrète, sur les individus. Malgré des approches toutes distinctes et des moyens d'intervention multiples, ces organismes utilisent tout de même un langage similaire, qui permet de les mettre au même niveau et de légitimer leurs interactions. En fait, il est généralement question de développement local, de création d'emploi, de mise en relation et d'innovation. Mis sur pieds en 1999, la Technopole est l'un de ces exemples où la cible peut être quelque peu manquée. En tentant de répondre à un ralentissement de l'emploi et un accroissement de la pauvreté, elle se situe pourtant à distance de ces intérêts, puisqu'elle s'affaire principalement à la promotion d'emplois spécialisés qui requièrent une certaine expertise. Ce type de qualification n'est assurément pas le fort des clientèles qui jusqu'ici nous intéressent.

S'affairant principalement à créer des liens entre les divers acteurs régionaux et à favoriser l'émergence de réseaux et d'innovation, elle parvient tout de même à réaliser un élément qui nous semble absolument essentiel et responsable. Indépendante des pouvoirs politiques, elle parvient à intégrer les milieux de la recherche, de l'éducation et du développement éducatif. Cependant, ce type d'organisme vise surtout à remettre à l'emploi des parents de ces classes moyennes, que trop d'auteurs qualifient à tort de classes défavorisées.

En plus de la technopole, un organisme qui nous semble être un acteur important en Mauricie, est le Centre d'organisation mauricien de services et d'éducation populaire (COMSEP). Fondé en 1986 par une douzaine de bénévoles, le centre s'appuie sur une approche plurielle en favorisant l'approche collective, l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, la prise de parole et le développement d'une culture politique populaire et d'une capacité réflexive chez les individus. D'abord affairé à la distribution de vêtements et aux processus d'alphabétisation, le COMSEP effectue désormais beaucoup d'autres tâches. On y compte un service aux personnes démunies et analphabètes (Envol Alpha), un système de soutien aux femmes à faible revenu (APPUI et Collectif femmes), un soutien pour les hommes (Collectif hommes), un service de traiteur (Buffet Bouf'elles), une ébénisterie (Ébénisterie S.G.) et du soutien domestique (Ménagez-vous). En plus de ces nombreux services, on y trouve toujours un comptoir vestimentaire, des cuisines collectives, des ateliers de réinsertion professionnelle, un théâtre populaire, un salon du

livre, un festival de la poésie, le vernissage d'œuvres d'art, l'ensachage de café équitable et même un centre de la petite enfance.

Rapidement, nous avons vu émerger un certain écho nos appréhensions, alors que l'ensemble de ces services, visant la « réhabilitation » des individus les plus démunis, offre tout ce qui est nécessaire pour mener une vie remplie et combler l'ensemble des besoins d'un individu. Or, si ce but visé est d'appeler les individus à l'autonomie – toujours selon une lecture libérale de nos sociétés occidentales – il semble que cette panoplie de services de proximité saurait difficilement mener les individus à s'en distancer. Certes, l'autonomie constitue l'aspiration de bon nombre d'individus, mais lorsqu'un tel réseau est accessible, pourquoi s'en priver?

En fait, on retrouve à travers un tel réseau, une conception de la réciprocité et de la socialité comme celle que l'on retrouve dans ces communautés du Sud, qui rejettent sans cesse notre système économique néolibéral. Pourquoi donc, des individus qui évoluent dans des conditions de vie toujours moins sévères que celles présentes dans les pays du Sud, devraient chercher à se détacher de ces multiples services et de ce lien communautaire si réconfortant? Le fait n'est pas de savoir si ce mode de vie est mieux ou pire que celui communément partagé par la plupart des individus de la grande classe moyenne, mais plutôt de nous questionner sur ce que ce système peut apporter comme bénéfices.

Sans vouloir avoir cherché à faire le procès du soutien communautaire, il devenait naturel de chercher à évaluer si ces mesures, au regard des besoins des individus en situation de précarité, n'a pas pour effet de maintenir ces derniers dans leurs conditions plutôt que de les pousser vers l'autonomie¹ – nous songeons ici intuitivement à une autonomie dont ils seraient fort susceptibles de ne pas vouloir. Lorsque l'on observe la panoplie de services qui sont offerts, nous constatons rapidement que tout le nécessaire est couvert par ces services de proximité. Et il ne s'agit pas là d'une critique, car les entretiens ont même révélé que le monde communautaire semble bien plus attrayant, pour des individus vulnérables, que le contexte institutionnel.

Comme nous l'avons démontré par l'une de nos observations (voisine de palier), certains de ces individus soutenus par la Mecque du communautaire parviennent à bien se repositionner. Toutefois, bon nombre d'entre eux sont toujours présents, à la même heure et au même poste, en participant à ce qui devient graduellement comme une « sortie » ou un moment de convivialité. Mais qui sommes-nous pour juger? Qui ne voudrait pas de ce soutien et de ce cercle social étendu? Après tout, certaines lectures sur la solidarité nous rappellent combien une personne pauvre au début du XIXe siècle était fondamentalement moins isolée qu'une personne pauvre au début du XXe siècle. Ces quartiers, à quelque part, n'offrent-ils pas simplement cette même solidarité qui permet aux résidents des

¹ Nous sommes ici tout à fait conscients que cette autonomie peut s'avérer servile et participe d'un cadre néolibéral, qui risque fortement d'inscrire ces individus dans une autonomie relative, ayant pour fondement un emploi à temps plein au salaire minimum et qui vise en fait à maintenir le système et l'entretenir, plutôt que de véritablement assurer l'autonomie de ces individus pour sa valeur intrinsèque.

premiers quartiers de savoir qu'ils ne sont jamais seuls et qu'ils font partie d'une grande famille?

Cependant, comme nous le savons très bien, ces processus de soutien furent mis sur pied pour permettre aux individus ayant abouti dans une situation d'extrême pauvreté, de retrouver un minimum de dignité. « En matière d'emplois réels, le COMSEP aurait créé 200 emplois dans différents domaines, pour un budget qui, combiné à celui d'ECOF, serait de l'ordre de 5 millions de dollars. » (Ulysse & Lesemann, 2007, p. 50). L'ECOF, pour sa part, vise à récupérer les individus qui, même en ayant suivi les formations de COMSEP, peinent à se trouver un emploi. Et derrière ces tentatives d'empowerment, se trouve aussi cette tentation libérale à « réparer » les individus pour les remettre au service du marché.

Cependant, malgré leurs bonnes intentions et les nombreuses tentatives de soutenir les gens peu scolarisés dans leurs tentatives de retrouver une place en société, il nous semble qu'un total de 200 emplois créés pour 5 millions de dollars est un rendement tout de même limité. Ce constat nous pousse d'ailleurs à émettre de nouvelles interrogations : Est-ce que ces systèmes sont réellement efficaces? Est-ce qu'il n'est pas préférable de prévenir ces situations (individus en précarité) plutôt que d'investir autant pour réparer les pots cassés? Est-ce que le changement passera par l'éducation, par le soutien financier individuel, par une plus grande implication du privé ou par une plus grande implication de l'État?

Bref, de nombreuses pistes méritent ici d'être explorées, car le portrait global auquel nous avons jusqu'ici accès, ne laisse pas entendre un grand changement en ce qui a trait aux conditions de précarités des populations sensibles des premiers quartiers de Trois-Rivières. Comme nous voyions sans cesse les mêmes visages présents aux diverses activités, nous avons rapidement constaté que plusieurs jeunes enfants sont laissés à eux-mêmes et que les statistiques découlant de COMSEP et de l'ECOF n'offrent rien de très enthousiasmant, il nous semble impératif de remettre en question cette façon de faire. Ce qui fut révélé jusqu'ici nous permet de rapidement saisir l'ampleur des services offerts en soutien aux résidents des premiers quartiers de Trois-Rivières. Malgré cela, ce que nous cherchions à mieux saisir était plutôt la raison qui fait en sorte que ces individus demeurent dans leur position socioéconomique plutôt que de chercher à quitter ces quartiers.

3.6.4 « Premiers quartiers racontés »

Un volet qui est assurément très intéressant et qui s'est offert à nous de manière inespérée, est celui d'un ouvrage réalisé à même les divers commentaires de certains résidents des premiers quartiers, par la défunte *Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières*. Par leur propre initiative, les responsables de cet organisme avaient fait le choix d'offrir une voix à ces résidents et de permettre à un plus grand public d'entendre ce que ces gens avaient à dire. Comme leurs prises de vue furent privilégiées, elles ont trouvé un sens particulier au sein du présent projet de recherche, alors qu'elles leurs voix nous ont offert une certaine forme de complémentarité au large travail déjà effectué, à partir d'autres textes publiés. Cela fit aussi écho à l'observation participante et aux divers

entretiens réalisés. Dans un tel contexte, un recueil de propos en provenance des principaux concernés est venu s'insérer tout en douceur au sein des autres contenus ayant constitué le corpus de nos écrits.

Certes, il n'a jamais été question d'accéder à des propos exhaustifs ou à une exposition phénoménologique d'une richesse sans précédent, mais il s'agit tout de même d'une autre source qui a pu trouver une légitimité aussi importante que celle atteinte par les autres sources mobilisées pour le projet. Qui plus est, certains des individus qui ont eu la chance de prendre parole dans ce recueil furent parfois présentés lors de l'observation participante. Il devient donc naturel d'y voir ici une certaine forme de cohérence ajoutée, qui offre parfois une double prise de vue sur certains contextes :

Ce recueil de textes et d'images, qui vise à faire connaître les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, est un des nombreux projets initiés par l'organisme. Sous la forme d'anecdotes, de souvenirs ou encore de poèmes, vingt-deux personnes et groupes ont accepté de partager leur histoire. La mixité que l'on retrouve dans cet ouvrage reflète celle de la population : jeunes, personnes ainées, bénévoles, personnes en emploi et retraités se côtoient dans ce recueil qui illustre la richesse de ces quartiers. (La Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières, 2018a, p. 3)

Ce qui est très intéressant de ce commentaire installé en préface de l'ouvrage, est le fait de souligner que ces gens « se côtoient dans ce recueil », mais en fait, ils ne se côtoient pas que dans ce recueil, mais ils cohabitent dans ces mêmes premiers quartiers. Ainsi, lorsque nous pouvons lire certaines descriptions ou voir différentes images, nous assistons à la mise en livre d'autres éléments observés ou mobilisés dans le cadre des divers autres corpus utilisés pour la thèse.

Le fait d'avoir vu les images et d'avoir lu un récit sur la Coopérative d'habitation de Sainte-Marguerite, à la fin de 1944 ou pendant l'année 1948, nous transmit une impression forte de ce que pouvaient être ces quartiers lors d'une époque davantage florissante de la ville. L'idée d'une compétition saine et d'une forte coopération avait encore sa place à cette époque. Les individus seuls, ne l'étaient pas vraiment ou, du moins, ils l'étaient moins qu'ils ont pu l'être pendant la grande crise et avant la mise en place du grand réseau communautaire. Nous avons aussi pu ressentir, comme cela fut mentionné lors de certains entretiens et soulevés dans certaines capsules vidéo, que les ligues sportives municipales apportaient beaucoup à la cohésion entre les citoyens et renforçait les liens de solidarité. Le Parc Victoria et le secteur Sainte-Angèle ont à peine changé, tandis que le récit du Chic Camping Bureau qui fait état d'une grande transformation survenue en 2002 illustre bien à quel point les résidents étaient fiers de leurs quartiers.

Toutefois, nos observations de terrain et les divers entretiens nous ont permis de comprendre pourquoi cette solidarité n'est plus la même, alors que la mobilité des individus est beaucoup plus grande et que le renouvellement constant du voisinage de certains secteurs fait en sorte que l'individualisme prime sur la vie de collectivité. Cela est vrai pour une portion importante des quartiers mais laisse place à une réalité toute autre pour le centre-ville. Cet élément marquant, qui est aussi ressorti lors de quelques entretiens, est la transformation de ce centre-ville ou son délaissé – nous n'utilisons pas ici le terme abandon, de manière intentionnelle – au profit des trois grands centres d'achats qui marquent chacun des trois grands secteurs de la ville (Cap-de-la-Madeleine,

Trois-Rivières et Trois-Rivières Ouest). La vie y semblait riche et l'achalandage bondé. Désormais, il est plutôt question d'un site touristique, non pas au sens historique, loin de là, mais plutôt au sens commercial du terme.

Oui, il y a encore beaucoup de gens pour répondre aux nombreux appels effectués par la municipalité grâce aux nombreuses activités réalisées. Cependant, les gens n'y vont plus pour effectuer leurs emplettes, mais plutôt pour l'important caractère divertissant du centre-ville et ses nombreux bars ou restaurants. La dynamique est ainsi totalement différente et les gens en condition d'itinérance deviennent donc des étrangers face aux nombreux touristes qui occupent le centre-ville. Il en va de même pour la section portant sur la rue Fusey, qui traverse le Cap d'est en ouest.

Au-delà des nombreuses illustrations et courts textes qui font état du dynamisme présent sur la rue Sainte-Cécile, ce passage sur la rue Fusey peut même faire rêver le lecteur à une autre époque et le rendre nostalgique. La rue bondée, où automobiles et piétons s'entremêlent fait fortement contraste avec ce qu'elle est maintenant devenue. Ce que certains qualifient désormais du « bas du Cap » ou du « vieux Cap », de manière hautement péjorative, fait montrer de ce passage forcé vers le sous-prolétariat qui a marqué toute la bordure du Fleuve du Grand Trois-Rivières. Tandis que certains entretiens nous ont incités à nous intéresser aussi à ce secteur, qui accueille désormais les familles et personnes seules qui subissent les contrecoups de la gentrification progressive du centre-ville renouvelé, le segment qui lui fut accordé par cet ouvrage nous a permis de mieux

saisir pourquoi l'attachement à ce secteur peut être plus fort que l'attachement ressenti par les résidents du centre-ville.

D'une part, le centre-ville est plus vieux et a déjà vécu un certain renouvellement – même trop régulier – de sa clientèle résidente. Cela n'est pas tant la réalité du Cap alors que bon nombre de ses citoyens phares y habitent encore à ce jour. D'autre part, le fait qu'il y ait davantage d'espaces verts et de résidences unifamiliales au Cap nous permet de mieux comprendre comment cette vie collective particulièrement animée pourrait reprendre en obtenant un coup de pouce de l'administration en place.

Certes, cet ouvrage fait état des premiers quartiers, mais les textes et les images qui le meublent font aussi montre du fait que ces premiers quartiers sont tout sauf homogènes et qu'il sera important de le rappeler lors de la phase d'analyse. Il est questions des premiers quartiers, mais non pas au sens où plusieurs non-résidents l'entendent, soit des anciens quartiers, quelque peu négligés, où habitent les pauvres et dont on pourrait se passer. Au contraire, il s'agit de quartiers distincts avec des historiques tout à fait singuliers, qui sont habités de nombreuses façons. La vie collective que l'on y trouve est aussi fort différente d'un secteur à l'autre.

3.6.5 Projets du Centre de recherche sociale appliquée (CRSA)

Ce qui s'avère très intéressant avec les nombreux travaux du Centre de recherche sociale appliquée (CRSA), souvent réalisés en collaboration avec l'Université du Québec

en Outaouais (UQO), c'est l'importance accordée aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. D'ailleurs, bon nombre de ces travaux mettent en action les citoyens qui occupent un espace incontournable au sein de notre projet. Ces recherches vont de l'analyse de l'accessibilité aux services, à la compréhension de l'offre de ceux-ci, en passant par les loisirs accessibles pour les résidents et les enjeux relatifs au caractère psychosociologique du logement.

Parmi ces divers projets de recherche, notre attention fut davantage portée vers « Accéder à la propriété. L'expérience de vingt nouveaux propriétaires occupants résidents des premiers quartiers de Trois-Rivières » (St-Germain, Champoux Bouchard, & Milot, 2009), « Évaluation du projet « École citoyenne » » (St-Germain, 2008), « Sur la voie de service en entrée et sortie du marché du travail : parcours de vie entre l'inclusion et la rupture sociale » (St-Germain, 2007), « Les emplois de solidarité. Pratiques d'insertion en emploi des personnes éloignées du marché du travail » (St-Germain, Lesemann, & Ulysse, 2009), « Améliorer l'accessibilité des ressources aux personnes exclues : défis et innovation. Les leçons apprises d'une recherche-action » (St-Germain, 2011), « Que pensent les citoyens sur la participation citoyenne? Recherche exploratoire sur la participation citoyenne avec des résidents et résidentes des premiers quartiers de Trois-Rivières » (Fordin & St-Germain, 2009), « Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières. Ses projets et ses pratiques » (La Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières, 2018b) et « Mémoire populaire et participation citoyenne : les habitants et habitantes des quartiers du district de Marie-de-l'Incarnation à Trois-Rivières se

rappellent et se racontent cinquante ans de leur histoire » (St-Germain & Feretti, 2006).

Bien que plusieurs autres travaux aient pu aborder divers aspects touchant aussi aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, ceux que nous avons ciblé davantage s'inscrivaient de meilleure façon dans les cadres de notre projet et partageaient des préoccupations similaires.

3.6.5.1 Améliorer l'accessibilité pour les exclus. Le projet « Améliorer l'accessibilité des ressources aux personnes exclues : défis et innovation. Les leçons apprises d'une recherche-action » (St-Germain, 2011), correspond d'ailleurs considérablement à certaines intuitions qui ont pu être renforcées par les diverses observations découlant de notre processus d'analyse et de collecte. Parmi les principaux enjeux, que nous pouvions déjà identifier, comme le rapport au logement, à l'environnement et aux services, émergea cette complexité, pour les plus démunis, autant au sens financier qu'aux sens cognitif et affectif, à prendre contact avec les divers intervenants ou simplement parvenir à trouver leur chemin dans cette « Mecque du communautaire ». Comme il y a un important foisonnement d'organismes dans la capitale mauricienne, les points de chute ou les points d'entrée sont nombreux. Toutefois, des personnes en perte relative d'autonomie peinent davantage à s'y retrouver et à obtenir un accès facile et spontané aux ressources.

Dans leur projet, pour lequel quelques 356 personnes furent rencontrées pour la réalisation de 750 rencontres formelles et informelles, Lise St-Germain et Martine Fordin

se sont inspirées des préoccupations de divers intervenantes et intervenants de la Table de santé publique et développement social du Centre de santé et des services sociaux de Trois-Rivières, afin de faire la lumière sur le rapport entre pauvreté et accès aux ressources. Le projet qui cherchait à susciter un meilleur accès aux ressources pour les plus défavorisés s'est donc intéressé au caractère innovant de certaines approches pour entrer en contact avec les gens dans le besoin. Pour y arriver, les chercheuses se sont concentrées sur le quartier Saint-François-d'Assise, situé dans le district de Marie-de-l'Incarnation et celui de Sainte-Famille, situé dans le district De-la-Madeleine.

Malgré des efforts colossaux et une multiplication évidente du nombre d'organismes communautaires, de nombreuses questions demeurent, telles que « Comment les [bénéficiaires] rejoindre différemment? », « Comment faciliter l'entrée des personnes vers l'offre de services? », « Comment susciter le lien de confiance envers les ressources? », « Comment les accompagner vers les ressources et ainsi augmenter leur autonomie? » et « Quel rôle les ressources peuvent jouer pour briser leur isolement et renforcer les réseaux d'entraide? ». Et pour parvenir à entrevoir certaines pistes de solutions pour ces divers enjeux, les chercheuses se sont penchées sur une méthodologie de recherche-action.

Parmi les pistes de solution obtenues, les chercheuses ont identifié la nécessité d'innover afin de créer des contacts plus ouverts, de prendre davantage en compte les milieux et les conditions de vies des plus démunies lors de la planification de l'offre de service, de favoriser les contacts immédiats, directs et personnalisés, en mettant l'accès

sur le travail de terrain, en mettant en place diverses procédures d'accompagnement et, finalement, de chercher à limiter les obstacles et les irritants qui viennent parasiter l'entrée en contact des plus démunis. Une fois ces constats observés, diverses pistes d'action demeurent toutefois à accomplir, alors qu'il faut trouver les meilleurs moyens d'aller à la rencontre des individus, favoriser le travail d'échanges, de références et d'accompagnement, en plus de chercher à développer de petites communautés ou collectivités, afin de recréer les liens sociaux que les plus démunis peuvent avoir perdu. Ces diverses approches faciliteront assurément une plus grande mobilisation des acteurs au sein de leurs propres parcours de réussite.

En ce qui a trait aux divers enjeux identifiés, la nécessité de combler les besoins de base arriva en premier. Ensuite, il était plutôt question d'accéder à un réseau de soutien, assurer la sécurité financière et l'obtention de soutien au niveau de la santé mentale. Le rapport détaillé du projet nous donna d'ailleurs accès à dix entretiens que nous avons pu analyser de nouveau afin de nous les approprier de manière informelle pour notre propre projet, en nous appuyant sur nos grilles, nos catégorisations et nos objectifs. Ce travail important sur certains éléments pouvant préoccuper les plus pauvres, représenta une riche source de données pour notre projet. Son apport sur les enjeux de services de proximité, de lutte à la pauvreté, de mixité sociale, de diversité économique et de participation communautaire (St-Germain & Milot, 2014) bonifia considérablement notre réflexion.

3.6.5.2 La Démarche. Dans le cas du projet collectif intitulé « Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières. Ses projets et ses pratiques » (La Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières, 2018b), le volet le plus intéressant fut assurément l'apport informatif proposé. Les divers projets structurants mis de l'avant par la défunte Démarche ainsi que sa mission y sont identifiés. Les quartiers où elle opérait sont les mêmes que ceux visés par notre propre recherche ainsi que quelques autres : Notre-Dame, Sainte-Cécile, Saint-Eugène, Sainte-Famille, Saint-François-d'Assise, Saint-Gabriel-Archange, Saint-Lazare, Sainte-Madeleine, Sainte-Marguerite (partie est), Saint-Philippe et Saint-Sacrement (partie sud).

Ce récapitulatif des actions de la Démarche propose une synthèse des différentes réalisations effectuées, telles que Les vélos de quartier, La Société immobilière communautaire des premiers quartiers, Les jardins communautaires, La Grande fête de l'entraide et La maison de quartier Saint-Philippe et le local de quartier du secteur Cap. Un segment davantage significatif en explications est accordé à la description du Bulletin Communautaire de Quartier et à la Société immobilière communautaire. Il nous fut donc possible d'en apprendre davantage sur les bénéfices ayant pu découler de la mise sur pieds de ces diverses actions. En ce sens, le Bulletin a suffi à produire un lien essentiel entre les divers acteurs du milieu, les citoyens et les organismes.

Pour sa part, la Société immobilière communautaire, par son apport et son soutien financier aux locataires désireux d'accéder à la propriété, a permis à bon nombre de

résidents de non seulement s'insérer et de s'épanouir dans leur milieu, mais aussi de se responsabiliser par rapport à leur devenir. Une fois de tels éléments mis en dialogue avec diverses observations pouvant découler de nos entretiens formels, il nous semblait de plus en plus évident qu'un volet propre à la psychologie sociale de l'environnement, allait émerger dans notre phase plus approfondie de l'analyse. Le rapport à son milieu semblait déterminant pour le développement individuel et les bons, comme les mauvais coups du secteur Le Rochon (Adélard-Dugré) et du centre-ville, nous ont permis d'entrevoir d'intéressantes pistes de solutions pour collaborer à la dynamique de ces quartiers.

3.6.5.3 Une histoire de solidarité. Dans le cadre du projet « Mémoire populaire et participation citoyenne : les habitants et habitantes des quartiers du district de Marie-de-l'Incarnation à Trois-Rivières se rappellent et se racontent cinquante ans de leur histoire » (St-Germain & Feretti, 2006), les textes sur les panneaux historiques d'interprétation, tous répertoriés en annexe non pas de notre thèse, mais du projet dont nous discutons, furent particulièrement intéressants. Cela nous a permis de nous replonger dans la dynamique de ce que furent les premiers quartiers lors de leur période d'effervescence, avant de nous introduire progressivement dans ce que nous pourrions qualifier de période de déclin.

Une telle prise de vue sur l'histoire de ces premiers quartiers nous a permis de replacer, sur ce récit historique produit par les citoyens, les divers événements obtenus lors de nos entretiens formels, mais aussi lors des entretiens que nous avons été en mesure d'obtenir via différents autres projets de recherche. La force des coopératives d'habitation

qui fut régulièrement soulevée lors des divers entretiens que nous avons tenus, s'inscrit, elle aussi, en phase avec ce nouveau volet en psychologie sociale de l'environnement qui est devenu un fait marquant ayant pu émerger de notre projet.

En outre, on a pu y découvrir le récit de ces communautés ouvrières, qui regroupées en collectivités, pour avoir une plus grande proximité avec leurs emplois, ont eu un effet structurant et hautement significatif sur le développement des individus en rapport avec leur milieu. L'importance du catholicisme y est aussi bien mentionnée et cela est aussi vrai pour les églises anglophones catholiques ou protestantes. L'importance des commerces de proximité et l'apparition de La Société Saint-Vincent-de-Paul faisaient partie de la vie des premiers quartiers, au tournant des années 1940-1970.

Les loisirs, la formation de jeunes chrétiens engagés, les salles culturelles, les Scouts et les jeux organisés faisaient tous partie de ce qui pouvait mobiliser les plus jeunes et déjà les inscrire au sein de la grande collectivité ouvrière. Cette forme de famille élargie contraste d'ailleurs de manière importante avec ce qu'il est désormais possible d'observer au sein des premiers quartiers, alors qu'on dénombre une part importante d'individus vivants seuls et que, d'autre part, il n'est pas rare de voir de jeunes enfants errer dans les parcs, sans surveillance parentale. Cette première phase historique se conclut d'ailleurs avec une mise en évidence du rôle des Coopératives de logement, de l'épargne via les caisses populaires et du rôle social et communautaire de celles-ci et, de manière significative, sur la montée des groupes de femmes et de la prise de parole de ces dernières.

La présence de cette « montée » du rôle des femmes sur la place publique se voulait « significative », puisqu'elle a marqué le changement important de ces pionnières, en lançant les premiers jalons de ce qui, elles ignoraient probablement, allait donner son essor au milieu communautaire. Ce sont d'ailleurs les actions de ces pionnières qui ont rendu possible la récupération des services délaissés par l'Église, les entreprises et les caisses populaires. Dans plusieurs cas, ces femmes en vinrent même à récupérer le rôle de « pourvoyeur » au sein de la famille, alors que de nombreux hommes se sont retrouvés sans emploi, à la suite des ajustements structurels de l'emploi de premier degré.

C'est ainsi que la période des années 1970-1985 questionnait davantage les conditions de vie, la défense des droits sociaux, l'amélioration des districts, l'entraide et la mobilisation pour les emplois. Jamais auparavant, du moins depuis la période contemporaine, la ville n'avait pu connaître de tels bouleversements. Et en fait, ces bouleversements furent contributifs au caractère hautement historique de ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Les jardins communautaires, les comités de regroupement d'organismes, les alternatives jeunesse et les centres communautaires ont pu permettre à bon nombre de jeunes et de moins jeunes, de se sortir de l'isolement et parfois même de la pauvreté.

La période suivante, comme nous l'avons déjà mentionné à quelques reprises dans notre projet, a fait état du mouvement de solidarité, de la prolifération des services et des organismes, sous le thème de la mobilisation, de la « prise en main » et de l'empowerment.

Il fut question de revitalisation, de renaissance et de cette tentative d'oublier le passé trouble des quartiers, pour en proposer une réappropriation au regard de perspectives renouvelées.

3.6.5.4 École citoyenne. D'autre part, le « Rapport évaluatif du projet pilote « École citoyenne » » (St-Germain, 2008) a pu nous en apprendre davantage sur les mesures entreprises pour favoriser « la réussite scolaire des enfants provenant de milieux défavorisés ». Ce projet visait entre autres à permettre aux parents peu scolarisés de soutenir leurs enfants en obtenant davantage de moyens pour accompagner la réussite de leurs enfants. La mobilisation de divers acteurs avait pour objectif de lutter pour la réduction de la pauvreté et limiter sa reconduction intergénérationnelle. Les parents peu scolarisés ou analphabètes étaient donc principalement visés, alors qu'un recouplement entre les élèves à risque et les familles les plus démunies était effectué, au sein de la Commission scolaire du Chemin-du-Roy.

Plusieurs caractéristiques observées, au niveau des familles, ont fait écho à ce que nous avons pu observer sur le terrain ou à ce qui nous fut récité lors des entretiens formels et informels. Pensons à l'isolement, aux faibles ressources, à une certaine difficulté à s'introduire au niveau des services et à bien en saisir tous les rouages, en plus du fait que pour plusieurs, les réseaux sociaux sont soit considérablement effrités ou simplement inexistants. Il y semble transparaître une forme de sentiment de l'un contre tous, qui doit ériger les multiples barrières en une insurmontable muraille pour certains. Imaginons un

peu des déplacements difficiles, l'incapacité à payer les factures ou la difficulté à organiser les journées ou à obtenir les ressources de base. Dans un tel contexte, la part majeure de leur énergie se retrouvait engagée dans la recherche de solutions, plutôt que dans l'optimisation de leurs conditions de vie et du soutien adéquat envers leur progéniture.

Déjà, l'échantillon mobilisé parlait de lui-même, alors que la lourdeur des problématiques soulevées en ce qui a trait aux divers profils illustrait d'entrée de jeu la difficulté à tout régler par la simple éducation populaire ou éducation continue pour les adultes. Oui, il est possible d'outiller les gens, mais il est plus difficile d'envisager de manière réelle et juste ce qu'il peut rester au quotidien des apprentissages faits en conditions de précarité. Nous reconnaissons tous les difficultés pour des jeunes élèves à bien apprendre en classe, lorsqu'ils ne sont pas bien alimentés, lorsqu'ils ne disposent pas des mêmes ressources que les autres élèves ou lorsqu'ils se retrouvent à habiter des milieux dysfonctionnels. Et bien il semble impératif que les adultes, qui ont en plus la charge familiale à porter et non seulement leur charge individuelle, sont en droit de peiner à apprendre quoi que ce soit lorsqu'eux aussi sont sous-alimentés, lorsqu'ils ont une multitude de préoccupations autres et lorsque leur quotidien repose sur un fil.

En mettant l'accent sur l'éducation populaire, le projet cherchait, par l'entremise de plusieurs activités variées, à favoriser l'apprentissage de l'autonomie, mais aussi l'apprentissage de divers contenus. Il y a donc un mélange d'activités entre l'aide aux devoirs, l'apprentissage informatique, le développement des compétences parentales et

plusieurs autres. Mais une fois ces diverses compétences énumérées, ce qui devenait fort intéressant était la mobilisation des divers organismes qui fut possible. Outre COMSEP, Les Centres Jeunesse, Le CSSS (Ancien Acronyme pour les nouveaux CISSS), le Regroupement des cuisines collectives de Francheville (RCCF), Emploi Québec et le CPE Cheval Sautoir (Les responsables font d'ailleurs partie des gens rencontrés pour diverses entrevues formelles et informelles) furent partenaires du projet.

Une telle mobilisation fait montrer des sensibilités qui sont partagées par les divers acteurs qui opèrent au sein de ces premiers quartiers. Non seulement, ils ont un rôle effectif par les actions qu'ils prennent, mais ils demeurent sensibles au développement continu des individus. Étrangement, le développement est trop souvent perçu comme quelque chose de fortement stratifié, cloisonné, qui semble s'arrêter quelque part dans le temps, pendant la vie d'un individu. Comme si une fois l'âge adulte atteint, l'individu cessait d'évoluer. Cela nous offrit d'ailleurs une piste d'analyse sur laquelle nous reviendrons, en ce qui a trait à cette nécessité d'accueillir les personnes là où elles sont dans leur développement. Sans cela, la lutte pour l'amélioration des conditions de vie risque de demeurer veine et la roue, elle, pourrait tourner sans cesse et nous mener vers une régression à l'infini. Non seulement, prendre en charge les plus jeunes est intéressant, mais s'intéresser au devenir des adultes et prendre en considération leur propre influence sur les générations futures s'avère incontournable.

Il y a toujours une forme de contamination, positive ou négative, par la proximité et par l'exemple qui s'opère. Au-delà de la fonction évaluative du projet et des données fines recueillies, les faits saillants qui nous informent sur le portrait des familles nous ont semblés fort intéressants : le nombre moyen d'enfants par famille (2,88), le fait que les deux tiers des mères soient monoparentales et n'aient pas complété le secondaire, en plus du fait que toutes les participantes obtiennent des revenus découlant de l'aide sociale, nous donnent une bonne prise de vue sur ce qui est régulièrement rencontré comme contexte familial au sein de ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Dans plusieurs cas, les entretiens formels et informels de notre projet, en ce qui a trait du moins aux entretiens réalisés avec des résidents, mirent en scène des mères avec ces mêmes caractéristiques.

Parmi les éléments les plus intéressants observés par ce processus, le caractère hétérogène et les diverses sensibilités qui obligèrent la réorganisation constante des interventions furent marquants. Toutefois, le récit du cheminement de ces mères en processus de réinsertion professionnelle par le biais d'une rééducation citoyenne nous a permis de comprendre qu'il n'est pas impossible, malgré cette riche complexité des profils, d'obtenir d'intéressants résultats. L'importance pour ces mères de structurer leur quotidien exemplifie aussi le caractère parfois éclaté et désorganisé de leur environnement familial. En plus de toutes les autres difficultés identifiées plus haut, imaginez les difficultés que peuvent rencontrer leurs enfants face à leur parcours scolaire, si l'organisation de leur milieu se veut chancelante.

Au-delà du fait que le cheminement des enfants fut considérablement amélioré, au-delà du fait que les mères ont pu grandement améliorer leurs compétences parentales et développer des relations davantage harmonieuses avec leurs enfants, nous avons principalement retenu de ce projet de recherche que le passage de la pauvreté à un niveau de vie plus avantageux est bien évidemment multifactoriel. Il ne suffit pas de se scolariser, il ne suffit pas de détenir des revenus considérables, mais il est plutôt question d'un travail constant qui doit être effectué sur plusieurs plans. Déjà, par cette simple observation des processus et des résultats découlant de ce projet, nous avons vu poindre l'importance du rapport écologique au développement des individus. Il faut donc travailler sur le rapport familial, mais aussi sur le rapport aux « autres » et sur le lien parent-enfant. Il faut travailler à améliorer le rapport à l'école chez les plus jeunes, mais il faut aussi effectuer ce même travail avec les adultes. C'est par de multiples prises de vue que nous parviendrons tous, collectivement, à mieux saisir les enjeux fondamentaux qui participent à la qualification des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

3.6.5.5 Accéder à la propriété. *Accéder à la propriété. L'expérience de vingt nouveaux propriétaires occupants résidents des premiers quartiers de Trois-Rivières* (St-Germain, Champoux Bouchard et al., 2009) se veut l'un des projets qui nous a semblé le plus intéressant. Alors que nous aurions pu être portés au départ à y accorder moins d'attention, le glissement de la thèse vers une analyse des enjeux de la psychosociologie de l'environnement est venu donner un intérêt renouvelé à ce projet sur « L'expérience de 20 nouveaux propriétaires occupants résidants des premiers quartiers de Trois-Rivières. »

Bien évidemment, le rapport de recherche nous a permis de bien saisir la mécanique qui permet à des individus en contexte de vulnérabilité d'accéder au premier achat d'une propriété. Il est possible d'en apprendre davantage sur la société immobilière communautaire des premiers quartiers, alors qu'ils sont en mesure de couvrir la mise de fonds pour les résidents qui n'en n'ont pas les moyens. Cette mise de fonds constitue d'ailleurs souvent l'une des épines qui empêchent les jeunes familles d'accéder à la propriété.

À une certaine époque, comme cela nous fut mentionné lors de divers entretiens et fut soulevé au sein d'autres projets mobilisés dans cette thèse, les Caisses populaires Desjardins occupaient ce rôle de pourvoyeur de mise de fonds pour les moins nantis. En revanche, au-delà de cette mécanique qui est assurément fort intéressante, c'est tout ce qui est implicite au fait de s'engager pour l'achat d'une propriété et qui est mentionné par le projet, qui devenait captivant. Tel que mentionné plus haut, un glissement vers la psychologie sociale de l'environnement s'est opéré par l'émergence de nouveaux impératifs découlant de notre recherche. Dans un tel cadre, les informations accessibles via ce projet sur la propriété se sont avérées des plus pertinentes. L'effet structurant pouvant découler de l'engagement envers la propriété fut inspirant et prometteur pour entrevoir certaines pistes de solution nous permettant de réfléchir la dynamique des premiers quartiers d'une manière renouvelée.

Tous ces appels à « actualiser un rêve plus ou moins accessible », « améliorer sa qualité de vie et ses conditions de vie » et « saisir une occasion, un contexte, une opportunité », permet aux citoyens de s'adapter aux imprévus, développer de nouveaux apprentissages et assumer de nouvelles responsabilités. (St-Germain, Champoux Bouchard et al., 2009). Face aux divers imprévus, comme « la gestion d'un nouveau budget, les travaux de réparation et de rénovation et dans le cas d'achat de duplex, les travaux des logements des locataires et la gestion des locataires » (St-Germain, Champoux Bouchard et al., 2009, p. 2), ces nouveaux propriétaires se découvrent de nouvelles compétences ou, en quelque sorte, découvrent des compétences qu'ils portaient en eux, mais qu'ils n'avaient jamais eu l'opportunité d'actualiser.

En corolaire à une certaine augmentation de pression et de stress, face à ces nouvelles responsabilités, les propriétaires concernés par l'étude ont tout de même ressenti un plus grand pouvoir et une plus grande autonomie. Le fait d'aménager un espace de manière autonome, sans requête à un autre propriétaire, d'aménager une cour, un garage, un jardin, semble pour la plupart leur avoir permis de grandir en tant qu'être autonome, responsable et libre de ses propres délibérations et décisions. Une telle opportunité, au regard des commentaires mobilisés par le projet, semble permettre aux individus de poursuivre leur développement et de se réconcilier avec des objectifs que la plupart des jeunes enfants, avant de faire face à la fatalité de leur trajectoire de vie, portent en eux.

Un autre volet très intéressant qui émergea de ce projet, fut le rapport entretenu, par ces résidents, avec les premiers quartiers. Certes, ils s'y sentent chez eux et, dans plusieurs cas, l'accès à une propriété leur permet de s'implanter solidement et de demeurer dans ces quartiers qui les ont vus grandir :

Leur vie s'organise autour de leur réseau social, de leur famille habitant à proximité, des fêtes de quartier et des événements ponctuels dans les parcs. En général, c'est avec satisfaction qu'ils observent leur quartier se modifier, s'améliorer et qu'ils voient venir s'installer des familles, des immigrants, des nouveaux commerces, etc. Pour les personnes ayant toujours vécu dans les premiers quartiers, l'accès à la propriété est vécu comme une appropriation de leur milieu de vie, une appropriation d'un territoire d'appartenance. (St-Germain, Champoux Bouchard et al., 2009, p. 5)

En fait, cette possibilité de s'implanter et demeurer au sein de leurs quartiers d'origine participe grandement à cette incroyable dynamique qui fait aussi la renommée de ces quartiers. Tout comme ces résidents, nous sommes désormais en mesure d'affirmer qu'y retourner nous permet de nous sentir chez-soi. La mobilisation citoyenne est telle que cette dynamique, cette vie, ces gens qui circulent à toutes heures de la journée, ces enfants laissés sans surveillance, apportent quelque chose que l'on ne retrouve dans aucun autre secteur de la ville. Au regard des éléments qui participent à cette dynamique, le reste de la ville peut même sembler « fade », inerte, froid et tout simplement banal.

Et pourtant, alors que ce projet de recherche a permis de contribuer à notre compréhension de la dynamique des premiers quartiers, en plus d'alimenter la réflexion sur des pistes d'action futures, la perception générale des premiers quartiers, par les non-résidents, oscille bien souvent entre ignorance et indifférence. Soit on connaît et reconnaît

cette dynamique, sans toutefois souhaiter y être associé ou, encore, on ignore totalement ce que ces quartiers sont devenus avec le temps et on imagine encore les tensions, voire les violences qui y sévissaient lors des échanges pointus entre clans familiaux, à la période industrielle et à son déclin. Heureusement, grâce à de tels projets et grâce à des projets comme celui porté par la thèse, la vitalité des premiers quartiers gagne en reconnaissance et en compréhension.

3.6.5.6 Intégration au marché de l'emploi. Ensuite, quelques travaux comme, entre autres, le projet « Les emplois de solidarité. Pratiques d'insertion en emploi des personnes éloignées du marché du travail » (St-Germain, Lesemann et al., 2009) et « Sur la voie de service, en entrée et sortie du marché du travail : parcours de vie entre l'inclusion et la rupture sociale » (St-Germain, 2007), nous ont offert une prise de vue très sensible et immersive de cet univers qui sépare les plus démunis du marché de l'emploi. En fait, il devient dans plusieurs cas simplement question de l'opposition entre diverses formes de langages. Cela nous a permis de réaliser que ce qu'il manque fort probablement, entre les employeurs et les personnes défavorisés, est une forme d'interprète pour lier les narratives.

Comment peuvent-ils, s'ils sont faiblement outillés comme nous avons pu le percevoir à travers les observations compilées des projets précédemment identifiés, comprendre les codes du marché de l'emploi. Aujourd'hui, les entretiens pour l'obtention sont si complexes qu'ils suffisent à faire de la gestion des ressources humaines une science qui est enseignée dans les plus hautes sphères du milieu académique. Ironiquement, vous

vous retrouvez, d'une part, avec des gens hyper qualifiés en détection de personnel et, d'autre part, vous avez des individus qui, parfois, peinent à lire ou écrire, qui peuvent avoir des habitudes de vie peu conformes à certains standards, mais qui peuvent se retrouver en compétition avec des jeunes diplômés qui ont été hautement « briefés » pour l'obtention d'un même poste. Ensuite, on ose affirmer qu'il est malheureux, mais qu'il est difficile de procéder à l'embauche des moins nantis, par leur inadéquation au poste.

Dans de telles circonstances, le marché de l'emploi devient autoréférentiel et exclut de facto les personnes qui, par leurs parcours ou leurs trajectoires de vie chargées, se sont soudainement retrouvées en marge de cet univers. Toutefois, comment s'y réintroduire? Pour ces plus défavorisés, reprendre le travail correspond pratiquement à retrouver sa place au sein d'une autoroute bondée, à l'heure de pointe des plus grandes artères, après s'être arrêté en marge de la route pour remplacer une crevaison par une roue de secours trop étroite. Le coût et, surtout, les risques, leur semblent très élevés et parfois même insurmontables. Ils n'ont tout simplement pas une vitesse de croisière suffisante pour leur permettre de reprendre leur voie en douceur.

Dans le cadre du projet de recherche sur l'expérience *Les emplois de solidarité. Pratiques d'insertion en emploi des personnes éloignées du marché du travail* (St-Germain, Lesemann et al., 2009), ce qui fut intéressant, et qui pouvait faire écho à notre propre projet de recherche, est cette qualification d'« inemployables » attribuée aux populations en situation de pauvreté. Le projet s'est intéressé à une importante cohorte de ces personnes

dites non récupérables, qui sont pourtant parvenues à se maintenir en emploi sur de longues périodes. Ce projet a donc mis en lumière un certain paradoxe ou, du moins, il nous a permis de constater la relativité avec laquelle il nous faut considérer ces catégorisations larges des différents types d'individus aptes au travail. Ironiquement, nous savons que ce sont ces mêmes catégories qui sont utilisées au sein des administrations publiques afin d'établir, clarifier et même peaufiner les divers programmes de soutien.

Le projet questionne donc les facteurs qui ont pu permettre à ces personnes pourtant disqualifiées d'entrée de jeu, de maintenir leur emploi, en plus de chercher à faire la lumière sur les composantes inhérentes à ces trajectoires de vie qui ont pu leur permettre de développer une certaine capacité d'adaptation face aux requêtes des employeurs. Ce projet remet donc en question certains aprioris que nous entretenons, à titre de société, sur les conditions intrinsèques et extrinsèques qui peuvent permettre à un individu d'assurer sa stabilité en emploi. La participation des employeurs au projet permet de mieux comprendre le caractère dialectique de ce processus de maintien, alors qu'il faut bien évidemment une ouverture des employeurs face aux difficultés d'adaptation de certains employés, en plus d'un dévouement certain pour une forme d'accompagnement à l'emploi.

Cette recherche exploratoire a donc permis de documenter les effets du projet ou de l'expérience sur la participation des différents acteurs (employeurs, collègues, employés cibles), leur niveau de mobilisation, les effets structurants sur les trajectoires de vie des

individus concernés et l'illustration des processus structurant l'accompagnement en emploi. Comme dans le cadre du projet précédent, qui visait la scolarisation des familles et des mères monoparentales, la clientèle mobilisée pour celui sur l'emploi s'apparente en tous points à celle que nous avons pu rencontrer pendant notre observation participante ou qui nous fut décrite lors des divers entretiens formels et informels. Ils devaient répondre à au moins quatre des cinq critères suivants : Une durée cumulative à l'aide sociale supérieure ou égale à quatre ans; Une absence prolongée du marché du travail; Le fait d'avoir 45 ans et plus; Une scolarité inconnue ou inférieure à la quatrième année du secondaire; Le fait d'être famille monoparentale. Parmi ces critères, on retrouve encore une fois cette idée de monoparentalité avec toute la charge qui l'accompagne. D'autre part, l'âge de 45 ans et plus correspond aussi à une importante part de la population sans emploi qui réside dans ces premiers quartiers, qui furent les victimes, comme nous l'avons illustré, de la chute du mouvement manufacturier. Trop d'entre eux n'ont pu retrouver un emploi dans leur domaine.

Sans condition particulière ou contrainte sévère à l'emploi, ces personnes qui furent mobilisées par le projet font partie de ce que Beauvais (2001) a pu qualifier de « population frontière ». En quelque sorte, ils tombent entre les mailles du filet social. Le projet a toutefois bien tenu compte de cette situation propre aux individus mobilisés, alors qu'une période de 8 semaines de préparation et de formation fut offerte, en plus d'une entrée progressive en emploi à un niveau de 21 heures par semaines pendant les 6 premiers mois. Bien évidemment, les individus en recherche d'emploi ne bénéficient

habituellement pas de ce genre de « mesures adaptées » qui facilitent la transition et qui, au regard du projet, semblent apporter des résultats significatifs. Il y a peut-être une leçon à retenir en ce qui a trait aux réflexions que nous devrions socialement entretenir sur nos méthodes de réinsertion en emploi ou, encore, de réinsertion en milieu scolaire pour les plus démunis.

Une prise de vue vraiment sensible qui découle de ce projet provient des nombreux extraits d'entretiens ou d'échanges pendant lesquels employés et employeurs sont en mesure de partager leurs réactions et leurs sentiments relativement à cette collaboration. Le fait d'être reconnus et de ne plus être instantanément discriminés représente beaucoup pour ces chercheurs d'emploi :

Avoir un emploi c'est être dégagé de la honte de l'aide sociale...qu'est-ce que tu fais dans la vie...maudite question, je suis à l'aide sociale, on n'a pas vraiment le goût de montrer ça aux autres, là je suis libéré, je me sens un être humain normal, je suis enfin dégagé de l'identité BS, on finit par ressembler et s'identifier à ce que les gens disent de nous...là je suis un travailleur qui gagne son chèque avec un vrai emploi... » (St-Germain, Lesemann et al., 2009, p. 7)

Le rapport phénoménologique à la reconnaissance n'a pas de prix, dans le cœur de ces gens trop souvent laissés pour compte. Par ce projet d'insertion ils sont en mesure de retrouver la dignité à laquelle ils aspiraient avant que leur trajectoire de vie ne les en éloigne. D'ailleurs, le principal objectif réalisé par le projet fut identifié comme la transformation identitaire des prestataires :

[...] il voulait faire quelque chose de sa vie après une longue période difficile à cause d'un problème d'alcool... je vois l'évolution... au début il ne parlait pas à personne... ne participait à rien, ne regardait pas les gens... moi c'est un monsieur qui buvait... qui a été malade... qui a arrêté de boire... qui ne parlait au gens, il faisait le tour la tête baissée. Maintenant il va au client... au point de vue socialité, il a changé... À nos petits soupers... au début il ne venait pas... maintenant il vient... il s'est fait des amis... aujourd'hui il parle à tout le monde, il ne manque pas, n'arrive pas en retard, il est assidu, toujours là. (St-Germain, Lesemann et al., 2009, p. 35)

Ce rapport de force transformationnel qui découle du retour en emploi s'apparente grandement à ce qui fut identifié au niveau de l'achat d'une première propriété ou, dans le cadre des mères monoparentales, pour le retour en milieu académique. Ils ont enfin pu se détacher de l'étiquette d'assistance qui leur colle à la peau. La force du processus ne semble faire aucun doute :

[...] moi j'ai remarqué que la personne est fière de porter un uniforme... de sortir dehors avec l'uniforme, c'est valorisant pour elle, elle donne une image de travailleur, son uniforme fait qu'elle fait partie du groupe... c'est positif pour elle, elle dit que sa famille est fière...[...] on les voit se transformer avec ce projet, ils changent de comportement, de style de vie, ils s'habillent autrement, se font coiffer, ils sont plus fiers d'eux-mêmes, plus sûrs d'eux... même ici quand ils viennent à COMSEP, les autres les remarquent... (St-Germain, Lesemann et al., 2009, p. 37)

Cette réinsertion en emploi leur donne un nouvel espoir de dépasser la fragilité et la complexité des situations familiales dans lesquelles ils vivent, les problématiques spécifiques et de multi problématiques, les facteurs liés aux privations en lien avec l'environnement des milieux de vie et les autres contraintes personnelles. Certes, l'accompagnement y est pour beaucoup, mais c'est principalement la reconnaissance qui semble endosser le rôle de pivot permettant à ces individus de reprendre leur dignité en main. Et les constats sont similaires pour un autre projet comme *Sur la voie de service, en*

entrée et sortie du marché du travail : parcours de vie entre l'inclusion et la rupture sociale (St-Germain, 2007).

Finalement, peu importe les projets auxquels nous pourrions nous intéresser, ils ont tous pu confirmer les constats découlant de nos observations participantes et des récits obtenus lors des entretiens formels et informels. Il nous a semblé y avoir en ce sens une certaine saturation des données, alors que certains éléments deviennent progressivement vraiment évidents. Et que ce ne soit en lien avec le retour à l'école, le retour au travail ou l'achat d'une première propriété, tout semble reposer sur le développement de compétences nouvelles pour ces résidents des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

3.6.6 Trajectoires de recours à l'aide alimentaire

Dans leur rapport intitulé « Citoyens, bénéficiaires et exclus : usages sociaux et modes de distribution de l'aide alimentaire dans deux régions du Québec : la Mauricie et l'Estrie » (2000), Paul Sabourin, Roch Hurtubise et Josée Lacourse ont accordé une place importante aux trajectoires de vie qui mènent les gens en situation de pauvreté vers l'utilisation des banques alimentaires. Comme notre objet de recherche visait la description des rapports sociaux vécus dans le contexte des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières et que la théorie du parcours de vie, qui cherche à mettre en évidence les diverses trajectoires individuelles, nous a considérablement interpellés, nous ne pouvions négliger un tel apport pour notre projet.

Au sein de cet exhaustif rapport auquel nous ne pourrions bien évidemment pas rendre justice, les éléments les plus pertinents qui ont pu attirer notre attention furent les trajectoires des usagers, la construction des relations sociales dans le contexte du recours au soutien à l'alimentation, ainsi que le développement des réseaux et l'apport de l'aide alimentaire comme activité de resocialisation. Par l'exploration des données relatives à ces cinq principaux thèmes, nous fûmes en mesure de corroborer certaines informations déjà mises en évidence par notre projet ou, encore, de constater l'émergence de nouvelles caractéristiques, de nouvelles prises de vue ou de nouvelles données.

3.6.6.1 Déracinement et trajectoires des usagers. En mettant en lumière ce rapport entre les résidents vulnérables et leur milieu, selon le point des concernés eux-mêmes, le rapport rend compte de la nécessité pour les bénéficiaires de justifier leur situation pour obtenir un accès à ce droit de base que représente le fait de se nourrir. Le fait de focaliser leur attention sur le rapport aux banques alimentaires plutôt que de s'intéresser aux autres sphères de la vie des citoyens démunis a eu pour effet de générer, comme cela fut le cas avec l'étude de Gérald Doré, une grande ouverture de la part des participants. Certes, les entretiens réalisés tendaient à dériver sur les conditions de vie et l'organisation domestique, qui sont pour la plupart du temps défaillants, mais un autre élément fit surface et il correspond tout à fait aux éléments identifiés par notre propre projet :

En fait, l'étude de l'appropriation sociale de l'aide alimentaire montre l'émergence d'une économie de la pauvreté constituée de groupes sociaux différenciés de par leur [sic] expériences sociales antérieures. Mais ces groupes sociaux différenciés ont comme élément commun de faire face, selon des

modalités différentes, aux deux processus sociaux majeurs que nous avons identifiés, soit la transformation des rapports de domination économique du marché et la transformation des relations de parenté et d'alliance qui forment la vie familiale. [...] Ce que soulève ce constat à propos du rapport à la pauvreté aujourd'hui peut se résumer dans la question suivante : malgré la diversité des trajectoires sociales, l'activité d'aide alimentaire est-il un lieu où se constitue et se transmet une commune humanité? (Sabourin et al., 2000, p. 115)

Certes, le « aujourd’hui » identifié par les auteurs faisait référence à une période qui date déjà de près de vingt ans. Or, nous savons que nos rapports socioéconomiques, en Occident, ont beaucoup évolué depuis cette période. Toutefois, l'idée d'une commune compréhension du rapport aux quartiers sous-industrialisés ne semble pas faire défaut, puisque nous l'avons-nous-mêmes identifiée lors de nos analyses primaires. En fait, cette commune compréhension de la vulnérabilité nous a souvent permis de réorienter nos entretiens au regard des pistes offertes par les premiers individus mobilisés. Notre observation participante allait d'ailleurs elle aussi en ce sens, alors que l'esprit de communauté que nous avons pu observer faisait montre d'une réelle compréhension commune et, même, d'un partage des trajectoires :

Tout le monde se connaît. J'ai besoin d'un électricien, je demande au parent d'un tel. Je veux des trucs de jardinage, j'ai une mère qui est prête à nous aider. Je pense à [untel] dont je prends en charge les enfants, bin je me suis occupé de lui quand il était petit. Le père d'un tel autre était ici quand moi j'étais petite. C'est ça qui fait la force de ce qu'on vit ici. C'est le « ensemble » qui fait qu'on est plus fort.
(Entretien formel)

Cette cohésion a toutefois comme corollaire de ne pas pouvoir être appréhendée par des schémas explicatifs individualisant. Comme les trajectoires sont partagées et récurrentes, il est question d'appauvrissement intergénérationnel, mais aussi

d'appauvrissement découlant de transitions familiales. Même les problèmes de santé ou les problèmes professionnels des uns peuvent avoir, étant donné la proximité entre les individus, des impacts sur les autres. Le constat est celui selon lequel le construit collectif partagé, va d'écho en écho et affecte toute la communauté. Il y a généralement du soutien, mais aussi des blessures collectives qui teintent la perception des membres du collectif, ici entendu comme la communauté propre à un secteur et qui participe aux mêmes activités, au sein des mêmes organismes.

Et c'est ce même esprit de collectivité qui a toutefois pour effet de rendre le recours à l'aide alimentaire moins ostracisant que ne pouvait l'être la demande faite au curé, qui remonte aux époques précédentes ou toute autre forme de demande effectuée à l'endroit des diverses institutions. Le partage collectif des tâches a donc comme effet bénéfique de non seulement apporter davantage de reconnaissance entre les individus, qui ne sont plus perçus que comme des agents économiques, mais plutôt des membres d'une grande famille étendue. Cela a d'ailleurs pour effet de développer de nouvelles aptitudes à la socialisation, mais aussi de développer de nouvelles compétences qui sont apprises par diverses charges de bénévolat et diverses démarches d'activation.

Ce qu'est venu toutefois illustrer cette étude sur le recours aux banques alimentaires, est l'absence de réseau familial étendu ou des relations dans cette famille qui permettraient d'assembler des ressources pour ces personnes en difficultés. (Sabourin et al., 2000). Ce constat semblait partagé par la plupart des usagers qui n'avaient d'autre choix que de

chercher à dépasser leur solitude pour survivre. C'est par cette démarche de resocialisation qu'ils sont parvenus à s'intégrer au sein de ces nouvelles familles que représentent les communautés défavorisées. Mais pour y parvenir, les individus ont tout de même dû procéder à la reconstruction des catégories qu'ils associaient eux-mêmes au recours des banques alimentaires :

En somme, même lorsque les personnes sont en contact avec le milieu de l'aide alimentaire, le recours à l'aide et l'inscription qu'elle implique dans cet espace de pauvreté sont source de tensions importantes relatives notamment, comme ici, à l'identité publique (petits salariés et pauvres), au caractère problématique des relations familiales (crainte du suicide d'un conjoint) et au statut précaire dans la sélection sociale qu'opère le marché du travail. (Sabourin et al., 2000, p. 121)

Très souvent, ce n'est que lorsque leurs enfants n'auront plus le strict minimum que certaines personnes feront le choix de recourir aux banques alimentaires. Il y a une forte réticence à utiliser ce service de « dernière ligne », alors qu'il vient confirmer à l'usager qu'il n'a plus aucune ressource. Il vient confirmer à l'usager qu'il n'a non seulement plus de ressources alimentaires ou financières, mais il vient surtout confirmer qu'il n'a plus de « ressources sociales » et ça, c'est grandement blessant pour un individu :

Y a deux semaines par exemple, j'en ai un qui est arrivé ici, un homme d'une quarantaine d'années, qui a perdu sa femme, ses enfants, sa job et ses amis. Il arrive ici en braillant et les mains vides. Il ne comprend pas ce qui a pu lui arriver et jamais il aurait pensé se rendre là. T'imagine comment il a fallu qu'il pille sur son orgueil pour entrer ici? Mais une chance qu'on est là. On ne refuse personne. On l'a pris et on l'a même amené dans le bureau en haut puis on l'a aidé à refaire un CV. Il sait qu'ici il pourra toujours venir et aura de quoi manger.
 (Entretien formel)

Avec de tels exemples, qui font état non plus d'une fréquentation familiale du milieu, mais plutôt d'une fréquentation individuelle, nous avons pu comprendre qu'il n'est même

plus question des besoins de base, mais plutôt qu'il y a un épuisement et un dépassement par les événements qui surviennent, et auxquels la personne est confrontée. Ce premier geste de reconnaissance de la solitude demande aux usagers de franchir une incroyable distance sociale afin de s'arracher à cet isolement et se réinscrire au cœur de la solidarité.

3.6.6.2 La construction des relations sociales et des réseaux sociaux. Par le dépassement de cette distance sociale maximale, les individus s'inscrivent donc dans des trajectoires de socialisation et construisent de nouvelles relations sociales. Non seulement, les individus apprennent à développer de nouvelles relations avec leurs semblables, mais ils apprennent à resocialiser avec eux-mêmes. Ils peuvent d'ailleurs découvrir que ce « eux-mêmes » n'est pas figé dans le temps. Il est mouvant, mobile et évolutif. Le portrait de la pauvreté change et même s'il est évident que des individus peu scolarisés et / ou qui proviennent de foyers non fonctionnels tendent davantage à s'inscrire en marge de la société, personne ne saurait de manière exclusive échapper à ce phénomène mouvant.

Le domaine de l'emploi évolue à une vitesse si grande que nous assistons de plus en plus à des ajustements structurels qui rappellent justement cette période où la ville de Trois-Rivières a dû faire face à la fermeture de nombreuses grandes entreprises. Tous ne sont pas confortables avec les nouvelles technologies et la vitesse à laquelle il nous faut nous adapter. De plus, ces mêmes technologies favorisent le développement de nouveaux réseaux sociaux, mais qui se veulent virtuels et qui n'apportent que peu de bénéfices lorsqu'il est question d'obtenir du soutien réel.

Il y a donc cet enjeu de resocialisation, mais il y a aussi cet enjeu de bien connaître et comprendre les réseaux qui permettent aux plus démunis d'être pris en charge. Oui, il y avait la défunte Démarche des premiers quartiers, il y a COMSEP et Ebyôn, mais souvent, la visibilité sociale des lieux d'aide alimentaire peut, pour un néophyte, faire défaut. Les ressources des organismes sont souvent limitées, compte tenu des contraintes d'approvisionnement et des contraintes de financement. D'ailleurs, ce dernier point amène une certaine compétition entre les organismes qui ne met assurément pas le bénéficiaire au centre des vifs échanges qui peuvent survenir entre dirigeants d'organismes et fonctionnaires : « *Je te dirais que ce que je m'ennuie le moins, dans mon métier, c'est cet obstinage là, d'être obligé d'obstiner, argumenter, puis que toi comme décideur tu m'écoutes pas. Tu cherches la contrepartie.* » (Entretien formel).

En plus de cela, la stigmatisation associée à certains organismes pousse parfois les gens qui se situent à la page, à négliger la compréhension de ces réseaux et, lorsqu'ils se retrouvent soudainement dans le besoin, à comprendre inadéquatement le caractère organique des différents groupes communautaires. Dans le cas de l'aide alimentaire, nos observations ont démontré que les individus cherchent parfois même à s'associer et à se donner une identité de groupe, afin de surmonter le caractère fragilisant qui est associé au fait d'avoir recours aux banques alimentaires. Une multitude d'associations s'effectue à simple titre de mécanisme de défense, mais pour les intervenants, cela importe peu, puisque ce qui importe c'est que les gens ne soient plus seuls :

Nous avons choisi d'aller les rencontrer et de leur demander ce qu'ils pensent de la place, ce qu'ils pensent de la pauvreté. Nous leur avons demandé s'ils voulaient être entendus, s'ils voulaient exprimer leurs préoccupations. Je leur ai dit : « Je vous fait confiance et je vais vous offrir une soirée, une tribune et on va même faire venir le maire qui va vous entendre ». Ils m'ont dit ok, mais le soir venu, nous attendions, près d'une quarantaine de personnes dans la salle, des médias, le maire pis toute. Je me disais : « Ils viendront pas, mes collègues avaient raison », quand finalement, avec quinze minutes de retard, ils sont arrivés. Ils étaient tous là, ils s'étaient regroupés et ont pris la parole. Cela a duré près de deux heures et ils ont donné tout ce qu'ils avaient. Après ça, ils ont continué à venir sans gêne en sachant à qui ils appartenaient. On n'a plus jamais eu de problème avec eux.

(Entretien formel)

Ces groupes populaires ou ces sous-groupes, en viennent donc à considérer leur implication dans l'univers communautaire comme une forme d'activité de socialisation. Ils ont un rendez-vous et un moment où échanger et être reconnus. Comme le travailleur qui se développe une identité pendant la pause du midi, en échangeant avec ses collègues, le sans abri ou le plus démunis peut bénéficier de l'aide alimentaire pour développer de nouveaux réseaux et éviter de se retrouver seul à nouveau. Il est alors question d'une réélaboration d'une identité publique à travers le recours aux ressources communautaires.

Le fait de s'inscrire dans de nouveaux réseaux permet aux gens de resocialiser et d'être à nouveau reconnus. Autant le moment d'entrée est marqué par une grande solitude et une fragilisation, un isolement difficilement descriptible, autant leur passage et souvent leur sortie de la pauvreté sont marqués par un soutien collectif et une identité renouvelée. Les liens créés à partir des banques alimentaires se transposent même au sein des quartiers et dépassent les limites du caractère institutionnalisé des outils de soutien aux

bénéficiaires. Les gens perçoivent moins que pour vivre, ils doivent demander. Ils sont soutenus et reconnus et non plus à la merci des organismes. Ils ont une nouvelle famille et savent qu'il leur est possible à tout moment de retourner au sein des banques alimentaires sans faire face aux divers préjugés.

3.7 Capsules vidéo étudiantes et recherches vidéo sur les premiers quartiers

Dans cette seconde section qui nous donne accès aux observations réalisées à partir des divers médiums mobilisés pour la thèse, il est plutôt question de livrer les pistes conceptuelles qui purent être obtenues par suite du visionnement de diverses capsules vidéo produites par des étudiants ou par des chercheurs du milieu universitaire.

Dans le premier vidéo (3.7.1), « Vivre dans l'ombre » (Gélinas, 2008), il fut possible d'accéder à deux entretiens réalisés auprès de Michel Simard, ancien directeur de la ressource Le Havre et de Marcelle Gélinas, qui était directrice générale des Artisans de la paix il y a déjà plusieurs années. Ensuite, le vidéo « Le visage caché de la pauvreté » (Tousignant, 2012) (3.7.2) nous offrait un regard croisé entre différents intervenants du centre-ville de Trois-Rivières, sur l'itinérance qui marque les premiers quartiers de la ville.

Finalement, le dernier vidéo mobilisé (3.7.3), intitulé *Une histoire de solidarité – Ouverture sur les quartiers de Marie-de-l'Incarnation* (Pilotto, Ferretti, & Lehoux, 2006), nous a donné un accès privilégié aux points de vue d'une quinzaine d'acteurs en provenance de différents organismes communautaires des premiers quartiers de la ville de

Trois-Rivières. Consistant en une série de près de vingt entretiens, ce dernier vidéo participait tout naturellement au caractère dialectique de la MTE, puisqu'il faisait écho à nos observations de terrain et à nos propres entretiens, de manière dialogique. Il a permis de bonifier notre banque d'entretiens déjà suffisante, en facilitant l'accès à la saturation des données. Évidemment, comme ces entretiens sont de nature publique, ils ne font pas partie des annexes ajoutées à la thèse.

3.7.1 Vivre dans l'ombre

Dans cette première vidéo mobilisée pour la thèse, intitulée « Vivre dans l'ombre » (Gélinas, 2008) et qui met en relief les discours de Michel Simard de la ressource Le Havre et Marcelle Gélinas qui fut la directrice générale des Artisans de la paix, nous avons obtenu un premier portrait global sur la dynamique des premiers quartiers. Il n'est pas tant question de l'itinérance en tant que telle, que du fait que des besoins en services sont bien nécessaires et continuellement demandés par une clientèle en perte de repères.

L'un des messages marquants de cette vidéo fut l'incompréhension face au fait que dans un contexte libéral aisé, comme celui qui marque la ville de Trois-Rivières, autant de gens se retrouvent dans le besoin. (Gélinas, 2008). Michel Simard fait d'ailleurs état du fait, dans cette vidéo, que « depuis les vingt dernières années, en Occident - et cela est autant vrai en Europe qu'en Amérique – il y a un nombre grandissant d'individus qui glissent vers les zones de rupture sociale comme la rue, les refuges ou les prisons. » (Cité dans Gélinas, 2008, format DVD).

La ville de Trois-Rivières ne fait en ce sens pas exception, alors que les prises en charges et les introductions aux divers réseaux que permettent de réaliser des organismes de transitions comme les Artisans de la paix et Le Havre, font montre de la nécessité d'offrir une porte d'accueil pour ces individus précarisés. Que ce ne soit par l'offre de nourriture, de meubles ou de services d'intervention, les Artisans de la paix rendent possible la prise en charge et le soutien de bon nombre d'individus laissés à eux-mêmes, sans ressources.

Souvent désemparés, ils utilisent ces différents accès pour retrouver une certaine forme de solidarité et de reconnaissance. Le Havre joue un rôle encore plus important en ce sens qu'il représente la principale porte d'entrée pour les plus démunis, qui sont ceux vivant en contexte d'itinérance et qui tentent d'habiter le centre-ville hautement fréquenté par les plus aisés, afin d'obtenir un peu de charité de la part de ces derniers. Il est aussi fait état d'un certain glissement d'une clientèle en provenance de la grande ville de Montréal, qui arrive en Mauricie à la recherche d'un coût de vie moindre.

Comme les ressources gouvernementales, pour ceux qui y ont droit, sont universelles, mais que les coûts de vie eux, sont modulés au regard des villes occupées, les plus démunis ont donc un grand intérêt à venir s'installer en Mauricie, qui représente encore aujourd'hui l'une des régions les plus pauvres, mais aussi les plus abordables du Québec. En atteignant les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, les plus démunis se placent en position plus avantageuse en ce qui a trait à leur pouvoir de consommer, mais ils se mettent encore

davantage en bonne posture, en ce qui a trait à la richesse du réseau communautaire en place et à l'accessibilité des services nécessaires pour retrouver leur dignité.

Le fait que la ville de Trois-Rivières soit reconnue comme la Mecque du développement communautaire a aussi pour effet d'en faire en quelque sorte une forme d'Oasis pour les plus démunis, comme s'ils voyaient soudainement une source d'eau au milieu de ce grand désert social que représente la pauvreté du Québec. Cependant, plus il y a de demande, plus la pression est grande sur ces organismes et plus l'État doit répondre à ces besoins et soutenir ces premières lignes de service. Bien que nous sommes en mesure d'affirmer que cet état de fait est reconnu par les gens en position de pouvoir que nous avons pu rencontrer, la livraison pratique des deniers et des subventions ne correspond pas toujours, selon ce court vidéo, à la nécessité observée à même le terrain.

3.7.2 Le visage caché de la pauvreté

Dans cet autre intéressant documentaire, intitulé « Le visage caché de la pauvreté » (Tousignant, 2012), cinq acteurs furent mobilisés pour brosser un portrait plus qu'éducatif de l'itinérance au sein de la ville de Trois-Rivières. Bien évidemment, cette itinérance est davantage perceptible à même les quartiers névralgiques ciblés pour notre projet de recherche. Le fait que le centre-ville représente une source importante d'accès aux passants et que le secteur Saint-François-d'Assise soit pour sa part doté d'un petit centre d'achat devant lequel plusieurs itinérants peuvent prendre place, y est pour beaucoup.

En ce qui a trait aux cinq acteurs mobilisés dans ce documentaire, il est question de Michel Prescott, un intervenant à la ressource *Le Havre*, de Michel Simard, une fois de plus, directeur – à l'époque – et fondateur de cette même ressource, André Beaudoin, travailleur au Service d'intégration au travail (SIT) et ancien résident du Havre, Alain Levasseur, fondateur du SIT et, finalement, Martin Hamel, musicien vagabond et ancien itinérant.

Les prises de vues offertes par ces cinq acteurs nous ont d'ailleurs donné un regard intéressant sur ce phénomène de l'itinérance, décrit comme un phénomène en pleine croissance pour la ville de Trois-Rivières par certains autres passants interrogés en introduction du documentaire. Selon eux, il semblait y avoir une réelle croissance, autant en nombre qu'en conditions de défavorisation, qui ont pour effet d'assurer une présence d'itinérants même en hiver. Ce phénomène était d'ailleurs décrit comme marginal et très nouveau, dans ce contexte de l'an 2012.

Ces récits faisaient donc état d'une présence significative d'individus marqués par divers troubles de santé mentale. En effet, 50 % des individus mobilisant les services de la ressource Le Havre étaient, selon les propos retenus, touchés par la maladie mentale. (Tousignant, 2012). Et alors que la plupart des individus traversant une rude épreuve (séparation, perte d'emploi, dépression, etc.) demeuraient généralement au Havre pour une soirée ou deux, pour ensuite être réintroduits au sein de divers réseaux, les gens qui

étaient aux prises avec des conditions mentales particulières, selon Alain Levasseur, avaient une tendance à y revenir de manière récurrente (Tousignant, 2012) :

Souvent on les voit une fois ou deux fois et ensuite on ne les voit plus. Ils réussissent à se loger, recréer un univers et recréer des liens à l'extérieur du Havre. Mais ceux avec des problèmes de santé mentale, reviennent régulièrement au Havre. Ils n'ont pas d'alternative. (Format DVD)

Que ce soit à travers le récit du musicien vagabond, le récit du fondateur du Havre ou le récit du fondateur du SIT, le fait que les besoins en hébergement soient passés de 159 hébergements pour l'année 1990 à plus de 1200 hébergements pour l'année 2005, semblait illustrer un accroissement de la misère qui marque les rues des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Tandis que certains corpus de l'étude nous ont permis d'entrevoir certaines problématiques de logement ou la mise en place progressive d'une certaine gentrification, ce documentaire nous a permis de voir la conséquence de ces mouvements qui a eu pour effet de pousser les plus démunis en marge de la communauté.

3.7.3 Une histoire de solidarité

Pour cette section, il est plutôt question d'un vaste chantier d'entretiens qui furent réalisés dans le cadre du projet *Une histoire de solidarité – Ouverture sur les quartiers de Marie-de-l'Incarnation* (Pilotto et al., 2006), réalisé en trois volumes et qui nous a donné accès aux points de vue de seize personnes ayant pu entretenir un rapport singulier avec ces premiers quartiers. Parmi celles-ci, nous pouvions compter des directrices, coordonnatrices, cofondatrices, fondateurs et coordonnateurs d'organismes communautaires aussi variés que la Ressource FAIRE, le Centre d'organisation mauricien

de services et d'éducation populaire (COMSEP), Économie communautaire de Francheville (ÉCOF), le centre Landry, en plus de gens actifs au sein de l'Église, de salles communautaires ou même de la Caisse populaire Desjardins.

Comme l'analyse de ces entretiens fut effectuée dans une étape plus tardive du projet, les éléments marquants et émergeants qui pouvaient donner écho aux autres corpus de la thèse étaient plus évidents et ainsi, davantage circonscrits. Toutefois, la lecture soutenue et engagée de ces nombreux entretiens est venue considérablement influencer la teneur des derniers entretiens réalisés dans le cadre de la thèse, en plus de cimenter le cadre conceptuel et les pistes d'analyse pour le traitement final des données.

Ce qui fut donc retenu n'est pas de l'ordre de la singularité, pour chacun de ces entretiens, ni une quelconque forme de vécus phénoménologiques. Bien heureusement, malgré le fait que ces entretiens ne furent pas réalisés dans le cadre de cette thèse, mais avant, par d'autres acteurs, le ton des entretiens était hautement similaire aux nôtres et a ainsi pu nous offrir de multiples regards complémentaires à ceux obtenus pendant le développement étendu de la thèse. Le croisement entre cette quinzaine d'entretiens et notre quinzaine s'est donc fait de manière harmonieuse et sans résistance.

Ainsi, les éléments soulevés furent davantage de l'ordre des impressions ou des pistes qui ont pu nous informer sur cet esprit collectif qui fut déjà présent au sein des premiers quartiers. D'autre part, ce croisement entre une série d'entretiens datant déjà de quelques

années et notre série qui fut étalée sur les deux dernières années de la thèse nous a permis de dresser d'intéressants comparatifs et d'accéder, en quelque sorte, tel que nous le souhaitions au départ, à ce fameux chronosystème qui marque l'évolution des rapports interpersonnels et collectifs, tels que vécus au sein des premiers quartiers.

Tout d'abord, le fait que ces capsules vidéo furent réalisées dans différents lieux extérieurs nous a permis d'obtenir un regard vraiment différent sur l'esthétique qui marquait, à l'époque, ces premiers quartiers. Les parcs sont vivants et renouvelés, les édifices bénéficiaient à l'époque d'un renouvellement actif et il était aussi question de la prolifération d'habitation à prix modiques (HLM). Une certaine vigueur était perceptible simplement par l'apparence différente qui marquait ces lieux. Le visuel semblait offrir un regard d'espoir et un sentiment de renouveau.

Désormais, ces mêmes parcs sont pour la plupart en désuétude et les jeux qui y furent jadis installés, sont souvent endommagés. Des graffitis, sans témoigner d'un manque d'originalité et d'une valeur du vécu, illustrent toutefois l'œuvre du temps sur de nombreux équipements. Les habitations, elles, n'ont assurément plus la même devanture qu'elles pouvaient avoir au départ. Le temps a fait son œuvre en ce qui a trait à l'esthétique qui nous donne la saveur de ces quartiers, mais aussi en ce qui a trait à la solidarité qui a grandement changé au cours du temps.

Du côté de cette solidarité, qui représentait en quelque sorte l'objet central de cet ancien projet de recherche, on dénote non pas une diminution, mais une importante transformation. Tandis qu'un vent spontané de solidarité semblait souffler sur ces quartiers, la solidarité présente apparaît davantage institutionnalisée. Certes, on ne saurait nier le cette importante couleur qui a poussé les chercheurs Ulysse et Lesemann (2007) à qualifier la ville de Trois-Rivières de Mecque du communautaire. Cependant, la solidarité observée à même cette quinzaine de capsules vidéo présente un visage tout à fait différent.

À l'époque, si nous pouvons nous permettre d'utiliser cette expression, l'église, qui accompagnait l'Église, n'avait pas encore été évacuée avec cette dernière. Les curés et abbés étaient encore impliqués de manière importante, même si leur implication visait principalement les gens un peu plus âgés qui avaient grandi accompagnés du clergé. Les plus jeunes eux, qui sont désormais les professionnels aux carrières avancées, avaient déjà commencé à mettre l'Église de côté. En revanche, celle-ci apportait un soutien vraiment important à cette masse de préretraités qui, à titre de victimes de la post industrialisation parvenaient difficilement à se replacer et avaient grandement besoin de cette solidarité.

Un autre élément qui pouvait marquer la solidarité de cette époque, est aussi lié au fait qu'une génération entière d'anciens travailleurs manufacturiers se retrouvant dans des conditions similaires – c'est-à-dire sans nouvel emploi ou en contexte d'emploi précaire – avaient partagé pendant des années ces espaces que nous qualifions de premiers

quartiers. Ils étaient chez eux, y avaient grandi et continuaient à participer au voisinage. Il aurait été impossible d'envisager couper ce lien spontanément, de façon mécanique.

De plus, pendant cette période – pensons aux années 1990 et début 2000, les caisses populaires avaient encore la vocation de coop de solidarité qui avait justifié leurs naissances. Aujourd’hui, ces simulacres de coopératives sont devenus des entreprises au même titre que n’importe quelle grande banque et aspirent à récolter les intérêts de nos placements bien plus qu’à soutenir le développement.

Sur l’un de ces entretiens vidéo, le gérant de la caisse populaire Saint-François-d’Assise, M. Léopold Auger, rappelle comment il demandait à cette intervenante sociale attitrée à leurs clients d’approcher les familles dysfonctionnelles afin de leur offrir divers prêts ou marges de crédit, pour pallier leurs enjeux financiers ponctuels. Dans ce même entretien vidéo, il rappelait l’existence des crédits offerts pour une première propriété, qui ont permis à cette époque à de jeunes familles de s’approprier les résidences délaissées par les anciens travailleurs qui avaient pu se repositionner et déménager dans de nouveaux quartiers.

Il est spontanément difficile d’imaginer une telle approche aujourd’hui. Obtenir du crédit, pour les résidents de ces quartiers est un objectif difficilement atteignable et s’acheter une première propriété relève de l’Utopie. D’ailleurs, certains entretiens que nous avons pu ensuite réaliser nous ont confirmé cet état de fait, en soulignant toutefois

le fait que certains crédits en démarrage d'entreprises ou en réaménagement de façades sont toujours disponibles. Bien évidemment, les caisses populaires préfèrent désormais investir dans ce qui peut rapporter, plutôt que dans la solidarité.

Mais comme ces institutions se sont réformées et que, sans le réaliser, la forte laïcisation a chassé le volet communautaire des églises en voulant chasser l'Église, c'est le monde communautaire qui a dû prendre la relève face à cette décroissance accélérée de solidarité. Et malgré toutes les bonnes intentions des divers membres de ces organismes avec lesquels nous avons pu discuter, ces dernières se sont inévitablement institutionnalisées. Cela ne s'est aucunement fait par l'entreprise de démarches visant une quelconque forme d'institutionnalisation, mais plutôt par la force du pouvoir politique – il n'est pas ici question des politiciens, mais plutôt de l'orientation très instrumentale empruntée par la fonction publique québécoise – qui a soumis ces organismes à de nombreux critères, à la nécessité de demander diverses subventions tout en se conformant aux exigences qualificatives à cet effet.

Dès que cette solidarité devient organique, tel qu'a pu le démontrer Durkheim dans « De la division du travail social » (1893), il devient quasi-impossible de lui redonner son caractère mécanique qui avait pour effet de s'appuyer sur des liens sociaux orientés vers le bien commun et l'esprit de collectivité. Sans tout rejeter sur cette institutionnalisation des organismes et sans aucunement chercher à diminuer le travail abattu par leurs nombreux responsables, directeurs et collaborateurs, il semble évident, en comparant

l'esprit derrière ce documentaire sur la solidarité et ce que nous avons pu observer à même les différents corpus de la thèse, qu'il faut regarder vers les citoyens et vers la ville pour redonner vie à ces quartiers.

Certes, la ville fait sa part ou, du moins, tente de le faire en réalisant ses fêtes de quartiers, en offrant des allocations pour le réaménagement des façades ou la restauration de certains bâtiments, mais cela crée plutôt un monde qui est en déconnexion avec les citoyens de ces quartiers. Comme nous l'avons souligné, le fait que des générations de citoyens aient pu vivre au sein même de ces quartiers et y grandir, rendait possible une solidarité naturelle, quasi fraternelle, qui ne pourrait être reproduite mécaniquement.

D'autre part, malgré le fait que certains anciens jeunes résidents ou « enfants » de ces quartiers font le choix d'y revenir et de s'approprier certaines résidences, le fait qu'ils s'affairent à restaurer celles-ci, malgré une certaine sensibilité au cachet historique des bâtiments, fait monter la valeur de celles-ci. Ainsi, quand la valeur foncière des bâtiments monte, les coûts des loyers avoisinants montent aussi et, plutôt que de recréer une solidarité d'antan ou une reconnaissance entre les générations, pousse les plus âgés qui sont en perte de moyens à quitter ces quartiers. Il en va de même avec certains aménagements qui sont davantage à saveur touristiques que résidentiels. Certes, l'Amphithéâtre donne une apparence renouvelée à ces premiers quartiers, mais quel résident de ces quartiers aura les moyens d'y mettre les pieds? Il en va de même des quelques « *bed n'breakfast* » qui ont fait leur apparition. Pour qui sont mis en place ces

aménagements? Il est loin d'être question de ces HLM vus dans les capsules vidéo et de ces nouveaux parcs qui invitaient à la cohabitation entre voisins.

Au-delà de cette plus grande mobilité citoyenne, qui empêche de cimenter la vie de quartiers et de produire cette solidarité naturelle d'antan, il y a le regard externe posé sur ces quartiers. À l'époque, malgré le sortir de la grande phase d'industrialisation qui a permis l'essor de la ville, ces quartiers n'avaient pas encore l'image qui leur colle désormais à la peau. Il s'agissait, pour les résidents et les autres citoyens, des quartiers industriels de la ville, sans plus. Ensuite, ils sont devenus les premiers quartiers et sont parfois même appelés les « vieux » quartiers de Trois-Rivières. Étonnamment, malgré la présence d'un important département d'histoire au sein de l'UQTR et malgré le caractère historique de la ville de Trois-Rivières, jamais ces quartiers ne furent qualifiés de « quartiers historiques » de la ville de Trois-Rivières.

Tandis que ces capsules vidéo nous ont permis de constater un certain vent de renouveau qui planait sur ces quartiers et une volonté de les remettre à neuf, un étranger arrivant dans ces quartiers aurait aujourd'hui l'impression que nous cherchons à les cacher. Le fait de gentrifier¹ ces quartiers en repoussant les plus démunis, semble fortement soutenir cette interprétation. De plus, pour les résidents des autres quartiers de la ville, ce qui fut à l'époque une reconnaissance de ces quartiers, pour se transformer en

¹ La gentrification est entendue comme cette façon de revitaliser d'anciens édifices et quartiers pour les conformer aux exigences de la classe moyenne, tout en ayant pour effet d'évacuer, par la hausse des prix d'habitation et par un changement de culture, les plus démunis vers des zones davantage précarisées.

méfiance, voire en mépris, prend désormais la forme de l'indifférence. Qu'ils soient là ou non ne semble pas trop déranger. Les citoyens les connaissent, mais plusieurs ne s'y arrêtent ou ne s'y attardent simplement pas. Quelques-uns, encore, qui n'y sont bien évidemment pas retournés depuis un bon moment, s'en méfient. Mais d'aucune façon la ville ne cherche à les mettre en évidence et à souligner leur valeur historique. En quelque sorte, c'est comme si le travail effectué par la défunte Démarche des premiers quartiers n'avait jamais été reconnu par les acteurs en position de pouvoir.

Certes, plusieurs actions réalisées par la Démarche et les divers autres organismes furent soulignées. Ces vidéos nous ont même donné l'opportunité d'y voir les divers conseillers et députés en quête de photo finish. Toutefois, il manque ce petit quelque chose qui fait que l'on reconnaît de façon permanente les réalisations effectuées, que l'on ne cherche pas à remplacer les résidents de ces quartiers par du sang neuf, mais plutôt les soutenir dans leurs transformations ou actualisations personnelles. Il semble que l'esprit collectif et collaboratif naturel, qui était perceptible au sein de cette quinzaine d'entretiens vidéo a quitté lui aussi ces premiers quartiers. Le but n'est pas de dénigrer le travail effectué par les organismes désormais institutionnalisés, mais plutôt de souligner cette nécessité de recréer le lien entre ces quartiers et les autres résidents de la ville de Trois-Rivières.

Chapitre 4

Analyse, émergence des données et cadre conceptuel évolutif

Ce qui s'avère particulièrement intéressant, dans le contexte de la présente recherche, est le caractère propre à la méthodologie par théorisation enracinée qui fait en sorte que, plutôt que de valider un modèle théorique déductif en évaluant la correspondance entre une hypothèse de départ et les résultats obtenus, nous avons plutôt cherché, de manière exploratoire, à mieux comprendre un phénomène par ce qu'il est lui-même en mesure de nous apporter sur le plan théorique. Dans ce cas-ci, notre intérêt était de mieux saisir, ce que nous pourrions qualifier d'esprit des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Même s'ils sont loin d'être homogènes, ces premiers quartiers offrent plusieurs éléments qui permettent de les associer et de les comparer entre eux. Parmi ces caractéristiques, nous pouvons noter une redéfinition de ce que représente la famille, non plus dans son sens classique, ni dans sa conception étendue, mais plutôt comme elle pouvait être ironiquement qualifiée dans diverses réappropriations cinématographiques douteuses de la culture italienne, telles que « Le Parrain » (Coppola, 1972), « Les Affranchis » (Scorsese, 1990) et « Donnie Brasco » (Newell, 1997)¹.

¹ Dans ces différents films et bien d'autres du même genre, la famille ou « la Familia », comme est souvent prononcé, ne représente pas la famille traditionnelle ou même reconstituée, mais plutôt une forme de clan, comme certains clans du monde criminalisé des motards. Le maître de cette famille porte alors souvent le nom de « parrain », alors qu'il représente l'instance à laquelle tous doivent se référer avant de prendre une quelconque décision. Notre analogie fait donc référence au fait que l'esprit familial des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières dépasse donc tous ces liens biologiques ou relationnels traditionnels, pour s'inscrire dans un esprit plus large qui inclut plusieurs membres d'un même secteur, d'un même quartier, qui pouvaient n'avoir aucun lien avant de s'y installer.

Outre cette redéfinition du concept de famille, il y a assurément l'idée d'entraide qui émerge, en plus des concepts de collectivité, de solidarité et de soutien. Ce soutien représente d'ailleurs un filet qui semble essentiel à la compréhension de la dynamique entourant les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Cette ville, qualifiée de la manne du communautaire, a permis un essor significatif de l'économie sociale et de l'organisation populaire, qui remettent à l'avant-plan une quasi-culture de solidarité mécanique, au sens où l'entendait durkheimien du terme (1893).

Au-delà de ces quelques pistes conceptuelles émergentes, l'étude exploratoire réalisée nous a aussi permis de nous intéresser à un champ théorique encore peu développé à ce jour, qui est celui de la psychologie sociale de l'environnement. Certes, la psychologie de l'environnement, elle, commence à faire bonne figure et à cumuler un nombre suffisant d'écrits pour attester d'une certaine reconnaissance dans les milieux académiques, mais elle s'intéresse principalement à l'individu en rapport à ce qui l'entoure sur le plan physique, en négligeant toutefois l'importance du facteur « social » dans la détermination du caractère de ce dernier. C'est pourquoi cette formule hybride de la psychologie à la fois sociale et environnementale, compte tenu du fait qu'elle prend en compte autant l'aspect social que l'aspect physique de l'aménagement et du milieu de vie, a retenu notre attention. À titre de champ relativement ouvert et peu exploré, elle méritait, selon notre point de vue, notre attention.

D'ailleurs, afin de bien nous y plonger, il sera nécessaire d'effectuer un sommaire retour dans le temps pour nous intéresser, en cohérence avec l'approche méthodologique mobilisée pour cette recherche, aux travaux de l'École de Chicago et, plus particulièrement, aux débats auxquels s'est intéressé le sociologue québécois Jean-Charles Falardeau, relativement à la distinction sémantique et épistémologique entourant la sociologie, la géographie, l'anthropologie et l'histoire. Ce détour nous permettra de mieux comprendre comment les différentes caractéristiques développées par les travaux de l'École de la Chicago ne sont pas si éloignés du cadre théorique de la psychologie sociale de l'environnement, qui nous a d'ailleurs permis de récupérer certains éléments des cadres théoriques précédents.

Outre cette redéfinition de la famille comme lieu de solidarité, outre le filet social et communautaire très présent et outre cet ancrage au sein du cadre conceptuel de la psychologie sociale de l'environnement, il fut intéressant de nous pencher sur l'environnement, plus particulièrement comme aménagement, comme ordonnancement ou comme organisation du secteur locatif, immobilier et résidentiel. En fait, les commentaires récoltés et les observations effectuées nous ont permis de saisir, en partie à tout le moins, l'impact du mode de vie, fortement influencé par l'organisation des espaces résidentiels, sur l'organisation du filet social, sur la redéfinition de ce que représente la communauté et sur le caractère développemental de l'environnement social.

4.1 Évolution du cadre théorique

Avant de plonger dans cette portion d’analyse, il semble important de rappeler quelle était notre posture de départ. Il importe donc de revenir sur ce que nous a interpellé, dans les premières étapes de notre recherche, comme balises conceptuelles. La comparaison entre les différentes étapes préliminaires du cadre évolutif et les conclusions émergentes de l’analyse finale nous permettra donc de mieux illustrer les contrastes et la richesse des informations colligées, en plus d’aider le lecteur à comprendre le parcours théorique traversé par le projet. Cela mettra en évidence les bénéfices pouvant découler d’une recherche effectuée avec la méthodologie par théorisation enracinée.

Afin de bien comprendre les enjeux découlant de notre projet de recherche, qui visait la mise en relief des tenants et des aboutissants, des liens et des liants, des différents parcours vie ainsi que des vécus de signification partagés par les gens qui meublent et habitent les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, il faut prendre soin de nous pencher sur les différents cadres théoriques provisoires qui, pendant ce parcours de recherche, ont semblé correspondre aux données générées par le projet. Et si nous qualifions ces notions ou ces données conceptuelles et théoriques de « provisoires », c’est simplement parce que nous avons dû demeurer sensibles au fait qu’une approche par théorisation enracinée se veut itérative et immersive.

De cette façon, tout au long du processus de recherche, le cadre théorique a pu évoluer au regard des nouvelles données émergentes. La présente version qui se veut « évolutive »,

illustre bien l'entrelacement entre les données précédemment mises en évidence par le terrain et les différents cadres théoriques mobilisés pour la thèse. Cependant, ce sera vers la fin de cette section d'analyse que les derniers éléments théoriques et les points les plus fins de la recherche seront réellement présentés et permettront la proposition d'un nouveau modèle théorique nous permettant de mieux saisir le rapport entre individu, société et environnement, comme aménagement du milieu et des espaces vécus. Ce souci d'ordonnancement évolutif vise à illustrer le parcours réel d'une recherche en MTE.

4.2 Dans quel univers sommes-nous situés?

Le présent projet de recherche qui se voulait bel et bien exploratoire, nous a permis de mettre en dialogue certaines perspectives ou certains courants théoriques qui sont propres aux deux grands champs qui nous intéressent, que sont la sociologie et la psychologie sociale et communautaire. Sans nécessairement proposer un cadre théorique figé, puisque notre recherche fut basée sur la méthodologie par théorisation enracinée (MTE), qui appelle à la révision constante des éléments théoriques qui peuvent informer l'objet d'intérêt du chercheur, certains champs propres à la sociologie et à la psychologie sociale et communautaire correspondent davantage à la façon dont nous avons cerné les enjeux propres à ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Que ce soit au niveau de la sociologie relationnelle, de la théorie de la structuration ou de la sociologie figurationnelle, nous fûmes constamment portés à nous intéresser au dialogue entre les citoyens et les grandes structures qui influencent leur développement et

qui teintent leur quotidien. Cela explique d'ailleurs pourquoi, au niveau de la psychologie sociale et communautaire, nous nous sommes davantage intéressés aux approches que sont la bioécologie développementale et la théorie des parcours de vie, puisque ces deux approches font écho aux courants sociologiques qui furent graduellement mobilisés.

Toutefois, il nous fallait constamment demeurer ouvert à l'idée que notre analyse de terrain, qui s'intéresse aux dynamiques inhérentes à la vie au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, avait le potentiel de faire basculer ce cadre théorique provisoire et nous amener totalement autre part. Notre approche se voulait tout sauf hypothético-déductive. Nous ne cherchions pas à confirmer ou infirmer les grandes théories qui nous intéressaient, mais nous les utilisions plutôt afin de procéder à une classification provisoire assez large de nos échantillons et de nos données, pour ensuite chercher à mettre en évidence les correspondances possibles entre les éléments provenant de la recherche et ceux découlant de cadres théoriques déjà existant.

Pour finir, ce fut l'analyse de toutes les données recueillies qui nous informa du cadre théorique le plus approprié pour décrire et comprendre ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Cela n'a exclu d'aucune façon la possibilité que des éléments théoriques provisoires mobilisés aient été maintenus lors de notre synthèse des résultats, mais nous devions tout de même être ouverts à toute forme de chambardement de nos diverses appréhensions conceptuelles provisoires. Cette façon d'accueillir la différence au sein du présent projet de recherche, fut d'ailleurs justifiée par le recours à une méthode ou

à une approche de l'objet, en l'occurrence, la MTE, qui est maintenant reconnue en sociologie, mais qui continue encore à soulever les passions.

L'intérêt pour l'étude des territoires et de leurs communautés fut historiquement porté par les sociologues américains de l'école de Chicago, qui avec des œuvres comme « The Ghetto » (Wirth, 1928), « The Gang » (Thrasher, 1927), « The Hobo » (Anderson, 1923) et bien d'autres, marquèrent de manière indéniable cet essor pour les analyses de terrain. Parallèlement au développement de l'intérêt des sociologues anglais et français pour les zones industrialisées, l'épicentre de la sociologie américaine bascula progressivement vers Columbia, qui deviendra toutefois, pendant la période de la Seconde Guerre mondiale et pendant les années qui suivirent, la principale terre d'accueil des sociologues allemands de l'École de Francfort. Au même moment qu'un déplacement s'opéra de Chicago vers Columbia, l'université de Harvard développa elle aussi une importante expertise sociologique portant sur les crises de l'industrialisation contemporaine.

C'est d'ailleurs à cette époque que Paul Lazarsfeld (1901-1976) développa, influencé par les approches comportementales des Adler, Freud et Fromm, une approche davantage orientée vers l'accumulation et le traitement statistique des données. Comme les pères fondateurs de la psychanalyse, Lazarsfeld tenta de donner à la sociologie de nouveaux critères de scientifité en s'inspirant du droit, de l'économie et des mathématiques qui constituaient le cœur de sa formation académique. Toutefois, en réponse à cette prétention du nouveau mouvement analytique pris par la sociologie, un intérêt significatif pour les

études de terrain refit surface, mais dans un contexte américain hautement bouleversé et chancelant. Dès lors, le fonctionnalisme, entre autres de Parsons qui a pris la forme d'un structuro-fonctionnalisme¹, fut largement affecté par les diverses crises rencontrées par les États-Unis dont : l'échec des programmes de luttes contre la pauvreté, les nouveaux mouvements sociaux et les premiers effets de la crise économique.

Ainsi, cette insatisfaction des chercheurs face aux résultats limités offerts par les approches plus individualistes et par les difficultés à stabiliser les analyses fonctionnalistes en contexte de fragilisation de l'écosystème américain, ouvrit la porte au développement d'un structuralisme assez prégnant. C'est en partie ce qui explique que les derniers ouvrages de Talcott Parsons sont aujourd'hui considérés comme s'appuyant sur une approche structuro-fonctionnaliste. L'analyse des structures, malgré son caractère plutôt large et menant parfois à certaines généralisations, permettait du moins d'asseoir les recherches sociologiques sur certains fondements assez solides. Cela n'empêchait donc pas, comme le soulignait Guy Rocher (1992), que le sociologue s'intéresse ensuite à divers microcosmes au sein de ces environnements plus larges, afin de raffiner ses recherches. C'est donc dans cet état d'esprit que l'analyse théorique de cette recherche fut réalisée.

¹ Né d'une relecture des mouvements structuralistes et fonctionnalistes, qui visaient d'une part l'étude des grandes théories, grands mouvements ou grandes organisations et, d'autre part, l'étude des éléments stabilisateurs de la société et de leur rôle dans ce rapport individus-société, le mouvement structuro-fonctionnaliste s'intéresse à l'individu, mais par rapport à son rôle face aux organisations. Les deux grands champs ciblés sont les systèmes de régulations et d'ajustements qui articulent les rapports entre membres d'une même organisation et les rôles que les organisations parviennent à mettre en place pour les individus qui les meublent. Cela diffère donc du fonctionnalisme strict qui s'intéresse aux statuts des individus en société, à leur place et à leur rôle au sein de celle-ci.

4.3 Une culture de la pauvreté, vraiment?

Ainsi, avant de revenir sur les balises théoriques mentionnées dans notre précédente section, examinons dans quel environnement conceptuel les intuitions de recherche ont pu prendre naissance, car c'est en nous intéressant aux différents ouvrages traitant de la culture de la pauvreté que nous avons saisi le contraste entre le monde raconté par les auteurs canoniques que sont les Lewis, Hoggart, Bourdieu et Lahire, et le monde tel que vu, pendant notre observation participante. C'est de cette façon que la nécessité d'explorer davantage cet univers des premiers quartiers, de façon empirique, s'est présentée à nous. Notre cadre initial était donc très centré sur la notion de pauvreté, telle que traitée par ces quatre auteurs (voir Tableau 5), alors que ces quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières sont généralement réduits à leurs caractéristiques propres aux secteurs sous-industrialisés.

Du côté d'Hoggart, nous ne pouvions ignorer l'immense travail qu'il a su accomplir, ne serait-ce que la recension des caractéristiques propres à cette classe qu'il qualifie de « populaire ». La présentation de la pauvreté qu'il nous suggère, dans « La culture du pauvre », nous permettait de saisir immédiatement certains parallèles avec cette culture de la pauvreté, qui nous intéresse dans les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières :

Dans ces villes, les classes populaires ont leurs quartiers, immédiatement reconnaissables, et leur style d'habitat, tout aussi caractéristique : ce sont des maisons, tantôt adossées les unes aux autres, tantôt donnant sur des passages couverts, qui sont presque exclusivement occupées par des locataires. Aujourd'hui, on les relogé de plus en plus souvent dans de grands ensembles, mais cette transformation du cadre de vie ne semble pas pour l'instant changer beaucoup les attitudes. La plupart des salariés que l'on trouve dans les quartiers populaires vivent de leur paye hebdomadaire, très peu étant appointés au mois. (Hoggart, 1957/1970, p. 45)

Tableau 5

Synthèse des caractéristiques significatives d'une culture de la pauvreté

Culture de la pauvreté		
Culture du pauvre, des pauvres	Marginalisation et déviance : innomables, inclassables et ingouvernables	Culture comme histoire partagée
Oscar Lewis et la pauvreté mexicaine	Se sortir de la rue	La dimension cachée
Richard Hoggart et la sous-industrialisation	Déviance et exclusion	Bernstein et la barrière du langage
Production de la pauvreté : Pierre Bourdieu et la lutte des classes	Pauvreté ordinaire, pauvreté planétaire : tendance à la banalisation	La Mecque du communautaire
Bernard Lahire : illettrisme, migration et marginalisation	Familles en détresse	Identité culturelle, identité collective
Gérald Doré : la chute de Trois-Rivières et la souffrance des sans-voix	Problèmes sociaux : que faire de tels enjeux?	

Du côté d'Hoggart, nous ne pouvions ignorer l'immense travail qu'il a su accomplir, ne serait-ce que la recension des caractéristiques propres à cette classe qu'il qualifie de « populaire ». La présentation de la pauvreté qu'il nous suggère, dans « La culture du pauvre », nous permettait de saisir immédiatement certains parallèles avec cette culture de la pauvreté, qui nous intéresse dans les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières :

Dans ces villes, les classes populaires ont leurs quartiers, immédiatement reconnaissables, et leur style d'habitat, tout aussi caractéristique : ce sont des maisons, tantôt adossées les unes aux autres, tantôt donnant sur des passages couverts, qui sont presque exclusivement occupées par des locataires. Aujourd'hui, on les relogé de plus en plus souvent dans de grands ensembles, mais cette transformation du cadre de vie ne semble pas pour l'instant changer

beaucoup les attitudes. La plupart des salariés que l'on trouve dans les quartiers populaires vivent de leur paye hebdomadaire, très peu étant appointés au mois. (Hoggart, 1957/1970, p. 45)

Jusque-là, la description d'un regard extérieur sur la configuration des quartiers, malgré le fait que le lieu géographique (Angleterre) et la période historique (années 1950) étaient différents, nous permettait de faire bon nombre de parallèles entre ces observations et celles qu'il nous est donné de faire à Trois-Rivières. Cependant, la suite de cette description de la pauvreté telle qu'observée dans le contexte des années 1950 de l'Angleterre, pouvait moins correspondre à ce que nous pouvions observer dans les premiers quartiers de Trois-Rivières :

On rencontre aussi quelques travailleurs indépendants, commerçants ou artisans, tenanciers d'une petite boutique, qui appartiennent par leurs habitudes et leur style de vie à la classe sociale où se recrute leur clientèle : cordonniers, coiffeurs, épiciers, réparateurs de vélos ou fripiers. Le revenu ne permet guère ici de travers une frontière entre les ouvriers et les couches voisines. [...] Presque tous ces travailleurs ont fréquenté ce qui s'appelle aujourd'hui un collège (secondary modern school) mais qu'ils continuent d'appeler « l'école ». Ils sont employés en général comme manœuvres, ouvriers spécialisés, artisans ou apprentis. (Hoggart, 1957/1970, p. 45)

En effet, la description que fait Hoggart (1957/1970) ne répondait absolument plus aux critères « du pauvre » que nous avions pu de notre côté observer. En fait, cette description de caractéristiques socioéconomiques que nous qualifions relativement « correctes », s'applique désormais plutôt à la classe moyenne québécoise (en fait, plus exactement à ce que l'on nomme en anglais « *low middle class* »). C'est pourquoi, malgré le fait que son travail se soit avéré phénoménal et incontournable nous ressentions plutôt le besoin de nous orienter vers le cadre théorique développé par d'autres auteurs tels que

Lewis, Bourdieu et Lahire. Il nous semblait alors que le travail effectué par ces auteurs allait nous permettre de mieux saisir les caractéristiques de la pauvreté, mais aussi les mécanismes qui la produisent et la reproduisent. Cette démarche nous a d'ailleurs permis, en nous rendant à la frontière de l'angle proposé par l'auteur, d'apprécier la contribution de celui-ci tout en explorant d'autres contributions susceptibles d'élargir le spectre proposé, en plus de profiter progressivement d'apports distincts et complémentaires pour nuancer et relier le tout.

Oscar Lewis, de son côté, s'est concentré sur la verbalisation que pouvaient faire les pauvres de leur propre situation. Dans une perspective phénoménologique, il demeure assurément pertinent d'accorder un espace discursif aux principaux individus concernés par un projet de recherche. Plutôt que de simplement appréhender ce phénomène de façon apriorique, Lewis s'accorde un espace de réflexion et accueille le discours de l'autre, en acceptant de s'approcher de l'expérience vécue et racontée, plutôt que de le classifier d'entrée de jeu. Chez Lewis, un passage important s'opère entre le capital socioéconomique de la pauvreté et le capital culturel. C'est d'ailleurs à ce second niveau, que se font principalement ressentir les impacts du premier, en ce qui a trait à la reconduction des inégalités chez les familles provenant de milieux défavorisés :

Dès que la culture de la pauvreté s'insère dans une vie, elle tend à se perpétuer. Du moment où de jeunes enfants ont atteint six ou sept ans, ils ont déjà intériorisé les comportements et les valeurs propres à leur culture. Par la suite, ils deviennent psychologiquement peu disposés à changer leurs habitudes ou à saisir des opportunités qui sauraient améliorer leur trajectoire de vie. (Lewis, 1959, p. 21)

Le fait pour lui d'utiliser la famille comme environnement de médiation, lui permet d'articuler individu et communauté de façon à évaluer, selon une perspective ethnographique, l'évolution de la pauvreté. Cette évaluation repose sur un continuum d'espace-temps partagé par des individus de différentes générations. Selon Lewis, la reconduction des inégalités est un élément marquant et central qui nous permet de suggérer le fait que cette pauvreté puisse s'inscrire dans un phénomène de culture. Il est possible d'analyser celle-ci, de la décortiquer et d'en extraire certains schèmes qui semblent récurrents. De plus, s'il est possible de rattacher le qualificatif de « culture » au facteur de la pauvreté, c'est parce que cette culture, selon Lewis, est transmise et partagée par les membres d'un groupe commun, ici identifié comme étant la famille. Isolés et repliés sur eux-mêmes, ces pauvres ont tendance, comme nous nous permettons aussi de l'avancer selon nos observations, à se regrouper et à s'unir afin d'assurer leur reconnaissance et de répondre aux exigences d'un milieu sachant les accueillir :

La culture de la pauvreté, [qui] est, tout à la fois une adaptation et une réaction des pauvres à leur position marginale dans une société à classes stratifiées, hautement individualisée et capitaliste. [...] Une fois qu'elle existe, elle [la culture de la pauvreté] a tendance à se perpétuer de génération en génération en raison de l'effet qu'elle a sur les enfants [...] qui ont, en général, assimilé les valeurs fondamentales et les habitudes de leur subculture et ne sont pas psychologiquement équipés pour profiter pleinement de l'évolution ou des progrès susceptibles de se produire durant leur vie. (Lewis, 1966/1969, p. 802)

Cette perspective proposée par Lewis rejoignait donc fortement, selon l'aspect du rejet et de la quête de reconnaissance, notre lecture réalisée sur le terrain pendant que nous observions cette nouvelle microstructure incarnée par de perpétuels échanges entre pairs. Il est possible que la reproduction et la perpétuation de la « culture dite de pauvreté »,

soient attribuables à de multiples sources de poussées : des poussées issues de l'intériorisation de valeurs et d'attitudes ou, encore, des effets cumulés de représentations sociales, qui nourrissent la marginalisation et de contraintes bien concrètes engendrées par les structures des environnements physiques, économiques et sociaux. C'est d'ailleurs cette lecture que nous faisions qui nous a permis d'avancer que cette microstructure, supportée par maints organismes, tendait plutôt à maintenir les individus dans leur position socioéconomique plutôt que de les pousser à quitter ce cercle de reconnaissance. Le cercle de proximité et de solidarité qui permet la survie et la lutte, se révèle également un cercle de reconnaissance où se joue inévitablement la joute pour trouver une place, pour trouver sa place.

À la suite de notre exploration des travaux de Lewis, nous nous sommes intéressés à Pierre Bourdieu, et ce qui est marquant chez cet auteur, c'est une catégorisation des divers groupes sociaux selon des champs qui semblent plutôt hermétiques, limitant grandement la mobilité sociale. Le sociologue français va même jusqu'à proposer, dans *Les héritiers* (Bourdieu & Passeron, 1964), une possible distribution inéquitable des dons, réalisée par la nature. En fait, ces dons sont des compétences socialement définies et naturalisées par la classe dominante. Permettant de masquer la domination des élites, cette appréhension d'une moins forte capacité qu'ont les pauvres à produire des individus doués, se veut en quelque sorte un racisme de classes.

Au-delà de la catégorisation que nous savons aujourd’hui trop générale et rigide des diverses classes, conceptualisée par Bourdieu, nous lui devons tout de même, entre autres choses, l’explicitation de son concept d’*habitus*. Par l’élaboration de cette théorie, Bourdieu est parvenu à démontrer à quel point les individus pouvaient intérioriser certains de leurs comportements par la socialisation. Cet élément semblait d’autant plus pertinent, alors que nous tentions d’évaluer l’impact du capital culturel et des habitudes parentales, sur la reconduction de la pauvreté au sein des premiers quartiers.

Par cette reproduction inconsciente des comportements qui l’entourent, l’individu en vient à se développer une identité qui s’inscrit en écho et en reconnaissance avec ses pairs. Dans le cas des milieux défavorisés, nous pouvons naturellement appréhender les conséquences découlant du fait qu’un enfant puisse grandir dans un environnement qui maximise déjà une certaine culture de la pauvreté et des traits non conventionnels :

[...] les dominés tendent d’abord à s’attribuer ce que la distribution leur attribue, refusant ce qui leur est refusé (« ce n’est pas pour nous »), se contentant de ce qui leur est octroyé, mesurant leurs espérances à leurs chances, se définissant comme l’ordre établi les définit, reproduisant dans le verdict qu’ils portent sur eux-mêmes le verdict que porte sur eux l’économie, se vouant en un mot à ce qui leur revient [...], acceptant d’être ce qu’ils ont à être, « modestes », « humbles » et « obscurs ». (Bourdieu, 1979)

Ainsi, les jeunes enfants des quartiers défavorisés développent déjà tout un système de résilience, qui leur permet d’accepter leur sort et de se construire un présent qui vient rationaliser cet univers aux possibilités limitées. Cependant, ce qui peut dans leur cas devenir problématique, c’est lorsque cette résilience devient un abandon face aux possibilités, voire aux impossibilités, que cette vie peut à long terme leur offrir. Cette

abdication face aux potentialités de la vie, semble prendre la forme d'une réduction des territoires autorisés d'espoir, face à ce qui peut être possible, réaliste, réalisable ou simplement pour soi. D'ailleurs, le rapport qu'entretiennent leurs parents avec l'école, le travail et leur propre avenir, sera en ce sens déterminant. Ces éléments semblaient alors représenter d'intéressantes pistes théoriques pour nous permettre de mieux comprendre la dynamique des premiers quartiers. C'est pourquoi nous avons continué notre exploration théorique en ce sens.

Dès lors, nous nous étions intéressés aux travaux de Bernard Lahire. Ce qui s'avérait dans notre cas encore plus intéressant, était cette distanciation que Lahire, pourtant disciple de Bourdieu, avait pu prendre par rapport à ce dernier. Cette même critique qui nous poussait alors à nous détacher de la lecture bourdieusienne de la pauvreté, Lahire lui avait lui-même déjà adressée dans « L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action » (1998). Dans cet ouvrage, Lahire illustrait cette façon dont il souhaitait se distancer de Bourdieu, en proposant une méthode plus particulariste de l'analyse sociologique. Bourdieu, comme nous l'avons aussi mentionné, dresse une catégorisation des individus qui s'avère assurément importante, mais qui à certains égards demeurait trop générale pour nous permettre de nous y appuyer. Cet élément central sur lequel Lahire a tenu à expliciter sa position, appelle donc à une analyse que nous pourrions qualifier de plus méticuleuse des divers déterminants sociaux.

Dans le cas qui nous intéressait, cette approche développée par Lahire pouvait devenir encore plus pertinente, alors que nous souhaitions d'abord évaluer si ces facteurs de reconduction de la pauvreté existent et, le cas échéant, parvenir à les identifier. Ainsi, il allait devenir plus facile d'orienter la suite de notre recherche, en mettant en parallèle cette lecture effectuée par Lahire, avec certains éléments obtenus par une littérature plus contemporaine qui traite du portrait québécois de la pauvreté. À ce processus comparatif, nous souhaitions ajouter ces autres éléments que nous étions en mesure d'observer sur le terrain.

4.4 Entre clan et solidarité : un esprit familial partagé

Un élément particulièrement intéressant qui fut mis en évidence par les entretiens réalisés, les commentaires récupérés sur le vif ou, encore, par la longue période d'immersion au sein de ces premiers quartiers, est l'importance accordée au concept de famille, déclinée sous l'angle du territoire de l'intime et de la famille-communauté au sens plus large de l'espace-temps partagé avec d'autres, comme terrain des appartenances et des solidarités. En fait, cette idée est revenue constamment et fut de façon récurrente exprimée par la plupart des acteurs – i.e. les intervenants, commerçants et résidents des premiers quartiers – qui furent rencontrés pendant notre étude. Il ne s'agit pas nécessairement de famille au titre où on l'entend de manière générale, mais plutôt d'un esprit de collégialité, d'inclusion, de respect et de solidarité. Il s'en dégage un fort sentiment d'appartenance et de reconnaissance. Très souvent, nous avons pu recueillir des commentaires tels que :

C'est une vie ... bien, ... bien intéressante et à découvrir. Je trouve ça triste que les autres des fois connaissent pas ça, c'parce que c'est une vie intéressante, c'est une vie qui a une histoire, une vie qui est dynamique. Y s'en passe des affaires ici. C'est pas toujours des belles affaires, mais y s'en passe des affaires, t'es vraiment dans de quoi que ça bouge. Les gens se croisent, les gens se connaissent. Moi je vais prendre, pendant la période de l'été, des marches et tu peux pas faire autrement que les gens, tu rencontres des gens, tu parles au monde. C'est comme, y a une vie de quartier que....qui est difficile de trouver autant que ça ailleurs. Je me suis promenée à grandeur de la ville, mais t'as pas ça, dans certains noyaux de villages, Saint-Louis de France. Y a comme toute une richesse-là qui a encore besoin d'amour. Y a comme une reconssssi...pas une reconsideration, moi mon rêve, mais mon rêve c'est que les trifluviens viennent et soient fiers des premiers quartiers.

(Entretien formel)

On est rendu qu'on a des histoires, on a des anecdotes. On est rendu qu'on fait des jokes de l'année d'avant... [...] On rit avec ça. On a ce lien-là, qui se sait professionnel, parce que ce ne sont pas des gens que j'appelle la fin de semaine et ils le savent, mais c'est un professionnel qui est beaucoup plus de proximité. Dans le sens il y a cette distance là à ne pas franchir. Elle est sue, elle est connue et appliquée. Tsé on est pas dans un rôle de seize rencontre d'une heure puis c'est ça, si on se croise dans la rue on se dit pas bonjour parce qu'y a confidentialité. Non, on est dans le milieu de vie. Pour moi les premiers quartiers c'est un milieu de vie. On se croise à une place on se dit aille j'aurais besoin de quelqu'un pour travailler sur telle affaire, je vais appeler telle citoyenne.

(Entretien formel)

Ainsi, il y a évidence quant à l'importance que revêt cette idée de « famille » pour les gens qui furent rencontrés pendant les quatre dernières années. De plus, l'appellation de « milieu de vie », comme espace-temps demeurant creuset de « nourriture sociale », nous semble parlante. Il y a évidence du caractère central que peut occuper la collégialité ou l'esprit de clan pour ces personnes qui vivent souvent dans des conditions précaires qui les rendent vulnérables et, du même souffle, interdépendants. Si nous pensons aux riches

travaux de Jean Bédard, sur la famille, nous revenons rapidement à la conclusion selon laquelle le filet social demeure essentiel au dépassement de la détresse sociale :

Une constante traverse l'histoire : ceux qui sont en détresse sociale ressentent une honte, une humiliation qu'ils considèrent au moins aussi pénible à supporter que les souffrances de l'indigence. Ils luttent non seulement pour la survie, mais aussi et surtout pour la conservation d'un minimum de dignité. Ils luttent de façon parfois acharnée, parfois désespérée, pour ce qui leur reste d'existence sociale. Ils ont un besoin tout aussi viral de nourriture sociale que de nourriture physique. Ils souffrent autant de mépris que de la privation. (Bédard, 1998, p. 19)

Il devient dès lors beaucoup plus aisé de comprendre à quel point ce filet social que représente la solidarité familiale de quartier permet non seulement aux individus de se garder à flot, mais lorsqu'il est question de « nourriture sociale », il est évident que la souffrance qu'ils portent en eux est bien plus profonde que nous pourrions nous l'imaginer :

Y a une autre famille aussi qui est type que je pourrais dire plus problématique, multi problématique : peu d'éducation, difficultés avec les habilités sociales, difficulté d'intégration sociale, pauvreté dans la prise de décision, débrouillardise, vue d'ensemble, des fois y'a des enfants, qui dans ces familles-là, qui vont être atteints de déficience légère. Ces gens-là, les enfants et les petits enfants sont encore là, puis y vivent de la misère. C'est comme de la misère générationnelle. Puis le troisième type c'est quoi déjà... c'est les gens qui sont là depuis longtemps, mais qui ont développé des problématiques de santé mentale. Parce qui a des gens qui sont ici et qui allaient bien, mais qui ont connu un dur épisode dans leur vie, qui sont arrivés ici et qui ne sont jamais repartis. Ils feront probablement rien.
 (Entretien formel)

Et c'est ce rôle de nourriture sociale, cet aspect familial qui, en contexte de fragilité et souvent de ressources limitées, a pu permettre à certains organismes de maintenir leur cadence afin d'offrir des services suffisants aux usagers. Très souvent, la participation de bénévoles ou, dans un exemple bien précis comme celui du Cheval-Sautoir, de parents

d'enfants bénéficiant des services de ce centre de la petite enfance (CPE), a permise de réaménager l'endroit ou, encore, de faciliter l'organisation de certaines activités. C'est ce caractère familial qui fait en sorte que les premiers quartiers ont un petit quelque chose de particulier à offrir, que l'on ne retrouve pas nécessairement dans les autres secteurs de la ville, comme, par exemple, dans Trois-Rivières Ouest¹.

Cette dynamique de famille « très » étendue s'applique à l'ensemble des lieux que nous avons visités et qui furent présentés ou mentionnés dans les parties précédentes de la thèse. Nous avons pu constater cette fraternité autant au niveau des soupes populaires des Artisans de la paix ou chez Ebyôn, qu'au niveau des activités réalisées par la défunte Démarche des premiers quartiers ou lorsque nous nous sommes arrêtés au Bucafin. La Mecque du communautaire se veut en fait aussi la Mecque de l'esprit familial. Même si les familles se sont fragilisées ou fragmentées depuis le temps, le parallèle peut facilement être fait avec les différentes familles nombreuses des années 1950, 1960 et 1970 qui ont marqué l'imaginaire de ces quartiers, pendant l'ère de prospérité qui précéda la chute du mouvement industriel :

En même temps c'étaient des quartiers qui a beaucoup d'histoire, c'est de ça que j'ai pris connaissance comme j'arrivais de l'extérieur, qui ont une histoire puis qui sont tissés, qui ont des liens. Par exemple je découvrais qu'une grande famille qui était une incontournable à l'époque dans le quartier, coin Sainte-Cécile, qui est notamment la famille Desmarais, a pouvait compter si on comptait, beaux-frères, sœurs cousins, cousines, 250

¹ Comme nous avons pu bénéficier d'une quatrième année pour rédiger la thèse, nous avons réalisé celle-ci avec un certain recul ou une certaine distance, en ne résidant plus dans les premiers quartiers pendant la rédaction de l'analyse. Et tenez-le-vous pour dit : les premiers quartiers nous manquent considérablement. La solidarité y est toute autre et on saisit rapidement, une fois que nous nous retrouvons à l'extérieur de ceux-ci, pourquoi ceux qui y résident ne cherchent pas nécessairement à s'en distancier.

adultes qui vivaient dans le quartier. Pour un petit quartier comme Sainte-Cécile 250 adultes là. Y a eu longtemps des années où rien ne se faisait si t'avais pas l'apport ou l'appui de la famille Desmarais. Y avait comme...puis c'est des quartiers, où les gens aussi se connaissent beaucoup.

Pourtant y a une partie de la population qui déménage beaucoup, mais seulement la rue d'après ou quelques rues plus loin ou parce que ça va mal, le logement est pas bon, pas capable payer un loyer ou...ils restent dans le même secteur en grande partie. Y a une vie de quartier que t'as pas du tout quand tu montes un peu dans les quartiers dispersés de Trois-Rivières.

Trois-Rivières Ouest c'est pas Sainte-Cécile. Le monde y veille sur les balcons, le monde y se parlent y s'entrevoient. Tu rentres pas juste dans ton bungalow puis c'est fini. Toi t'As vécu de dans donc tu le sais.

(Entretien formel)

Sur le plan affectif, ce rapport familial entre les individus des premiers quartiers se veut très rassurant et, plus précisément sur le plan développemental, l'attachement est beaucoup plus facile à enraceriner :

Il ne suffit cependant de considérer la relation entre le parent et l'enfant. Il se pourrait qu'il y ait dans l'environnement de l'enfant des adultes (grands-parents, oncle, tante, employés de garderie, etc.) qui puissent compenser pour les difficultés d'attachement avec le parent. Si d'autres personnes jouent un rôle de soins important, l'intervenant doit les prendre en considération. (Bédard, 1999, p. 74)

Dans le cas des premiers quartiers, une panoplie d'individus sont donc en mesure de jouer ce type de rôle. De là l'importance de la présence aussi significative des organismes communautaires, qui peuvent de près ou de loin jouer différents rôles compensatoires dans le développement des individus. Et si nous parlons d'individus, c'est simplement car nous défendons l'idée que le développement se veut un processus continu, qui ne saurait s'arrêter, surtout en contexte de vulnérabilité, au passage à l'âge adulte. De nombreux résidents des premiers quartiers ont toujours bénéficié de filets familiaux décousus et désorganisés. Ils doivent donc continuellement se reconstruire à travers vents et marées,

tout en espérant parvenir à déchiffrer le langage qui est attendu d'eux. C'est dans de tels contextes que différents intervenants du monde communautaire, des voisins ou des amis, peuvent jouer un rôle significatif pour bon nombre d'individus :

Si t'as des difficultés on va t'en préparer un petit plat vendredi. On va te dire passe par la porte en arrière et on va t'en donner un. On va pas crier aie un petit plat de préparé. C'est être sensible autant pour les parents favorisés qui nous amènent plein de linge et qui font tout le temps on sait pas, mais je le sais, telle maman, tel papa. Fak là je fais des petits sacs « si ça fait pas tu me le diras tu le ramène », fak c'est comme une complicité en kek part, puis qu'est-ce que... c'est une culture en même temps au quotidien, parce que les enfants sont témoins, quand y partent avec une éducatrice au terrain de jeu ou qu'on va au centre-ville ou qu'on va partout, on a pas peur ou on a pas, les enfants développent cette capacité-là, collective.

(Entretien formel)

Donc oui, il peut y avoir de la fragilité et de la vulnérabilité, mais les individus ne se retrouvent pas, contrairement à ce qui peut être le cas dans certaines très grandes villes, laissés à eux-mêmes. Ils savent que dans plusieurs circonstances, ils pourront compter sur un partenaire ou un ami pour les aider à poursuivre leur cheminement ou à revenir « à la page », pour ce que cette expression peut bien représenter pour ces résidents des premiers quartiers¹.

¹ En fait, cette distinction entre page et marge, pour les résidents des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, ou encore pour tout autre individu qui est catégorisé ou chosifié par les intervenants ou par les politiques publiques, ne signifie à peu près rien. Ces individus vivent de façon dynamique, solidaire et engagée, sans nécessairement ressentir cette distinction entre « norme » et « différence », alors qu'ils évoluent au sein d'un système peuplé de gens qui, comme eux, vivent leur quotidien dans un même secteur, avec des habitus communs. Ce n'est que le regard externe, souvent découlant du milieu institutionnel ou du milieu académique, qui peut distinguer la marge de la page. C'est d'ailleurs pourquoi cette intention théorique que les individus de quartiers sous-industrialisés puissent souhaiter revenir à la norme, est au niveau pratique très discutable.

Dans les faits, il n'est aucunement question, sur le plan développemental, de prendre le tout selon les échelles habituelles. Il n'y a que peu d'actualisation de soi et très rarement de transcendance, mais il ne fait aucun doute qu'il y a une évolution constante. Et pour bien sentir cette évolution – toujours en nous basant sur des échelles de progressions conceptuelles prédéterminées et autoréférentielles sur le plan épistémologique – il nous faut la saisir en observant non pas un individu seul, mais plutôt une communauté. Ces gens évoluent en grappes, en groupes. Ils se soutiennent et cela détonne fortement des logiques développementales individualistes auxquelles la plupart des travaux en psychologie, reposant sur l'individualisme méthodologique, nous ont souvent habitués.

Il ne faut donc pas chercher à percevoir le seul empowerment individuel, qui vise le développement de qualités personnelles d'autodétermination, de responsabilisation et de prise en charge, mais plutôt à comprendre l'empowerment collectif, comme expérience de soutien, de solidarité et d'accompagnement. Les individus ne cherchent pas l'autosuffisance, mais au contraire, ils souhaitent maintenir ce filet social, ce corps familial que la plupart des individus « à la page », ne parviennent plus à retrouver. En quelque sorte, il s'agit là, cette caractéristique singulière d'une conception familiale forte

et divergente, de l'un des piliers de ce que nous pouvons commencer à entrevoir comme une culture des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières¹.

4.5 Écologie développementale

Comme les éléments découlant de la phase précédente d'analyse de notre terrain ont mis en évidence les concepts d'empowerment, de famille étendue, de milieu sécurisant, de développement et de communauté, il nous a semblé que les travaux portant sur la bioécologie développementale et sur la théorie du parcours de vie étaient en mesure de bonifier notre cadre théorique évolutif. Alors que la bioécologie nous a permis d'entrée de jeu de proposer une certaine classification de nos entretiens, au regard des rôles de chacun des acteurs au sein d'une écologie des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, il était tout de même naturel d'au moins questionner sa pertinence en ce qui a trait à certains de ses éléments caractéristiques qui auraient potentiellement pu bonifier notre cadre théorique. La théorie du parcours de vie, elle, nous offrait non seulement la chance de réactualiser le chronosystème propre à la bioécologie, mais elle nous a permis de rassembler, en un tout cohérent, différents éléments recueillis qui mettent en évidence

¹ Après avoir utilisé, en présentation des éléments centraux de cette phase d'analyse, l'idée de « culture de pauvreté », nous avons ici intentionnellement utilisé seulement le terme « culture » pour qualifier l'esprit des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. La raison est simple : cette culture en est une de pauvreté exclusivement pour l'observateur externe de classe moyenne ou supérieure qui, lui, ne vit pas en situation de pauvreté. Encore, elle pourrait être qualifiée de culture de la pauvreté en nous appuyant sur les différentes catégorisations quantitatives ou qualitatives, découlant de différents travaux de recherches ou d'essais d'auteurs connus du monde de la sociologie, mais plus nous nous avançons dans notre réflexion sur les matériaux obtenus et sur la signification des données émergentes, plus nous y voyons simplement un mode de vie, des aménagements et un langage qui sont simplement différents. À la rigueur, nous pourrions remplacer le terme « pauvreté » par « étrangeté » ou « différence », mais nous n'en sommes pas encore là, à ce stade-ci de l'analyse.

le fait qu'il y a autant de parcours qu'il y a d'individus, puis que les grilles de lectures très larges ou très générales semblent de plus en plus difficilement applicables.

Telle que développée par Urie Bronfenbrenner dans « The Ecology of Human Development » (1979) et par ses successeurs, l'écologie développementale, désormais mieux connue sous le nom de bioécologie développementale, s'appuie sur l'idée que le développement du comportement humain s'articule au sein d'une adaptation progressive et réciproque entre les individus et leur environnement. Tel que nous l'avons mentionné précédemment, nous avons tout d'abord simplement pris appui sur cette approche afin d'opérer une première classification grossière de nos entretiens. Cependant, nous nous y sommes ensuite intéressés de façon marginale, afin d'évaluer si certains éléments pouvaient trouver leur place au sein de notre cadre théorique émergeant.

Au départ appelée écologie développementale, cette approche systémique développée par Urie Bronfenbrenner a tôt fait de jeter un nouvel éclairage sur le rôle différencié tenu par l'environnement sur le développement de la personne. Toutefois, trop peu engagé à travailler sur l'importance de cet environnement dans la détermination des personnalités, Bronfenbrenner s'est ravisé en récupérant les éléments individuels comme les composantes biologiques, cognitives et affectives pour leur redonner une place légitime au sein de son édifice théorique.

Ce passage d'une écologie développementale à cette bioécologie développementale renouvelée eut aussi pour effet d'ajouter deux nouveaux systèmes (ontosystème et chronosystème) aux systèmes déjà en place, tels que le microsystème (système immédiat et proximal), le mésosystème, qui représente les liens entre les microsystèmes, l'exosystème, formé des sphères plus détachées et plus formelles qui participent au système global et le macrosystème qui représente les valeurs, les coutumes et les mœurs.

Tandis que les approches systémiques classiques, telles que développées par Kurt Lewin et Lev Vygotsky, s'intéressaient surtout aux dynamiques organisationnelles telles qu'observées au sein des mégastructures, l'approche développée par Bronfenbrenner offre pour sa part une certaine composante normative, comme elle s'intéresse aux normes, aux valeurs et aux habitus. Il n'est pas question d'articuler le management, autant que d'articuler le vivre-ensemble qui est soumis à toutes sortes d'autres contraintes pratiques, physiques et idéologiques.

Cette façon d'organiser ou de classifier les divers acteurs qui influencent le développement d'une personne devient ainsi une façon assez simple et grossière d'organiser la place des individus. Malgré cette propension à l'universalité, il nous faut demeurer prudent face au caractère généralisant d'une telle organisation théorique. Chez Bronfenbrenner (1979), il y a donc une considération forte accordée à la transmission implicite des mœurs véhiculées par un environnement, même sur un simple nouveau-né. Il accorde toutefois une importance de divers degrés, modulable et modulée, à cette

influence, relativement à l'âge des acteurs et à leur proximité cognitive et affective avec les autres membres qui meublent leur environnement.

En utilisant une perspective systémique, telle qu'actualisée au sein de la bioécologie développementale, l'importance des liens entre les individus pouvait alors nous sembler encore plus significative. La profondeur de l'influence réciproque ou de l'interpénétration, pour reprendre ici le terme proposé par Elias qui sera expliqué plus loin dans la thèse, devient déterminante dans la transformation non seulement de l'individu, mais aussi dans la transformation de son environnement. Le fait que chaque individu, qui évolue au sein de son propre système, soit aussi un acteur dans le système des autres individus, devient capital à l'élaboration d'une compréhension systémique complète. Le fait de ne pouvoir parvenir à bien rendre l'ampleur de la myriade de systèmes qui sont interconnectés constitue possiblement l'enjeu central et la principale limite des approches systémiques.

C'est pourquoi, dans le projet qui nous concerne, une part de notre attention fut justement appliquée à mettre en évidence ce chronosystème qui se rapporte aux liens évolutifs entre les individus. Ce système temporel permet d'ailleurs de faire état des changements survenus dans le temps et dans l'espace, pour les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Il s'agit là d'une façon d'accéder à ce qui ressort de cette myriade de systèmes tous interconnectés et interpénétrants qui s'influencent mutuellement et influencent considérablement le développement des individus qui les constituent.

4.5.1 Le pari systémique

L'un des apports importants de l'approche bioécologique est de considérer différents niveaux de signification en ce qui a trait aux couches qui constituent l'environnement systémique d'un individu. Divers éléments de proximité, comme la famille, les amis et l'entourage immédiat sont considérés, mais aussi d'autres facteurs plus distants comme les institutions, les entreprises, les valeurs, les croyances ou les règles qui influencent le quotidien des personnes. Cette approche psychosociale et communautaire s'intéresse d'une manière quasi-phénoménologique aux divers regards des gens qui participent d'un même système. Réaliser un croisement entre les regards distincts est donc venu nous offrir une certaine forme de neutralité relative aux observations effectuées, en plus de nous donner accès à une multitude de représentations.

Ainsi, le fait de classifier les regards croisés en quatre catégories assez larges inspirées des systèmes originaux de l'écologie développementale, ne reposait pas une présomption à maintenir une telle classification ou à tenter d'en valider la qualité de manière hypothético-déductive. Toutefois, cette classification nous a assurément permis de demeurer cohérents avec l'univers de la sociologie figurationnelle qui nous a aussi intéressé lors de notre parcours. Cela fut d'ailleurs très cohérent avec notre intention d'illustrer les liens entre les divers individus qui habitent les premiers quartiers, selon les principales similitudes ou différences qui émergent des discours qu'ils tiennent sur ces quartiers.

C'est pour cette raison, entre autres, que nous avons pris le pari d'accéder aux regards d'individus provenant de différentes sphères sociétales en lien avec ces premiers quartiers. Nous avons donc pu nous intéresser aux discours de résidents, d'intervenants, de membres du personnel scolaire, d'acteurs politiques de divers niveaux et d'acteurs communautaires aux responsabilités diverses. De cette façon, nous avons obtenu le point de vue de personnes pouvant se trouver dans chacun des principaux systèmes pouvant constituer l'environnement d'un résidant des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. À titre de chercheurs, cela nous a permis d'analyser une très grande variété de données disponibles.

4.5.2 Les quatre systèmes

Dans l'approche systémique, l'adaptation des individus se fait en fonction de l'importance que pourra prendre chacun des systèmes dans leur vie. D'autre part, la signification d'une autre personne qui prend place dans l'un de ces systèmes aura une importance particulière quant au poids de l'influence qu'elle pourra tenir sur le développement de l'individu. Ce rapport entre la personne et la niche environnementale dans laquelle elle s'insère est donc relatif à de multiples facteurs. Cette façon de traiter le développement individuel apporte donc de grands bouleversements en ce qui a trait à la normalisation des acteurs, puisqu'il devient dès lors impossible de parler d'inadaptation ou de dysfonctionnement chez les individus.

Malgré le caractère hautement universel souvent attribué à cette méthode, elle a pour effet de désamorcer une certaine forme de stigmatisation en légitimant certains comportements, au regard de l'environnement dans lequel ils se produisent, alors qu'ils pourraient être tout à fait déconsidérés en d'autres contextes. Ainsi, lorsque nous nous intéressons au devenir d'une personne ou d'une communauté, nous ne nous intéressons plus seulement aux attributs de la personne, mais à tout son environnement comme prise de vue, mais aussi comme prise d'action, comme espace et comme opportunité.

Il y a donc une ouverture qui se fait quant à ce rapport dialectique entre l'individu et son environnement, mais aussi entre chacun des environnements qui s'influencent de manière réciproque. C'est pourquoi il importe de bien saisir de quelle façon chacun des systèmes sont imbriqués et l'importance qui leur fut accordée au regard de la théorie de la bioécologie développementale. Gardons en tête, l'image d'une poupée russe!

4.5.2.1 Le microsystème. Bien qu'identifié comme « microsystème », il est plutôt question de microsystèmes, alors que ce qui est concerné est l'ensemble des microenvironnements qui se retrouvent à proximité de l'individu. Ces microsystèmes sont généralement qualifiés de milieux de vie immédiats et ont un rapport d'intimité très important avec la personne. Occupés par les amis, la famille immédiate, l'école, la garderie ou les milieux sportifs, ces systèmes ont une incidence directe sur le développement de la personne. Leur influence, mais aussi souvent leur importance, est significative au regard de la personne elle-même.

Les contacts au sein de ces systèmes sont directs et constituent des relations clés, quant au développement de la personne. C'est au sein de ces systèmes que s'observe la plus grande réciprocité – ou du moins les premières réciprocités, puisqu'au fil des ans, rien n'empêche une personne de créer d'autres liens qui deviendront encore plus significatifs. Le développement de tous les membres de ces systèmes s'opère généralement de manière parallèle et fortement corrélée. Ces interactions de proximité sont qualifiées de processus proximaux, mais ne sont pas qu'exclusivement réalisés par l'interaction directe ou explicite entre les agents. Toute forme de relation implicite ou de transmission par l'observation, par le non verbal ou par toute autre forme de média est aussi considérable. En bref, il est question de l'influence réciproque immédiate des agents constituants ces microsystèmes.

La variabilité de l'influence de ces facteurs proximaux tire sa source d'ordres multiples, comme le dialogue entre les individus, les valeurs transmises, les habitudes, l'ouverture ou la fermeture des individus, la valeur symbolique de certains vécus de signification, la nature des rapports interpersonnels – pensons ici aux amis, aux pairs, au voisinage et bien entendu, à la famille – ou à tout autre facteur pouvant influencer la profondeur des liens en importance, en durée ou en intensité. Même si cette seconde théorie est abordée plus loin dans le texte, la théorie des parcours de vie trouve à ce stade-ci une certaine pertinence, alors que l'historique et le parcours des relations entre tous ces individus sont considérés de manière significative au sein de l'approche bioécologique.

4.5.2.2 Le mésosystème. Ce questionnement sur ces rapports interdépendants est justement associé au mésosystème, identifié comme le cumul des interrelations survenant entre tous ces microsystèmes. Plutôt qu'un espace défini, ce système représente un réseau, soit le réseau des échanges entre les divers agents. La qualité des liens établis entre chacun de ces systèmes aura un impact considérable sur le développement des membres partageant ce même mésosystème.

Bien évidemment, il faut considérer cette myriade d'interactions entre chacun des microsystèmes comme une grande toile et non pas comprendre celles-ci d'une manière déconnectée. Le niveau de scolarité des parents, le type d'emploi qu'ils occupent - s'ils sont en emploi - le voisinage qui fait partie de l'entourage et tous les autres facteurs qui peuvent altérer l'état d'esprit des gens qui entourent l'agent, font en sorte d'influencer aussi ce dernier. Une multitude d'ajustement sont observés, ne serait-ce qu'au niveau du langage utilisé ou des habitudes quotidiennes qui sont reproduites. Tous les bénéfices ou les inconforts vécus par un agent inscrit au sein des divers microsystèmes ont des répercussions sur le développement de l'ensemble des acteurs faisant partie de cette mosaïque de rapports interdépendants.

Tandis que les liens favorables et harmonieux auront un impact positif sur le développement de la personne, des liens acrimonieux et viciés auront un effet contraire qui pourrait même s'avérer destructeur pour un individu plutôt sensible aux variations des rapports entre ces microsystèmes. L'observation fine des liens entre les microsystèmes

nous permet de mieux appréhender la qualité des relations qui sont, entre autres, amicales ou familiales. Dans le projet qui nous intéresse, l'analyse de ce mésosystème apporte une source d'information très riche, alors qu'elle nous permet de dresser un bilan des relations vécues au sein des premiers quartiers.

4.5.2.3 L'exosystème. En ce qui a trait à l'exosystème, les rapports sont davantage diffus entre l'agent observé et les autres acteurs ou microsystèmes qui constituent son environnement développemental. Sans que l'agent ne soit engagé de manière directe au sein de ces institutions, lieux ou espaces singuliers, ceux-ci détiennent une certaine influence sur le développement de cet agent. On identifie généralement ce système comme étant constitué d'organismes communautaires, de lieux de travail des proches, d'édifices municipaux ou de regroupement de loisirs.

Par exemple, le réseau social d'un proche peut représenter, selon son rapport à l'agent, un élément exosystémique qui contribue implicitement, à sa façon, au développement de celui-ci. L'influence sur ce dernier se fait donc à rebours, alors qu'une étape d'influence directe sur certains autres agents se fait tout d'abord, pour qu'il soit ensuite possible d'observer une certaine forme d'écho qui atteint ensuite l'agent. Ainsi, le travail, les loisirs et les rapports sociaux des acteurs principaux détiennent une influence secondaire sur le développement des individus.

Toutefois, dans certains cas, des facteurs considérés comme pourtant externes, peuvent, pour une multitude de raisons, détenir toute une influence sur le développement d'un individu. Tout cela dépendra en fait de la réception de l'agent, face à l'influence de ces acteurs ou, encore, de l'importance qu'il accorde à ces intervenants. Bien évidemment, la famille influence hautement le développement des individus. Toutefois, rien n'empêche une personne, en plus d'accorder une importance considérable à un intervenant, un travailleur de rue, un entraîneur sportif ou un enseignant, de s'approprier une certaine pensée ou d'accorder une importance capitale à celle-ci.

Les différents systèmes ne sont pas coupés au couteau et il s'agit plutôt d'une forme d'entrelacement qui s'opère entre tous les acteurs qui occupent l'environnement développemental de l'individu. De plus, l'importance du rôle de médiateur joué par les parents qui subissent eux aussi l'influence de ce système externe n'est pas à négliger :

À ce chapitre, le réseau social du parent est un facteur exosystémique de première importance pour le développement de l'enfant. Ce réseau peut être à la fois une source de soutien et de stress pour le parent. En exerçant une influence sur la santé et le bien-être du parent, le réseau joue un rôle indirect sur le fonctionnement de la famille et le développement de l'enfant. Les membres du réseau de soutien peuvent aussi exercer un effet sur le bien-être de l'enfant en fournissant, ou non, des modèles parentaux diversifiés et un répit précieux aux parents essoufflés. (Tarabulsy, Provost, Drapeau, & Rochette, 2008, p. 19)

Il importe donc d'accorder une certaine signification à ce système afin de mieux saisir un phénomène développemental, puisque trop souvent, les dynamiques déterminant les comportements des individus peuvent provenir non pas de son environnement immédiat, mais de son environnement périphérique qui colore toutefois considérablement son mode

de vie. S'intéresser à ce que vivent les parents et la famille étendue devient donc capital afin de comprendre davantage le développement des individus de tous contextes.

4.5.2.4 Le macrosystème. Du côté du macrosystème, il est plutôt question d'une influence très externe, sur laquelle le contrôle est en fait assez minime. Son étendue qui tend vers l'universalité fait de ce macrosystème un système considérable, mais difficile à saisir, à mobiliser et à stabiliser. Ce système peut donc prendre la forme d'institutions plutôt éloignées, mais non pas sous la perspective professionnelle ou empirique que cela comporte, mais plutôt selon la perspective plus immanente des valeurs, des mœurs et des habitus.

Son influence sera considérable en ce qui a trait à la détermination des rôles de chacun des acteurs. La force culturelle est hautement prise en compte au niveau de ce système, puisqu'inévitablement, les comportements, les valeurs et les normes seront considérablement influencés par la culture dans laquelle l'individu s'inscrit. Une personne ne saurait que difficilement se soustraire à sa culture, aux mœurs et aux valeurs mises de l'avant par son environnement.

Certes, l'individu conserve une part forte d'identité, mais le contexte élargi dans lequel il évolue influencera non seulement ses habitudes, mais aussi son langage et le type de raison qui peut l'habiter. Les processus mentaux sont fortement influencés par le rapport à l'altérité et à l'environnement étendu. Les opportunités, les risques et les

occasions seront, entre autres, déterminés par ce plus large système. Les croyances, les habitudes et la culture véhiculée joueront aussi un rôle significatif.

Dans le cadre des études sur les sociétés sous-industrialisées, très souvent défavorisées, l'analyse des micro-cultures s'avère encore plus intéressante. Ce sont d'ailleurs ces éléments qui sont souvent ressortis lors des études de l'École de Chicago, alors que de véritables sous-cultures émergent des contextes post industriels pour influencer considérablement le devenir des individus. Même en phase d'industrialisation, des microsociétés s'organisent autour des grands centres et des cours d'eau, où il nous est possible d'assister à un ordonnancement des résidences selon les modèles hiérarchiques soutenus par les entreprises en place.

En ce qui a trait aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, il fut particulièrement intéressant d'analyser si certains éléments du type macrosystémique furent mis en évidence par les entretiens réalisés, au sein des vidéos et des projets de recherche étudiés ou, encore, simplement observés à même le volet anthropologique de la thèse que constitue l'observation participante. Cependant, cette analyse des éléments du terrain ne nous ont permis de retenir que bien peu d'apports théoriques de ces précédents systèmes.

4.5.3 Le système du « Je » et du « Nous » : Mise à jour d'un chronosystème, mais où et comment le trouver?

Ce constat d'apport théorique limité nous a donc menés à nous intéresser au système supplémentaire que Bronfenbrenner lui-même est venu ajouter lors de sa révision qui a justement eu pour effet de réintroduire les particularités individuelles au sein de son cadre d'analyse. En plus des quatre systèmes « classiques », le passage à la bioécologie développementale a donc mis en évidence l'ontosystème, qui est celui propre à l'individu, à ses caractéristiques cognitives, biologiques et affectives, mais aussi un autre système davantage mobilisé qui est le chronosystème. Se superposant en quelque sorte à l'exosystème, ce nouveau système s'intéresse non seulement aux liens entre les divers systèmes, mais il s'intéresse aussi à cette dynamique et aux changements apportés dans le temps.

Comme il est question de dynamique, l'ajout d'un tel système visait à assouplir le côté rigide et statique de la première version qui était qualifiée d'écologie développementale. En accordant une importance significative à l'évolution des rapports entre les divers systèmes, dans une temporalité qui évolue, une dimension supplémentaire vient s'ajouter à l'analyse systémique pour lui donner une profondeur qui s'harmonise davantage avec ce qu'il est possible d'observer dans le monde réel. La rigidité théorique de l'écologie développementale fit en sorte que, malgré la justesse de certaines analyses, de trop importantes zones d'ombres venaient atténuer la validité de sa démarche. Par l'ajout de ce système supplémentaire – ou de ces systèmes si l'on considère aussi

l'ontosystème – la lecture des interactions entre les divers individus devient plus riche et plus adéquate, voire plus achevée (voir Figure 5).

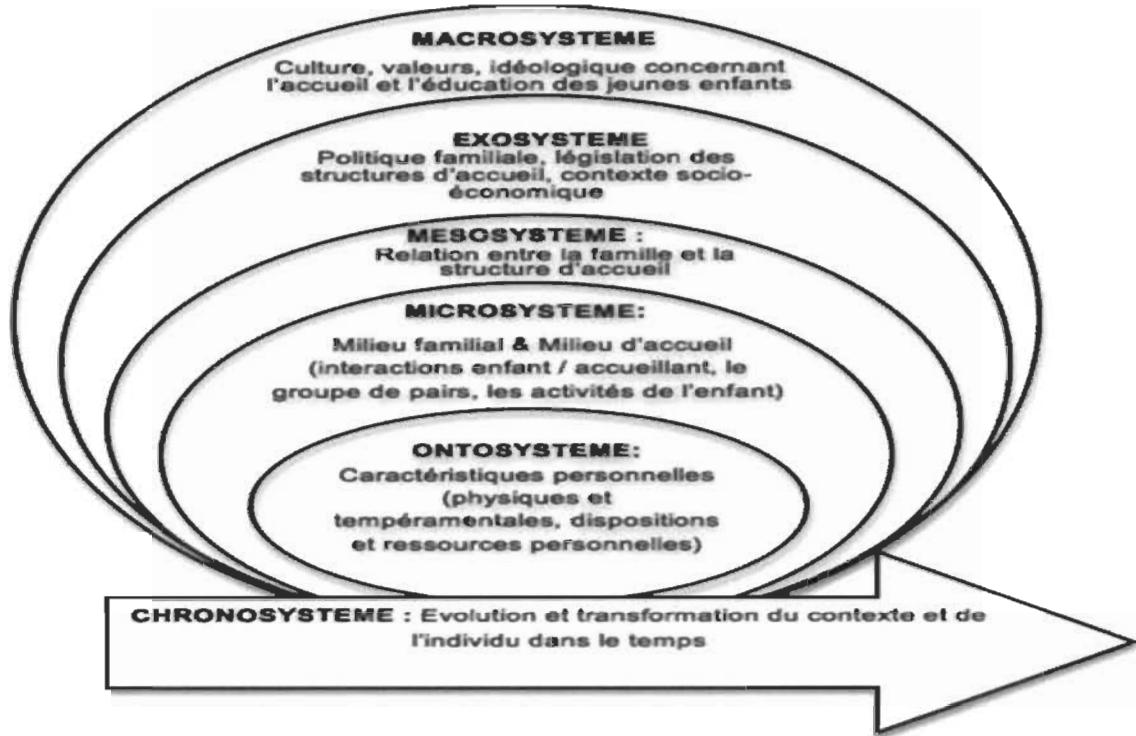


Figure 5. Schéma de la bioécologie développementale.

De notre côté, afin de plonger sans retenue dans cette bonification par la lecture d'un chronosystème, nous avons plutôt préféré nous intéresser à la théorie du parcours de vie afin de justement poser notre regard sur les divers rapports au temps et aux modulations des espaces, vécus par les individus. Cette façon de concevoir les interactions entre les individus est d'ailleurs venue teinter nos questions d'origine. Celles-ci furent évidemment réorientées en cohérence avec le caractère dialectique propre à la MTE, alors que celle-ci nous appelait à réviser nos concepts au regard des nouvelles analyses et des nouvelles découvertes.

En nous appuyant sur l'étude des parcours de vie, nous sommes donc demeurés en parfaite cohérence avec notre pré-catégorisation générale appuyée sur la bioécologie développementale. En écho au chronosystème, le fait de nous inspirer des parcours de vie est d'ailleurs venu clarifier notre problématique qui appelait en quelque sorte à théoriser ce en quoi peut constituer le chronosystème propre à la vie au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Comme nous avions choisi de classifier d'une manière assez générale les divers résidents et intervenants au sein de leurs systèmes respectifs, notre intérêt pour ce chronosystème est venu cimenter l'importance des relations entre tous ces résidents des premiers quartiers.

4.6 Et qu'en est-il de l'identité

Un autre constat émergent qui est parvenu à répondre en quelque sorte à l'une de nos préoccupations d'origine, quant à l'impact de cette culture ou de cet esprit des premiers quartiers sur le développement des individus, fut le fait que la notion d'identité, influencée et même construite par une charge environnementale hautement significative qui est celle des quartiers sous-industrialisés, ne peut être saisie par notre simple rationalité. Les catégories que nous avons tendance à générer, en ce qui a trait aux personnalités typiques ou atypiques, dans un contexte comme celui des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, nous ont semblé plutôt non applicables. Certes, il y avait de grands traits auxquels nous pouvions nous rattacher afin de saisir un tant soit peu les différents mécanismes employés par certains résidents de ces quartiers. Toutefois, il nous fallait, dans un tel contexte où pauvreté, vulnérabilité, mais aussi esprit familial et solidarité se

cotoient, demeurer très ouverts et particulièrement hospitaliers à la différence, à l'étrange et à l'inconnu, voire à l'inclassable ou l'innomable.

Ainsi, certains phénomènes non conformes ou en marge sont réellement apparus comme des enjeux problématiques (Honneth, 2008; Otero & Roy, 2013; Vinet & Filion, 2015). La question du pathologique est aujourd’hui devenue centrale au sein de nos approches relationnelles (Honneth, 2008; Illouz, 2006, 2012), et les premiers quartiers de Trois-Rivières ne sauraient y échapper. Tout ce qui se retrouve en marge est désormais considéré comme pathologique. Paradoxalement, la pluralité et la diversité se retrouvent désormais du côté de la marge, plutôt que de la norme. L'espace accordé à la diversité du côté de la norme diminue sans cesse, tandis que l'étendue du pathologique s'accroît, se particularise et parvient à créer un univers de possibilités pour la recherche et l'intervention. Pourtant, dans un contexte comme celui des premiers quartiers, il nous faut garder à l'esprit que ce qui est habituellement dans la marge, se retrouve dans la norme et ce qui est dans la page, se voit être repoussé ou marginalisé.

Cet inversement de paradigmes, qui serait comme lire de droite à gauche ou de bas en haut, semble, selon les entretiens réalisés, avoir tendance à créer un fossé entre les résidents et les non-résidents des premiers quartiers. Pour essayer d'influencer ces gens vulnérabilisés, les intervenants présenteront généralement leurs « portes de sorties » sous leur meilleur jour. Cependant, ces personnes sont assurément fragilisées, mais elles ne sont pas dupes pour autant (Otero & Roy, 2013; Vallerand, 2006). D'ailleurs, c'est

souvent là que le monde de l'intervention semble rencontrer certaines difficultés, alors qu'il entre dans la marge avec ses grands sabots, sans demander de permission au préalable et en négligeant trop souvent la fragilité qui marque les individus en situation de vulnérabilité. Dans le regard de l'intervenant, le bénéficiaire, est trop souvent déficitaire, incomplet ou en situation de manque (APA, 2003, 2013; Gaudet & Turcotte, 2013; Otero & Roy, 2013; Tarabulsky et al., 2008; Vinet & Filion, 2015). Pourtant, notre analyse nous a démontré que la situation est plus complexe, alors que ces premiers quartiers disposent d'une culture qui leur est propre et qui a bon nombre d'autres avantages à offrir que ceux du conformisme de bon usage. Souvenons-nous de cette solidarité qui est si caractéristique et que nous mentionnions justement ne pas retrouver à l'extérieur de ces quartiers.

Cette hospitalité que nous appelions ou cet accueil de la différence et de l'étrange, ils les trouvent donc au sein de cette marge à laquelle ils appartiennent et au sein de laquelle ils trouvent une forme de reconnaissance renouvelée (Honneth, 1992/2000, 2007, 2008; Renault, 2004). Des communautés de voisins se forment et, dans cet univers « sauvage » qui limite leurs moyens d'action, ils parviennent, parfois par le développement d'un portefeuille quasi collectif, à atteindre un niveau de vie qui leur aurait été inaccessible en étant isolés, avec un seul pied dans la marge et l'autre dans la société. Ils saisissent donc rapidement ce phénomène et comprennent les avantages qu'ils peuvent obtenir à bénéficier de cette hospitalité de leurs pairs au détriment de ces faux espoirs du retour à la norme, qui est bien plus souvent un appel au conformisme qu'une véritable main tendue.

Jamais ou, du moins, trop rarement, nous nous questionnons sur les effets que peuvent avoir ces approches culpabilisantes sur des individus déjà fragilisés et porteurs de sévères jugements envers eux-mêmes. Comme certains se sont parfois, à divers moments de leur vie, retrouvés du côté de la norme, ils ont fort probablement déjà aussi intériorisé ce discours d'exclusion propagé par la société et certaines de ses institutions. Ce discours, ce n'est pas parce qu'ils sont fragilisés qu'ils l'ont oublié. Ils le portent en eux et se l'imposent eux-mêmes, comme un miroir qui vient perpétuellement leur rappeler qu'ils ont échoué. C'est d'ailleurs pourquoi ils retrouvent un tel réconfort au sein de cette famille élargie que représentent la communauté des premiers quartiers. Avec leurs pairs, ici entendus comme les voisins dans des conditions socioéconomiques similaires et les intervenants du monde communautaire, ils retrouvent : écoute, respect et dignité. Ils savent qu'ils y trouveront hospitalité et solidarité, qu'ils seront reconnus et appréciés.

À des niveaux divers, nous nous sentons tous légitimés d'exprimer nos attentes à l'endroit des gens qui nous entourent. Nous souhaitons des soins de qualité et une attention particularisée au niveau des soins de santé. Nous espérons la meilleure garantie et le meilleur service après-vente en ce qui a trait au commerce au détail. Nous nous attendons au meilleur enseignement possible, lorsque nous fréquentons des établissements d'études supérieures. Nous nous attendons aussi à ce que notre voisin puisse nous dépanner lorsque notre tondeuse ne démarre pas ou lorsqu'il est question de déplacer notre voiture enneigée en hiver. Les attentes envers les proches, elles, sont encore plus significatives.

Les attentes fusent de toute part, puis celles-ci ne sont pas moins nombreuses pour les individus en contexte de vulnérabilité. Au contraire, compte tenu de cette posture qui, selon les approches classiques en intervention, endosse le postulat selon lequel ces individus sont en défaut ou sont « incomplets », les attentes à leur endroit sont fort probablement plus importantes en quantité et en qualité, que les attentes qui sont adressées aux citoyens « moyens » (Bédard, 1998, 1999; Corin, Bibeau, Martin, & Laplante, 1990; Harper & Dorvil, 2013; Lapierre, Lévesque, & St-Amand, 2013; Tarabulsky et al., 2008).

Des pauvres ou des vulnérables, nous attendons qu’ils prennent en main leur destinée (Châtel & Soulet, 2002a, 2002b; Colombo, 2015; Gaudet & Turcotte, 2013; Lessmann, 2012; Lorenzi-Cioldi, 1988, 1998, 2009; Parazelli & Colombo, 2006; Soulet, 2005). Nous attendons qu’ils saisissent le contraste qui existe entre leur situation de vie et une situation qualifiée généralement admise par les diverses institutions comme étant saine. Nous attendons qu’ils soient passionnés, engagés dans leur nouveau projet de vie qui est proposé en mode clé en main, par les divers intervenants (Bédard, 1998, 1999; Corin et al., 1990; Harper & Dorvil, 2013; Lapierre et al., 2013; Tarabulsky et al., 2008). Nous attendons aussi d’eux qu’ils élèvent leur compréhension des divers niveaux de langage afin de bien saisir les messages qui leur sont adressés. Comme cela fut mis en évidence dans les entretiens précédents, qui portaient sur cette incompréhension réciproque du discours, entre intervenants et concernés, le fossé entre les deux discours est si important qu’il s’agit presque d’un choc culturel. Jamais, nous ne pouvons imaginer

que lorsque nous parlons, ils n'entendent simplement pas ou ne comprennent pas, puisqu'en fait, ils n'utilisent simplement pas le même langage (Bernstein, 1975)¹.

En fait, peut-être qu'ils n'ont simplement pas le goût de nous écouter, mais ils en ont totalement le droit! Puisque d'abord et avant tout, avant d'être vulnérables ou marginalisés, ils sont des êtres humains au même titre que tous les autres. Dans le contexte qui nous intéresse, ils sont des résidents de la ville de Trois-Rivières, et ce n'est pas parce qu'ils habitent des quartiers qui sont associés à un contexte sous-industrialisé, mais qui est aussi chargé d'une histoire très riche, qu'ils doivent pour cela être déconsidérés. Ils ne savent pas toujours qui ils sont ou ce à quoi ils ont droit, mais ils n'oublient jamais à quels quartiers ils appartiennent.

4.7 Dynamique relationnelle

Trop souvent perçues comme homogènes, les différentes populations ou sous-cultures, comme celle qui se vit au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières,

¹ Basil Bernstein (1924-2000), fut un sociologue spécialisé au niveau de la linguistique. Plus précisément, il développa une théorie du malentendu linguistique et culturel. Il pose une distinction essentielle entre ce qu'il qualifie de « code élaboré », qui représente la culture linguistique admise par la classe dominante et « code restreint », qui exprime les limites de maîtrise et de compréhension de ce discours par les classes défavorisées (Bernstein, 1975). Ainsi, ce fossé entretient la différence entre les classes et participe de la reconduction des cultures de pauvreté. Dans le cas qui nous concerne, cette question d'un code linguistique propre aux bénéficiaires, d'une part, et aux intervenants, d'autre part, semble être frappante. Cette piste de réflexion ouvre d'ailleurs la porte à une interrogation profonde quant au rôle des intervenants en milieux institutionnels, alors que les travailleurs de rue et les intervenants du milieu communautaire semblent bien plus enclins, comme ils sont enracinés en leur milieu, de déchiffrer ce « code élaboré ».

doivent dépasser cette logique de désocialisation ou de désindividuation trop profonde, afin de nous permettre d'accéder à ces rapports essentiels entre les individus et les groupes culturels en eux-mêmes. La réalité sociale, qui détonne de cette conception catégorielle empruntée à la sociologie contemporaine et souvent plaquée sur les différentes sous-ensembles populationnels, est construites d'idées, d'affects, d'habitus¹ et de quotidiens qui sont partagés.

Ce sont ces éléments caractéristiques qui nous permettent de bien saisir la différence entre les rôles prescrits, les rôles attendus, souvent selon une perspective institutionnelle, et les rôles subjectifs ou personnels, qui représentent le quotidien de nombreux individus trop souvent chosifiés. Les attentes à leur endroit se trouvent souvent au-delà de ce qu'ils sont en mesure de livrer, selon les moyens dont ils disposent. Et ces attentes ou cette pression, ils la ressentent et c'est pourquoi leur attachement se fait davantage à l'endroit de leurs concitoyens, de leurs voisins ou des différents membres des organismes communautaires, plutôt qu'à ces différents statuts hypothétiques auxquels les intervenants se croient en droit de les voir correspondre.

¹ Nous reprenons tel qu'indiqué précédemment, différents concepts mobilisés au sein de notre cadre conceptuel original, qui fut évacué mais qui est désormais mobilisé de nouveau, afin de permettre un enrichissement de notre carte conceptuelle. « Le concept d'habitus, développé par le sociologue français Pierre Bourdieu, met l'accent sur l'importance, au sein du processus de socialisation, des systèmes ou des matrices de perceptions, d'appréciations et d'actions, à la fois durables et transposables, servant de support à un travail d'inculcation et d'incorporation. [...] La notion d'habitus repose sur l'intériorisation de l'extériorité qui permet de rendre compatibles la singularité des trajectoires sociales et l'homogénéisation des représentations et des conduites à l'intérieur de groupes ou de collectifs soumis à des conditions d'existence similaire. » (Léon, 2012, p. 34).

Cette tension entre les rôles prescrits ou attendus et les rôles effectifs, crée, selon notre analyse et selon différents auteurs, un vide au sein de l'identité singulière des différents bénéficiaires ou concernés. « À l'identité personnelle se superspose l'identité sociale définie par d'autres (décideurs, fonctionnaires, chercheurs, etc.) et qui est intégrée comme un statut social inférieur ou comme un statut de « déclassement social » » (Grimard, 2018, p. 106). Un certain déséquilibre ou, du moins, ce que nous avons interprété comme tel de l'extérieur, s'inscrit entre les sentiments et les représentations. Des dimensions comme la continuité et l'intégration de la personnalité peuvent parfois être difficilement actualisées en contexte de vulnérabilité, puisque la gestion du quotidien se fait souvent à la pièce, avec un fort sentiment d'insécurité.

C'est pour de telles raisons que l'environnement social réconfortant du monde communautaire peut combler une certaine non-homogénéité de la personnalité et générer un certain équilibre entre l'unité et la diversité d'un concerné, voire une certaine stabilité. Et cette stabilité qui entoure la personne, vient combler les différentes crevasses qui amplifient généralement l'insécurité. Au sein des premiers quartiers, il n'y a pas de genèse classique ou sécurisée de l'identité. S'il peut y avoir une quelconque genèse, elle implique l'identité collective bien plus que l'identité individuelle.

Ainsi, les résidents, bénéficiaires ou concernés, puisque les « résidents » ne font évidemment pas tous partie du groupe des individus marqués par la vulnérabilité, se retrouvent, si ce n'est en dissonance cognitive, en constante tension entre deux mondes.

En fait, il y a ce monde de l'intervention qui porte ses attentes et sa charge cognitivive et affective de responsabilité ou d'auto-responsabilisation (d'empowerment) à l'endroit des concernés, tandis qu'il y a cet autre lieu abstrait de reconnaissance qui accueille, qui réconforte et qui conforte les bénéficiaires dans leur mode de vie, dans leurs émotions, leurs forces et leurs fragilités.

Les concernés se retrouvent donc constamment en situation de choix, devant faire confiance de part et d'autres, mais étant légalement redevables à un groupe qui souvent s'oppose à leurs croyances, leur demande des efforts justifiés et les soumettent de manière parfois forcée à jouer des rôles au sein d'une pièce qui ne correspond aucunement à celle au sein de laquelle ils aspirent à jouer. Les concernés se retrouvent donc en rééquilibrage constant et vont inévitablement tendre vers une certaine forme d'évitement et de déni. Et la raison est fort simple : les intervenants parlent un langage différent, un langage que les concernés ne connaissent pas, et inversement, ces mêmes intervenants écoutent, mais ne comprennent pas à leur tour les subtilités de la culture des premiers quartiers :

Ce que j'ai découvert entre autres en côtoyant beaucoup de gens avec COMSEP, c'est à quel point l'isolement c'est fort. C'est à dire tous ceux qui vivent dans le monde je dirais, que la ville organise cinquante millions d'activités et dieu sait que la ville en fait. Mais quand t'as le budget que tu te demandes si tu vas payer ta passe d'autobus ce mois-ci, puis que tu demandes comment tu fais pour arriver alimentairement parlant à fin du mois, quoi que ce soit qu'on t'offre, ça te rejoint pas. T'es pris avec la misère, puis te donner accès, même gratuitement parce qu'on t'offre une activité même gratuite mais à un km de chez-vous, c'est un effort. Même sortir de la maison pour aller à COMSEP pour plusieurs c'est un effort. Une rue, deux rues, trois rues, c'est selon là! Puis c'est te retrouver devant le tissu social qui dans une certaine mesure t'insécurise aussi là! Pour certaines personnes, je sais pas comment vivre dans ce monde-là! C'est

*comme une jungle, c'est un langage que je parle pas, que je connais pas,
C'est un peu fou!*
(Entretien formel)

[...] j'ai déjà été chez une maman qui en venait pas à bout, parce que la fille lui avait tout expliqué : « tu mets tout dans des sacs en plastique ». Elle avait des chaises dans un sac en plastique, sa table dans un sac en plastique, son divan, tout. On aurait pu dire « mon dieu ils vont tous s'étouffer ». Elle avait écouté, mais pas la bonne affaire. Fak on s'assure pas, on donne l'information, mais encore, mais faut que tu sois informé. Chacun dans son département doit faire sa job, mais faut que tu repense à ta petite pyramide. C'est là que j'ai des collègues, moi je prends des bobettes, ils vont me dire : « Déresponsabilisation! Faut tes responsabilise. « Ton enfant avait pas de bobettes de rechange, y a fait pipi dans ses bobettes, y est tout un dans ses culottes. » Tu vas voir, le parent va le faire une fois! » Moi qui pensais que le conditionnement classique ça marchait plus!
(Entretien formel)

Et cette culture est propre à ce groupe d'appartenance, identifié comme les résidents des premiers quartiers, qui pour des sans-emploi, peut même jouer le rôle du groupe de travail, puisqu'ils partagent tout de même leur quotidien au sein des différents organismes. Et c'est tout un travail que de devoir quémander la nourriture ou la monnaie, que de devoir jour après jour se rendre livrer des curriculum, de jour après jour échanger avec son agent du gouvernement fédéral (chômage) ou du gouvernement provincial (solidarité) et, dans certains cas, de son agent de probation. Bref, cette culture représente non seulement un langage, mais elle permet aussi la socialisation, le sentiment d'appartenance, la comparaison, le développement de l'identité, la reconnaissance, le support, et parfois même l'apprentissage, la réalisation d'objectifs et, dans différents cas limites, la survie :

Comme là ce matin y a un monsieur perdu sa femme perdu sa job, toute la, y est venu ici descendu en bas on lui a refait son cv. Et je l'ai rencontré en haut pour refaire le cv. Il a basculé mais il savait qu'ici y avait une intervenante parce qui a entendu parler de... Dans mon rapport je finis,

c'est plus que le vêtement c'est plus que la nourriture, c'est créer un lien.

Créer un lien puis le nourrir ce lien-là, ne jamais perdre le lien que t'as avec la personne. Même si tu te promènes de victoire en défaite victoire en défaite. C'est un peu comme avec les travailleurs de rue. Moi mon école à Trois-Rivières, ça a été avec les travailleurs de rue.
 (Entretien formel)

D'ailleurs, afin de mieux comprendre cette dynamique qui caractérise la culture de collaboration, d'entraide et de soutien qui prévaut au niveau de ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, il fut inévitable de nous pencher sur le concept de solidarité. Et quand nous faisons référence au concept de solidarité, nous le pensons selon ces perspectives soulevées par les auteurs du solidarisme sur lesquels nous revenons plus loin. Le nouvel intérêt resurgissant pour ces thèses qui remontent ironiquement à la fin du XIX^e siècle, tend à remettre en question les thèses sur l'atomisation sociale des individus, qui ne représenteraient en quelque sorte, comme ont pu l'identifier des auteurs tels que Dardot et Laval (2009) ou, encore, par sa réappropriation du marxisme, Günther Anders (1956/2012), qu'une théorisation du point de vue des classes privilégiées.

4.8 Retour à la solidarité mécanique

Dans les faits, l'une des distinctions qui émergea davantage de nos observations et des entretiens effectués, propose un retour à la réflexion posée par le sociologue Émile Durkheim en 1893, dans « De la division du travail social ». Dans cette thèse, admirée par sa qualité et sa profondeur par les membres du jury, Durkheim établit une incontournable distinction entre la solidarité mécanique et la solidarité organique, distinction qui est sans cesse reprise aujourd'hui dans le monde de la sociologie.

Si une telle attention portée à cette distinction conceptuelle peut surprendre, dans le contexte de la présente recherche, elle trouve en fait tout son sens en ce qu'elle permet d'illustrer un élément central qui permet de distinguer la dynamique des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières des autres secteurs de cette même ville. Cette caractéristique « essentielle » qui fut relevée par la plupart des acteurs interrogés porte déjà un nom et il s'agit de la solidarité mécanique :

La solidarité mécanique correspond à la solidarité par similitudes. Elle renvoie aux sociétés traditionnelles dans lesquelles les individus sont peu différenciés les uns des autres, partagent les mêmes sentiments, obéissent aux mêmes croyances et adhèrent aux mêmes valeurs. (Durkheim, 1893, p. 11)

Cette forme d'organisation sociale repose donc sur le partage des caractéristiques communes par un groupe d'individus. Un auteur qui avait à l'époque d'ailleurs pu inspirer Durkheim, Ferdinand Tönnies (1887/2001), avait proposé l'intraduisible concept de *Gemeinschaft* dont le prototype des relations était celui de la famille et dont les différentes formes d'associations renvoient à l'idée de communauté spirituelle ou intellectuelle. Et les caractéristiques de cette forme d'organisation s'apparentent considérablement à la dynamique que nous avons pu présenter, décrire et analyser jusqu'ici, en ce qui a trait aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Ironiquement, cette réflexion sur la solidarité ou le solidarisme remonte à la fin du XIX^e siècle, alors que des auteurs tels que Charles Gide (1893), Célestin Bouglé (1907), Léon Bourgeois (1893) et Alfred Fouillée (1884) s'étaient affairés à produire une importante réflexion sur les liens qui nous unissent, à titre d'individus appartenant à de

mêmes communautés. Ce qui découla de cette réflexion et qui a assurément pu inspirer la distinction durkheimienne des deux types de solidarités, est le fait que nous sommes interdépendants, autant sur les plans organique (biologique) que moral (normatif).

C'est d'ailleurs ce fondement d'interdépendance qui pouvait être perçu par l'organisation sociale du travail des différentes périodes précédant les grandes industrialisations. Comme les individus vivaient de façon rapprochée et en entretenant des liens familiers entre eux, ils pouvaient avoir confiance les uns envers les autres et évoluer dans une certaine forme de collégialité, de familiarité. Et dans une époque où tout porte vers l'individualisme, vers l'autosuffisance, vers l'empowerment, la centralisation des responsabilités sur l'individu objet et non plus sur les liens sociaux, sur les institutions, sur l'État ou sur la collectivité, la dynamique observée au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières fait contraste.

Une parenthèse ou une réflexion complémentaire sur la distinction entre un pauvre au XXI^e siècle et un pauvre au début du siècle précédent s'avère d'ailleurs ici pertinente, alors que la dynamique ou l'environnement qui entoure la personne qualifiée de « pauvre » est tellement différente d'une période à l'autre. Au début du siècle dernier, une personne pauvre vivait généralement dans un secteur, un village ou un quartier dans lequel pouvaient habiter plusieurs membres de sa famille. Ainsi, la personne pouvait compter sur une certaine forme de soutien en provenance de sa famille étendue. Et dans les faits, certaines lignées familiales entières pouvaient s'avérer pauvres, mais pouvaient, par le fait

même et du fait de leur proximité, s'entraider et maintenir des conditions d'existence plus que raisonnables.

Désormais, les familles sont si fragmentées et la distance parfois si importante entre les parents, leurs enfants et la famille étendue, que les contacts se font rarissimes. Cette distance, parfois temporelle ou morale, mais généralement physique, permet difficilement l'entretien des liens sociaux. Et sans liens sociaux, sans souci à l'endroit des membres d'une même famille, il y a peu de place ou peu d'espoir pour le maintien d'une quelconque forme de solidarité :

Ça n'existe plus ça, d'abord parce que toutes ces grandes familles que j'ai évoquées, sont rendues des adultes. Ils ont mon âge donc, forcément, ils sont ailleurs ou sont encore là et la ville a tellement changé et le modèle s'est pas reproduit. J'ai eu deux enfants alors que ma mère, ils étaient de sept huit ans, et mon père c'était la même chose, y était pas rare de voir des familles à la dizaine là, alors que forcément. Et faut voir que l'immigration a changé énormément le paysage de ces quartiers-là aussi.

(Entretien formel)

Et dans un même ordre d'idée, nous pouvons penser à l'élargissement considérable des villes, qui a eu pour effet de créer davantage de distance et parfois même d'indifférence entre les membres d'un même voisinage. Tandis que même au courant des années 1980, la tendance était encore à connaître les us et coutumes des membres de notre voisinage, il est désormais très difficile de pénétrer dans l'intimité des gens. L'accroissement des rapports sociaux virtuels vient aussi complexifier cette proximité physique – qui participe au développement d'une culture partagée – entre les individus. Ainsi, alors qu'il était jusqu'à tout récemment possible de s'adresser à ses voisins, qui

. pouvaient être considérés comme des amis, pour obtenir parfois le petit coup de pouce nécessaire à éviter une situation complexe, sensible ou précaire, les rapports sociaux sont désormais morcelés.

Et cela a un impact direct sur les individus qui se trouvent en contexte de pauvreté, alors que dans plusieurs cas, ils ne disposent pas de collègues de travail, n'ont pas les moyens de participer à des activités sociales, culturelles et sportives, qui permettent souvent de développer d'autres types de relations. De plus, s'ils se retrouvent en contexte de pauvreté, nous pouvons comprendre qu'il est possible que leurs liens familiaux soient assez limités. Ainsi, que leur reste-t-il s'ils n'ont pas de collègues, peu ou pas de partenaires autres et si leurs liens familiaux sont effrités, afin d'obtenir une quelconque forme de soutien?

Et bien que cette distinction entre une solidarité mécanique qui repose sur une conscience familiale et conviviale, par opposition à la dynamique organique qui fait de chacun des individus, un atome au service de ce méga organisme que représente la société, date maintenant d'un siècle, il nous semble tout de même convenable de nous réapproprier ici ses cadres conceptuels, car nous croyons qu'ils permettent de mieux imager cette dynamique particulière qui fut observée au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Malgré le fait que nous puissions admettre de manière générale que la pauvreté est beaucoup plus complexe aujourd'hui qu'elle ne pouvait l'être au siècle dernier, il nous

a semblé évident qu'une certaine forme d'esprit familial persistait au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières :

On a commencé avec ça comme philosophie, en disant on va travailler avec les forces qu'on a dans notre milieu. Si toi t'es maman à l'aide sociale mais que t'as des ostifies de bonnes recettes, tu vas venir nous aider dans la cuisine, à nourrir la cuisinière, dans le temps. Si toi t'as le dépanneur sur le coin de la rue, c'est là que je vais aller acheter telle affaire. Fak on a commencé en disant est ce qu'on l'a dans notre quartier, pour subvenir à nos besoins? [...] On l'a pas dans notre quartier, on va dans notre ville, on l'a pas dans notre ville, on va dans notre ville élargie. On l'a pas, et ça, je, on l'a toujours tenu, toujours toujours, même au fil des ans, [...]. Puis y a des parents, le métier qui font ici, « toi t'es un plombier, c'est toi que je vais appeler en premier, parce que tu viens ici ». Toi t'es une comptable, c'est toi qui vas faire nos états financiers. [...] On a continué avec la fidélité mettons, mais la fidélité, c'est ça dans un quartier tsé. C'est ça qui fait que, moi mes enfants ont toujours dit : « maman, quand tu te promènes la nuit c'est sûr tu te feras jamais attaquer ». C'est tout le monde connaît tout le monde, mais tout le monde se gage.
 (Entretien formel)

Ainsi, c'est véritablement cet esprit collégial, tel que nous l'avons présenté dans notre segment conceptuel précédent, qui nous permet de mieux comprendre cette inscription au sein d'une solidarité mécanique comme fondement des interactions entre les individus, les intervenants et tous les autres acteurs présents au sein des premiers quartiers. D'ailleurs, cette solidarité semble être ce qui permet aux individus qui se retrouvent en situation de pauvreté de ne pas subir un rejet trop significatif et d'être restreint à la marge du grand livre de la vie. En fait, cette solidarité propre aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières offre une autre histoire à ceux qui pourraient être catégorisés de pauvres selon une lecture exclusivement convenable des catégories sociologiques communes.

Cependant, il semble évident que la façon dont il nous faut comprendre, traiter et analyser cette culture propre aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières n'est pas en nous appuyant sur les présupposés de la sociologie contemporaine, qui propose une catégorisation souvent quantitative ou définie selon des catégories très larges, générales et épistémologiquement autoréférentielles, qui furent produites par ni plus ni moins des individus considérablement éduqués et provenant, sans être des héritiers, de milieux aisés.

Tandis que les cadres de la sociologie contemporaines, même si certaines de leurs caractéristiques font écho à la thèse et seront présentées plus loin, nous semblent être inappropriés pour dresser une analyse juste et obtenir une compréhension adéquate de la dynamique propre aux premiers quartiers, c'est du côté de l'anthropologie qu'il nous semble devoir nous tourner pour mieux saisir l'émergence des données découlant de notre analyse par théorisation enracinée. Non seulement, une part importante de notre travail qui a pu venir orienter nos entretiens et nos lectures, est notre étude terrain qui se voulait considérablement anthropologique, mais aussi, il y a ces différentes caractéristiques comme le caractère familial, la solidarité mécanique, puis cette forme de langage propre aux premiers quartiers qui nous poussent à produire une analyse anthropologique de cette culture des premiers quartiers.

En fait, ce que nous sommes parvenus à introduire ici, c'est l'idée selon laquelle notre cadre conceptuel qui nous a servi de balises – nous pouvions parler de balises conceptuelles plutôt que d'un cadre théorique figé comme cela peut être le cas pour une

étude typiquement hypothético-déductive – afin de bien orienter notre étude exploratoire sur la dynamique qui marque les premiers quartiers de Trois-Rivières, ne permet pas de nous rapprocher suffisamment de notre objet, afin d'en saisir toute la subtilité et les contours qui sont pourtant essentiels à la production d'une compréhension juste et adéquate de ces quartiers.

Plus notre réflexion s'est poursuivie au regard des données accumulées, plus nous ressentions les limites propres aux généralisations sociologiques de la pauvreté proposées. Même si nous posions notre réflexion sur les questionnaires généralement utilisés pour décrire les populations pauvres des quartiers sous industrialisés, le choc avec la réalité rencontrée pendant notre étude exploratoire nous a forcé à ressentir un inconfort considérable quant à l'inadéquation entre les balises habituelles et la réalité vécue au quotidien par les individus des quartiers défavorisés.

Il ne faut pas nous intéresser, comme le font la plupart des études ou des grands recensements, au niveau du dernier diplôme obtenu, au salaire familial moyen ou, encore, au nombre d'enfants qui se trouvent sous un même foyer. En fait, si nous cherchions véritablement à connaître ces populations, nous pourrions aller jusqu'à leur demander quand fut la dernière fois qu'ils ont eu la chance de faire une épicerie, depuis combien de jours ils n'ont pas eu la chance, par souci d'économiser leurs ressources souvent limitées, de prendre une douche ou un bain. Nous pourrions même dans plusieurs cas leur demander combien de repas ils peuvent prendre par semaine, combien de fruit ou légume ils ont pu

manger dans le dernier mois, etc. À la lecture des travaux généraux sur les quartiers défavorisés, il semble évident que l'on ne souhaite pas trop nous approcher de cette réalité qui accompagne la pauvreté.

Et c'est justement cette acceptation du difficile, de l'inconfort, de l'étranger ou de l'étrangeté, qui permet aux acteurs du milieu communautaire de dépasser considérablement le corps institutionnel et de développer de véritables relations avec les résidents des quartiers fragilisés ou atypiques :

Moi je ne la vois pas comme ça la personne. Elle arrive avec ses idées, avec sa réalité, mais je la vois pas comme une personne en situation de pauvreté.

Nous autres ça nous importe pas que la personne soit sans abri. On ne la définit pas par ça. Moi les citoyens qui entrent c'est des citoyens-citoyennes, c'est pas des personnes en situation de vulnérabilité c'est pas des personnes en situation de pauvreté. Pour moi, c'est une citoyenne et un citoyen qui est engagé et impliqué, qui décide de s'engager et de s'impliquer. Notre rôle à nous, c'est si la personne à vient, pi on décèle, parce que tsé, quand même on est deux travailleuses sociales ici, si on décèle, qui a une problématique, ou si la personne donne l'information que ça va moins bien, notre rôle c'est de l'accueillir et de la référer vers une autre ressource. Mais jamais ici, jamais tu vas entendre « Moi je suis allé faire une activité et y avait que des personnes en situation de pauvreté ».

(Entretien formel)

Cet esprit solidaire qui règne au sein des quartiers sous industrialisés partage précisément tous ces secrets, toutes ces choses implicites, tout ce langage et cette culture que les acteurs, observateurs ou intervenants externes ne parviennent ni à comprendre ni à ressentir et, encore moins, à s'approprier.

Il n'est donc pas question d'une catégorie du social qu'il nous faut traiter comme objet d'intérêt ou de recherche, mais plutôt d'une culture qu'il nous faut découvrir, apprendre et de laquelle il nous faut nous imprégner. C'est d'ailleurs pourquoi un chercheur qui se maintient en posture expérimentale, ne parvient que trop rarement à atteindre ce niveau d'analyse, de finesse ou de sensibilité. Ces premiers quartiers, c'est principalement le fait de les avoir habités qui nous a permis de mieux comprendre l'objet de recherche, de le laisser se déployer de lui-même et, ainsi, orienter nos questions, nos unités de mesures et nous pousser à changer les lunettes avec lesquelles nous avions commencé à observer ces quartiers aux premiers abords.

Avec tout le vécu et tout le recul nécessaire pour obtenir une meilleure compréhension de ce phénomène culturel que représentent les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, nous sommes plus en mesure de saisir qu'une bonne part des raisons qui font en sorte que notre premier cadre théorique sur la pauvreté fut rejeté – pensons ici aux analyses des Lewis et Lahire. Finalement, les cadres théoriques à venir, qui s'inscrivent plutôt dans une perspective sociologique de la structuration, de la figuration ou de la sociologie relationnelle, auront davantage participé, toujours dans les limites qui leur sont propres, à l'établissement de notre synthèse théorique finale qui est encore plus élaborée.

4.9 Sociologie figurationnelle et relationnelle : Théorie de la structuration

Dans son livre intitulé « Introduction à la sociologie générale », Guy Rocher définissait l'objet de la sociologie comme « l'action sociale, c'est-à-dire l'action humaine

dans les différents milieux sociaux » (1992, p. 14). Cette proposition fut depuis acceptée de façon générale. Toutefois, réduire l'objet de la sociologie à cette brève définition ferait en sorte de laisser en plan de nombreux éléments singuliers et de nombreuses particularités propres au débat entourant cette discipline. D'ailleurs, Rocher prends lui-même soin, dans son ouvrage, de dépasser cette définition sommaire offerte en introduction, afin de présenter une élaboration exhaustive des multiples ramifications empruntées par la sociologie contemporaine.

Comme notre projet de recherche se voulait interdisciplinaire et se trouvait à mi-chemin entre la sociologie et la psychologie, il devenait impératif, afin de bien camper l'environnement théorique dans lequel s'inscrit le projet, de présenter un résumé de ce qui se joue à l'interface de ces deux disciplines. Il semblait intéressant d'illustrer comment notre projet est parvenu à produire une synthèse, non seulement entre ces deux grandes sciences, mais aussi entre diverses écoles de celles-ci. C'est pourquoi nous nous sommes intéressés aux sociologies relationnelles et figurationnelles. Du côté de la psychologie, rappelons que nous nous sommes principalement intéressés, dans une section précédente, aux champs de la bioécologie développementale et de l'approche du parcours de vie.

Pour en revenir à la sociologie, nous ne pouvons passer sous silence le fait que nous avons dû nous positionner quelque part entre les deux grands volets que sont la

macrosociologie et la microsociologie¹. Cette approche nous a donc permis d'éviter un étalement qui irait jusqu'à traiter de la sociologie historique et culturelle, souvent considérée comme le troisième grand volet général de la sociologie. D'autre part, notre analyse s'est limitée à ce rapport entre individu et société, sans nous plonger dans une analyse fine qui chercherait à faire la distinction entre les diverses filières contemporaines de la sociologie, comme la sociologie de l'éducation, la sociologie politique ou, encore, toute autre école de la sociologie trop fine pour les besoins du projet qui nous concerne. En revanche, nous n'en sommes pas demeurés à cette opposition entre individu et société, alors que nous nous sommes principalement intéressés aux concepts théoriques qualifiant les relations d'interpénétration entre les individus.

Il est donc ici question d'analyser cette dialectique constante entre la dynamique des groupes et le développement des individus, dans le contexte plus particulier qui nous intéresse qui est celui de la vie au sein des quartiers défavorisés. Bien évidemment, cet intérêt pour l'analyse des dynamiques propres aux quartiers défavorisés n'a rien d'exceptionnel, alors que différents auteurs québécois ont su en faire une spécialité et que de nombreux ouvrages québécois, comme « La mobilisation des personnes sans emploi. Une enquête conscientisante dans les quartiers centraux de Québec » (Gaudreau & Villeneuve, 2005), « Un Québec invisible. Enquête ethnographique dans un village de la

¹ Le débat entre la macrosociologie, qui s'intéresse davantage aux méta-structures et aux grands ensembles, et la microsociologie, qui s'intéresse à l'individu et à sa capacité d'adaptation à son environnement, fut au cœur de la sociologie contemporaine et perdure encore aujourd'hui. C'est d'ailleurs ce débat qui oppose structuralisme et fonctionnalisme, que nous tenterons de dépasser dans notre cadre théorique provisoire en nous inspirant de postures médianes, pour proposer une sociologie compréhensive de l'interdépendance.

grande région de Québec » (Parent, 2015), « Saint-Denis. Un village québécois » (Miner, 1939), « L'Établi » (Linhart, 1981) et « Dérives montréalaises. À travers des itinéraires de toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve » (Bibeau & Perreault, 1995), se sont intéressés, un peu à la manière dont nous avons procédé, à rendre accessible au public la dynamique propre à certains quartiers ou certaines régions du Québec.

D'autres travaux comme « Street Corner Society. The Social Structure of an Italian Slum » (Whyte, 1943), « Nacirema: Readings on American Culture » (Spradley & Rynkiewich, 1975) et les travaux d'Oscar Lewis, dont « Tepoztlán, Village in Mexico » (1960), « A Death in the Sánchez family » (1969/1973), « Five Families: Mexican case studies in the culture of poverty » (1959), « The Children of Sánchez: Autobiography of a Mexican family » (1961/1978) et « La Vida: A Puerto Rican family in the culture of poverty. San Juan and New York » (1966/1969) ont donné un accès similaire à d'autres secteurs que ceux du Québec. D'ailleurs, à titre de grand sociologue québécois formé à l'École de Chicago, Jean-Charles Falardeau (1914-1989), nous a livré une œuvre marquante en ce qui a trait à la description des mouvements sociaux du Québec et principalement de la grande région de Québec, des années 1940, 1950 et 1960, voire 1970.

Ainsi, nous souhaitons faire honneur aux travaux produits par tous ces pionniers de l'analyse descriptive des quartiers, tout en nous intéressant à l'incidence des contextes dans lequel s'inscrivent les individus, sur leur développement. Sans nécessairement donner une préséance à l'influence du contexte des premiers quartiers de la ville de

Trois-Rivières, sur le développement de ses résidents, nous souhaitons par notre étude parvenir à identifier les liens et les liants qui peuvent rapprocher ou éloigner les individus des diverses positions sociales ou rôles sociaux, qui sont enjoints à partager ce même espace qu'est celui des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

4.9.1 De quelle sociologie parle-t-on au juste?

Comme l'entendait Guy Rocher (1992, p. 12), « ce n'est pas vers la structure de la personnalité individuelle que le sociologue dirige son investigation, mais plutôt du côté de l'organisation et des structures sociales. » Pour l'auteur :

La microsociologie n'est pas un cadre de recherche qui se suffit à lui-même; [...]. Ce n'est donc qu'après avoir considéré la société dans sa totalité et les principales parties qui la composent qu'on devrait normalement déboucher sur l'étude des faits microsociologiques. (Rocher, 1992, p. 12)

Cependant, quoique considérée tout à fait juste par certains, cette prise de vue sur la sociologie reçoit généralement un écho favorable au sein des écoles plutôt macrosociologiques telles que le fonctionnalisme, la théorie des systèmes et le structuralisme qui, tel qu'actualisé par Talcott Parsons, peut prendre la forme d'un structuro-fonctionnalisme.

Ces courants, qui consistaient en l'étude de la société, en prenant appui sur les grands mouvements, sur les grandes institutions et sur la force de l'esprit collectif, s'intéressaient particulièrement à la façon dont le collectif ou le général, pouvait façonner l'individuel ou le particulier. Selon ces postures, la force des mouvements globaux était telle que les

individus qui s'inscrivaient dans un nouveau contexte ou un nouvel environnement, se retrouvaient pratiquement façonnés par celui-ci. Bien évidemment, le fait que les individus n'en sont toujours par à ce jour réduits à incarner des automates, qui occupent leurs journées de façon univoque, a permis de relativiser les affirmations de ces théories, en mettant en évidence leurs nombreuses limites. L'individu inscrit dans un nouveau contexte ne se retrouve donc pas spontanément transformé. En fait, ce qu'il conserve de son environnement dépend aussi du regard qu'il pose sur celui-ci, qui est hautement influencé par ses caractéristiques plus personnelles et par les regards posés sur lui.

Toutefois, face à ce champ hautement populaire se trouve un autre champ, qui reçoit une certaine réception positive de la part de la psychologie générale, formé des écoles microsociologiques comme celles de l'individualisme méthodologique, souvent propre aux recherches en psychologie, qui tend à faire de l'individu le seul agent déterminant son propre développement, de l'interactionnisme et des théories de l'échange. Ces approches, en opposition avec les approches davantage holistiques, appellent à considérer justement les caractéristiques individuelles comme principal facteur d'adaptation des individus à l'environnement et comme principal facteur de définition de leur identité. De notre côté, nous nous intéresseront plutôt à la sociologie relationnelle, telle que théorisée par Guy Bajoit, à la sociologie de la structuration d'Anthony Giddens et à l'approche figurative développée par Norbert Elias. Sous ces trois formes, qui se proposaient toutes de découvrir une analyse durable parvenant à faire la synthèse entre les approches micro et macrosociologique, le rapport entre individu et société n'accordera pas de valeur

apriorique ou de préséance à l'un des deux termes, mais inscrira plutôt ceux-ci au sein d'une relation qui se veut dialectique. En quelque sorte, ni l'individu ni la société n'est dans ces cadres présentés comme existant apriori. Il n'y a pas, soit la société, soit l'individu, qui serait un déjà-là, attendant la rencontre avec son autre.

C'est d'ailleurs pour faire miroir à cette approche synthétique que notre traitement du volet psychologique de la thèse s'est inscrit, encore une fois, dans une approche dialectique, qui oscilla entre la bioécologie développementale et l'approche du parcours de vie, qui sans négliger l'environnement dans lequel ceux-ci s'inscrivent, donne préséance aux vécus de signification exprimés par les individus. De cette façon, nous sommes parvenus à couvrir un spectre théorique assez large, afin de collecter autant les informations pertinentes sur l'environnement des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières que sur les gens qui les habitent ou qui sont des acteurs engagés au sein de ces premiers quartiers.

4.9.2 Sociologie relationnelle : penser le tout par l'interaction de ses parties

Jean Cazeneuve, dans « La personne et la société » (1995), rappelait ce perpétuel mouvement entre la société et la personne, comme élément central à la définition de notre identité, notre devenir et notre développement. Alors que ce regard que nous portons sur nous-mêmes nous offre différentes perspectives, la sociologie, elle, s'assure d'éclairer certains aspects fondamentaux de notre personnalité. Le partage que nous effectuons avec nos proches, nos pairs et tous ceux qui nous entourent, participe à cette définition de notre

rapport au vivre-ensemble et vient colorer notre interprétation du monde qui nous entoure. Comme la sociologie défend désormais le postulat selon lequel notre identité ne saurait se définir sans ce rapport aux autres, il devenait naturel, pour un auteur comme Guy Bajoit, dans son ouvrage « Pour une sociologie relationnelle » (1992), de développer une approche relationnelle.

Son approche s'intéresse davantage aux interactions entre les individus et, malgré un caractère microsociologique marqué, en rappelant cette interdépendance entre les divers microcosmes ou entre les relations dyadiques et la formation générale de la société au sein de laquelle s'inscrivent ces rapports plus fins, il s'intéresse donc davantage aux structures de contrôle et aux stratégies de solidarité qui influencent le rapport qu'entretient un individu avec son environnement. L'élaboration qu'il livre des divers types de solidarité (fonctionnelle, contractuelle, sérielle ou fusionnelle) s'avère d'ailleurs très intéressante afin de poser un regard différent sur ce rapport au « nous ».

Cependant, avant de nous introduire à cette typographie des diverses formes de solidarité, Bajoit (1992) nous plonge dans l'univers du rapport entre les individus et l'autorité, qui peut découler autant des grandes formes de pouvoir (famille, école, église, emploi, etc.) que du rapport entre les individus et les petits groupes qui soumettent ces derniers à une forme de conformisme implicite. D'une part, il y a donc ce rapport explicite à l'autorité et d'autre part, cet inconfort à « comparaître au quotidien », face à un groupe d'individus qui ne tire sa légitimité que de la répétition historique et culturelle de leurs

habitus. Il rappelle d'ailleurs les travaux de Milgram pour illustrer les raisons pour lesquelles un individu est enclin ou non à se soumettre à l'autorité, selon un calcul qui rappelle considérablement, comme Bajoit l'identifie lui-même (p., 169-170), les pistes développées par l'utilitarisme de John Stuart Mill. L'effet de rationalisation qui est mis en parallèle avec ce calcul utilitariste rationnel et le rapport au mépris sont d'ailleurs les deux justifications principales qui font en sorte qu'un individu s'inscrit en marge ou à la page des petits groupes auxquels il appartient.

Après un intéressant passage sur les échanges sociaux consensuels et dissensionnels, Bajoit (1992) produit une élaboration exhaustive de la formation de la solidarité sociale en plus de proposer sa typologie en quatre champs. Pour dépasser les théories qui proposent généralement l'intérêt comme rapport central au développement de la solidarité, Bajoit (1992) identifie les formes de solidarité sérielle, fusionnelle, fonctionnelle et contractuelle, comme orientant de rapport aux attentes qu'entretiennent les individus face à un groupe. Ce sont ces mêmes quatre catégories qui informent aussi la dialectique entre ces attentes et ce qu'ils sont prêts à offrir ou à partager avec ce groupe :

Les membres potentiels choisissent de se faire membres ou pas, selon que la forme de solidarité offerte par l'organisation correspond plus, ou moins, à ce qu'ils attendent. Sachant qu'il en est ainsi, les leaders s'efforcent d'adopter un type de leadership qui leur permet d'offrir aux membres potentiels la forme de solidarité qui les décidera à se faire membres. C'est donc de la correspondance entre un type d'attentes des membres et un type de leadership que naît une forme de solidarité. (Bajoit, 1992, p. 176)

Bien évidemment, les organisations, tout comme la société en général, permettent à la fois de multiples types d'échanges. Rien n'est statique au point d'imaginer qu'un

individu puisse définitivement affirmer « non, je ne me joins pas à ce groupe d'individus et je n'adhère pas à leurs valeurs ». En fait, le tout s'opère de manière intuitive, par l'échange, la discussion et un jeu de transferts et de contre-transferts, qui permet aux petits groupes d'évoluer et d'offrir aux individus une reproduction assez fidèle de ce que représente la société dans son ensemble. Le processus de formation des personnalités se veut dès lors dialectique et, bien évidemment, relationnel :

Pour un acteur social, individuel ou collectif, l'identité sociale est une des deux composantes essentielles de sa stratégie de solidarité (l'autre étant la structuration d'un contrôle groupal interne). Dès lors, l'identité sociale nous apparaît avant tout comme le résultat d'une stratégie des individus envers les groupes et des groupes envers les individus. Et cette stratégie dépend des trois autres composantes des relations sociales, donc des structures de sens, des stratégies d'échanges et des structures de contrôle social. (Bajoit, 1992, p. 202)

Pour Bajoit (1992), la formation de l'identité sociale se joue donc sur deux plans : stratégie d'identification (rapport de l'individu envers la collectivité) et stratégie d'intégration (rapport du groupe à l'endroit de l'individu). C'est par cette dialectique que les individus choisiront, pour leur part, de chercher à intégrer un groupe (Identité mimétique), de s'y maintenir (Identité fière) ou de chercher à en sortir (Identité dissidente). Chacun de ces petits mouvements dialectiques font en sorte de maintenir la modulation constante qui fait du vivre-ensemble l'essence de nos sociétés.

Assurément, ce travail de démonstration des rapports entre individus et microcosmes visait à illustrer le caractère macrosociologique de sa théorie relationnelle et à nous permettre d'en saisir toute la profondeur. C'est dans ce volet de son édifice théorique qu'il

rappelle les rapports aux structures et aux divers ensembles qui composent ce qu'il qualifie de « système social ». Il s'intéresse alors aux « champs relationnels » (voir Figure 6).

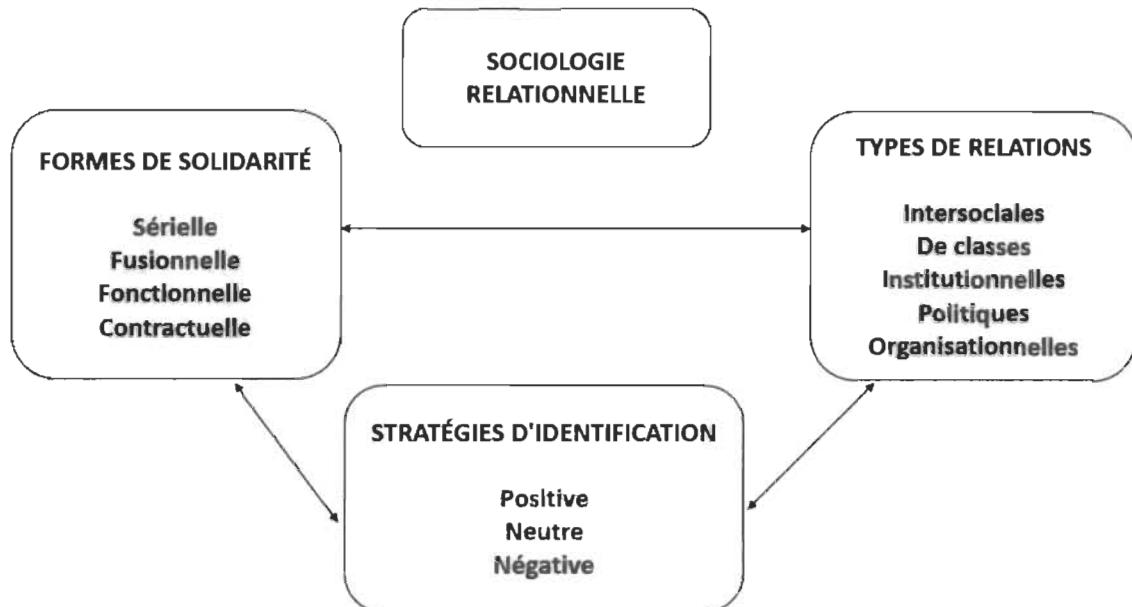


Figure 6. Synthèse des éléments constitutifs d'une sociologie relationnelle.

En considérant la relation sociale comme unité de base de la réalité sociale, Bajoit parvient à apporter un regard intéressant sur le caractère reproductif des micro-relations et de l'influence de celles-ci sur l'ensemble des relations macrosociologiques. Pour étayer sa théorie, l'auteur suggère donc les « champs relationnels » suivants : relations intersociales; relations de classes; relations institutionnelles; relations politiques et relations organisationnelles. (Bajoit, 1992)

Tandis que les relations intersociales s'appliquent aux relations entre les diverses collectivités (organisations, régions, villes, nations, etc.), sous l'angle des rapports de puissance et de domination appliqués aux enjeux territoriaux, techniques, culturels ou

économiques, les relations de classes, qui se veulent en quelque sorte « intrasociales » visent les rapports hiérarchiques entre les ressources humaines et matérielles présents au sein d'un sous-groupe, d'une organisation ou d'une superstructure. Les relations institutionnelles s'intéressent à la mécanique qui organise les divers rapports entre les sous-groupes ou organes d'une même société. Nous pouvons penser aux rapports entre l'État, les forces militaires ou policières, les lieux d'éducation, de santé, etc. Le champ des relations politiques, qui se veut complémentaire au champ précédent, concerne les rapports de pouvoir et d'influence entre les divers acteurs institutionnels. Finalement, dans une perspective aussi intrasociale, les relations organisationnelles visent à illustrer la mécanique – et non pas les relations interpersonnelles comme cela est le cas pour les relations de classes – qui sied au sein des diverses organisations, sous l'angle des rôles, postures et responsabilités.

Enfin, bien que ces champs relationnels identifiés par Bajoit n'apportent rien d'exceptionnel au vaste champ de la sociologie, alors que chacune de ces catégories a déjà pu faire l'objet d'un sous-champ de la sociologie, c'est le caractère relationnel de ses travaux qui trouve vraiment écho au sein de notre travail de recherche. Comme nous cherchons à dégager les éléments concomitants ou dissonants qui ressortent, de manière inductive, des multiples contenus dont nous disposons pour compléter notre étude, l'angle relationnel se veut incontournable afin d'identifier ce qui peut avoir une influence hautement, peu ou pas significative sur le développement des individus et sur la reconduction des conditions de vie observées au sein des premiers quartiers.

4.9.3 La sociologie de la structuration de Giddens : le passage au néostructuralisme

Pour sa part, Anthony Giddens, s'intéresse à la constitution de la société, en cherchant explicitement à dépasser les cadres de la « sociologie structurelle » et de « l'individualisme méthodologique ». Pour y parvenir, il propose une théorie de la structuration qui s'appuie sur la recherche empirique afin de proposer une critique sociale soutenue. Comme chez Bajoit, il s'intéresse aux conduites stratégiques, aux conséquences non-intentionnelles et aux contraintes découlant des structures. Tandis que Bajoit s'intéressait au caractère relationnel des diverses perspectives produisant le vivre-ensemble, Giddens, pour sa part, au savoir et au sens commun qui rend possibles les grandes généralisations sociales. En quelque sorte, ses travaux s'intéressent au caractère implicite des caractéristiques relationnelles de la sociologie :

Pour ma part, j'ai déjà fait état de la place que j'accorde au structuralisme et au poststructuralisme dans la théorie du social contemporaine. L'un et l'autre sont des échecs. Étant donné certaines limitations tout à fait fondamentales, ils ne peuvent offrir ce que leurs pionniers visaient à construire : un cadre général d'analyse de la vie sociale et de la culture des êtres humains. En dépit de ce double échec, certains traits du structuralisme et du poststructuralisme méritent d'être retenus et utilisés à bon escient. [...] Or, moyennant quelques modifications, le concept de structure qu'a proposé Saussure permet de lier les idées de structure et d'action de façon indissociable; c'est précisément ce que j'ai tenté de faire en élaborant la théorie de la structuration. (Giddens, 1987, p. 14-15)

Un peu comme Bajoit, qui s'intéressait aux petits groupes qui par leur écho forment la société, Giddens a cherché à dépasser l'idée de structure en la remplaçant par le concept « d'ensembles structurels ». Ce changement lui a permis d'identifier non plus les agents ou la structure, comme source du rapport social, mais plutôt de travailler sur les bases d'une dialectique selon laquelle les « systèmes sociaux sont à la fois des conditions et des

résultats des activités accomplies par les agents qui font partie de ces systèmes. » (Giddens, 1987, p. 15).

L'un des éléments les plus intéressants de cette théorie de Giddens est assurément la double perspective qu'il accorde aux rapports entre les divers acteurs. D'une part, il est question du développement dans les cadres du temps et de l'espace, et de modélisations entre activités individuelles et collectives (volet structurel). D'autre part, il est plutôt question d'une mise en évidence des actions individuelles et collectives, comme productrice d'un espace relationnel (volet systémique). Ce volet systémique, tout comme l'importance accordée aux relations de pouvoir et de domination, à la légitimation et au caractère sémantique de son modèle de structuration, trouve d'ailleurs écho au sein de la bioécologie développementale qui est mobilisée dans le volet psychologique de notre projet.

Cette perspective relationnelle qu'analyse Giddens s'inscrit aussi en phase avec les travaux de Bajoit dont nous nous inspirions aussi pour notre recherche, alors que tous deux cherchent à mettre en évidence le caractère structuré et structurant de l'action humaine et des interactions entre les divers microcosmes ou microsystèmes. Giddens met d'ailleurs en évidence cette aberration des approches plus structuralistes qui dépeignent un sujet « absent » du processus structurel, en rappelant que bien que certaines institutions ou constructions sociales aient leurs règles et fonctionnements propres, qu'elles ne sauraient

exister sans les individus pour les constituer. Leur autonomie deviendrait dès lors utopique.

Inversement, le fait de centrer le regard sur l'individu perd tout autant son sens, puisque comme le rappellent certains auteurs du solidarisme, « aucun d'entre nous n'a vu le jour nu dans une grotte, seul, sans aide pour subvenir à ses besoins ni le moindre patrimoine. » (Robichaud & Turmel, 2012, p. 54). Les structures organisent donc les activités et les individus, tout comme ceux-ci organisent de manière dialectique les métastructures. Ce rapport aux actions et aux interactions soulevées par Giddens, met en évidence le rapport de coopération qui structure nos sociétés et qui dépasse le libéralisme strict aussi critiqué par l'auteur (voir Figure 7).

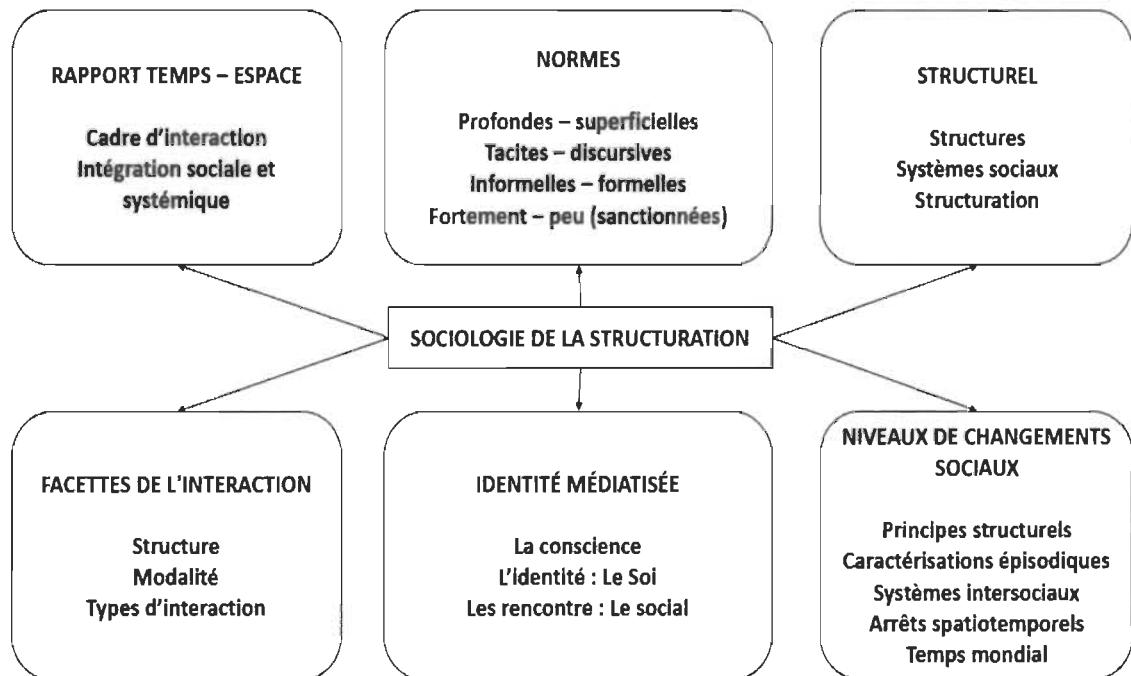


Figure 7. Éléments constitutifs d'une sociologie de la structuration.

4.9.4 Sociologie « figurationnelle » : la société des individus

Pour sa part, Norbert Elias, sociologue allemand, insista, dans « La société des individus » (1987), sur cette nécessité de mettre un terme à l'opposition historique entre société et individus. Pour Elias, il n'y a pas d'une part des groupes constituants et d'autre part des individus détachés de la société. Tout comme il ne saurait y avoir de société sans sa population, « l'individu est toujours et dès le départ en relation avec les autres » (Elias, 1987/1991, p. 64). Tout notre rapport aux autres est éminemment social, tout comme notre tentative de nous en détacher, en mettant l'accent sur le caractère hypothétiquement exclusif de notre identité. C'est d'ailleurs cette socialité qui fait notre vulnérabilité, qui est désormais reconnue par des approches éthiques comme le *care* ou l'hospitalité, comme une composante universelle du caractère humain.

Nous vivons d'interactions tout au long de notre vie. Qu'il ne s'agisse du petit enfant ou de la personne âgée, en passant par les professionnels qui évoluent avec leurs collègues, leurs clients ou leurs dirigeants. Nous sommes tous fortement influencés par nos interactions avec les autres. Il en va de même du milieu académique, tout comme c'est le cas pour le milieu de la santé, qui, malgré une forte tendance à l'insensibilité technocratique, sont des champs hautement relationnels. Par ses travaux et son concept d'interpénétration, Elias pose un regard qui parvient véritablement à cerner où se situe le solde de cette opposition entre individus et sociétés :

Il ne fait aucun doute que l'individu est élevé par d'autres individus qui étaient là avant lui; il ne fait aucun doute qu'il devient adulte et vit à l'intérieur d'un groupe, dans le cadre d'une totalité sociale – de quelque façon qu'elle se définisse. Mais cela ne signifie pas pour autant que l'individu importe moins que la société, ni qu'il soit un « moyen » et la société une « fin ». Le rapport de la partie au tout est une certaine forme de relation, rien de plus, et en tant que telle elle est déjà certainement bien assez problématique. (Elias, 1987/1991, p. 46)

En identifiant non plus l'individu ou la société, comme élément central sur lequel l'étude sociologique doit s'appuyer, mais plutôt les relations qui existent entre ces individus et la société, Elias opère un basculement épistémologique qui nous permet de dépasser cette dichotomie pourtant encore existante dans certaines sphères des sciences humaines et sociales. Cela nous libère donc et nous permet de nous intéresser aux liens et aux liants qui façonnent le vivre-ensemble :

C'est uniquement dans la relation avec les autres et par cette relation que la créature désemparée et sauvage qu'est l'être humain à sa naissance devient un être psychiquement adulte qui possède une personnalité individuelle et mérite le nom d'individu adulte. Coupé de ces relations, il devient au mieux une bête humaine à demi sauvage : il peut devenir physiquement adulte, mais il reste psychiquement semblable au petit enfant. (Elias, 1987/1991, p. 58)

Elias tend donc à démontrer que le tissu relationnel est le fondement de tous nos rapports et de l'organisation sociétale dans laquelle un individu s'inscrit, mais aussi qu'il façonne par sa propre présence. En ce sens, le concept évoqué précédemment d'interpénétration, semble davantage porteur que ceux de reconnaissance, interdépendance ou intersubjectivité qui sont parfois utilisés au niveau des sciences sociales. Derrière cette idée d'interpénétration, Elias va plus loin que s'il utilisait strictement le concept d'interdépendance, car ce dernier sous-entend plutôt que les gens sont liés, mais dans un mode automatique, implicite et indiscutable, dépourvu de

reconnaissance et d'engagement. L'idée d'intersubjectivité, pour sa part, se veut abstraite, mais sous-entend tout de même la conception d'une certaine influence phénoménologique entre les individus.

De son côté, le concept d'interpénétration semble correspondre davantage avec ce qui est relaté et observé au sein de nos sociétés. Non seulement, les gens sont interdépendants, reliés, coresponsables, mais l'évolution de chacun d'eux pénètre les autres individus de manière implicite ou explicite, pour façonner leur devenir. Cela s'opère au niveau de chacune des relations ou de chacun de ces liens entre individus, pour former une mosaïque d'interpénétrations qui constitue la société. Celle-ci n'évolue donc pas de manière mécanique, comme si un grand esprit organisait le changement et l'évolution, mais plutôt de manière organique, perpétuelle et jamais finie¹. Cela s'apparente à une forme de matrice, dans laquelle, une fois enlisé, chacun des individus ne peut que voir sa constitution physique et psychique être modifiée (voir Figure 8).

Ainsi, l'esprit derrière les travaux d'Elias et sa sociologie figurationnelle correspond absolument à l'esprit dans laquelle notre projet de recherche fut lancé. En nous intéressant, d'une part aux divers systèmes de l'écologie développementale et, d'autre part, aux

¹ L'utilisation des concepts organiques et mécaniques est ici quelque peu distincte de la présentation qu'en faisait Durkheim dans « De la division du travail social » (1893), alors que pour l'auteur, la solidarité mécanique faisait allusion à une solidarité davantage collectiviste, tandis que la solidarité organique faisait le parallèle avec un vaste organisme donc chacun des individus, par sa spécialisation profonde, correspond à une part de la structure ou de l'organisme global. L'utilisation que nous faisons de ces deux concepts vise plutôt à effectuer la distinction entre un fonctionnement statique et détaché, qui est qualifié de mécanique, puis un fonctionnement articulé, vivant et dynamique, qualifié d'organique.

différents parcours de vie qui représentent ces rapports à l'altérité vécus par les individus, nous nous sommes en quelque sorte retrouvés à chercher le dépassement de cette dichotomie en société et individu. Par notre synthèse entre systèmes et parcours de vie, nous avons tenté d'accéder aux relations ou aux champs d'interpénétrations qui peuvent constituer l'esprit des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

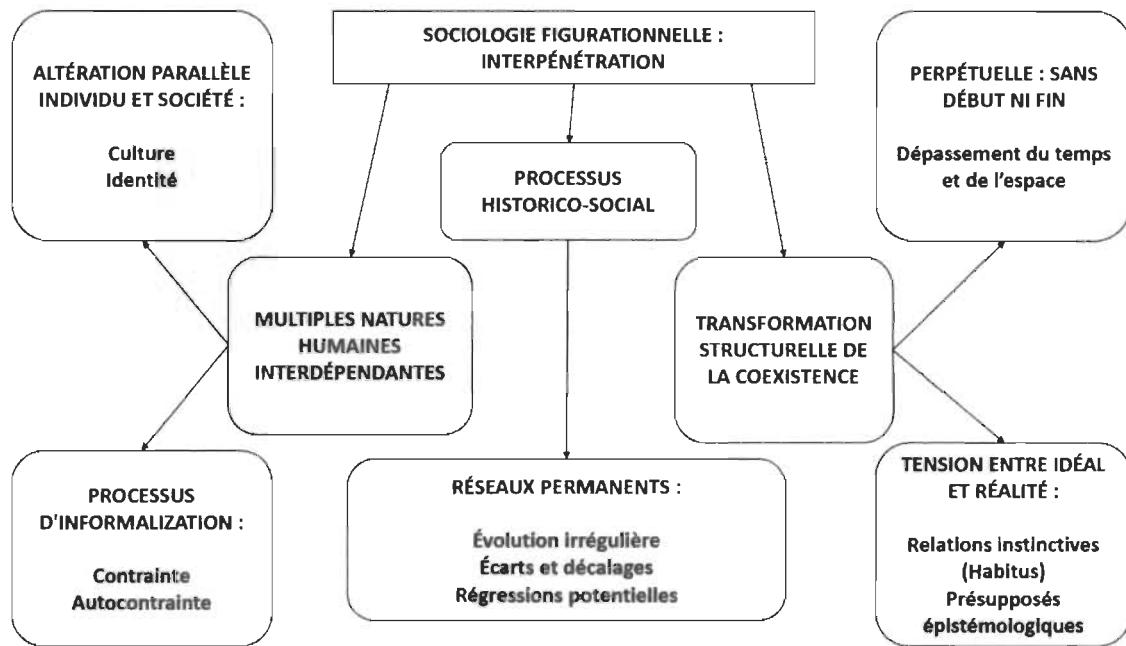


Figure 8. Éléments constitutifs d'une sociologie figurationnelle.

4.9.5 Et pourquoi mobiliser ces trois approches?

L'objectif principal en mobilisant ces trois approches, fut d'illustrer de quelle façon la recherche nous a permis d'accéder aux liens qui marquent non seulement le vivre-ensemble de ces premiers quartiers, mais aussi l'environnement développemental des individus qui les habitent. Le fait de nous être appuyés sur ces approches traitant de la

réciprocité entre les individus, représente un important contraste avec l'individualisme méthodologique qui est souvent mis de l'avant pour justifier leur développement.

Pour notre part, le fait de donner une identité sociétale à cette recherche allait de soi, puisque nous nous intéressions aux individus certes, mais en cherchant à illustrer les dynamiques qui, d'une part, permettent le maintien d'une vie collective et communautaire au sein de ces quartiers, mais qui, d'autre part, participent au maintien des conditions de vie défavorisées qui ont fait la renommée discutable de ces quartiers. Comme les individus en contexte de précarité sont nombreux au sein de ces quartiers, le fait de nous limiter aux parcours individuels nous aurait empêchés d'accéder à tout un pan des facteurs pouvant délimiter le pouvoir d'action de ces individus. Il devenait impératif de penser notre projet en termes d'interpénétration ou de relations systémiques multi-déterminées (voir Figure 9).

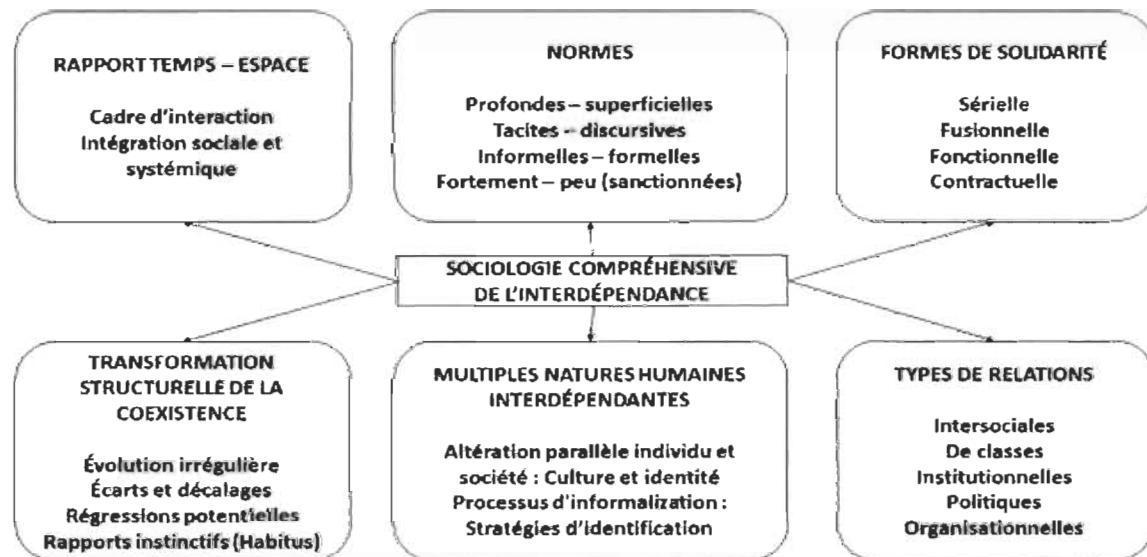


Figure 9. Synthèse d'une sociologie compréhensive de l'interdépendance.

Et s'il est question ici du « pouvoir d'action », c'est principalement parce que justement, malgré le fait qu'il nous fut assurément possible d'identifier de grandes qualités et diverses difficultés chez bon nombre de résidents de ces premiers quartiers, le pouvoir d'action dont ils disposent n'est assurément pas le même que ceux qui résident dans des quartiers hautement favorisés et qui occupent des emplois aux conditions très favorables. (Chamberland, Bourassa, & Le Bossé, 2017; Le Bossé, 2012; Lemay, 2007, 2009)

Le niveau de facilitation pour la réalisation des divers projets et même pour le développement de soi, n'est assurément pas le même dans le contexte d'un quartier que nous pouvons qualifier de négligé qu'il ne l'est dans un quartier aisé. C'est pour cette raison que les approches relationnelles, figurationnelles et la théorie de la structuration devenaient incontournables pour mettre en évidence l'esprit derrière ce projet de recherche.

4.10 Analyse sémantique des caractéristiques environnementales du développement social

De notre analyse des données et pendant une phase plus avancée de notre collecte est venu émerger, de manière tardive, un champ théorique des plus intéressants. Cela fut totalement inattendu et nous a donc forcés à revoir l'ensemble de notre projet de recherche, en plus de générer une réévaluation du cadre théorique original et provisoire présenté plus haut. Et ce champ au départ inexploré ou négligé est celui de la psychologie sociale de l'environnement. Champ encore peu développé, bien que la psychologie environnementale, elle, commence à faire école, la psychologie sociale de

l'environnement, qui nous ramène elle aussi aux travaux développés par l'école de Chicago, alors que Jean-Charles Falardeau avait déjà pu souligner l'importance de l'aménagement géographique des communautés dans le développement de leur caractère profondément social, représente un champ prometteur auquel il devient inévitable de nous intéresser.

En fait, la principale source d'information qu'il est à ce jour possible de trouver, en ce qui a trait à l'élaboration d'un cadre conceptuel propre à ce champ de la psychologie sociale de l'environnement, découle des travaux de Gustave-Nicolas Fischer. Autant par son ouvrage principal « Psychologie sociale de l'environnement », paru en 1992, puis réédité en 1997 et en 2011, que par quelques articles publiés sur le sujet, il représente le principal porte-voix de la francophonie, relativement à ce champ de la psychologie qui, dans le cas de notre projet de recherche, s'avère tout à fait pertinent.

Et si l'émergence de nombreux éléments s'est avérée essentielle au développement de notre intuition en ce qui a trait à l'importance de la psychologie sociale de l'environnement pour conceptualiser nos données, c'est que le rapport avec le contexte social et temporel de l'individu, relativement à son développement, qui était présent dans les parties de notre cadre conceptuel portant sur la bioécologie développementale et la théorie du parcours de vie, constitue un élément central pour l'étude de la psychologie environnementale.

Bien que la psychologie soit traditionnellement perçue comme ayant pour objet, l'étude du développement intime de l'individu, le fait encore récent de considérer l'individu comme partie prenante de ses contextes environnemental et temporel, représente la caractéristique essentielle du champ de la psychologie environnementale. Certes, sur le plan conceptuel, nous pourrions être portés à associer bioécologie développementale à psychologie environnementale, mais une distinction importante s'impose. Dans le cas de la bioécologie développementale, il est principalement question, comme nous l'avons démontré dans notre cadre conceptuel, des individus qui meublent l'environnement bioécologique d'une personne et qui détiennent un rôle ou une influence significative sur leur développement. De côté de la psychologie environnementale, la notion d'environnement fait principalement référence au rapport entre l'homme et la nature. Bref, une distinction importante semble devoir être faite entre l'environnement de la bioécologie développementale et l'environnement, comme écologie ou comme nature, tel qu'entendu dans le champ de la psychologie environnementale.

En revanche, lorsque nous ajoutons la notion de « social » au cœur de notre champ d'analyse, pour en faire la psychologie sociale de l'environnement, nous conservons les bases de la psychologie environnementale, mais en récupérant certains éléments propres à la bioécologie développementale, mais aussi à la théorie du parcours de vie.

Pour en revenir aux bases de la psychologie de l'environnement, il est important de rappeler que celle-ci s'intéresse, sous une perspective définitivement ethnocentrale, aux rapports qu'entretient l'homme avec son milieu :

De quelles manières les caractéristiques de l'environnement tant naturel que façonné par l'homme influencent-elles les conduites (stress, restauration) ? ; Comment l'homme perçoit-il, évalue-t-il et se représente-t-il l'environnement construit ou naturel dans lequel il se trouve (perception, évaluation, représentation) ? ; Quelles sont les relations que l'individu entretient avec son lieu d'habitat, le milieu naturel ? Quels sont ses principaux besoins en matière d'aménagement de l'espace, de confort, de qualité de vie (logement, espace de travail, école, lieux de loisirs...) ? ; Quelles sont les conditions dans lesquelles les individus agissent en faveur de l'environnement et du développement durable en s'engageant dans des comportements écologiques ? (Moser, 2009, p. 7-8)

Et bien malgré le fait que nous voyons déjà, à partir de ces bases propres à la psychologie environnementale, que certains éléments ne peuvent aucunement faire écho aux éléments essentiels de notre recherche, nous sommes en mesure de reconnaître que les individus évoluent au sein d'espaces distincts, qui appellent à des modalités d'interactions qui sont particulières et toujours contextualisées. Le chez-soi renvoie évidemment à la vie privée et au cœur des cadres développementaux d'un individu, en acceptant bien sûr que le développement soit continu et ne s'arrête pas à l'âge adulte.

Les espaces ouverts au public, les lieux de proximité, les valeurs, les mœurs et les règles, sont autant d'espaces développemetaux que ne peuvent l'être les lieux de proximité ou les endroits essentiellement rattachés à un individu. Ces espaces souvent considérés comme moraux, façonnent le sentiments d'appartenance, l'appropriation culturelle, le

caractère de familiarité ou de citoyenneté qui participent du développement de la personne.

De par son originalité et relativement à la complexité de son objet, la psychologie de l'environnement a dû s'approprier tout un lexique de concepts tels que « cognition comportementale », « carte mentale », « intimité », « privacité », « histoire résidentielle », « identité environnementale », « identité de lieu », « sentiment d'entassement », « site comportemental » et « transaction individu environnement ». (Moser, 2009). Faisant fortement écho à l'écologie, comme science naturelle qui s'intéresse toutefois à l'écosystème comme totalité, la psychologie de l'environnement se réclame d'une analyse profonde des rapports entre individus « et » environnement. Ce caractère anthropocentriste repose d'ailleurs sur le postulat non avoué que l'homme mérite une place de choix, en comparaison avec les autres espèces, relativement à la relation qu'il entretient avec son milieu (voir Tableau 6 et Figure 10).

Tableau 6
Éléments caractéristiques de la psychologie environnementale

	Niveaux d'analyse socio spatiaux		
	Environnement physique	Environnement social	Type de contrôle
Niveau 1 Micro-environnement	Espace privatif : logement, espace de travail	Niveau individuel et familial	Contrôle étendu (non-partagé)
Niveau 2 Méso-environnement (environnements de proximité)	Espaces partagés : semi-publics, habitat collectif, quartier, lieu de travail, parcs, espaces naturels	Niveau interindividuel et des collectivités de proximité	Contrôle partagé (bâti sur le consensus)
Niveau 3 Macro-environnement	Environnements collectifs publics : villes, agglomérations, villages, paysage, campagne	Individu/collectivité : communauté; habitants; agrégat d'individus	Contrôle délégué (instances de contrôle)
Niveau 4 Environnement global	Environnement dans sa totalité : environnement construit et naturel, ressources naturelles	Niveau sociétal : société, population	Absence de contrôle individuel (contrôle institutionnel)

Espaces concentriques d'interaction individu-environnement

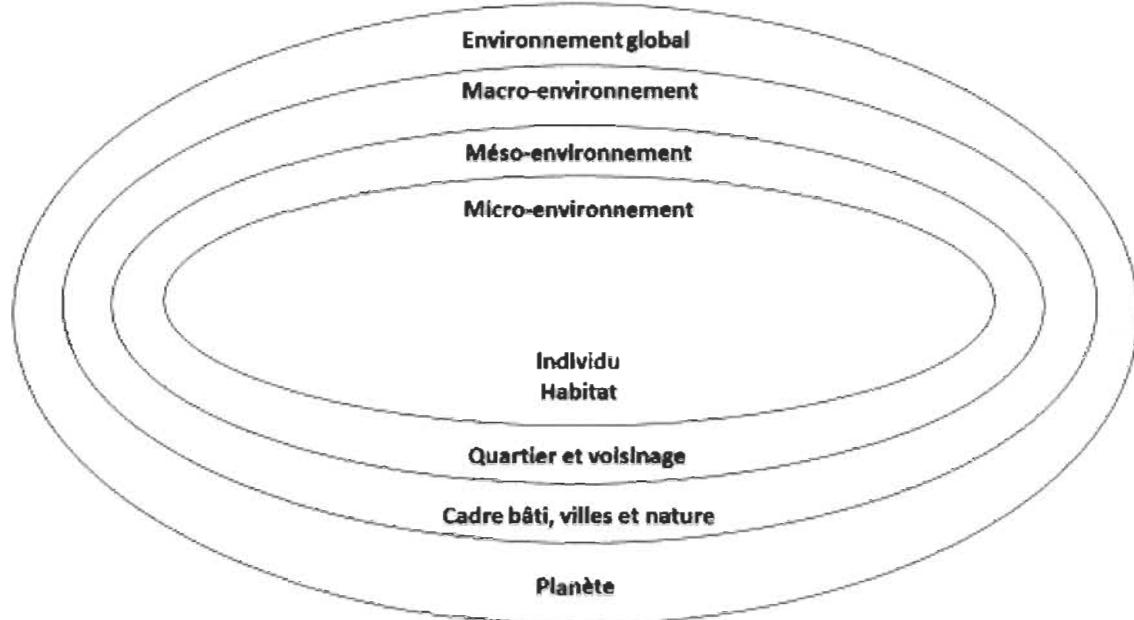


Figure 10. Modèle écologique de la psychologie environnementale.

C'est d'ailleurs pour cette relation déjà profondément engagée entre l'homme et l'environnement, à titre de « nature », et non pas « d'aménagement », qu'il nous semble plus opportun, dans le cas qui nous concerne, de porter notre attention à la psychologie sociale de l'environnement. Cette posture est plus assumée et permet de libérer notre analyse d'une charge conceptuelle trop dense et, toujours selon une critique personnelle, trop confuse.

Maintenant, si l'on se penche sur le diagramme de la bioécologie développementale, tel qu'il est mobilisé désormais, nous comprenons en quoi il semble mieux applicable aux notions maîtresses de la psychologie et aux cadres du développement psychologique de

l'individu. Le fait de nous intéresser à l'organisation des concepts principaux de la psychologie sociale de l'environnement, nous permet aussi de comparer de quelle façon il peut y avoir correspondance entre les deux approches (voir Figure 11).

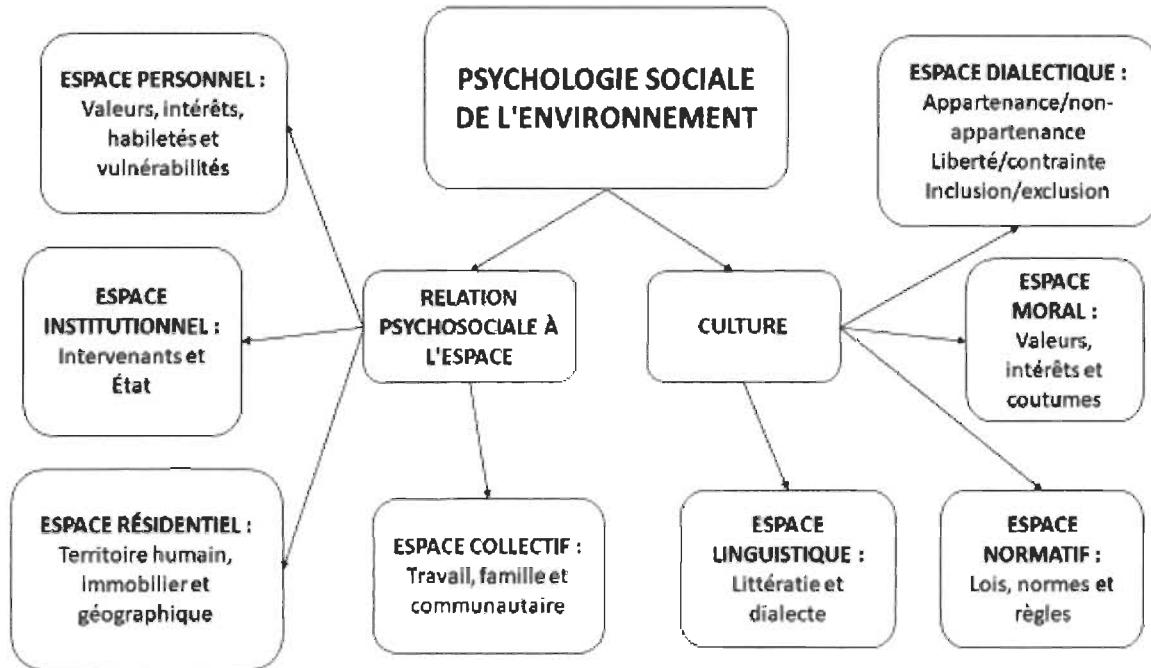


Figure 11. Caractéristiques de la psychologie sociale de l'environnement.

C'est donc toute cette complexité, qui dépasse largement les cadres d'une psychologie environnementale qui porte son attention sur le milieu, comme nature, qui nous rapproche bien évidemment, sur le plan conceptuel, de l'univers plus large de la psychologie sociale. En fait, c'est la psychologie sociale qui nous permet de mieux saisir les éléments auxquels nous avons été confrontés et qui, dans le cadre du présent projet, nous permet d'effectuer un transfert des données obtenues davantage sur une base anthropologique, vers le champ de la psychologie.

Qui plus est, ce sont les éléments plus tardifs, qui ont pu émerger lors des derniers entretiens et qui sont venus nous permettre de relire l'ensemble du projet, qui nous ont poussés à considérer non seulement la psychologie sociale, mais plus particulièrement, la psychologie sociale de l'environnement.

4.11 Le caractère transformationnel du milieu

C'est donc lors des derniers entretiens, qu'une direction inattendue s'est offerte à nous en orientant le projet et en générant la nécessité de revoir l'ensemble du projet à travers une nouvelle prise de vue. Le secteur anciennement appelé le Rochon eut donc un impact considérable sur notre façon d'appréhender l'importance du milieu dans la considération de l'esprit ou de la culture des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières. Et si nous qualifions à ce point-ci ces quartiers non-plus de premiers quartiers, mais plutôt de quartiers historiques, c'est principalement parce que nous accordons une importance toute particulière à l'impact du milieu sur le développement des individus et sur le développement de leurs capacités relationnelles. Et comme le milieu et l'attachement à celui-ci semblent essentiels, nous croyons qu'un emplacement avec une meilleure appellation ou avec une connotation plus positive (quartiers historiques plutôt que premiers quartiers ou vieux quartiers) facilite l'attachement, l'appréciation et la reconnaissance entre les résidents.

D'ailleurs, ce que notre analyse de nombreux éléments propres à ce secteur particulier nous a permis de comprendre, c'est le fait que l'aménagement résidentiel des familles en

modèle « jumelé » ou « petites maisons » avait un effet particulier sur leur façon de gérer le quotidien, de se responsabiliser et de s'approprier leur milieu de vie. Comme dans ce secteur, chacun a son propre côté de logis, ils bénéficient d'un espace bien cadré ou délimité, incluant une cour personnelle, un jardin, un petit terrain. Cette forme d'appropriation d'un espace singulier, en comparaison avec ce qui est observé au sein des quartiers plutôt ouvriers qui bornent le Fleuve et la rivière Saint-Maurice, développe, selon notre analyse, un sens des responsabilités qui n'est peut-être pas solicité dans ces contextes où les gens habitent des logements forts populeux au sein desquels plusieurs familles doivent cohabiter.

Il semblerait qu'une organisation en modèle quartier à jumelés ait un impact différent que l'aménagement d'édifices à six, sept ou huit unités. Dans ce contexte d'unités multiples, il semble s'imposer l'idée que le caractère locatif soit plus ressenti par les résidents et, ainsi, que ces derniers développent moins naturellement leur intérêt pour leur milieu. Certes, il y a dans ces quartiers à multi-logements, toute la force du communautaire dont nous avons fait état. Cependant, sur une base plus personnelle ou individuelle, il semble évident que le fait d'occuper un espace davantage personnel permette de développer différentes qualités chez les individus. Et cette potentielle réalité fut aussi soulevée par les individus qui ont eu la chance d'observer le développement des communautés qui occupent cet ancien Rochon :

Par contre, la mentalité des gens a changé quand même. On parlait du Rochon - ça s'appelle asteure Adélard-Dugré -, parce qu'on est allé une couple de fois pour différentes activités et des choses du genre, et les gens, entre eux, ils se surveillent. Ils se surveillent dans le sens que, je parlais à une dame qui était là et me parlait d'un voisin. Ils se surveillent entre eux pour que le quartier reste beau. Tsé cette mentalité-là, elle a changé. Avant ça quelqu'un voyait que quelqu'un avait un fauteuil sur la galerie, bien y en sortait un pour être confortable lui aussi. Tandis que la quelqu'un voit qu'un sort un fauteuil sur la galerie et puis y va dire : « Non! Mets pas ça là là, ça déguise toute le restant ». Tsé la mentalité de ces personnes-là-mêmes a dû changer. Y a eu une évolution c'est ce que j'ai constaté du moins. Ouin, y a plus de fierté.

(Entretien formel)

Certes, il n'en fut pas toujours ainsi, alors que pendant un bon moment, le secteur Adélard-Dugré fut considéré comme un échec sur le plan du développement transformationnel des individus :

Dans le temps Sainte-Cécile et rue Hertel, la rue Saint-Paul, c'était plus rough, mais dans mon quartier, c'était moins. Dans le coin du centre Landry, Notre-Dame-de-la-Paix aussi, à côté de TVA, Saint-Sacrement, puis le Rochon, entrain de la bâtir. Ça, le Rochon, c'était vraiment délabré ça. Là, ça a vraiment été un ghetto qui ont mis. C'est ça qui ont fait. Ça été volontairement mettre des gens très défavorisés dans un coin de la ville et ils les ont quasiment ghettorisés [sic] parce qu'à l'époque, c'tait pas beaucoup développé. Y avait pas de piste cyclable, pas rien. C'était comme les mettre d'un champ au milieu, puis « battez-vous entre vous autres ». C'est un petit peu ça Adélard-Dugré aujourd'hui, qui était le Rochon à l'époque. On parle à des gens là-bas ça brassait là dans le temps. Tu passais sur des Chenaux, tu passais vite. Comme la rue Notre-Dame dans le coin du centre d'achat. C'étaient des loyers modiques, ça coutait pas cher, mais ils ont mis toute le rough et le tough dans ce coin-là.

(Entretien formel)

Cependant, c'est ce type d'observations ou de commentaires qui est venu orienter nos entretiens pour nous pousser à mieux comprendre comment un secteur considéré jadis comme un échec développemental, pouvait être désormais identifié à titre d'exemple.

Rapidement, nous avons compris que l'ancien aménagement, sous la forme de multi-logements qui avaient l'apparence de quasi-bunkers, y était pour beaucoup en ce qui a trait au désintérêt des concernés pour la prise en charge de leur propre devenir.

Ainsi, il semble, autant selon nos observations que selon les différents commentaires recueillis lors de nos entretiens formels et informels, que le nouvel aménagement, sous forme de maisonnées, ait généré toute une différence en ce qui a trait au mode de vie des résidents du secteur. Sur le plan développemental, ce que nous avons alors dû associer à ce réaménagement est en fait une certaine considération pour l'attachement au milieu.

Par ce « simple » réaménagement du secteur, les individus entassés et parfois abandonnés à eux-mêmes ont vu leur quotidien prendre graduellement l'apparence du quotidien des citoyens « moyens » de la ville de Trois-Rivières. Progressivement, un mode de vie ostracisant, qui entassait ces « marginaux » en dehors de la page principale du livre de la ville de Trois-Rivières, s'est transformé en annexe ou en appendice qui venait prendre tout son sens et réintroduire dans la page les individus marginalisés.

Cette remise en page vient par le fait même nous donner toute une charge d'informations pertinentes à la compréhension du phénomène de la vulnérabilité qui marque les quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières. Une fois le constat réalisé de cet impact d'un aménagement davantage citoyen et moins défavorisé, comme

permettant une meilleure prise en main de la part des individus, nous sommes revenus analyser l'ensemble des données accumulées depuis le début de la recherche.

C'est à ce moment que l'importance du milieu nous a aussi frappée en ce qui a trait aux relations développées avec les gens du monde communautaire. C'est aussi au même moment que nous nous sommes davantage intéressés aux différents parcs qui meublent les quartiers historiques. C'est encore une fois à partir de ce moment que notre regard fut davantage critique à l'endroit des grandes habitations à loyer modique (HLM), qui reproduisent justement le même genre d'entassement que celui observé il y a de nombreuses années au niveau du secteur le Rochon.

Spontanément, la nécessité de générer un retour à la dignité, pour les concernés qui vivent en contexte de vulnérabilité, nous a semblée essentielle au réalignement d'un développement plus sain des résidents de ces quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières. Le fait que le quartier Adélard-Dugré soit aménagé sous la forme d'un quartier convivial meublé d'habitations coquettes et permettant une certaine appropriation de la part des résidents, est venu nous orienter quant à cette nécessité de repenser l'aménagement locatif des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières.

De plus, comme le secteur d'Adélard-Dugré a en son centre – l'organisation de la rue a toujours la forme d'un fer à cheval – un édifice offrant du soutien, une maison de la famille et un service de garde, un certain rapport de proximité et la richesse du soutien

viennent s'ajouter à l'effet qu'ont les petites maisonnées sur le développement des individus. Cette organisation en quartier décent semble offrir la dignité nécessaire aux concernés pour permettre une véritable transformation, quoiqu'à un rythme qui peut demeurer en deça de ce à quoi le modèle institutionnel pourrait s'attendre, des conditions de vie des résidents du secteur.

Il semble même que ce nouvel aménagement permette de briser ce que nous qualifions de cycle de la pauvreté, qui a pour effet de reconduire la pauvreté entre les différentes générations d'une même lignée familiale. Et ironiquement, alors que les besoins semblaient croissants et pressants, la ville a utilisé un terrain adjacent qui se trouve de l'autre côté de la rue, non pas pour reproduire ce même type d'aménagement, mais plutôt pour construire une immense édifice qui risque considérablement de reproduire les effets du passés ou ceux observés au sein des quartiers industrialisés.

Il est possible de croire que les responsables d'un tel projet n'ont pas su voir le caractère transformationnel de leur aménagement. Ils ne semblent pas être parvenus à apprendre des erreurs du passé – le Rochon – pour générer les bénéfices observés dans le présent – Adélard-Dugré. Et pourtant, même les intervenants qui se trouvent sur place, au sein de l'édifice central qui offre le soutien aux familles, nous ont semblés être à l'affût de cette capacité transformationnelle de l'aménagement en maisonnées :

Quand y a une mixité dans un même quartier de classes sociales, c'est ça qui est l'idéal. Fak oui, faire plus de petites unités à travers du privé. Y aurait de l'exemple d'entraide qui s'installe, [...]. Y est positif! Ouais, c'est nettement positif, parce qu'il y avait des gens autour et parce que les gens se sont

rapprochés. Entre autres la maison coup de pouce et la maison des jeunes là. Ce qui a au départ aussi c'est qu'on a pris des bénévoles pour faire l'aide aux devoirs, fak là ça a amené des gens dans le quartier qui venaient pas avant. Puis des jeunes souvent fak c'était pas trop menaçant, fak ça l'a ouvert. Mais j'avoue que l'OMH avec, depuis 2011, le projet de reconstruction et de restructuration, y ont bien pensé, ça a été bien pensé.

Yves Bélanger avait une vision. C'était intéressant de justement décloisonner puis d'amener des populations mixtes et d'arrêter que ce soit fermé comme ça. Puis je dirais que visuellement, y a eu un impact en 2006 là, y a un six logements qui était de l'autre côté qui a passé au feu. [...], c'est donc bien le fun on voit plus large. Les commentaires des jeunes de la place, trouvaient que ça avait un impact visuel psychologiquement intéressant. Ça avait moins l'effet de fermeture. [...] Moi je trouve que c'est beaucoup aidant, car c'est beaucoup plus stimulant pour les gens en milieu défavorisés d'avoir des gens qui ont une vie plus confortable aisée, dynamique à côté. Ça peut servir de levier de voisiner des gens qui vont bien, tandis que quand t'as juste des gens qui vont pas bien.

(Entretien formel)

De notre côté, nous avions plutôt espoir qu'un réaménagement des autres quartiers historiques, en remplaçant certains des logements à plusieurs unités à vendre par des petites maisonnées comme celles présentes au cœur du secteur Adélard-Dugré, aurait pu permettre une meilleure intégration des concernés à même les autres types de résidents des quartiers historiques. Cela permettrait même de limiter une certaine forme de gentrification qui tend, selon certains interlocuteurs, à s'installer :

Maintenant, on est au début d'un nouveau phénomène de gentrification. Depuis disparition de la grande usine des pâtes et papiers, de puis la réappropriation par la ville de terrains, depuis le développement de l'amphithéâtre, ceux qui reviennent, ils reviennent ou bien, pour acheter des maisons qui transforment, mais qui va avoir pour effet de faire augmenter le coût des loyers, qui va avoir pour effet que l'on va se retrouver d'ici quelques années avec une autre problématique. Si ça ça s'amplifie comme mouvement là là, ben ceux qui reviennent dans les condos développés sur le bord du Saint-Maurice, bien ça c'est déjà une clientèle en soi. Y a peut-être des gens de ces quartiers-là qui reviennent pour s'installer là.

(Entretien formel)

Autre chose qu'on voit, c'est que le propriétaire va augment ses coûts. Puis son le voit, y a un déplacement – dans ton étude va falloir que tu traverses la rivière Saint-Maurice que t'aie dans ce qu'on appelle le bas du cap, dans le coin du Sanctuaire. Y a un déplacement. Moi je crois sincèrement qu'y a un déplacement d'un certain niveau de pauvreté du centre-ville vers le bas du cap, que là on a produit l'amphithéâtre et ça a créé un dynamisme. Mais malheureusement, ça crée une certaine inflation des coûts de loyer. Si le coût de loyer monte, ben t'as plus les moyens de payer le loyer et tu cherches un loyer au coût plus faible. [...] T'a spas le choix, tu dois payer le logement, fak tu regardes l'endroit où sont les moins chers et l'endroit où sont les moins chers y a un taux d'inoccupation plus grand parce que c'est loin, y a pas beaucoup de choses proches, c'est le bas du cap. Un secteur avec des vieux bâtiments, c'est un secteur assez vieillissant et t'as certains loyers qui sont très abordable c'parce que plus difficiles à louer, et ces gens-là s'en vont dans ces coins-là. Et y a un certain déplacement parce que je regarde avec Ebyôn entre autres puis certains organismes, eeee.

(Entretien formel)

Sur le plan de la reconnaissance et de la dignité, il semble qu'une certaine appropriation du domicile et la participation à un mode de vie plus sain, auraient pu faciliter l'intégration des plus vulnérables à même différents secteurs plus aisés, sans que ces concernés ne se retrouvent ostracisés ou isolés par leurs conditions de vie. Le remplacement des multi-logements par de petites unités, que nous pourrions appeler « Les maisons coup de pouce », inspirés du nom de la maison de la famille propre au secteur Adélard-Dugré, aurait, selon nos analyses, la possibilité de créer un effet important pour redonner la dignité nécessaire aux individus les plus vulnérables, sans nécessairement couper ce lien avec le monde communautaire qui fut développé à même ces quartiers historiques.

4.12 De la psychologie sociale de l'environnement comme synthèse conceptuelle

Dès lors, différentes notions telles que l'espace personnel, le territoire aménagé, la densité, l'entassement, les aménagements hospitaliers, les lieux d'errance et les espaces marginaux, qui sont des concepts au cœur de la psychologie sociale de l'environnement, ont pu émerger du cœur de nos données. La piste essentielle d'analyse devenait dès lors très claire : c'est au sein de la psychologie sociale de l'environnement que nos concepts émergents allaient trouver écho et allaient pouvoir s'inscrire.

Une fois cette intuition assumée, il fallait évaluer dans quelle mesure ces concepts d'espace personnel, de lieux d'errance ou d'aménagements hospitaliers pouvaient trouver écho dans un cadre théorique déjà existant. Et comme la littérature se voulait assez limitée en ce sens, nous avions donc le champ relativement libre pour faire miroiter nos propres concepts avec ceux déjà théorisés de la part du principal auteur de ce champ relativement nouveau de la psychologie sociale de l'environnement : Gustave-Nicolas Fischer.

Un élément fort intéressant, relativement aux cadres théoriques déjà établis par Fischer est le fait que nos éléments conservés comme ceux de la bioécologie développementale, de la théorie du parcours de vie ou, encore, du caractère essentiel de la culture des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières peuvent tous s'inscrire dans le champ de la psychologie sociale de l'environnement. Ainsi, cette perspective à laquelle nous nous sommes ouverts en fin de parcours, bouleversés par les éléments marquants découlant de notre analyse du secteur Adélard-Dugré, cadre en tous points avec certains

éléments essentiels de notre cadre provisoire, en plus de permettre l'atterrissement de tous les éléments émergents de nos entretiens et de notre observation participante.

Parmi les dimensions psychosociales essentielles, nous pourrons retenir la dimension culturelle de l'espace comme miroir des mœurs partagés qui se reflètent par l'aménagement relativement commun des lieux partagés. Chacun des secteurs ou des quartiers détient une certaine forme d'aménagement qui lui est propre et qui ne saurait être déconnecté de son histoire. Encore là, la ville gagnerait assurément beaucoup à qualifier ces quartiers de quartiers historiques et, par le fait même, à remettre à l'avant plan, à l'aide du département d'histoire de l'université – pourquoi pas? – l'histoire propre de chacun de ces quartiers. Cette remise en évidence des moments phares de chacun des quartiers offrirait assurément des éléments d'une plus grande dignité auxquels les concernés pourraient s'associer pour fortifier le socle de leur développement personnel.

De plus, la dimension sociale, autre caractéristique psychosociale, nous permet de dresser une analyse des espaces partagés, des espaces morcelés et des espaces assignés. Ces différentes coupures artificiellement entretenues ou historiquement produites représentent parfois, pour les résidents, de véritables cloisons. Pourtant, ces barrières sont artificielles et il n'en revient qu'à nous tous, autres résidents de la ville de Trois-Rivières, de participer à ce décloisonnement. Notre proposition d'une production de résidences ou de maisons coup de pouce allait d'ailleurs en ce sens. Il faut bonifier la mixité et confondre la page et la marge. Les barrières nous rassurent, mais elles excluent aussi fortement celles

et ceux qui ont eu moins de chance à la loterie de la vie. Et sans voir les résultats de cette loterie comme étant défavorables, une plus grande égalité et une plus grande mixité sont assurément possibles et souhaitables.

C'est d'ailleurs au niveau des processus psychosociaux que la culture des quartiers historiques vient se construire. Les différentes dynamiques d'appropriation, souvent propulsées par différents organismes comme La Démarche des premiers quartiers ou, pour le secteur du Cap-de-la-Madeleine, Ebyôn, font en sorte que les résidents peuvent se prévaloir d'un espace mental, d'une carte mentale de ce qui représente leur véritable communauté, de ce qui représente les lieux au sein desquels ils seront assurément bien accueillis. Toutefois, nous en sommes à nous demander, conséquemment avec les autres éléments de notre analyse, si ces cloisons, bien qu'elles représentent souvent des territoires sécurisants et sécurisés, autant sur le plan physique et littéral, que sur le plan mental et abstrait, doivent être maintenues au détriment d'une mixité générale des résidents de Trois-Rivières, sans discrimination aucune.

Comme nous l'avons précédemment mentionné, nous ne sommes plus en mesure de parler d'une culture de la pauvreté des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, mais simplement des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières. Et ironiquement, peut-être car nous avons fortement propagé cette idée de redorer le côté historique de la ville comme laboratoire d'exposition de la riche histoire de cette ville, certains organismes

commencent à utiliser, sur différentes pages web ou lors d'activités de mobilisation, le titre de quartiers historiques plutôt que de premiers quartiers.

Et si nous considérons important de préciser cette redéfinition de la culture ou cette nuance face à l'idée de pauvreté, c'est qu'il ne faut toutefois pas oublier que cette culture de pauvreté n'est pas une autocréation. Elle est la conséquence d'une certaine relégation spatiale qui découle d'une relégation économique produite par les fortes tendances de nos classes moyennes à focaliser leur attention sur le travail et le consumérisme. Dès lors, en avalisant collectivement comme critères normatifs implicites, le travail et la consommation, il est inévitable que nous participions à la création de l'exclusion et de la marginalisation des individus qui, eux, n'ont pas la possibilité de travailler ou les moyens de consommer :

Une société fondée sur la « lutte des places » produit de la pauvreté comme elle produit de la pollution. Avec la mondialisation de la pauvreté (fortement active depuis 1980), nous produisons maintenant des pauvres tout autour de nous : [...] Plus que cela, les pauvres que nous produisons le sont pour longtemps et sans échappatoire puisque la cause est à la fois structurelle et mondiale. Et pire que cela, les pauvres que nous produisons sont de plus en plus abandonnés à l'isolement. Pourquoi? Essentiellement parce que les systèmes de valeurs et les réseaux de relations tournent presque exclusivement autour du travail et de la consommation, les autres chemins de valorisation et de communication étant en voie de disparition (religion, entraide, troc, production artisanale, spectacles amateurs, etc. ce qui fait la vie de quartier ou de village). (Bédard, 1998, p. 16)

Et par son commentaire, Jean Bédard défendait déjà lui aussi cette idée que nous participons tous, par nos actions, à la relégation de cette pauvreté, à la création de cette culture et à la production des inégalités. Par contre, il soulevait aussi que de nombreux

moyens de communication, comme l'entraide, le troc et la production artisanale, étaient en voie de disparition. Relativement vrai, c'est ce même point de vue qui nous permet de rebondir et de justement expliquer davantage que l'on peut retrouver tout cela au sein des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières. C'est cet esprit collectif qui a vallu à la ville de Trois-Rivières, le sobriquet de Mecque du communautaire.

C'est d'ailleurs pourquoi nous souhaitons réaffirmer cette nécessité de renommer ces quartiers et d'accorder de l'importance à une culture qui ne nous semble pas être une culture de la pauvreté, mais simplement une culture de la nostalgie, une culture qui, au-delà d'assurer la pérennité de la solidarité mécanique illustre bien une certaine forme de solidarisme ou de collectivisme qui est venu traverser le Québec des années 1980. En fait, vivre au sein des quartiers historiques ne nous semble plus représenter une vie au sein des quartiers pauvres, mais plutôt une vie qui fut le propre d'une époque qui portait en elle un lien social encore assez solide.

4.13 Émergence d'une psychosociologie développementale compréhensive

Ce que notre recherche nous a permis de mieux comprendre, c'est que l'identité des résidents des premiers quartiers est excessivement complexe. Nous ne saurions la réduire, d'une part, à de grandes catégories comme les « pauvres » ou les « résidents gens en contexte de vulnérabilité » qui se veulent davantage être des généralisations collectives, pas plus que nous ne pourrions, d'autre part, porter notre attention exclusivement aux parcours individuels et aux caractéristiques personnelles de chacun. Ils font partie de ces

premiers quartiers, leur développement est réciproque, s'inscrit dans cet espace donné en un temps donné. Ils sont codéterminés autant par les résidents qui les entourent, que par les intervenants qui les approchent, les accueillent et les aident, que par les gens qui peuvent les juger, les ignorer ou les mépriser. Ils s'inscrivent dans une toile complexe de codéterminations que nous avons pu illustrer dans le modèle théorique que nous avons proposé. C'est d'ailleurs pourquoi nous avons pu cheminer de nos préoccupations premières qui suggéraient une analyse selon un amalgame entre la bioécologie développementale et la théorie du parcours de vie, que nous cherchions à superposer à notre sociologie compréhensive de l'interdépendance, vers une analyse des différentes caractéristiques de la psychologie environnementale et, plus particulièrement, de la psychologie sociale de l'environnement.

Pour bonifier de manière cohérente ce développement théorique orienté par la sociologie, nous nous sommes donc intéressés à la bioécologie développementale et à la théorie du parcours de vie. D'une part, l'approche écologique nous permettait de proposer une classification pratique de nos entretiens à venir et, d'autre part, la théorie du parcours de vie nous permettait de mieux rendre compte du croisement des lignes du temps de différents acteurs de ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

En mobilisant l'approche systémique de la bioécologie développementale, l'importance des liens entre les individus semble encore plus évidente. La profondeur de l'influence réciproque ou de l'interpénétration, pour reprendre ici le terme évoqué plus

tôt, chez Elias, correspondait de façon considérable avec deux éléments centraux de l'approche systémique : la transformation de l'individu et la transformation de son environnement. Le fait que chacun des acteurs joue un rôle différent au sein des systèmes d'autres résidents, en plus de disposer eux-mêmes de leurs propres systèmes, nous a permis de nous figurer une toile ou une mosaïque systémique. L'interconnexion de cette myriade de systèmes pouvait donc donner un sens à cette solidarité observée au sein des premiers quartiers et rendre compte de l'influence réciproque qui émanait de tous les rapports interindividuels entre les acteurs et résidents des premiers quartiers.

Par contre, une fois l'importance accordée à la dynamique interpénétrationnelle des six différents systèmes – souvenons-nous qu'il y avait le microsystème, le mésosystème, l'exosystème, le macrosystème, l'ontosystème et le chronosystème – il nous semblait que les cadres de ce chronosystème, qui s'intéressait à l'évolution dans le temps des cinq autres systèmes, ne nous donnait pas accès à certains éléments très singuliers et propres à différents parcours individuels, qui pouvaient toutefois nous apprendre énormément de choses relativement à ces premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. C'est un peu comme si la reconnaissance du temps, dans le chronosystème, s'avérait un temps Kronos qui ne permettait pas de penser le temps de la singularité des expériences vécues, dans ce temps Kronos général et trop englobant.

Cependant, alors que les premières étapes de notre projet furent fortement influencées par la lecture des travaux de ces différents auteurs et par le contraste que cela venait

générer lorsque mis en dialogue avec les éléments découlant de notre observation participante, nous avons rapidement dû recadrer le projet et nous intéresser aux différents champs identifiés dans notre présent cadre théorique. Et ces nouvelles balises théoriques nous distançaient peu à peu de l'idée très générique de la pauvreté comme culture, pour nous orienter vers les champs de la sociologie relationnelle, de la sociologie figurationnelle et de la théorie de la structuration.

Pour nous remettre au cœur du cadre théorique évolutif présenté plus haut dans la thèse, souvenons-nous que Bajoit (1992) identifiait quatre différentes formes de solidarité : sérielle, fusionnelle, fonctionnelle et contractuelle. Celles-ci ont, selon l'auteur, la fonction d'orienter les rapports et les attentes qu'entretiennent les individus face à un groupe. Ce sont ces mêmes quatre catégories qui permettent aussi de mieux saisir le niveau d'engagement qu'un individu peut manifester à l'égard ou à l'intention d'un groupe particulier. Nous nous sommes intéressés à cette approche car elle permettait de mieux comprendre les différences d'engagement adressé par les résidents des premiers quartiers, d'une part, à l'endroit des intervenants et, d'autre part, à l'égard de leurs pairs et des travailleurs du monde communautaire.

Comme nous percevions une différence importante entre ces deux types d'engagements, mais que, dans son ensemble, le caractère relationnel perceptible et semblant essentiel à expliquer la dynamique des premiers quartiers devenait incontournable, la théorie de Bajoit nous semblait tout à fait appropriée. Le jeu des

stratégies d'intégration et d'identification proposé par l'auteur nous permettait – nous le croyions du moins au départ – de rendre compte des mécanismes inhérents aux relations développées par les résidents des premiers quartiers.

Ensuite, nous nous sommes intéressés à la sociologie de la structuration, d'Anthony Giddens. Comme chez Bajoit, l'auteur, ayant tenté de proposer une synthèse entre l'individualisme méthodologique et la sociologie structurelle, accorda une importance capitale aux conduites stratégiques, aux conséquences non-intentionnelles et aux contraintes découlant des structures. Son intérêt pour le savoir et le sens commun développé par les individus d'un même environnement, venait donc bonifier l'approche de Bajoit. Cette dernière visait le caractère relationnel des diverses prises de vue du vivre-ensemble qui, nous semble-t-il, se veut une perspective essentielle. En quelque sorte, les travaux de Giddens donnaient accès au caractère implicite des caractéristiques relationnelles des rapports entretenus entre les gens d'un même espace-temps.

Finalement, sur le plan sociologique, le dernier cadre auquel nous nous sommes intéressés est celui de la sociologie figurationnelle proposée par Norbert Elias. Pour l'auteur, il ne saurait être question d'entretenir la séparation entre d'une part, des groupes constituants et d'autre part, des individus détachés de la société. Tout notre rapport aux autres est social et il ne peut y avoir de société sans individu, comme l'individu sans société, ne serait qu'un réceptacle vide ou indéterminé. Notre vie est fondée sur l'interaction constante.

À tous âges, nous sommes interdépendants, vulnérables, nécessitants et, à la rigueur, codéterminés de façon réciproque avec nos pairs. Enfants, professionnels, personnes âgées, pauvres, riches, sont tous fortement influencés par les nombreuses interactions qui ont lieu au cours d'une vie. Avec son concept d'interpénétration, Elias pose un regard qui parvient véritablement à cerner où se situe le solde de cette opposition entre individus et sociétés. Et c'est d'ailleurs cette dernière approche qui venait faire écho avec les autres éléments théoriques auxquels nous nous sommes intéressés, qui s'inscrivent davantage dans le champ de la psychologie sociale.

Pour combler ce que nous considérons à ce moment être une carence, nous avions donc porté notre attention à la théorie du parcours de vie. En traitant des différents cycles de vie, des rôles sociaux, des processus de socialisation et des réactions individuelles aux aléas de la vie, la théorie des parcours de vie venait ajouter une forme de troisième dimension à la bioécologie, qui la laissait moins statique et la rendait davantage organique. Les concepts de transition et de stade nous permettaient même d'illustrer comment certains parviennent plus ou moins à s'adapter à la pauvreté qui est tout de même très présente au sein des premiers quartiers.

Et la pauvreté fut toujours présente dans l'histoire. Elle a pu être incarnée par les serfs, les esclaves, les paysans ou les prolétaires, mais un fait qui demeura inchangé, fut ce rapport de classification entre les individus. La théorie du parcours de vie nous permettait donc de dépasser une classification systémique trop profonde et de nous intéresser

davantage à une toute autre myriade qui est celle des relations entre ces nombreux acteurs des différents systèmes. Cependant, malgré tout ce travail théorique réalisé en amont, les entretiens sont venus bouleverser nos balises théoriques ou, du moins, les recadrer au sein d'un champ théorique qui permet, il nous semble, de mieux rendre compte de cet esprit qui prévaut au sein des premiers quartiers et qui ne doit plus, il nous semble, être autant identifié à cette idée de pauvreté. Cette constatation nous semble d'ailleurs forte et importante dans le contexte de la thèse.

En fait, tant d'efforts ont été appliquées, d'une part à « enrayer » la pauvreté, tandis que d'autre part, une ignorance crasse, une mécompréhension des mécanismes qui peuvent l'expliquer et, parfois même, une forte indifférence, ont contribués à la maintenir. Ce constat, finalement, nous pousse à nous demander si le problème fut d'abord bien posé. En réalité, si l'on présuppose la pauvreté comme une maladie, comme un trouble ou comme une défaillance, l'idée de l'enrayer peut trouver un certain sens et une certaine résonance. Toutefois, si nous nous penchons réellement sur ces caractéristiques qui viennent enrichir le portrait de la pauvreté, puis que nous parvenons aussi à comprendre qu'il s'agit là non pas d'un trouble, mais plutôt d'un fait culturel, voire d'une culture à l'intérieur d'une autre culture, l'idée de son enrangement perd toute sa signification. Il n'est donc pas ici question de justifier la pauvreté ou d'excuser ses différentes causes, dont le néolibéralisme, mais plutôt de ne pas chercher à stratifier les gens marqués par celle-ci.

En fait, il faut demeurer lucide face au fait que les gens identifiés comme pauvres ne sont pas que des pauvres, qu'il n'y a pas « une » pauvreté et qu'il arrive à plusieurs individus de toutes provenances d'y entrer et d'en sortir, pour de multiples raisons. Et c'est d'ailleurs pourquoi les nouvelles catégories conceptuelles qui ont pu émerger de notre analyse ne portent plus tant sur la culture de la pauvreté, mais plutôt sur différents éléments comme la famille, la solidarité, la valeur historique et l'environnement, non pas comme écologie, mais comme aménagement du milieu, comme éléments propres d'une culture non plus de la pauvreté, mais d'une culture des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Finalement, ce sont les éléments récurrents qui ont pu émerger de notre observation participante, de nos entretiens formels et informels qui, triangulés avec notre analyse fine des différents projets de recherche ayant eu pour objet les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, nous ont permis d'arriver à notre cartographie conceptuelle d'une *psychosociologie développementale compréhensive* telle que représentée dans la Figure 12 ci-après (voir Figure 12).

En nous appuyant sur les huit différents espaces développementaux (Espace personnel, espace moral, espace normatif, espace culturel et linguistique, espace résidentiel, espace partagé, espace collectif et espace dialectique), nous croyons être parvenus à extraire de notre recherche, un modèle qui nous permet de mieux saisir l'individu comme développement, apprentissage et adaptation au rapport d'intégration de

la culture et de l'espace et d'illustrer la force et l'impact de la solidarité des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, sur le développement des individus.

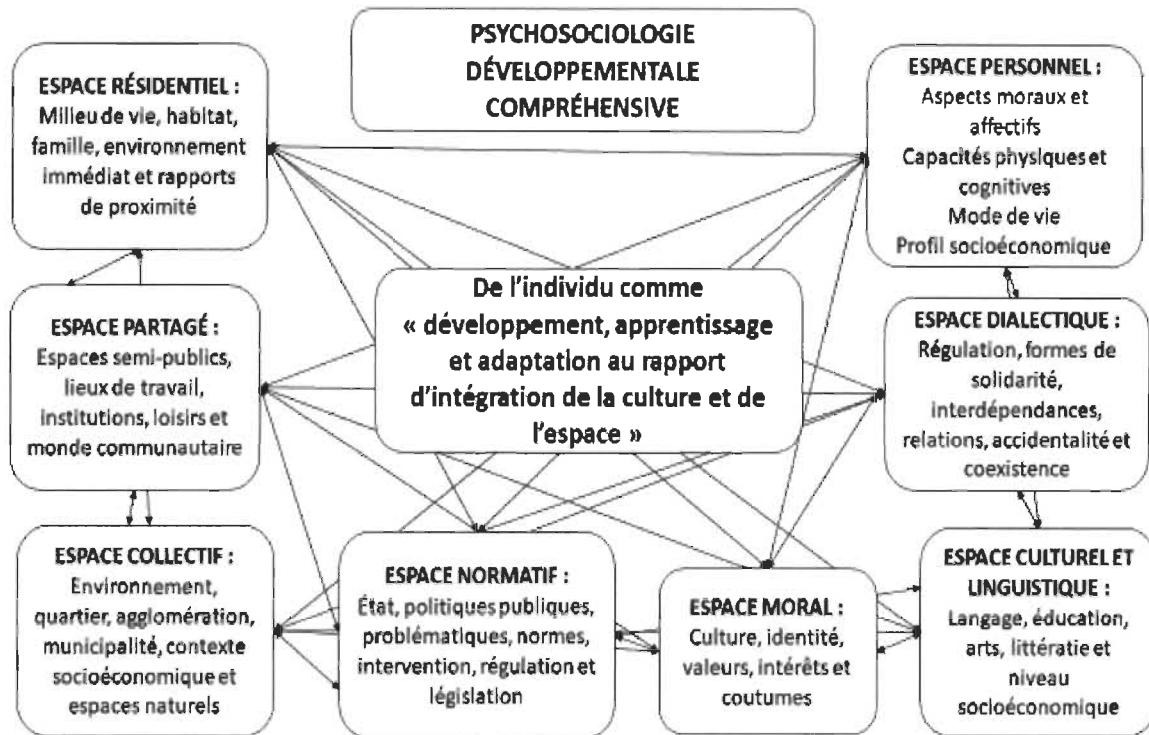


Figure 12. Synthèse d'une psychosociologie développementale compréhensive.

Si nous avons choisi de mobiliser les concepts de psychosociologie, de développement et de compréhension, ici entendue au sens d'exhaustivité ou d'analyse profonde et enracinée, ce n'est pas sans raison. Premièrement, nous avons pu mettre en évidence, tout au long de la thèse, le fait que la construction des individus s'effectue autant sur le plan individuel que social. Nous avons même affirmé qu'il se déploie à travers une toile de relation réciproques d'interdépendance ou, tel que le disait Elias, d'interpénétration. En fait, comment serait-il possible de penser l'individu sans la communauté? Comment penser la psychologie sans la société ou, encore, comment penser

la solidarité sans la communauté? L'identité n'est pas un construit isolé qui découle d'un seul individu retiré de son milieu. Le milieu fait autant partie de l'individu que ce dernier vient meubler son milieu de vie. L'identité, considérée sous cet angle, devient donc un partage de passions, de forces et de peines, un mélange d'habiletés, de singularités et d'intérêts partagés, où s'entrecroisent les capacités et les vulnérabilités de chacun, pour nous faire comprendre toute la portée du mot « collectivité ».

Ensuite, l'idée de développement continu fut un fort constat qui put lui aussi émerger de notre cueillette de données. Non seulement, les parcours de vie nous ont démontré que les vies de chacun suivent des trajectoires souvent inattendues, mais aussi, ces parcours nous ont démontré que la vie des individus peut être constamment bouleversée. Les classes sociales ne sont plus, comme cela était davantage le cas au sortir de la modernité, totalement enracinées. Le travail, l'économie, la mobilité, la natalité ou tout autre élément marquant fera évoluer considérablement la posture cognitive, affective et socioéconomique des individus.

En contexte de quartier sous-industrialisé, cela semble encore plus vrai, alors que de nombreux témoignages ont fait état de familles ayant eu des historiques de classe moyenne supérieure et qui, à la suite de la chute de nombreuses industries, se sont retrouvés reléguées au rang de familles pauvres ou vulnérables. Parallèlement, de belles histoires de solidarité et l'essor d'une économie sociale forte ont eu l'effet transformationnel inverse, alors que des personnes en situation de précarité sont parfois parvenues à faciliter leurs

conditions d'existence. Et c'est cette pluralité et cette mixité des parcours qui nous a empêchés de considérer une prise de vue reposant sur les grandes catégories sociologiques ou, encore, une prise de vue axée exclusivement sur les parcours fins et précis de chacun.

Il n'est pas question de chercher à responsabiliser les gens ou à les culpabiliser face à leurs trajectoires de vue, mais plutôt, tel que nous avons choisi de l'édicter, d'accéder à une compréhension profonde ou, à tout le moins, une prise en considération profonde des nombreux éléments contributifs à ces parcours de vie distincts. C'est d'ailleurs cette idée d'une analyse compréhensive de ces facteurs qui a pu mener à l'élaboration d'un modèle complexe et détaillé qui repose sur les différents espaces psychosociaux qui participent au développement continu des résidents des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Pouvant être regroupés en deux grands champs plus larges, que nous pourrions qualifier « d'espaces environnementaux » et « d'espaces socioaffectifs », chacune des huit (8) catégories représente un espace développemental qui mérite d'être étayé et pris en considération. D'une manière plutôt grossière, puisque les déterminants sont pluriels, concomitants et codéterminants, nous pourrions donc regrouper sous le champ « d'espaces environnementaux », les espaces « personnel », « résidentiel », « partagé » et « collectif », tandis que sous le champ « d'espaces socioaffectifs », nous pourrions très bien inscrire les espaces « normatif », « moral », « culturel et linguistique » et « dialectique ».

Si nous souhaitons rappeler le lien filial avec les cadres théoriques qui ont pu nous intéresser, les éléments de la bioécologie développementale et de la psychologie sociale de l'environnement sont assurément davantage contributeurs des « espaces environnementaux ». Pour leur part, les différentes approches sociologiques mobilisées, ainsi que nos analyses de la culture de la pauvreté nous ont davantage inspiré les éléments saillants des « espaces socioaffectifs ». Du côté de la théorie du parcours de vie, nous devons admettre que celle-ci est venue considérablement colorer ces deux sous-champs de notre psychosociologie développementale compréhensive.

Au niveau de « l'espace personnel », nous retrouvons bien évidemment les caractéristiques davantage propres à l'individu. En revanche, celles-ci sont tout de même plurielles, puisqu'elles sont autant socioéconomiques, qu'affectives et cognitives. Nous pouvons penser au statut social de l'individu, mais aussi à son emploi, à ses intérêts, à ses qualités, à la façon dont il occupe son temps, à sa condition physique et à tout autre élément qui fait d'elle une personne distincte et exclusive. Bien entendu, « l'espace résidentiel » représente le foyer sociétal proximal de bon nombre d'individus, alors que c'est à ce niveau, au niveau du domicile, et parfois au niveau du voisinage immédiat, que se développent et s'entretiennent les principaux rapports de socialité. Il importe donc inévitablement de considérer l'importance de ces différents rapports de proximité dans le développement des individus.

Ensuite, pensons aux « espaces partagés », qui eux correspondent, dans le cas des premiers quartiers, aux endroits où s'expriment principalement cette solidarité. C'est au sein de ces différents endroits – cuisine collective, halte-garderie, friperie, dépanneur du coin, etc. – que les rapports davantage sociaux que familiaux s'instaurent. Les liens qui unissent alors les individus, particulièrement dans les premiers quartiers, poussent à la réciprocité et à la reconnaissance de conditions de vie similaires. Ces espaces participent considérablement de la reconnaissance des concernés, entre eux, et de la culture qui se déploiera au sein des différents quartiers. Et parmi ces différents espaces partagés, il y a nécessairement des espaces collectifs, qui sont en quelque sorte des « universaux » où la plupart des individus, résidents des premiers quartiers ou simplement touristes passagers, peuvent prendre un moment. Nous pensons alors à l'espace entourant la bibliothèque municipale, aux écoles, aux parcs, aux cours d'école, aux églises, aux espaces commerciaux et à tous ces espaces qui ne sont pas nécessairement considérés comme des lieux de recueillement entre concernés, mais qui nous donne tout de même accès à cet esprit des premiers quartiers et qui participent à la définition des individus.

Parallèlement à ces espaces qui sont davantage de nature « physique », il y a tous ces autres éléments, comme le langage, la culture, l'éducation, les valeurs et les règles, qui se retrouvent à participer au développement socioaffectif des individus. Ainsi, l'idée « d'espace moral » réfère à tout ce qui touche les mœurs, les valeurs, les goûts et les idées qui sont partagées par une communauté. Du côté de « l'espace normatif », nous pensons plutôt aux normes, aux règles, aux lois et aux différents codes à teneur universelle qui vise

la bonne entente et la délimitation des cadres d'action de chacun. Ensuite, la notion « d'espace culturel et linguistique » englobe le langage, l'éducation, les différents codes – tel que l'entendait Bernstein – les arts et le niveau socioéconomique parfois commun aux différents résidents d'un même secteur. Finalement, « l'espace dialectique », lui, nous appelle plutôt à considérer les relations d'interdépendance, les rapports de proximité, de solidarité et de réciprocité, qui qualifient les attitudes relationnelles et les rapports aux « autres » et aux pairs, qu'entretiennent les individus.

Bien évidemment, tous ces espaces ne sauraient être considérés comme des vases clos, alors qu'ils s'entremêlent, s'entrecroisent et participent en collégialité au développement des individus. En fait, chacun de ces espaces ne pourrait être pensé seul, de façon isolée, alors que les différents facteurs forment plutôt une immense toile dans laquelle l'ensemble des individus, qui jouent tous des rôles différents les uns pour les autres, se codéterminent, codéterminent leur espace, qui lui-même codéterminent à leur tour les individus qui l'habitent. C'est d'ailleurs pourquoi nous sommes très confortables avec les liens et les liants qui sont perceptibles à même notre diagramme, qui semblent, par le tissage de cette toile de fond à laquelle ils participent, bien illustrer à quel point le développement psychosociologique continu des individus est complexe et nécessite une approche compréhensive des phénomènes afin de non pas en saisir toute la portée, mais seulement de nous approcher ne serait-ce un tant soit peu d'une signification et d'une compréhension que nous pourrions en retirer.

Ironiquement, c'est avec une attitude tout à fait opposée à celle à laquelle notre modèle appelle que le monde de l'intervention approche trop souvent les phénomènes, soit en y allant de grandes généralisations qui justifient des protocoles généraux, ou, encore, en emboitant le pas vers une recherche de la tête d'épingle qui met l'accent et porte toute l'attention exclusivement sur le parcours et le vécu d'un individu singulier qui, comme le rat retiré du métro de 17 :00 pour être déplacé dans un labyrinthe de laboratoire, sera pris, considéré et parfois même évalué, totalement en dehors du contexte réel dans lequel il s'inscrit.

Conclusion

Maintenant que nous avons eu la chance d'achever ce parcours théorisant de l'esprit qui occupe et qui distingue les premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, il importe de rappeler les grandes étapes de ce qui nous a permis de nous rendre jusqu'à nos conclusions. Nous prendrons soin de rappeler les faits saillants, autant en ce qui a trait au passage descriptif concernant l'observation participante qu'en ce qui a trait à notre phase d'analyse. Au final, ce sont ces faits saillants qui nous permettront de mieux comprendre pourquoi certains éléments furent retenus à titre de conclusions, pour ce projet de recherche concernant la culture développementale des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières.

Problématique

Pour faciliter la transition, souvenons-nous que nous nous étions tout d'abord intéressés à différents éléments tels que l'exclusion, la marginalité et les inégalités, mais aussi l'importance de l'éducation et de la famille. Nous souhaitions dégager l'importance et le poids que ces différents éléments peuvent avoir en ce qui a trait à la reconduction de la pauvreté. Toutefois, en laissant murir le projet, en lui donnant de l'espace et en laissant émerger la méthodologie par théorisation enracinée, comme outil de recherche, le projet s'est davantage orienté vers une étude exploratoire de ces premiers quartiers. Il avait le potentiel de mettre en place les premiers jalons d'un éventuel programme de recherche ou, encore, de construire les bases d'une école de recherche en études de l'organisation

des espaces sur le développement des individus. Cela pouvait s'apparenter aux travaux de l'École de Chicago, mais en imbriquant celle-ci dans les contours épistémologiques de la MTE.

Une fois cette transformation effectuée, notre question principale devenait toute simple alors qu'elle pouvait prendre des allures telles que « Qu'est-ce qui caractérise l'esprit des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières? », « Si il y a une culture de la pauvreté au sein de ces premiers quartiers, quelle est-elle? », « Quelle semble être l'impact de la culture des premiers quartiers et de l'aménagement de ceux-ci, sur le développement des individus? » ou, encore, « Quelle place occupe la famille au sein de l'écologie développementale des résidents des premiers quartiers? ».

Bien évidemment, comme le recul nous avait permis d'adopter davantage le chapeau de l'explorateur plutôt que celui du chercheur scientiste et positiviste, nous nous attendions à proposer davantage, à titre de conclusion, des pistes de réflexion ou d'exploration pour différents projets futurs et, au mieux, à obtenir l'apparence de réponses pour possiblement une ou deux de ces questions.

En considérant l'étendue du cadre conceptuel auquel nous avions accès, la richesse pouvant découler de cette chance que nous avions de réaliser une observation participante, puis l'immense clientèle potentielle pouvant générer autant d'entretiens que la MTE nous permet de le faire, nous savions toutefois que la portée de cette étude était principalement

la production d'une compréhension générale des phénomènes culturels qui participent au développement des individus de ces premiers quartiers. Et c'est pourquoi nous nous intéresserons justement, avant de véritablement plonger dans nos conclusions, à ce cadre théorique évolutif en plus de rappeler les principales caractéristiques de la méthodologie de recherche que nous avons choisi d'emprunter.

Cadre méthodologique

L'approche méthodologique qui fut priorisée ne fut pas la première qui fut envisagée. Alors que notre objet était encore au départ quelque peu incertain, nous nous intéressions à l'origine à une étude comparée des approches éducatives, des conditions de vie des familles plus pauvres et de l'incidence de ces différents facteurs sur la reconduction de la pauvreté. Pourtant, sans nous situer complètement hors champ de ce à quoi nous sommes finalement parvenus, il était évident qu'un tel objet de recherche n'aurait pu s'appuyer sur la perspective méthodologique que nous avons choisie d'emprunter afin de dresser, au regard de notre objectif renouvelé, un portrait global des caractéristiques qui nous permettent de qualifier l'esprit qui semble être celui des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

Comme nous avions au départ une approche portée vers l'analyse théorique et les lectures comparées, nous nous sommes penchés sur des multiples pans de la littérature concernant la pauvreté, les familles et la culture des quartiers sous-industrialisés. Cette approche nous ancrera donc dans une piste de lecture qui correspondait aux grandes

théorisations qui furent effectuées de la pauvreté, par les sociologues des années 1960, 1970 et 1980.

Ensuite, en explorant différentes approches qualitatives, telles que l'ethnographie, les différents types d'entretiens, les perspectives phénoménologiques et plusieurs autres, nous nous sommes intéressés à la méthodologie par théorisation enracinée (MTE), communément qualifiée de *Grounded Theory*, car elle semblait nous permettre d'embrasser plusieurs méthodes simultanément. Et pour parvenir à englober différentes méthodes, il nous a fallu nous intéresser aux différents courants historiques concernant cette prise de vue, afin de bien saisir qu'il nous était possible de maximiser ses potentialités en recherche et non pas, comme cela était le cas dans plusieurs recherches que nous pouvions lire, focaliser notre attention exclusivement sur les entretiens.

Nous avons retenu comme élément central de la MTE, que tout est « donnée » (*all is data*), afin de lentement commencer à prendre en note tout ce qui se présentait à nous et tout ce que nous pouvions avoir sous la main. C'est d'ailleurs cette façon de faire qui nous permit de réaliser que ce que nous observions au cœur des quartiers fragilisés de la ville de Trois-Rivières ne correspondait pas tout à fait à ce qui était présenté dans la littérature. Nous ressentions que le regard de certains grands sociologues était déconnecté d'une réalité de terrain comme celle que nous pouvions observer. Et cela nous a menés à embrasser la MTE dans toute sa complexité. Nous allions donc cumuler tous les médias possibles, en nous intéressant autant aux vidéos, aux articles scientifiques, aux ouvrages

littéraires, aux différents projets de recherche, aux entretiens audio, qu'en réalisant une importante observation participante, tout en complétant un nombre important d'entretiens en profondeur.

C'est de cette façon que nous jugeions être adéquatement en mesure de trianguler l'ensemble de ces informations pour obtenir un portrait plus juste de l'esprit de ces quartiers fragilisés de la ville de Trois-Rivières. En fait, c'est de cette façon que nous croyions être en mesure de comprendre les différences entre la littérature et ce qui est observé, puis de dresser un portrait photo plus juste de ce qui est vécu par les individus d'un même milieu et de ce qui est partagé par ces résidents des mêmes quartiers. Nous avions donc choisi de prendre appui sur des prises de vue multiples, autant dans le temps que dans l'espace.

Cadre conceptuel provisoire et révisé

Donc sans refaire ici tout l'étalage ou l'élagage du parcours évolutif de notre cadre théorique, nous pouvons rappeler simplement que nous nous trouvions au départ au plein cœur du terrain d'analyse de la culture de la pauvreté. Non seulement, notre cadrage s'inspirait de travaux réalisés par différents auteurs comme Oscar Lewis, Richard Hoggart, Pierre Bourdieu et Bernard Lahire, mais il prenait aussi appui sur une étude réalisée par Gérald Doré et une autre complétée par Ulysse et Lesemann. En plus de ces différents travaux, nous nous étions fortement intéressés à bon nombre d'autres auteurs

tels que Otero, Dorvil, Tarabulsy, Tisseron, Châtel, Colombo, De Gaulejac, Vinet et Filion.

Cependant, alors que nous nageions pratiquement dans une perspective qui se voulait hypothético-déductive, la réalité découlant de notre observation participante nous a rattrapés et fait réaliser que nous nous retrouvions en réalité, hors cadre et que notre « focus » était mal ajusté, que notre regard n’était pas le bon.

Ainsi, nous nous sommes alors distancés de cette idée d’une culture de la pauvreté pour nous intéresser davantage aux liens et aux liants qui unissent les différents individus qui partagent les espaces de vie et de dialogue des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. Il y avait là une évidence épistémologique, alors qu’il semblait déjà contre-intuitif d’associer sans égard aux particularités, l’idée des premiers quartiers d’une ville à celle de la pauvreté, car dans les faits, il y a une multitude d’autres éléments encore plus significatifs que de simples critères socioéconomiques pour délimiter les contours cognitifs, sociaux et affectifs d’un espace commun partagé entre des individus aux parcours de vie tous aussi singuliers les uns que les autres.

Ensuite, comme nous sentions les cadres sociologiques bien établis et que notre intention était de passer à une analyse davantage psychologisante, afin de bien saisir les impacts potentiels de la culture des premiers quartiers, sur le développement des individus, en plus de générer une certaine classification de nos entretiens, nous nous sommes

intéressés à la bioécologie développementale, telle que déployée originalement par Urie Bronfenbrenner et ensuite reprise par différents collègues qui ont pu lui succéder. Et c'est de cette façon que, de façon très ouverte et de manière à simplement produire des catégories, nous avons regroupés les entretiens des individus au sein du microsystème, les intervenants du monde communautaire au sein du mésosystème, les différents intervenants, au sein de l'exosystème et les gens du politique, au cœur du macrosystème. Sans faire office de connaissance scientifique, cette classification nous permettait de déposer un premier objet circonscrit et d'observer l'émergence de données qui allait pouvoir opérer.

Comme il nous fallait aussi nous intéresser aux versions actualisées de la bioécologie développementale, qui propose désormais deux autres systèmes qui sont l'ontosystème – la culture – et le chronosystème – le rapport au temps et l'évolution d'un système dans le temps -, nous avons choisi d'y apporter davantage de profondeur en mobilisant plutôt les cadres de la théorie du parcours de vie. En s'intéressant aux récits, cette approche nous permettait de répondre aux deux exigences de la culture et du temps, en plus de cadrer parfaitement avec les entretiens qui se trouvaient au cœur de la méthodologie par théorisation enracinée. Et au-delà de ces entretiens, nous pouvions utiliser le filtre de la théorie du parcours de vie pour nous approprier aussi l'ensemble des significants et des signifiés qui avaient pu émerger d'entretiens non formels réalisés principalement à même l'observation participante.

Ce renversement de paradigme nous a donc mené à revenir au cœur des débats sociologiques qui bataient leur plein au moment des années 1970, 1980 et 1990, alors que différents auteurs tentaient alors de trouver un moyen terme entre une sociologie plus globalisante, plus catégorisante – le structuralisme – et une sociologie de l'individu, de morcellement et de l'isolationnisme – l'individualisme méthodologique. Parmi ces auteurs, nous avions retenu Guy Bajoit, qui proposait la sociologie relationnelle, Anthony Giddens, père reconnu de la sociologie de la structuration et, finalement, Norbert Elias qui, lui, a accordé une part importante de ses travaux de synthèse entre la société et les individus, à produire les contours de ce qui est qualifié de sociologie figurationnelle. Ce rappel s'avère essentiel, car il jette les bases de certains éléments de conclusion à venir.

En retenant une synthèse des points saillants proposés par ces trois auteurs, nous nous sentions en mesure d'opérer à l'intérieur de cadres qui pouvaient rendre possible la compréhension des différents phénomènes observés au sein des premiers quartiers ou, encore, des phénomènes qui nous furent partagés lors des nombreux entretiens réalisés avec différents acteurs des premiers quartiers. D'ailleurs, parmi ces acteurs, nous retrouvions différents intervenants, des membres d'organismes communautaires, des résidents et des gens du milieu politique ou de la vie publique.

Bref, il devenait dès lors évident que nous devions nous appuyer davantage sur ce second cadre théorique puisqu'il cadrait beaucoup mieux avec ce que nous étions en mesure d'observer sur le terrain. C'est ainsi que d'entretien en entretien, nous avons pu

nous laisser diriger par le resserrement des données accessibles, en suivant les pistes suggérées par les divers interlocuteurs interrogés et rencontrés. Les suggestions de ces derniers venaient s'ajouter à la production de nouvelles questions plus fines qui découlaient d'une saturation des questions précédentes. Ainsi, de question en question, notre objet de recherche pouvait se raffiner, en plus de circonscrire considérablement le filtre que nous pouvions appliquer sur nos lectures et les lunettes que nous étions en mesure d'employer lors de notre observation participante.

Et c'est grâce à ce resserrement des entretiens, des questions et des perspectives pouvant être envisagées, que les derniers entretiens nous menèrent à sur une troisième grande piste générale qui allait nous obliger à relire le projet dans sa totalité. Confrontés à une analyse fine de la part de quelques intervenants préoccupés par une potentielle gentrification et par l'importance du logis et de l'aménagement de celui-ci sur le développement des individus et sur la reconduction des inégalités, nous avons vu émerger plusieurs concepts inattendus comme ceux de « l'espace social assigné », « l'espace social morcelé », « l'appropriation spatiale », « l'espace organisationnel », « l'impact de l'aménagement », « les frontières », « la dominance territoriale », « le maintien des distances », « les conditions de vie et d'habitation », « les espaces d'errance » et, encore, « les espaces marginaux ».

Sans que ces concepts n'aient été exclus dès le départ ou totalement absents des premiers entretiens, de nos premières lectures ou de nos premières observations, ils

devenaient de plus en plus saillants, puis nous ont sensibilisés à l'importance des caractéristiques psychosociales de l'aménagement, des lieux et des milieux de vie. Peu à peu, le rapport à l'espace devenait essentiel pour parvenir à la compréhension de ce qui caractérisait la qualité de vie des individus, la reconduction des inégalités, le rapport à l'autorité et aux institutions vécu par les bénéficiaires, puis l'esprit familial qui était en mesure de s'installer ou non, selon les différentes configurations des milieux de vie. Rapidement, nos recherches sur ces nouveaux concepts nous ont menés à ce champ encore très dégagé de la psychologie sociale de l'environnement.

Nous étions familiers avec la psychologie de l'environnement, mais beaucoup plus avec son rapport à la nature ou au rapport entre l'homme et les différentes formes du vivant, mais dans le cas de notre recherche, il était davantage question de l'environnement non pas comme nature, mais comme aménagement des espaces vécus, comme configuration physique de l'espace bioécologique d'un individu, d'un quartier et d'une culture qui se partage.

Ainsi, sans nécessairement tout rejeter de notre second cadre conceptuel, davantage orienté vers la sociologie des interactions et sur les aspects sociaux de la psychologie, ce nouveau cadre théorique nous a permis de placer sous cette grande idée de la psychologie sociale de l'environnement, autant des éléments comme la structure bioécologique, les différents parcours de vie, les rapports d'interpénétration, que de récupérer des éléments du premier cadre théorique comme ceux de la culture du quartier et l'esprit familial pour

dresser un portrait beaucoup plus étendu des différentes caractéristiques qui nous permettent de mieux saisir la dynamique qui caractérise les quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières.

Réponses à nos questions

De façon générale, si nous nous référons aux questions ou aux intuitions de recherche qui ont pu nous préoccuper tout au long du processus et qui, surtout, ont pu émerger, se raffiner et se redéfinir tout au long de cet inestimable parcours, nous sommes en mesure de proposer quelques pistes de réflexion qui permettront, nous l'espérons, l'émergence d'autres questions, qui pourront à leur tour faire l'objet de futurs projets de recherche.

Parmi ces questions, notons ici celles que nous venons de rappeler : « Qu'est-ce qui caractérise l'esprit des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières? », « Si il y a une culture de la pauvreté au sein de ces premiers quartiers, quelle est-elle? », « Quelle semble être l'impact de la culture des premiers quartiers et de l'aménagement de ceux-ci, sur le développement des individus? » ou, encore, « Quelle place occupe la famille au sein de l'écologie développementale des résidents des premiers quartiers? ».

Bien qu'une multitude d'autres éléments aient pu émerger de notre projet de recherche, de part sa nature hautement inductive, nous sommes tout de même en mesure de préciser que ce qui caractérise assurément l'esprit des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, c'est, d'une part, l'importance accordée par tous les participants

rencontrés, à cet esprit de famille qui dépasse largement les cadres de la famille conventionnelle, pour s'inscrire dans ce que nous pourrions qualifier de *famille environnementale*¹, au sens où elle se caractérise par son étalement géographique et par le partage d'une culture et d'un langage communs.

Souvenons-nous en ce sens qu'Emmanuel Todd, dans *La diversité du monde : structures familiales et modernité* (2017), qui se veut une refonte de ses deux différents ouvrages sur l'anthropologie familiale, rappelait que la société contemporaine se trouvait en quête d'équilibre entre les deux types plutôt classiques de familles qui sont qualifiées de famille de souche et famille nucléaire. Cette tension entre ces deux types de familles et les nouvelles mœurs sociales, comme la monoparentalité, l'homosexualité ou tout ce qui a pu venir déstabiliser la famille nucléaire telle qu'elle fut répandue, entre autres, par les valeurs religieuses, ne peut que mener à l'apparition de nouvelles structures familiales.

Et pour Todd (2020), l'on ne comprend jamais totalement comment les valeurs se transmettent sur un même territoire, alors que leur transmission semble implicite, mais représente toutefois la structure sous-jacente de toute société. Portées par plusieurs individus, les valeurs d'un secteur ou d'une région sont transmises de façon significative

¹ Certains auront évidemment porté attention à l'apparition de ce nouveau concept. Malgré le fait qu'il soit expliqué dans les pages suivantes, en référence avec l'éclatement des types familiaux suggéré, entre autres, par Emmanuel Todd (2017, 2020), il mérite, à notre sens, tout comme le modèle qui est proposé en conclusion de la thèse, de faire l'objet d'une théorisation encore plus profonde. Il porte aussi en lui le potentiel de faire l'objet d'une analyse plus sérieuse reposant sur l'évaluation de sa portée et de son écho potentiel dans le domaine de la recherche sociale appliquée.

et durable¹. Selon l'auteur, plus les valeurs sont fragiles chez un individu, plus les valeurs du territoire seront prégnantes et viendront en quelque sorte englober ou engluer les individus de ce même territoire. Les nouveaux arrivants vont dans un tel cas s'adapter et emprunter les us et habitudes des résidents d'un environnement donné. Quand les gens bougent et s'adaptent, il y a toujours quelque chose qui subsiste. Il y a un paradoxe au fait que la plasticité des humains permet la rigidité des structures sociales. Si les familles étaient porteuses de systèmes de valeurs très prégnants, les systèmes territoriaux viendraient se désagréger.

Dans un secteur comme celui des premiers quartiers, où la stabilité nucléaire des familles n'existe que très peu et où tout repose sur la fragilité et la mouvance, le système territorial dispose de tout l'espace pour s'enraciner et ainsi générer un vaste esprit commun. Ainsi, lorsque nous proposons comme grille de lecture l'idée d'une famille environnementale, nous avons en tête une famille qui dépasse les cadres de la famille

¹ Clé d'entrée dans les cultures, qui permet de mieux saisir, selon Todd, le fond de nos sociétés. Il indique que l'individualisme actuel se veut des plus réducteurs, alors que les gens se définissent davantage en s'intéressant aux différents critères socioéconomiques. Cette lecture offre de la chair et de l'humanité aux fondements du monde, plutôt que de voir uniquement le langage économique. Sa lecture des pays communistes a donné naissance à sa compréhension du monde, par leur reproduction entre la structure familiale commune, à la société en elle-même. Pour donner suite à cette première hypothèse des années 1980, il a évidemment raffiné son modèle, tout en constatant cependant que la structure familiale sous-jacente demeure présente dans le temps. Il cite en exemple la Russie, l'Allemagne, le Japon, qui ont toujours des habitudes classiques, selon leurs modèles respectifs, malgré le remplacement des structures politiques : « [...] le communisme en Russie, en Chine, au Viêtnam, en Yougoslavie, en Albanie ou encore à Cuba (autant de pays qui, tous, possédaient un système familial « communautaire », se caractérisant par des valeurs d'autorité et d'égalité), le nazisme en Allemagne (dont la famille véhiculait des valeurs autoritaires et inégalitaires), la démocratie libérale en Angleterre et aux États-Unis (dont le système familial est, comme celui de la France centrale, libéral, quoique non égalitaire). » (Todd, 2020, p. 87) Il est toutefois revenu sur sa vision d'origine qui était davantage psychanalytique, fondé sur une croyance à un conditionnement par répétition chronique des mœurs et des valeurs. Il indique désormais que la transmission des systèmes familiaux se fait de façon implicite.

biologique et même ceux des liens formels d'engagement propres aux familles reconstituées. Il est plutôt question d'une cellule qui regroupe des individus qui, comme l'indique Todd, partagent des valeurs fondationnelles, essentielles et fondamentales, qui les pousse vers une reconnaissance naturelle et spontanée.

Cela nous permet d'ailleurs d'apporter une réponse à notre seconde question relative à la présence d'une potentielle culture de la pauvreté au sein de ces premiers quartiers, et comme nous avons choisi de les qualifier de quartiers historiques, il va de soi, au regard de tout ce qui fut mentionné lors de notre analyse, que nous rejetons cette idée d'une culture qui serait réduite à la pauvreté. Certes, il y a des gens pauvres, qui peuvent paraître pauvres vus de l'extérieur et qui peuvent assurément correspondre aux critères sociodémographiques de la pauvreté. Cependant, eux, de l'intérieur, ne ressentent pas cette pauvreté comme elle peut être décrite par les observateurs. Ils ne se sentent pas autant désemparés ou mis à la marge que le regard institutionnel peut nous le faire croire.

En fait, ils se sentent soutenus, entourés et appréciés. Ils savent qu'ils ne sont pas seuls et qu'il y a une multitude de personnes sur qui ils peuvent compter. Et ce retour à notre réponse précédente concernant l'importance de l'esprit familial qui caractérise les quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières, nous permet de comprendre que la pauvreté est inévitablement un construit social des « classes » qui se considèrent dignes, qui considèrent que leurs façons de mener une vie est la bonne, puis que les attitudes qui

ne correspondent pas aux leurs sont des attitudes déqualifiées, non suffisantes ou qui se doivent d'être réprimées, voire opprimées.

Ironiquement, le fait de ne plus résider au sein de ces quartiers, pendant la phase d'analyse de ce projet de recherche, nous a aidé à réaliser à quel point la vie au sein de ces quartiers peut nous manquer et pouvait représenter un filet incroyablement sécurisant. Et sur le plan du développement, ce caractère sécurisant, le fait de savoir qu'il y aura assurément un endroit où nous pourrons aller frapper pour obtenir du soutien ou pour simplement avoir la chance de discuter avec d'autres concitoyens est essentiel ou considérablement facilitant quand vient le temps de traverser quelconques épreuves ou surmonter des passages à vide. Hors des quartiers historiques, cette dynamique est simplement absente et la ville se veut une copie contemporaine des grandes villes commerciales axées sur la consommation, qui portent quasi-exclusivement en elles une culture capitaliste qui n'a rien à avoir avec la culture solidaire des quartiers historiques.

Et que pouvons-nous en retenir?

À la suite de notre analyse des éléments émergents de notre recherche appliquée, et à la suite de l'émergence de notre modèle théorique itératif proposé de la *psychosociologie développementale compréhensive*, nous comprenons que plusieurs facteurs sociaux peuvent potentiellement déclencher d'importantes modifications au niveau de la conscience de soi des individus. Les sources de ces changements sont non seulement multiples, mais les changements sont perpétuels (Elias, 1987/1991, 2001, 2002, 2003;

Fichte, 1969, 1980, 1984, 1995; Taylor, 1998). Une majorité de recherches « refusent de plus en plus de considérer la vie adulte comme s'il ne s'agissait plus que de simples variations sur des thèmes probablement fixés durant l'enfance et l'adolescence. » (L'Écuyer, 1978, p. 152). Cette logique de stagnation ou d'achèvement identitaire s'oppose d'ailleurs aux travaux ayant démontré l'influence perpétuelle des configurations sociales sur le développement des individus (Bronfenbrenner, 1979; Bronfenbrenner & Mahoney, 1975; Elias, 1987/1991, 2001, 2002, 2003).

Parmi les facteurs significatifs qui peuvent venir créer un schisme au sein de la définition individuelle du soi, nous pouvons spontanément penser aux réussites, aux échecs, au statut socioéconomique, aux changements relationnels (amitiés, mariage, séparation, rencontres diverses, etc.), aux problèmes de santé ou à tout autre événement qui vient bouleverser le quotidien (restructuration professionnelle, déménagement, prise en charge d'un ainé, etc.) (Châtel & Roy, 2008; Châtel & Soulet, 2002a, 2002b; De Gaulejac, 1996, 2009; Lorenzi-Cioldi, 1988; Parazelli & Colombo, 2006; Tisseron, 2007; Vinet & Filion, 2015). Parmi ces facteurs, le fait d'être repoussé dans un contexte de précarité vient assurément prendre une part importante de l'altération de cette conscience de soi et de nos rapports aux autres. Comme les individus sont souvent portés à valider leur identité ou à se valoriser par leurs accomplissements, le fait de se retrouver face à un vide soudain ou face à l'inconnu vient assurément affecter la reconnaissance que l'individu a de lui-même (De Gaulejac, 2009; Halpern, 2016; Honneth, 1992/2000; Renault, 2004). Toutes les notions de valorisation de soi et d'image positive de soi-même

sont altérées par une entrée en abîme qui vient insécuriser les individus et créer une rupture avec leur histoire personnelle.

Or, la vie est bien autre chose que la consommation exacerbée de biens et services ou du conformisme aux exigences imposées par la norme. Si nous prenons simplement soin de renverser ces quelques paradigmes, pour effectuer un léger retour dans le temps et nous intéresser à l'importance de la famille, de la civilité et de la solidarité, nous pourrions affirmer sans trop nous méprendre que ces « pauvres » ont peut-être réussi mieux, sur certains paramètres, que bien des individus des classes moyennes jouant le rôle des classes aisées. Ce profond questionnement mérite d'être soulevé, car c'est de cette posture objectivante que la plupart des auteurs, des chercheurs et des intervenants se permettent de marginaliser bon nombre d'individus qui ne demandent parfois qu'à vivre selon les conditions qui leur semblent essentielles.

Certes, il ne faut pas nier que bon nombre d'individus de ces quartiers éprouvent de grandes difficultés, que certains sont parfois désarmés devant la charge qui leur incombe en ce qui a trait au fait de prendre soin de leurs enfants, de leurs proches ou d'eux-mêmes. Par contre, le fait de ne pas avoir atteint les mêmes mesures cognitives et affectives que celles qui sont attendues pour des adultes, des jeunes adultes ou des personnes âgées, au moment attendu de leur vie, ne signifie pas pour autant qu'ils n'ont aucune valeur ou qu'ils doivent être marginalisés. N'oublions pas que ces catégories, que l'ensemble des catégories sont toujours proposées par les classes dominantes qui, comme c'est le cas dans

le monde de l'éducation, viennent statuer sur la correspondance au cursus optimal qui est attendu afin d'obtenir la reconnaissance nécessaire.

Plutôt que de chosifier ces individus parfois moins bien outillés, pourquoi ne pas nous impliquer pour les aider et leur redonner une certaine forme de dignité? Les membres des différents organismes communautaires engagés dans les quartiers historiques de Trois-Rivières semblent d'ailleurs soucieux de ne pas enfermer les individus dans la seule position de demandeurs, en reconnaissant et soutenant ce qu'ils ont à offrir aux autres et à l'ensemble de leur communauté. Pourquoi ne pas nous y intéresser et apprendre de tout ce qu'ils ont pu développer, de tout ce filet relationnel qui n'est plus présent en nos sociétés, mais qui fut entretenu par tous ces intervenants du monde communautaire qui a pu faire la réputation des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières. La culture des quartiers historiques, qui n'est pas une culture de pauvreté, mais une culture de solidarité, peut nous en apprendre beaucoup sur la façon dont nous devrions concevoir la famille aujourd'hui. Cette culture peut aussi nous en apprendre davantage sur ces personnes justement enfermées dans des catégories strictement définies de façon négative : pauvreté, vulnérabilité, fragilité, détresse, manque, etc.

Ce que nous pouvons assurément retenir de notre analyse est que la réalité se veut bien plus complexe que ce qu'il nous est possible d'avancer sur le plan théorique. Il peut être facile de créer de larges catégories conceptuelles afin de saisir l'objet qui nous intéresse, mais une leçon qui nous semble ici incontournable, est le fait que l'être humain

n'est pas un objet et qu'il ne se choisifie pas. Il y a un danger à catégoriser a priori, à restreindre l'étendue qualitative de phénomènes aussi complexes que la culture de quartiers sous-industrialisés pour en permettre la vulgarisation. Il y a surtout une illégitimité à déqualifier d'entrée des jeu des individus qui pour toutes sortes de raisons légitimes, comme celles soulevés plus haut, font le choix éclairé de demeurer au sein des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières.

De l'environnement comme facteur déterminant

Finalement, s'il y a un autre fait saillant auquel il semble impératif de nous attarder, c'est assurément toute cette émergence de concepts propres à la psychologie sociale de l'environnement, alors que le rapport au milieu, la proximité des services, le type de logements et les conditions d'habitation nous semblent désormais jouer un rôle majeur dans le développement des résidents des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières. Parmi les nombreux facteurs qui influencent le développement des individus, il nous semble devoir nous intéresser encore davantage à ce qui se fait de bien et de moins bien, relativement à l'aménagement des espaces vécus. D'ailleurs, il importe de rappeler ici, à titre d'illustration concrète, la nécessité de poser un regard renouvelé sur le secteur d'Adélard Dugré, afin de ne plus conserver à l'esprit les échecs de l'ancien quartier « Le Rochon », mais plutôt retenir l'essentiel du réaménagement des logis sous la forme de petites maisonnées, auxquelles furent ajoutés différents points de service de proximité.

Cette transformation effectuée du quartier a permis aux résidents de s'attacher à leur résidence, de s'identifier à quelque chose qui, sans réellement être leur propriété, devenait significatif et pouvait justifier une certaine attention, une certaine prise de conscience. Et dans ce réaménagement tout simple, émergea bien plus d'empowerment qu'il n'était possible d'en obtenir par la visite incessante de travailleurs sociaux ou autres intervenants en provenance des cadres institutionnels. Il n'était plus question d'un acteur externe venant suggérer un mode de vie, mais plutôt de l'émergence intrinsèque aux individus pour un espace de vie qui leur est propre. Et nous croyons fortement que la ville de Trois-Rivières doit s'inspirer d'un tel réaménagement pour reconfigurer l'ensemble des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières. De petites maisonnées de la sorte construites de façon éparses à même les quartiers historiques auraient, selon notre recherche, une portée transformationnelle significative sur les individus que certains tendent à déqualifier.

En fait, il faut éviter la gentrification, l'ostracisation et l'isolement des résidents de ces quartiers historiques. Sans négliger ce qu'ils sont, il semble évident que le fait de considérer l'aménagement de leurs lieux de résidence et de leurs secteurs comme facteur essentiel de leur développement est devenu une priorité. Il ne faut donc pas les isoler ou les compresser au cœur d'ensembles qui paraissent, de l'extérieur, homogènes, mais plutôt leur permettre de s'installer à même les quartiers des classes moyennes. Il faut cesser d'amplifier la distinction des classes et plutôt poursuivre cette mixité qui commence à prendre place, alors que certains enfants qui sont nés à même ces quartiers et qui sont désormais des adultes, prennent parfois la décision de s'y installer à nouveau. Il nous faut

donc chercher à faire la promotion de ces quartiers historiques et à inciter les non-résident à s'y installer, ainsi que les anciens résidents à y revenir. Cela pourra favoriser cette mixité qui, selon notre recherche et un risque toujours présent de gentrification, dont il faut demeurer conscient, offre un important pouvoir transformationnel des individus. Bien au-delà des tentatives répétées de prise en charge, il nous faut sans doute parvenir à mieux soutenir la prise de parole et de pouvoir collectif. La contamination positive réciproque entre les différents parcours de vie des nombreux résidents ne pourra que s'avérer positive et permettre à l'ensemble des individus de s'accorder mutuellement dignité et reconnaissance.

Les travaux de Fischer, sur l'impact développemental de la psychologie sociale, non pas tant de l'environnement, mais plutôt de l'aménagement – nous nous donnons ici la liberté de requalifier ainsi ce champ de la psychologie – avaient ouverts la porte au caractère essentiel de l'aménagement comme facteur d'influence sur la culture et comme déterminant psychosocial des concernés. Cependant, le travail que nous avons eu la chance de produire en nous intéressant aux premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, que nous préférons maintenant qualifier de quartiers historiques, nous démontre à quel point l'influence de l'aménagement est important sur le plan de la psychologie sociale des concernés. D'ailleurs, certains travaux de Paul Lewis vont en ce sens, alors qu'il précisait, entre autres, que :

[...] l'urbanisme doit revenir à sa mission originelle: créer des environnements qui favorisent le plein épanouissement des individus. Au premier chef, l'urbanisme doit contribuer à construire des environnements qui favorisent la santé. Les villes doivent être plus denses, plus compactes; [...] C'est là la

condition essentielle pour améliorer les conditions de vie de l'ensemble des populations, notamment celles qui vivent dans les villes, mais également les populations des banlieues. C'est à une transformation en profondeur de nos façons de construire nos villes que nous devons nous attaquer [...]. (Lewis, 2011, p. 2)

Non seulement, l'aménagement est essentiel en ce qui a trait à la santé physique, mais la santé mentale et affective sont toutes aussi influencées par les facteurs inhérents à l'aménagement des différents espaces vécus. L'identité, la reconnaissance et l'hospitalité sont véhiculées par l'enracinement dans un milieu de vie qui s'harmonise avec tous les autres espaces vécus. Et c'est la force de ce caractère développemental de l'aménagement qui fait en sorte de maintenir la solidarité présente au cœur de ces quartiers. C'est cette culture du partage, du soutien et de la solidarité qui fait en sorte que bon nombre de résidents des quartiers historiques y demeurent par choix et non pas par dépit.

Non seulement, leur rapport à l'habitat influence considérablement les caractéristiques de base de leurs conditions de vie, mais l'aménagement de leur habitat, de leurs quartiers, leur proximité avec les différentes ressources, la densité des lieux habités, les espaces personnels accessibles, les lieux d'activités, de rencontres et d'échanges, déterminent les conditions mentales dans lesquelles ils seront en mesure ou non de s'intégrer, de souhaiter s'intégrer ou, encore, de demeurer en marge de la page d'une histoire à laquelle ils ne pourront s'associer, au sein de laquelle ils ne pourront se reconnaître. Comment peuvent-ils se reconnaître dans ce qui est dit, ce qui est raconté, et comment s'associer à des constats qui apparaissent décalés de leur expérience vécue? C'est d'ailleurs dans une telle optique que la notion anthropologique de culture ou de

langage devient à nouveau essentielle. Il nous faut comprendre ce langage qui est celui des quartiers historiques de la ville de Trois-Rivières. Sans cela, les différentes interventions, autant du milieu institutionnel que des différentes palier gouvernementaux, ne pourront trouver écho et ne produiront aucun changement solidaire et durable. Sans compréhension de ce langage qui est pourtant le langage historique de la ville de Trois-Rivières, la séparation entre les différents secteurs de la ville sera toujours maintenue.

C'est donc pourquoi nous croyons que les différents éléments qui ont pu émerger de cette recherche exploratoire nous offrent de nombreuses possibilités en ce qui a trait aux différents projets de recherche à réaliser. En fait, il pourrait aisément être question d'un programme de recherche global, incluant autant des études phénoménologiques que statistiques, mais face auxquelles nous serions désormais mieux préparés puisque nous avons pleinement conscience de cette culture qui est celle des quartiers historiques et qui ne correspond pas aux cadres empruntés par la sociologie, aux catégories déployées par le milieu institutionnel ou par les différentes approches académiques classiques.

Il importe donc, à titre de regard conclusif sur cette thèse de retenir que les éléments contributifs au tissu conjonctif développemental des individus vivant dans un quartier sous-industrialisés, sont multiples. Alors que nos premières intuitions nous s'inscrivaient davantage dans le sillon de la sociologie, voire de la psychologie sociale et communautaire, l'émergence des concepts propres à la psychologie sociale de l'environnement nous a permis de mieux saisir le caractère quasi bicaméral des éléments

contributifs au contexte développemental des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières. C'est pourquoi, au cœur de notre modèle théorique proposé de *psychosociologie développementale compréhensive*, nous retrouvons autant d'éléments qui découlent de la psychologie sociale et communautaire, que de la sociologie et de la psychologie sociale de l'environnement.

L'ensemble des différents espaces qui meublent notre nouveau cadre théorique (Espace personnel, espace moral, espace normatif, espace culturel et linguistique, espace résidentiel, espace partagé, espace collectif et espace dialectique), contribuent donc au développement d'une meilleure compréhension des mécanismes qui qualifient l'individu comme « développement, apprentissage et adaptation au rapport d'intégration de la culture et de l'espace ».

En fait, c'est l'ouverture tributaire de la théorisation enracinée (MTE) qui nous a offert un espace suffisant – et assurément nécessaire – pour accueillir à bras ouverts les différents éléments caractéristiques de ces quartiers historiques. C'est cette ouverture qui nous a permis de revoir maintes et maintes fois les cadres et les balises du projet afin de ne pas nous égarer sur un terrain trop vaste ou, encore, de nous frotter à des espaces fermés ou des cloisons trop restreintes. La force des données émergentes est ainsi venue porter à notre attention différents éléments qui ne furent même jamais envisagés au départ de la recherche. Pourtant, si nous avions évolué avec un cadre stricte, ces éléments qui nous semblent maintenant essentiels à l'obtention d'une meilleure compréhension des quartiers

historiques de Trois-Rivières, nous auraient, comme la culture et la langage de sa population, échappés.

Certes, notre étude comporte, comme cela est le cas de toutes les études, certaines limites. Il nous faut reconnaître que d'autres études de cas ou une sélection différente des candidats pour les entretiens aurait pu nous mener à des résultats légèrement différents. Toutefois, nous croyons être véritablement parvenus à maximiser les potentialités de notre approche afin d'obtenir une saturation assez évidente, qui le sera à tout lecteur qui prendra le temps nécessaire à se pencher sur notre vaste analyse et sur les différents extraits d'entretiens fournis à la suite de la thèse. Autant les éléments récurrents que les caractéristiques exceptionnelles furent investiguées en profondeur et rappelées en analyse. Une étude similaire de ces quartiers pourrait assurément être réalisée à partir d'une approche méthodologique distincte. Pensons, entre autres, à une réelle ethnographie ou, encore, à une étude phénoménologique portant sur des intervenants ou directement sur des concernés.

Cependant, nous ne voyons pas ces différentes avenues comme des limites, mais bien comme des opportunités. Notre étude se voulait d'entrée de jeu exploratoire et nous ne nous en sommes jamais caché. Nous avons gardé le cap et avons cherché à dresser une cartographie assez large de ce qui se vit au sein des premiers quartiers, ainsi que des liens et des liants qui viennent caractériser cette solidarité qui semble désormais évidente. Il y a donc un espace qui demeure inexploré et qui nous ouvre la porte à ce qui, au-delà d'un

projet de recherche, permet d'anticiper un programme de recherche dans lequel ce simple projet pourrait s'inscrire. Cet espace inexploré nous permet d'ailleurs d'envisager une toute autre lecture des premiers quartiers, qui peut être réalisée dans un rapport de plus grande proximité, en utilisant des méthodes comme l'ethnographie, l'auto-ethnographie, les entretiens ouverts, dirigés, semi-dirigés ou en groupe.

Finalement, nous croyons sincèrement que notre modèle de *psychosociologie développementale compréhensive* saura s'inscrire dans le champ de la connaissance comme un modèle qui nécessitera à tout le moins d'être mis en application dans différents contextes, afin de bien évaluer sa portée et son opérationnalité. D'une part, une cartographie similaire pourrait être réalisée au sein d'autres secteurs névralgiques de la Mauricie ou, encore, au sein de régions plus nordiques au Québec ou en Ontario, avec lesquelles nous sommes déjà familiers. Est-ce qu'en contexte de proximité avec les premières nations, qui ont des cultures – il y en a plusieurs évidemment – qui reposent pour paraphraser Emmanuel Todd sur des structures familiales distinctes des nôtres, un modèle comme celui qui fut développé pourrait encore s'appliquer?

Inversement, il serait aussi possible, sans emprunter à nouveau la voie exploratoire, de chercher à valider les catégories propres à ce modèles, les différents espaces qui le constituent, en chercher à évaluer la correspondance des habitudes, des liens, des liants et des dynamiques relationnelles d'autres régions avec les énoncés du modèle. De plus, nous envisageons déjà proposer une décomposition plus fine ou un déploiement théorique plus

exhaustif de ce modèle, afin d'inscrire celui-ci au cœur des théories récentes de la psychologie sociale de l'environnement et afin qu'il soit discuté au sein des communautés scientifiques, académiques et de pratique. Sans s'avérer une relecture ou une reprise critique du modèle de Fischer, il semble bien que certains parallèles pourraient être dressés avec le travail de ce dernier, bien que notre modèle, de par sa présentation sous la forme de diagramme, permet de saisir non seulement l'importance des éléments environnementaux dans le développement psychosociologique continu des individus, mais permet également de prendre en considération le caractère impératif des caractéristiques qui sont davantage socioaffectives.

Sans en faire un objet de connaissance essentiel à la thèse et aux préoccupations de départ que nous avions quant au vécu des résidents des premiers quartiers de la ville de Trois-Rivières, il semble bien que les différents constats aient permis de remettre à l'avant plan cette persistante distance entre les discours des intervenants institutionnels et des concernés. Peut-être qu'une étude ayant pour objet une profonde réflexion sur la substitution d'intervenants institutionnels, par des intervenants communautaires et des travailleurs de rue, pourrait bénéficier d'éléments qui sont venus émerger de notre projet de recherche. Qui sait si la portée d'un tel réajustement ne faciliterait pas les relations entre les intervenants et les concernés qui vivent dans les différents milieux vulnérables du Québec? Finalement, que dire de ce concept de famille environnementale, alors que lui aussi tout comme notre modèle théorique, devra faire l'objet d'analyses et de discussions futures. Bref, nos objectifs furent assurément atteints, voire même dépassés.

Références

- American Psychiatric Association. (APA, 2003). *DSM-IV-TR : Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (4^e éd. rév.; traduit par J.-D. Guelfi, & M.-A. Crocq). Paris, France : Masson.
- American Psychiatric Association. (APA, 2013). *DSM-5 : Diagnostic and statistical manual of mental disorders* (5^e éd.). Washington, DC: Author.
- Anders, G. (2012). *L'obsolescence de l'homme. Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle*. Paris, France : Ivréa. **(Ouvrage original publié en 1956).**
- Anderson, N. (1923). *The Hobo. The sociology of the homeless man*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Bajoit, G. (1992). *Pour une sociologie relationnelle*. Paris, France : Les Presses universitaires de France.
- Banque du Canada (2017). *Feuille de calcul de l'inflation* [en ligne]. Repéré le 5 décembre 2017 à <https://www.banquedcanada.ca/taux/renseignements-complementaires/feuille-de-calcul-de-linflation/>
- Beauvais, A. (2001). *Une difficile intégration au monde du travail, considérations pour assurer des suites à l'alphabétisation*. Trois-Rivières, QC : Centre d'organisation mauricien de services et d'éducation populaire (COMSEP).
- Bédard, J. (1998). *Familles en détresse sociale. Repères d'action. Tome I. Du social au communautaire*. Sillery : Anne Sigier.
- Bédard, J. (1999). *Familles en détresse sociale. Repères d'action. Tome II. L'intervention familiale communautaire*. Sillery : Anne Sigier.
- Bernstein, B. (1975). *Langage et Classes sociales. Codes sociolinguistiques et contrôle social*. Paris, France : Les Éditions de Minuit.
- Bibeau, G., & Perreault, M. (1995). *Dérives montréalaises. À travers des itinéraires de toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve*. Montréal, QC : Boréal.
- Bisiaux, R. (2011). Comment définir la pauvreté : Ravallion, Sen ou Rawls?. *L'Économie politique*, 49(1), 6-23.

- Bouglé, C. (1907). *Le Solidarisme*. Paris, France : Giard et Brière.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction. Critique sociale du jugement*. Paris, France : Les Éditions de Minuit.
- Bourdieu, P., & Passeron, J. C. (1964). Les héritiers : les étudiants et la culture. *Revue française de sociologie*, 6(3), 397-398.
- Bourgeois, L. (1893). *Solidarité*. Paris, France : Colin.
- Bronfenbrenner, U. (1979). *The ecology of human development*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Bronfenbrenner, U., & Mahoney, M. A. (Éds) (1975). *Influences on human development*. Hinsdale, IL: The Dryden Press.
- Cazeneuve, J. (1995). *La personne et la société*. Paris, France : Les Presses universitaires de France.
- Chamberland, M., Bourassa, B., & Le Bossé, Y. (2017). Bien-être, développement du pouvoir d'agir des personnes et des collectivités et apprentissage tout au long de la vie. *Revue québécoise de psychologie*, 38 (2), 65-79.
- Châtel, V., & Roy, S. (Éds) (2008). *Penser la vulnérabilité. Visages de la fragilisation du social*. Québec, QC : Les Presses universitaires du Québec.
- Châtel, V., & Soulet, M.-H. (Éds) (2002a). *Faire face et s'en sortir, Vol. 1 : Négociation identitaire et capacité d'action*. Fribourg, Suisse : Éditions universitaires de Fribourg.
- Châtel, V., & Soulet, M.-H. (Éds) (2002b). *Faire face et s'en sortir, Vol. 2 : Développement des compétences et action collective*. Fribourg, Suisse : Éditions universitaires de Fribourg.
- Colombo, A. (2015). *S'en sortir quand on vit dans la rue*. Montréal, QC : Les Presses universitaires du Québec.
- Coppola, F. F. (1972). *Le Parrain*. États-Unis : Paramount Pictures. 175 minutes.
- Corin, E. E., Bibeau, G., Martin, J.-C., & Laplante, R. (1990). *Comprendre pour soigner autrement*. Montréal, QC : Les Presses universitaires de Montréal.
- Dardot, P., & Laval, C. (2009). *La nouvelle raison du monde. Essai sur la société néolibérale*. Paris, France : La Découverte.

- Decauwert, G. (2018). *Apprendre à philosopher : l'Épistémologie*. Paris, France : Ellipses.
- De Gaulejac, V. (1996). *Les sources de la HONTE*. Paris, France : Desclée de Brouwer.
- De Gaulejac, V. (2009). *Qui est « je »?* Paris, France : Éditions du Seuil.
- Doré, G. (1970). *La culture de pauvreté et les pauvres du Québec : une analyse d'entrevues de groupe auprès d'économiquement faibles à Montréal, Trois-Rivières et Cabano* (Thèse de maitrise). Université Laval, Québec, QC.
- Durkheim, É. (1893). *De la division du travail social*. Paris, France : Les Presses de l'Université de France.
- ÉCOF-CDEC de Trois-Rivières. (2015). *Portrait socioéconomique des premiers quartiers de Trois-Rivières 2014-2015* [en ligne]. Repéré le 8 décembre 2017 à http://www.cdectr.ca/Fichiers/38920a5d-51b3-e611-80f5-00155d09650f/Entities/m_980f2c09-00b8-e611-80f5-00155d09650f/Documents/Portrait_socioeconomique_TR_2014-2015.pdf
- Elias, N. (1991). *La Société des individus*. Paris, France : Fayard. **(Ouvrage original publié en 1987)**.
- Elias, N. (2001). *Logiques de l'exclusion : enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*. Paris, France : Pocket.
- Elias, N. (2002). *La Civilisation des mœurs*. Paris, France : Pocket.
- Elias, N. (2003). *La dynamique de l'Occident*. Paris, France : Pocket.
- Emploi-Québec. (2006). *Enquête sur les caractéristiques de la main-d'œuvre. Secteur de l'économie sociale* [en ligne]. Repéré à https://www.emploiquebec.gouv.qc.ca/uploads/tx_fceqpubform/04_etude_2006_economie_soc.pdf
- Fichte, J. G. (1969). *Conférences sur la destination du savant* (1794) (trad. par J.-L. Vieillard-Baron). Paris, France : Vrin.
- Fichte, J. G. (1980). *L'État commercial fermé* (trad. par D. Schulthess). Lausanne, Suisse : L'âge d'homme.
- Fichte, J. G. (1984). *Fondement du droit naturel selon les principes de la doctrine de la science* (trad. par A. Renault). Paris, France : Les Presses universitaires de France.

- Fichte, J. G. (1995). *La destination de l'homme (Die Bestimmung des Menschen, 1800)* (trad. par A. T. Hilaire Barchou de Penhoën, 1832; trad. par J.-C. Goddard). Paris, France : Garnier-Flammarion, Philosophie populaire de la Doctrine de la science.
- Fischer, G.-N. (2011). *Psychologie sociale de l'environnement*. Paris, France : Dunod. (**Ouvrage original publié en 1992**).
- Fordin, M., & St-Germain, L. (2009). *Que pensent les citoyens sur la participation citoyenne? Recherche exploratoire sur la participation citoyenne avec des résidents et résidentes des premiers quartiers de Trois-Rivières*. Rapport de recherche présenté à la Démarche des premiers quartiers. Trois-Rivières, QC : ECOF-CDEC de Trois-Rivières. Centre de recherche sociale appliquée (CRSA).
- Fouillée, A. (1884). *La propriété sociale et la démocratie*. Paris, France : Hachette.
- Gadamer, H.-G. (1996). *Vérité et méthode*, éd. Intégrale. Paris, France : Seuil. (**Ouvrage original publié en 1960**).
- Gaudet, S., & Turcotte, M. (2013). Sommes-nous égaux devant l'« injonction » à participer? Analyse des ressources et des opportunités au cours de la vie. *Sociologie et sociétés*, XLV(1), 117-145.
- Gaudreau L., & Villeneuve, L. (2005). *La mobilisation des personnes sans emploi. Une enquête conscientisante dans les quartiers centraux de Québec*, Québec, Québec, QC : Collectif québécois d'édition populaire 2005.
- Gélinas, E. (2008). *Vivre dans l'ombre* [Format DVD]. Trois-Rivières, QC : Université du Québec à Trois-Rivières.
- Gherghel, A. (2013). *La théorie du parcours de vie (life course) : une approche interdisciplinaire dans l'étude des familles*. Québec, QC : Les Presses de l'Université Laval.
- Giddens, A. (1987). *La constitution de la société*. Paris, France : Les Presses universitaires de France.
- Gide, C. (1893). *L'idée de solidarité en tant que programme économique*. Paris, France : Gallica.
- Glardon, M. J. (1978). Réalité du sous-prolétariat. *Déviance et société*, 2(2), 157-184. Paris, France : Persée.

- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory: Strategies for qualitative research*. Chicago, IL: Aldine.
- Grimard, C. (2018). À qui revient la responsabilité? Écueils et défis de l'intervention et de la gestion du problème public de l'itinérance. Dans S. Roy, D. Namian, & C. Grimard (Éds), *Innomables, inclassables, ingouvernables. Aux frontières du social* (pp. 95-110). Québec, QC : Les Presses de l'Université du Québec.
- Guillemette, F. (2006). L'approche de la Grounded Theory, pour innover? *Recherches qualitatives*, 26(1), 32-50.
- Guillemette, F., & Luckerhoff, J. (Éds) (2017). Méthodologie de la théorisation enracinée (MTE) 2. *Approches inductives*, 4(1).
- Halpern, C. (Éd.) (2016). *Identité (s). L'individu, le groupe, la société*. Paris, France : Éditions Sciences Humaines.
- Harper, E., & Dorvil, H. (2013). *Le travail social. Théories, méthodologies et pratiques*. Québec, QC : Les Presses universitaires du Québec.
- Heisenberg, W. (1949). *The physical principles of the Quantum Theory*. Mineola, NY: Dover Publications. (**Ouvrage original publié en 1930**).
- Hegel, G. W. F. (1986). *Encyclopédie des sciences philosophiques. II : Philosophie de la nature*. Paris, France : Vrin. (**Ouvrage original publié en 1817**).
- Hoggart, R. (1970). *La culture du pauvre* [« The uses of literacy: Aspects of working class life »]. Paris, France : Éditions de Minuit. (**Ouvrage original publié en 1957**).
- Honneth, A. (2000). *La lutte pour la reconnaissance*. Paris, France : Gallimard. (**Ouvrage original publié en 1992**).
- Honneth, A. (2007). *La réification. Petit traité de Théorie critique*. Paris, France : Gallimard.
- Honneth, A. (2008). *La société du mépris. Vers une nouvelle Théorie critique*. Paris, France : La Découverte.
- Husserl, E. (1992). *L'idée de phénoménologie : cinq leçons*. Paris, France : Les Presses universitaires de France. (**Ouvrage original publié en 1907**).
- Illouz, E. (2006). *Les sentiments du capitalisme* (trad. Par J.-P. Ricard). Paris, France : Éditions du Seuil.

- Illouz, E. (2012). *Pourquoi l'amour fait mal* (trad. par F. Joly). Paris, France : Éditions du Seuil.
- Innerarity, D. (2009). *Éthique de l'hospitalité*. Québec, QC : Les Presses de l'Université Laval.
- ISQ. (2018). *Enquête québécoise sur le développement des enfants à la maternelle (EQDEM)* [en ligne]. Repéré le 22 août 2019 à <http://agirtot.org/actualites/2018/devoilement-des-resultats-de-l-eqdem-2017/>
- ISQ. (2019). *Seuils du faible revenu, MFR-seuils avant impôt, selon la taille du ménage, Québec, 1996-2016* [en ligne]. Repéré le 11 août 2019 à http://www.stat.gouv.qc.ca/statistiques/conditions-vie-1societe/revenu/faible-revenu/seuilsmfr_qcavi_.htm
- Kuhn, T. S. (1962). *La structure des révolutions scientifiques*. Paris, France : Flammarion.
- La Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières. (2018a). *Premiers quartiers racontés*. Trois-Rivières, QC : Auteur.
- La Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières. (2018b). *Démarche des premiers quartiers de Trois-Rivières. Ses projets et ses pratiques*. Trois-Rivières, QC : Auteur.
- Lahire, B. (1995). *Tableaux de familles. Heurs et malheurs scolaires en milieux populaires*. Paris, France : Gallimard/Seuil. Traduit au Brésil.
- Lahire, B. (1998). *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*. Paris, France : Nathan.
- Lahire, B. (1999). *L'Invention de l'illettrisme. Rhétorique publique, éthique et stigmates*. Paris, France : La Découverte.
- Lahire, B. (2012). *Monde pluriel. Penser l'unité des sciences sociales*. Paris, France : Éditions du Seuil.
- Langlois, S. (2012). Jean-Charles Falardeau, sociologue et précurseur de la Révolution tranquille. *Les Cahiers des dix*, 66, 201-268.
- Lapierre, S., Lévesque, J., & St-Amand, N. (2013). Approches structurelles et intervention sociale. *Reflets*, 19(1). doi : 10.7202/1018039ar
- Le Bossé, Y. (2012). *Sortir de l'impuissance : invitation à soutenir le développement du pourvoir d'agir des personnes et des collectivités. Tome 1 : Fondements et cadres conceptuels*. Québec, QC : Éditions ARDIS.

- L'Écuyer, R. (1978). *Le concept de soi*. Paris, France : Les Presses universitaires de France.
- Lemay, L. (2007). L'intervention en soutien à l'empowerment : du discours à la réalité. La question occultée du pouvoir entre acteurs au sein des pratiques d'aide. *Nouvelles pratiques sociales*, 20(1), 165-180.
- Lemay, L. (2009). Le pouvoir et le développement du pouvoir d'agir (empowerment) : un cadre d'intervention auprès des familles en situation de vulnérabilité. Dans C. Lacharité & J.-P. Gagnier (Éds), *Les familles en action. Réalités plurielles, repères conceptuels et logiques d'action* (pp. 101-127). Québec, QC : Éditions Chenelière.
- Lemieux, R. (1994). Cherchez l'objet ou la question de l'éthique dans le champ religieux. *Religiologiques*, 9. Montréal : UQAM.
- Léon, M.-H. (2012). *Psychologie sociale : concepts fondamentaux*. Paris, France : Studyrama.
- Lessmann, O. (2012). Applying the capability approach empirically: An overview with special attention to labor. *Management Revue*, 23(2), 98-118.
- Lewis, O. (1959). *Five families: Mexican case studies in the culture of poverty*. New York, NY: Basic Books.
- Lewis, O. (1960). *Tepoztlán, Village in Mexico*. California, CA: Harcourt College Publisher.
- Lewis, O. (1978). *Les Enfants de Sanchez. Autobiographie d'une famille mexicaine*. Paris, France : Gallimard. (**Ouvrage original publié en 1961**).
- Lewis, O. (1969). *La Vida : une famille portoricaine dans une culture de pauvreté : San Juan et New York*. Paris, France : Gallimard. (**Ouvrage original publié en 1966**).
- Lewis, O. (1973). *Une mort dans la famille Sánchez*. Paris, France : Gallimard. (**Ouvrage original publié en 1969**).
- Lewis, P. (2011) Transformer nos villes pour assurer de saines habitudes de vie. *Investir pour l'avenir*, 3(4), 2.
- Linhart, R. (1981). *L'Établi*. Montréal, QC : Éditions de Minuit.
- Lorenzi-Cioldi, F. (1988). Discriminations entre Soi et autrui et catégorisation sociale. *Revue internationale de psychologie sociale*, 1, 239-256.

- Lorenzi-Cioldi, F. (1998). Group status and perceptions of homogeneity. *European Review of Social Psychology*, 9, 31-75.
- Lorenzi-Cioldi, F. (2009). *Dominants et dominés. Les identités des collections et des agrégats*. Grenoble, France : Les Presses universitaires de Grenoble.
- Luckerhoff, J., & Guillemette, F. (Éds). (2012). *Méthodologie de la théorisation enracinée : fondements, procédures et usages*. Québec, QC : Les Presses de l'Université du Québec.
- Ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. (2005). *La réussite scolaire des garçons et des filles. L'influence du milieu socioéconomique*. Québec, QC : Gouvernement du Québec.
- Miner, H. (1939). *Saint-Denis. Un village québécois*. Montréal, QC : Hurtubise.
- Moser, G. (2009). *Psychologie environnementale. Les relations homme-environnement*. Paris, France : DeBoeck.
- Ministère de la Santé et des Services sociaux. (MSSS, 2007). *Troisième rapport national sur l'état de santé de la population du Québec- Riches de tous nos enfants. La pauvreté et ses répercussions sur la santé des jeunes de moins de 18 ans*. Québec, QC : Publications Québec, 156 pages.
- Ministère de la Santé et des Services sociaux. (MSSS, 2016). *La santé de la population : portrait d'une richesse collective*. Québec, QC : Gouvernement du Québec.
- Newell, M. (1997). *Donnie Brasco* [Film]. États-Unis : Mandalay Entertainment. 127 minutes.
- Otero, M., & Roy, S. (Éds) (2013). *Qu'est-ce qu'un problème social aujourd'hui?* Québec, QC : Les Presses de l'Université du Québec.
- Paillé, P. (1994). L'analyse par théorisation ancrée. *Cahiers de recherche sociologique*, 23, 147-181.
- Paillé, P., & Mucchielli, A. (2016). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales* (4^e éd.) Paris, France : Armand Colin.
- Parazelli, M., & Colombo, A. (2006). Prendre en compte le potentiel de socialisation des jeunes de la rue. *L'intervenant*, 22(3), 29-31.
- Parent, F. (2015). *Un Québec invisible. Enquête ethnographique dans un village de la grande région de Québec*. Québec, QC : Les Presses de l'Université Laval.

- Pilotto, M., Ferretti, L., & Lehoux, M. (2006). *Une histoire de solidarité – Ouverture sur les quartiers de Marie-de-l'Incarnation* [Format DVD]. Trois-Rivières, QC : Université du Québec à Trois-Rivières.
- Popper, K. R. (2007). *La logique de la découverte scientifique*. Paris, France : Payot. (Ouvrage original publié en 1973).
- Renault, E. (2004). *Mépris social. Éthique et politique de la reconnaissance*. Bègles, France : Passant.
- Robichaud, D., & Turmel, P. (2012). *La juste part. Repenser les inégalités, la richesse et la fabrication des grille-pains*. Montréal, QC : Atelier 10.
- Rocher, G. (1992). *Introduction à la sociologie générale*. Montréal, QC : Hurtubise.
- Sabourin, P., Hurtubise, R., & Lacourse, J. (2000). *Citoyens, bénéficiaires et exclus : usages sociaux et modes de distribution de l'aide alimentaire dans deux régions du Québec : la Mauricie et l'Estrie*. Rapport remis au Conseil québécois de la recherche sociale. Québec, QC : Conseil québécois de la recherche sociale.
- Saint-Jacques, M.-C., & Drapeau, S. (2009). Grandir au Québec dans une famille au visage diversifié. Enjeux adaptatifs et relationnels associés à la séparation des parents et à la recomposition familiale. Dans C. Lacharité & J.-P. Gagnier (Éds), *Comprendre les familles pour mieux intervenir : repères conceptuels et stratégies d'action* (Chapitre 2). Boucherville, QC : Chenelière Éducation.
- Scorsese, M. (1990). *Les Affranchis* [Film]. États-Unis : Warner Bros. 146 minutes.
- Soulet, M.-H. (2005). S'en sortir. Transformations statuaires et intégration relative. Dans D. Ballet (Éd.), *Les SDF, visibles, proches, citoyens* (pp 279-287). Paris, France : Les Presses universitaires de France.
- Spradley J. P. & Rynkiewich, M. A. (1975). *Nacirema: Readings on American Culture*. Boston, Mass.: Little Brown.
- Statistique Canada. (2019). *Enquête canadienne sur le revenu, 2017* [en ligne]. Repéré à <https://www150.statcan.gc.ca/n1/daily-quotidien/190226/dq190226b-fra.htm>
- St-Germain, L. (2007). *Sur la voie de service, en entrée et sortie du marché du travail : parcours de vie entre l'inclusion et la rupture sociale*. Rapport de recherche présenté au Secrétariat des partenariats de lutte contre l'itinérance. Ressources humaines et développement social du Canada. Trois-Rivières, QC : ECOF-CDEC.

- St-Germain, L. (2008). *Rapport évaluatif du projet pilote « École citoyenne »*. Rapport synthèse déposé aux partenaires du projet regroupé à la table de concertation famille, école communauté et à l'organisme COMSEP, Trois-Rivières. Trois-Rivières, QC : Centre de recherche sociale appliquée (CRSA).
- St-Germain, L. (2011). *Améliorer l'accessibilité des ressources aux personnes exclues : défis et innovation. Les leçons apprises d'une recherche-action*. Rapport de recherche déposé aux partenaires du groupe de travail, issu de la Table de santé publique en développement social du Centre de santé et des services sociaux de Trois-Rivières (CSSSTR). Trois-Rivières, QC : Centre de recherche sociale appliquée (CRSA).
- St-Germain, L., Champoux Bouchard, J., & Milot, S. (2009). *Accéder à la propriété. L'expérience de vingt nouveaux propriétaires occupants résidents des premiers quartiers de Trois-Rivières*. Rapport déposé à la Société immobilière communautaire des premiers quartiers de Trois-Rivières. Trois-Rivières, QC : Centre de recherche sociale appliquée (CRSA).
- St-Germain, L., & Feretti, L. (2006). *Mémoire populaire et participation citoyenne : les habitants et habitantes des quartiers du district de Marie-de-l 'incarnation à Trois-Rivières se rappellent et se racontent cinquante ans de leur histoire*. Rapport d'activité présenté par COMSEP. Trois-Rivières, QC : Centre de recherche sociale appliquée (CRSA).
- St-Germain, L., Lesemann, F., & Ulysse, P. J. (2009). *Les emplois de solidarité. Pratiques d'insertion en emploi des personnes éloignées du marché du travail*. Rapport de recherche soumis au Centre local d'emploi de Trois-Rivières et le Centre d'organisation mauricien de services et d'éducation populaire. Trois-Rivières, QC : Centre de recherche sociale appliquée (CRSA) et Groupe interdisciplinaire de recherche sur l'emploi et les politiques sociales (GIREPS).
- St-Germain, L., & Milot, S. (2014). *Revitalisation intégrée et développement des communautés*. Trois-Rivières, QC : Centre de recherche sociale appliquée.
- Strauss, A. L. (1987). *Qualitative analysis for social scientists*. New York, NY: Cambridge University Press.
- Tarabulsky, G. M., Provost, M. A., Drapeau, S., & Rochette, É. (Éds) (2008). *L'évaluation psychosociale auprès des familles vulnérables*. Québec, QC : Les Presses de l'Université du Québec.
- Taylor, C. (1998). *Les sources du Moi. La formation de l'identité moderne*. Québec, QC : Boréal.

- Thrasher, F. M. (1927). *The gang. A study of 1,313 gangs in Chicago*. Chicago, IL: University of Chicago Press.
- Tisseron, S. (2007). *La honte. Psychanalyse d'un lien social*. Paris, France : Dunod.
- Todd, E. (2017). *La diversité du monde : structures familiales et modernité*. Paris, France : Essais.
- Todd, E. (2020). *Les luttes de classes en France au XXIe siècle*. Paris, France : Seuil.
- Tönnies, F. (2001). *Community and civil society*. Cambridge; New York, NY: Cambridge University Press. (**Ouvrage original publié en 1887**).
- Tousignant, M.-H. (2012). *Le visage caché de la pauvreté*. [Format DVD]. Trois-Rivières, QC : Université du Québec à Trois-Rivières.
- Tronto, J. (2009). *Un monde vulnérable, pour une politique du care*. Paris, France : La Découverte.
- Ulysse, P. J., & Lesemann, F. (2007). *Lutte contre la pauvreté, territorialité et développement social intégré. Le cas de Trois-Rivières*. Québec, QC : Les Presses de l'Université du Québec.
- Vallerand, R. J. (Éd.) (2006). *Les fondements de la psychologie sociale*. Montréal, QC : Chenelière Éducation.
- Ville de Trois-Rivières. (2019). *À propos de la Ville. Portrait de la ville : démographie et statistiques* [en ligne]. Trois-Rivières, QC : Auteur. Repéré le 7 août 2019 à <http://www.v3r.net/a-propos-de-la-ville/portrait-de-la-ville/demographie-et-statistiques>
- Vinet, J., & Filion, D. (Éds) (2015). *Pauvreté et problèmes sociaux*. Québec, QC : FIDES Éducation.
- Wacquant, L. (2001). Elias dans le ghetto noir. *Politix. Revue des sciences sociales du politique*, 14(56), 209-217.
- Whyte, W. F. (1943). *Street corner society. The social structure of an Italian slum*. Chicago, IL: The Chicago University Press.
- Wirth, L. (1928). "The Ghetto". *The American Journal of Sociology*, 33(1), 57-71. Chicago, IL: The University of Chicago Press.

Appendice A

Tableau 7. Liste évolutive non-exhaustive des questions d'entretien

Tableau 7

Liste évolutive non-exhaustive des questions d'entretien

Questions
<ul style="list-style-type: none">■ Racontez-moi svp, votre vécu jusqu'ici, dans ces premiers quartiers.■ Nous nous intéressons à la manière dont vous percevez votre engagement dans ces premiers quartiers, votre rapport avec ceux-ci et ce que vous en retenez.■ Est-ce que quelque chose vous a davantage marqué?■ Depuis combien de temps déjà vous êtes dans le secteur?■ Qu'est-ce qui vous a poussé à venir ici, quelle est la principale raison qui l'explique?■ Avez-vous été influencé par des intervenants, des organismes ou d'autres personnes? Est-ce que vous pouvez dire qu'ils vous aident ou que cela ne change que peu de choses?■ Si je pense aux organismes, est-ce que vous pourriez dire que leur rôle est plus important que celui de l'école? Comment vous percevez leur rôle? En avez-vous déjà bénéficié ou les avez-vous déjà fréquentés?■ Auriez-vous des suggestions ou des commentaires relativement à leur travail, à ce qu'ils font ou ne font pas pour les gens du coin? Avez-vous des impressions ou des commentaires particuliers, des intuitions, des anecdotes à nous raconter?■ Est-ce que vous considérez qu'il y a assez d'organismes, trop ou qu'il en faut davantage?■ Est-ce que vous avez l'impression qu'il peut être parfois difficile, dans les premiers temps, de s'y retrouver, de savoir qui fait quoi, quels sont leurs rôles respectifs?■ Croyez-vous qu'il serait mieux si tous les organismes se retrouvaient au même endroit, dans une seule grande bâtie?■ Certains ont souligné que les responsables d'organismes se connaissent tous, qu'ils forment une sorte de « clique », qu'ils savent ce qu'ils font pour dégager des fonds et obtenir des bénéfices personnels, qu'ils passent plus de temps à demander des subventions qu'à travailler sur le terrain, qu'en pensez-vous?■ Que pensez-vous des politiciens dans le coin, des conseilleurs, du député provincial, du député fédéral, du maire? Ils jouent un rôle, vous les voyez, vous les connaissez et sentez qu'ils s'intéressent au secteur?■ Est-ce qu'ils vous ont déjà soutenu, offert une subvention, est-ce qu'ils vous soutiennent et sont derrière votre organisation?

Tableau 7 (suite)

Liste évolutive non-exhaustive des questions d'entretien

Questions
<ul style="list-style-type: none"> ▪ Certains ont indiqué que les politiciens sont vraiment engagés, vraiment sensibles aux premiers quartiers et qu'ils y viennent souvent de façon non-formelle. Pourriez-vous confirmer ou infirmer cela, pourriez-vous nous donner votre point de vue et nous en parler davantage? ▪ Un des commentaires qui revient souvent, est le fait qu'avec les politiciens locaux, qui sont presque tous des anciens résidents du coin, tout se passe bien, mais que le problème découle surtout des fonctionnaires qui débarquent avec leurs grands sabots, avec des protocoles, des critères et des formulaires, sans comprendre ce qui se passe ici. On dit même que parfois un député a pu endosser un projet, le promettre, mais que le projet fut bloqué au niveau des formalités. Pourriez-vous nous en parler davantage? ▪ Avez-vous déjà pensé à des initiatives entre voisins et amis? Groupes d'entraide, de soutien, marchés collectifs, etc.? ▪ Comment ont évolué les parents qui viennent porter leurs enfants ici? Nous parlions de violence et de comportements douteux plus tôt dans l'entretien, est-ce que vous voyez encore ça aujourd'hui? ▪ Qu'est-ce qui vous a poussé à revenir habiter ici? Est-ce le prix, le secteur, votre famille? Certains disent qu'il ne faut pas habiter dans ce coin, pourtant vous êtes revenu et tout semble bien parfait? ▪ Plusieurs entrevues ont souligné l'accélération d'une gentrification, le fait que les plus vulnérables ou les plus fragiles sont repoussés dans le bas du Cap. Vous pouvez en parler? ▪ Et vous pensez quoi des logements, du fait que certains semblent négligés, entassés? Vous pouvez nous parler de l'époque où les grandes familles partageaient des logements? ▪ Vous m'avez dit que votre père et vos frères y ont travaillé, qu'est-ce qui fait que vous avez voulu « casser » cette lignée, ne pas poursuivre dans le même sens, mais tout en faisant le choix de revenir ici vous installer? ▪ Croyez-vous que le gouvernement ou la ville devraient intervenir davantage, acheter des vieux logements, des terrains et faire des petits parcs familiaux, construire plus de HLM ou d'autres sortes de logements?

Tableau 7 (suite)

Liste évolutive non-exhaustive des questions d'entretien

Questions
<ul style="list-style-type: none"> ▪ Croyez-vous que la ville en fait assez pour changer ces quartiers, pour leur redonner non pas un caractère de quartiers pauvres, mais plutôt pour rappeler leur histoire, leur culture, l'évolution du travail? Il y a un important département d'histoire ici à l'UQTR, puis il y a une société historique et différents petits musées. La ville ne devait-elle pas devenir un musée en elle-même, exposer son histoire au coin des différents secteurs? ▪ Vous croyez que cette image renouvelée pourrait avoir quel impact sur les résidents? Cela ne changerait pas un peu la perception des quartiers, puis la façon dont eux-mêmes s'identifient? ▪ Vous connaissez bien le Rochon, pouvez-vous nous en parler davantage? Certains disent que c'est une catastrophe, une erreur à ne jamais refaire, pouvez-vous l'expliquer? Et quels sont les bons coups qu'on peut retenir dans ce cas? ▪ Comment cela s'est passé au début, comment ça allait entre les intervenants et les résidents, il y avait du jugement, des tensions? Ça aidait vraiment ou ils ne se comprenaient pas? ▪ Et les modifications apportées ont aidé, ont tout changé? Si c'était à refaire, on abandonne? ▪ Et qu'est-ce qui fait que vous êtes connus, mais que plusieurs ne connaissent pas les réalisations de votre équipe, n'en parlent pas, ne vous soutiennent pas ou n'en font pas la promotion? ▪ Et pour ce secteur, il est trop tard ou vous croyez que l'on pourrait faire la même chose? ▪ Quand vous voyez les difficultés d'accès au logement, la gentrification, les logements qui laissent à désirer, vous croyez qu'il faudrait s'inspirer des bons coups du Rochon, mais aussi des difficultés rencontrées, pour reproduire ce genre de quartier, ce genre d'espace? ▪ Vous croyez donc que cela a réellement eu un effet transformationnel sur les résidents? ▪ Et comment cela se passe aujourd'hui, vous voyez encore les membres des mêmes familles ou il y a vraiment un changement, une amélioration, un certain espoir? ▪ Et vous pensez-vous que cette idée de mélanger davantage les différents types de populations, de citoyens? Qu'en serait-il si la ville s'appliquait à limiter la gentrification en développant des HLM qui ont moins l'apparence de HLM au milieu des secteurs rénovés ou remodelés?

Tableau 7 (suite)

Liste évolutive non-exhaustive des questions d'entretien

Questions
<ul style="list-style-type: none"> ▪ Et vous indiquiez, comme plusieurs autres, que c'est comme une grande famille, que vous êtes chez-vous, pourriez-vous l'expliquer? ▪ On nous a parlé beaucoup de solidarité, d'entraide, de soutien, de réseau. Pouvez-vous nous raconter ce que vous avez vécu, comment cela se passe de votre côté? ▪ Et tout le monde fait partie de cette famille ou certains n'y entrent jamais? Et où vont-ils dans ce cas, qu'est-ce qui fait qu'ils gardent la distance? Ils viennent du coin ou ce sont des gens qui arrivent de Montréal, car il y a de plus en plus selon ce qui nous a été dit. Vous pourriez confirmer ou clarifier? ▪ Et si vous aviez une chose à souligner, à mettre en évidence, une chose dont je n'ai pas parlé ou à laquelle vous n'avez pas pensé plus tôt, quelle serait-elle? ▪ Et si vous aviez une chose à souligner, à mettre en évidence, une chose dont je n'ai pas parlé ou à laquelle vous n'avez pas pensé plus tôt, quelle serait-elle?

Appendice B

Tableau 8. Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Tableau 8

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 1 (extraits)	Catégories
Y veulent m'enfermer d'une place, pendant trois mois d'temps. Mais je veux pas !	Isolement, rejet et marginalité.
Un moment donné t'es comme un vagabond. T'as jamais de place à toé. Faut que t'atterrisse. Si tu veux savoir qui t'es. T'es comme un oiseau. Si t'atterris pas...	Instabilité et insécurité.
Ils connaissent pas ça. C'est juste de l'ignorance. Moé non plus avant je connaissais pas ça. J'avais un peu le même eh...on est toute eh...Pi c'est ça, j'pense ça dépend...par où qu'tu passes dans vie. C'est sûr que je sais pas si j'vas me relever de ça un jour. Ptêtre bin j'vas rester tout le temps là-dessus.	Ignorance, incompréhension, insécurité et appréhension.
C'est plus comme des phrases des fois qui me blessent. L'autre fois j'y disais que ma vie était plate, puis lui me disait « toé t'as pas le droit de dire ça que ta vie est plate » en voulant dire « t'es ben toé tu travaille pas ». Je sais pas, tout est une montagne.	Blessure, mépris, épreuves et ennui.
Ma fragilité. À école j'avais de la misère. Il manquait un morceau dans mon casse-tête. C'est pas l'accomplissement de ma vie être rendu sur l'aide sociale. C'est comme le plus bas du bas que je suis allé. Là faut que ça arrête de descendre. Je vais essayer de me refaire une vie là-dedans.	Fragilité, rapports scolaires difficiles, honte et résignation.
Verbatim entretien 2 (extraits)	Catégories
Ça je trouve c'est précieux. Y a un empowerment. Y a quelque chose de différent qui est possible ici qui est autre chose là-bas.	Ressources, encadrement et empowerment.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 2 (extraits)	Catégories
Oui puis il y a un côté réseau qui n'est pas si énorme que ça, fait que si t'es quelqu'un qui s'implique moindrement et qui aime les réseaux, nécessairement les liens se font puis, après quelques années... peut-être qu'au début c'est pas toujours facile.	Réseau, soutien et solidarité.
Les territoires où s'accumulaient des problématiques. La drogue qui commençait à se répandre tranquillement. Des secteurs délaissés. Des gens, beaucoup de gens découragés de la situation. Dernières tentatives de relance de coop, CIP, Wabasso, etc. C'était comme une désespérance là-dedans.	Problématiques, déviance, désespoir et effondrement.
En même temps c'étaient des quartiers qui a beaucoup d'histoire, c'est de ça que j'ai pris connaissance comme j'arrivais de l'extérieur, qui ont une histoire puis qui sont tissés, qui ont des liens. Par exemple je découvrais qu'une grande famille qui était une incontournable à l'époque dans le quartier, coin Sainte-Cécile, qui est notamment la famille Desmarais, a pouvait compter si on comptait, beaux-frères, sœurs cousins, cousines, 250 adultes qui vivaient dans le quartier.	Histoire, liens et esprit de famille.
Pourtant y a une partie de la population qui déménage beaucoup, mais seulement la rue d'après ou quelques rues plus loin ou parce que ça va mal, le logement est pas bon, pas capable payer un loyer ou...ils restent dans le même secteur en grande partie.	Enjeux locatifs et mobilité restreinte.
Y a une vie de quartier que t'as pas du tout quand tu montes un peu dans les quartiers dispersés de Trois-Rivières. Trois-Rivières Ouest c'est pas Sainte-Cécile. Le monde y veille sur les balcons, le monde y se parlent y s'entrevoient. Tu rentres pas juste dans ton bungalow puis c'est fini. Toi t'As vécu de dans donc tu le sais.	Dynamique et culture de quartier.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 2 (extraits)	Catégories
<p>Y avait aussi à l'époque un mouvement communautaire qui était pas aussi développé qu'aujourd'hui, mais qui était bien en place, qui avait commencé par..eh...souvent par...plus en partie par des trucs de dépannage, mais qui s'était transformer en autre chose plus que de la charité puis du dépannage, puis y avait une autre partie qui partait d'un histoire quand même qui faisait référence de fait qui avait été quelque chose qui avait été appuyé par les curés de l'époque mais des luttes qui ont été menées, comme notamment toute la lutte qui pour transformer des maisons sur le sol en terre battue en HLM.</p> <p>C'est plus le défi de continuer à se développer puis à s'améliorer, en évitant mais en même temps de pas tomber trop dans l'embourgeoisement comme le mot consacré, la gentrification. Fak comment on fait pour, parce qu'à mesure que le quartier s'améliore, on voit ce qui se passe, le côté immobilier s'améliore aussi, et là les plus pauvres se ramassent un peu plus dans St-François, ou y se ramassent dans le bas du cap. Parce que c'est là que les logements moins chers sont rendus.</p>	<p>Monde communautaire, réseau, soutien, église, logement social et solidarité.</p> <p>Gentrification et embourgeoisement.</p>
Verbatim entretien 3 (extraits)	Catégories
<p>Différentes choses, y a du beau et du moins beau, c'est pas toute juste beau, Dans le beau y a notamment une portion importante de gens dans le quartier qui sont maintenant plus optimistes sur la possibilité d'améliorer ou de changer des choses.</p> <p>[...] on se faisait dire à l'époque souvent : « ah ça donne rien, ça a déjà été essayé, y a rien qui fonctionne ici. » On était beaucoup là-dedans, c'est un discours qu'on entendait énormément de la part des citoyens. Y avait une couleur très négative sur eh...puis d'ailleurs à l'époque on n'appelait pas ça, les gens appelaient pas ça les premiers quartiers, les gens appelaient ça les vieux quartiers, c'avait une petite connotation un peu péjorative.</p>	<p>Réalisme, limites, potentiel, optimisme et opportunité.</p> <p>Pessimisme, jugement et fatalité.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 3 (extraits)	Catégories
Les gens ont fait différentes réussites, ça ça été une des premières réussites, le Bucafin. [...] Tout cela a amené une série de projets qui ont amélioré le quartier, autant en environnement qu'en insertion en emploi, en édifice, on avait un projet avec des gens un moment donné pour favoriser l'accès à la propriété privée pour les gens qui avaient peu de revenus. Des fois il ne manquait pas grand-chose.	Réussite, potentiel, développement et solidarité.
Maintenant, on est au début d'un nouveau phénomène de gentrification. Depuis disparition de la grande usine des pâtes et papiers, de puis la réappropriation par la ville de terrains, depuis le développement de l'amphithéâtre, ceux qui reviennent, ils reviennent ou bien, pour acheter des maisons qui transforment, mais qui va avoir pour effet de faire augmenter le coût des loyers, qui va avoir pour effet que l'on va se retrouver d'ici quelques années avec une autre problématique.	Gentrification, classes sociales, pauvreté et marginalisation.
Beaucoup de vente d'édifice dans St- François. Fait que ça c't'un facteur puis deuxièmement comme je disais tantôt, y a des logements moins chers, qui dit logement moins cher ben ça amène du monde qui est un peu plus mal pris, pour une raison ou pour une autre, qui veut payer moins cher de logement, donc ça amène une réalité donc qui est moins intéressante. Y a des logements entre autres pour des gens qui vendent de la dope. Y en avait peu dans St-François avant et en même temps ça éloigne le bon monde.	Indifférence, toxicomanie et méfiance.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 3 (extraits)	Catégories
<p>La vague des mesures d'austérité du gouvernement ça a fait mal à toutes les organisations sociales puis ça a fait plein d'organismes comme ici qui ont joué leur survie. Y a eu un repli sur soi pour sauver les meubles. Souvent c'tait des organismes qui allaient travailler sa participation citoyenne en allant chercher un petit projet à gauche u petit projet à droite, avec un petit peu de temps de travail pour encourager la participation citoyenne. Ça tombe pas du ciel non plus. [...] là, faut faire beaucoup avec très peu. Je pense que de façon générale y a une baisse de ce mouvement de solidarité là-dedans les dernières années. Le monde recommence juste à sortir la tête un peu.</p>	Austérité, gouvernance, communautaire, participation citoyenne, essoufflement et solidarité.
Verbatim entretien 4 (extraits)	Catégories
<p>Quand je suis arrivé au début y avait beaucoup de gens pour qui les premiers quartiers, c'était Harlem, c'tait le Bronx. Moi j'en revenais pas, le gars qui vient de l'Extérieur puis qui rencontrait des gens de naissance qui avait jamais mis le pied parce qu'ils avaient peur. Pour eux autres c'était comme l'insécurité là. J'y suis tous les jours.</p>	Violence, crainte et criminalité.
<p>C'est pas si pire que ça. « Ouin mais les vols » Regardez les statistiques de vols et y a d'autre quartiers qui se font bien plus voler que dans les premiers quartiers. Puis le monde des premiers quartiers s'ils ont à voler, ils vont aller voler ailleurs. Ils vont aller voler ou les gens ont de l'argent tsé. C'est comme. C'est pas...eh... mais y avait une phobie un peut toute faite, une image là, mais je dirais que c'est beaucoup plus rare qu'on rencontre ça, mais l'image négative.</p>	Survie, nécessité et perception.
<p>L'indifférence est plus là, mai y a encore une image négative. Je le vois en enseignant en travail social, quand je reçois les étudiants de première année, pour des cours de contexte social, y a encore des gens de Trois-Rivières qui arrivent avec ces idées-là. C'est encore là, beaucoup moins, plus un peu d'indifférence.</p>	Jugement, mépris, ignorance et indifférence.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 4 (extraits)	Catégories
<p>Par contre, autant c'était un quartier familial pendant des années, c'est ces quartiers qui avaient le plus grand nombre d'enfants en proportion, autant une jeune famille améliore sa situation économique, passe à la classe moyenne, souvent elle va déménager, parce qu'ils ont l'impression que c'est pas des quartiers familiaux des quartiers qui permettent des bonnes choses pour la famille. Je pense Y a plusieurs éléments là-dedans. Y a pas eu d'investissement pour les rendre, pas juste peu, pas d'investissement pour les rendre intéressants pour les familles.</p>	<p>Famille, situation économique, mobilité, opportunités et manque de considération.</p>
<p>L'autre élément souvent, ce qui faisait que les familles habitaient pas longtemps, c'est qui avait d'autres mondes. Les gens que je connais qui habite là c'est des gens qui avaient d'autres gens qui habitaient là. Y se développe comme un cercle ou la famille élargie qui habite au tour. Fak là les gens y a comme ce lien-là qui était fort, mais là on est plus dans une société individualisée.</p>	<p>Historique, transfert intergénérationnel, solidarisme et individualisme.</p>
<p>Puis l'autre élément c'est le côté dérangeant qu'amène d'autres problématiques. La drogue, j'en parle parce que malheureusement c'est une réalité. [...] dépasser le préjugé, c'est sur tu tombes à côté de la piquerie, tu l'aimerais pas le quartier, mais c'est pas le quartier que t'aimerais pas, c'est la piquerie à côté. Ça ça arrive mais c'est des cas d'exception.</p>	<p>Crainte, incompréhension, généralisation et méfiance.</p>
<p>La problématique la plus forte depuis les dix dernières années, les problèmes de santé mentale qui est une réalité qui fait que les gens sont aussi peu fonctionnels au niveau des revenus, donc cherchent des logements pas chers, donc vont dans ces quartiers-là, donc oui c'est vrai que dans ces quartiers en proportion t'as plus de gens qui ont des problèmes de santé mentale que si tu vas sur la rue Cherbourg ou si tu t'en vas dans le nord.</p>	<p>Déviance, prostitution, isolement, intervention et toxicomanie.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 5 (extraits)	Catégories
T'es vraiment dans de quoi que ça bouge. Les gens se croisent, les gens se connaissent. Moi je vais prendre, pendant la période de l'été, des marche set tu peux pas faire autre que les gens tu rencontres des gens, tu parles au monde, c'est comme y a une vie de quartiers que....qui est difficile de trouver autant que ça ailleurs. Je me suis promené à la grandeur de la ville, mais t'as pas ça, dans certains vieux villages, St-Louis de France. Y a comme toute une richesse-là qui a encore besoin d'amour y a comme une reconssi...pas une reconsideration, moi mon rêve, mais mon rêve c'est que les trifluviens viennent et soient fier des premiers quartiers.	Dynamique, solidarité, potentiel, fierté et considération.
Ça c'est prendre pour acquis que tout le monde est égal. La réalité c'est bien difficile à faire passer de quoi qui est spécifique. T'arrive ici et c'est pas facile de t'intégrer. Il y a comme un esprit de clan, une certaine reconnaissance que t'as pas quand t'arrive. Mais c'est ça les premiers quartiers et faut que la ville se les approprie. On est là puisque l'on peut ...	Reconnaissance, résistance, fermeture et culture.
Donc tu peux rendre ça beau, plus agréable, mettre du gazon, un petit jardin, que les enfant vont jouer, tu peux te donner une vie C'est sûr que quand ton bloc donne sur la rue puis que t'as pas de place, tu veux pas toujours envoyer tes enfants au parc, tu veux avoir un minimum. Mais ça ça commence à se développer. Faut soutenir un peu plus.	Jugement, mépris, ignorance et indifférence.
Verbatim entretien 6 (extraits)	Catégories
On pourrait faire et on devrait faire beaucoup plus avec ça. C'est inacceptable. [...] Y a 240 parcs dans la ville t'as même pas 50 \$ pour faire l'entretien d'un parc par année. Ça pas de sens-là. Ça aucun sens, y a des affaires c'était rendu qui réparaient jusque quand c'était dangereux. [...] On veut mettre 1,8 millions là-dessus, puis on est même pas capable d'entretenir nos parcs, voyons donc !	Priorités, incompréhension, besoins et gouvernance.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 6 (extraits)	Catégories
<p>On est content de notre centre-ville, faut qu'il y ait l'équivalent pour les premiers quartiers. Il y a une architecture à conserver, une histoire à partager. Y a quelque chose que tu ne trouves pas ailleurs. Ce n'est pas facile les premiers quartiers, mais ça bouge, il y a de la vie.</p> <p>Les premiers quartiers ça appartient à toute la ville, mais faut que la ville se les approprie ça. Ce sont nos quartiers et il faut aider les gens qui y vivent. Il faut que les autres y viennent, qu'il y ait une dynamique, de la mixité, du partage. À moyen terme, il faut que ça débloque et que ça se développe. La mixité aura un impact positif sur les quartiers et transformationnel sur les gens qui y habitent.</p>	Dynamique, histoire, culture, architecture et esthétique. Richesse, originalité, solidarité et considération.
Verbatim entretien 7 (extraits)	Catégories
<p>Comme père de famille je veux un environnement agréable pour mes enfants, fak chu vnu pour le travail. Mon enfance a été assez difficile. Père alcoolique, tough à la maison. J'aurais pu mal tourner. J'aurais pu être sur l'aide sociale, mais je me suis pris en main. Je me suis toujours dis une chose dans la vie : « Dans la vie tes responsable de toi-même et tu contrôle ta destinée. Ça veut pas dire tu vas réussir, mais si tu crois en quelque chose, et tu travailles fort tu vas réussir ».</p> <p>Comme je dis toujours aux gens moi j'ai une grande sympathie pour les pauvres, mais j'ai une grande sympathie pour les pauvres qui se prennent en main. À moins qu'ils aient un handicap physique ou mental, eeehhh..là-dessus je pense qu'on en donne pas assez, mais nécessairement quand t'es capable de le faire, eeehh...Ça prend de la volonté puis du travail.</p>	Empowerment, détermination, résilience, volonté et persévérance. Mépris et incompréhension.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 7 (extraits)	Catégories
<p>La ville de Trois-Rivières c'est comme une grande famille. C'est sûr et certain que tu parles des premiers quartiers, effectivement, t'as toujours une connotation, les gens de l'Extérieur ont une connotation négative à tort ou à raison, dépendant ce qu'on entrevoit.</p>	<p>Solidarité, famille et méfiance.</p>
<p>Les premiers quartiers c'étaient là, je pense qu'on empire le sujet des premiers quartiers on donne une impression quand qu'on dit que dans les premiers quartiers c'toute des pauvres. Pas vrai, tsé c'pas vrai, premiers quartiers c'pas des pauvres, mais quand tu demandes aux gens ton impression des premiers quartiers c'est des pauvres, ça qui vont te dire. Les premiers quartiers c'pas des pauvres, c'est la ville s'est bâtie au tour, des industries, enh on sait que la ville de 3RI c't'une ville de pâtes et papiers, les industries se sont placées sur le bord e l'eau, de là les travailleurs se sont installés autour.</p>	<p>Pauvreté, méprise, généralisation et ignorance.</p>
<p>Les travailleurs au niveau d'éducation très bas, même pas de secondaire souvent, même au début c'est peut-être une troisième année, après ça avec le temps, peut-être un secondaire 5, mais pas d'obligation d'aller chercher plus que ça, rentrer à la shop gros salaire, gros fond de pension, job à vie et ça s'est bâti comme ça, puis un moment donné, y a eu un boom dans le sens que les premiers quartiers étaient pas pauvres dans ce temps a', y avait des gens qui vivaient autour de la shop, des gens qui dépensaient, mais pas de niveau d'éducation. Pas de niveau d'éducation veut dire ...sont pas conscients, quand t'as toute facile, t'es pas conscient faut tu te ramasse de l'argent, t'es pas conscient, quand t'as un certain niveau d'éducation t'es conscient faut que enfants aille à l'école, t'es conscient ça prend des sports, t'es conscient ça prend un niveau de culture, etc.</p>	<p>Éducation, rapport trouble, faible anticipation, facilité et spontanéité.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 7 (extraits)	Catégories
<p>Ces gens-là selon moi ont fait des bons salaires pendant des années, mais ce n'est pas des gens selon moi qui ont vécu dans des familles riches, c'est des familles de pères en fils rentraient à shop et tout cela selon moi a fait en sorte que quand les shops ont fermé, là les premiers quartiers y ont gouté. Moi je pense, en tout cas je peux pas refaire l'histoire, mais quand les shops ont fermé, y ont commencé à baisser le nombre d'employés, c'était 1200 mise à pieds la première fois, mais les shops roulaient a fond de train, les gens dépensaient, mais c'est sûr que des bons fumeurs, prenaient de la bière, l'argent rentrait, et on se cassait pas la tête, car comme j'ai dit plus tôt, le faible niveau d'éducation t'es pas conscient tu peux perdre ta job, pas conscient faut tu te mette de l'argent de cote, tu penses ça va couler à flot toute ta vie.</p>	<p>Conditions de travail, histoire, planification et chute industrielle.</p>
<p>Alors y a eu un pool de gens, des milles et des milles personnes qui perdaient leurs jobs, pas d'éducation qui font un train de vie extraordinaire. Puis là tout d'un coup, pouvaient plus se replacer. Ça a amené selon moi, car comme je l'ai dit tantôt les premiers quartiers ça a une connotation un peu plus négative, mais c'étaient les bâtisseurs les travailleurs travailleuses dans les usines de papier et quand y a eu la mondialisation, la déconfiture des moulins de papiers y ont pas eu le choix de restructure puis couper des emplois mais c'tes gens-là qui vivaient-là qui vivaient bien, ont perdu leur emploi dû au fait qui avaient pas de niveau de scolarité élevé, mais c'est ceux qui se sont pas placés, beaucoup ont tombé sur l'aide sociale? D'après moi l'appauvrissement des premiers quartiers a commencé par le déclin des pâtes et papiers.</p>	<p>Effondrement industriel, pertes d'emploi, salariés, chômeurs, appauvrissement, faible éducation et mobilité limitée.</p>
<p>Effectivement y a tellement d'organismes que l'un fait un ti bout, l'autre fait un ti bout, manque de concertation et de cohésion. Puis de l'obligation de résultat, quand on met un programme en place c'est pour avoir un résultat, les résultats est ce que le résultat qu'on veut avoir est-ce qu'il est là, est ce qu'effectivement c'est toujours les mêmes? Je trouve ça dommage parce que dans ce temps-là, on pénalise des gens qui veulent vraiment se prendre en main.</p>	<p>Reddition, responsabilité, rationalisation et prise en charge.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 7 (extraits)	Catégories
<p>Les organismes communautaires, Y en a trop, y n'a trop. Où c'qu'y a de l'homme y a de l'hommerie. Peu importe l'activité dans laquelle tu vas...y a de la guerre de pouvoir. Ici y a bien trop d'organismes communautaires. Certaines ont même plus leu raison d'être. Y aurait des fusions à faire parce que des fois c'est les mêmes problèmes et là on crée des structures pour aller chercher des subventions, le plus de subventions possibles, mais non là...c'est c'est c'est c'est c'est c'est, c'est comme n'importe quoi. Moé je pense qu'y a du regroupement à faire pour ramener de l'argent à la base. Les structures ça prend de l'argent. Or si y a moins de structures puis que tu gardes le même montant d'argent tu vas en avoir plus `adonner aux gens qui en ont besoin pi là on se retrouve plein de structures avec des postes de direction un peu partout, des bureaux un peu partout toute toute, pi tu vas voir les salaires c'pas des salaires à 12 \$ de l'heure-là. C'est des bons salaires quand-même, mais on va en parler de ça, pi on pourrait parler des clubs des petits déjeuners, de ben des fondations dans lesquelles le président de la fondation gagne 150 000 \$, y a une structure de fondation.</p>	Prolifération du communautaire, gouvernance, dépenses publiques, réattribution des finances, passagers clandestins, mécompréhension et optimisation des services.
Verbatim entretien 8 (extraits)	Catégories
<p>L'esprit village, si je parle d'être n'importe qui, mais qui œuvrent ensemble, moi je l'ai vécu ici. Moi là je reste maintenant à Trois-Rivières Ouest, mais je vais au Familiprix ici de l'autre côté. J'va là parce que quand j'y vais-je peux parler avec la madame ou le monsieur à la caisse. Y ont le gout de jaser avec moi puis j'aime ça. Quand je sortais à 8 heures du bureau le soir, puis je le fais encore, bien je finis toujours par croiser quelqu'un puis on se parle.</p> <p>Ce « ensemble » là, la volonté des gens de vouloir parler ensemble, de se côtoyer, puis a différents niveau c'est la plus belle caractéristique des premiers quartiers. C'est la multiplicité mais en même temps le but commun du réseautage est là.</p>	Esprit de village, collégialité, hospitalité et solidarité.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 8 (extraits)	Catégories
<p>Moi je pense que les gens ici ont compris des choses que les gens d'autres endroits ont pas compris. C'est que dans le fond, on s'en fout qu'esse tu fais dans vie. On s'en fout qu'esse t'as fait. T'es là, on va en créer un lien. Tandis que moi où je demeure, tout le monde regarde la voiture de l'autre, la pelouse es-tu tondue? Y a comme une attente démesurée face à la personne puis c'est pas des affaires de personne.</p>	<p>Ouverture, transparence, honnêteté, véracité et hospitalité.</p>
<p>Cela dépend de quelle partie des premiers quartiers on regarde. Si on regarde Nicolas Perrot, Jean Nicolet, c'est quand même dans les premiers quartiers, mais on est dans des maisons cossues. Si on regarde des ursulines à l'autre bout, on directement dans les premiers quartiers on est encore dans des maisons cossues. Y a des parties de St-Philippe ou y a des maisons qui sont plus onéreuses. Dans Ste-Marguerite, ça coute cher acheter un bloc dans Ste-Marguerite. Tu l'as ta cour, mais ça peut arriver. Puis au cap de la Madeleine y a une partie de notre dame ou les maisons sont plus cher.</p>	<p>Hétérogénéité, différence, diversité et mixité.</p>
<p>On parle beaucoup plus de la pauvreté et moins de la mixité. Tsé eee...oui, y a une concentration plus grande de personnes en situation de « vulnérabilité ». C'est pauvreté mais c'est pauvreté des fois, sous différents systèmes en fait. Mais, y a quand mem des gens qui ont de l'Argent dans les premiers quartiers. Puis y en a qui font le choix de rester dans un appartement. Je connaissais des gens qui font le choix, qui sont en appartement parce qu'ils veulent pouvoir voyager, qui veulent pas avoir à payer trop cher leur appartement, fak tsé, c'est une pluralité d'éléments. [...] Quand je parle de mixité elle est là aussi.</p>	<p>Pauvreté, vulnérabilité, mixité et simplicité volontaire.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 8 (extraits)	Catégories
<p>Dans St-François, c'est une gang qui se tient. Ils sortent dans les ruelles, ils organisent leur déneigement. Y en a qui sont beaucoup plus fusionnels comme secteurs. Comme un certain moment donné dans le bas du cap, sont ensemble. Y a des rues qui se tiennent plus, mais après ça c'est comme partout ailleurs. Y a des gens qui veulent pas avoir de voisins, y a des gens qui ne veulent pas entretenir de relations nécessairement. Y a des gens qui sont plus solitaires individuels, mais après ça je trouve qu'il y a aussi, l'étendue.</p>	Collégialité, solidarité, coopération et mobilisation.
<p>C'est qu'on passe par la personne qui est plus que désaffiliée socialement, à la personne qui est ultra-réseautée. Y a de tout, parce que, une personne admettons qui eee, a une vie super difficile, qui est en raccrochage sociale, qui a eu des problèmes de santé mentale, qui a eu des problèmes de dépendance, ben là c'est là que quand je disais qu'y a de multiples éléments. La personne va se chercher un logement. A va aller où est ce qu'y est pas cher, ou est-ce qu'elle n'a pas besoin d'avoir une auto, elle est proche d'ici. Fak c'est pour ça c'est que l'image qu'on a c'est cette personne là, mais elle est pas en majorité, mais elle est beaucoup plus frappante à l'œil.</p>	Déqualification sociale, réseau social, soutien, solidarité, confiance et potentialité.
<p>Je pense que des fois, on est un peu en distance, mais on travaille très fort, parce que les conseillers municipaux, autant du secteur Ouest que du secteur Est dans les premiers quartiers, on travaille beaucoup avec eux. C'est des partenaires, sont sur nos tables de concertation, on réfléchit aux projets avec eux. On a signé dernièrement une entente avec 3RI centre, avant ça s'appelait la SDC, qui est le regroupement des commerces, des commerçants plutôt, sur des Forges, donc on travaille avec eux à justement arrête que on part dans Ste-Cécile, on est dans les premiers quartiers, bang ça arrête parce qu'on est dans le centre-ville, woop ça arrête on retombe dans les premiers quartiers parce que c'est St-Philippe. C'est une continuité.</p>	Collaboration politique, collégialité, partenariat et continuité.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 8 (extraits)	Catégories
<p>Mais une des choses qui est très intéressantes, c'est du travail de coalition. Quand on parle de coalition, c'est tous les niveaux, tous les niveaux politiques de la ville, les fonctionnaires, les organisations communautaire set bien sur les citoyens citoyennes. Toutes les actions qu'on fait partent d'un besoin ou d'une demande. Y en a pas un qui arrive... On a aucun projet qui a été fait seul. C'est ce qui fait que c'est des projets porteurs, que les gens embarquent, que les organisations partenaires sont là. Et, l'inverse est aussi vrai. On va beaucoup travailler avec les projets de nos partenaires.</p>	Beauté, échange, coalition, mobilisation citoyenne, besoins, accueil et solidarité.
Verbatim entretien 9 (extraits)	Catégories
<p>Moi je ne la vois pas comme ça la personne. Elle arrive avec ses idées, avec sa réalité, mais je la vois pas comme une personne en situation de pauvreté. Nous autres ça nous importe pas que la personne soit sans abri. On ne la définit pas par ça. Moi les citoyens qui entrent, c'est des citoyens citoyennes, c'est pas des personnes en situation de vulnérabilité c'est pas des personnes en situation de pauvreté. Pour moi, c'est une citoyenne et un citoyen qui est engagé et impliqué, qui décide de s'engager et de s'impliquer.</p> <p>Pour moi, c'est une citoyenne et un citoyen qui est engagé et impliqué, qui décide de s'engager et de s'impliquer. Notre rôle à nous, c'Est si la personne à vient, pi on décèle, parce que tsé, quand même on est deux travailleuses sociales ici, si on décèle, qui a une problématique, ou si la personne donne l'information que ça va moins bien, notre rôle c'Est de l'accueillir et de la référer vers une autre ressource. Mais jamais ici, jamais tu vas entendre « Moi je suis allé faire une activité et y avait que des personnes en situation de pauvreté ».</p>	Personne entière, pauvreté, non-exclusivité, engagement citoyen et implication.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 9 (extraits)	Catégories
Les premiers quartiers sont assis sur, tsé c'est malheureux, on parle beaucoup du côté Ouest, mais l'est aussi, mais on...cette perception de violence, on l'a moins du côté du cap de la madeleine. On l'a plus vue ici, mais c'est très simple là, dans le temps...	Jugement, violence, impressions et interprétation.
Maintenant, les problématiques de santé mentale, les gens vivant des problèmes. De santé mentale, c'est ce qui peut faire peur un peu. On en entend beaucoup parler. La désinstitutionalisation a des impacts majeurs. On a des partenaires du Havre qui nous disent nous autres le nombre de personnes qui sortent de l'aile psychiatrique et qui arrivent directement ici, y en a beaucoup. Le Havre est dans les premiers quartiers, dans Ste-Marguerite. Faut passer par-dessus nos peurs, par-dessus nos idées préconçues, mais ça c'est individuel.	Mécompréhension, inquiétude, déviance, désinstitutionalisation, psychiatrie, problématique et hospitalité.
Verbatim entretien 10 (extraits)	Catégories
Je te dirais que c'est un milieu qui est très organisé. Nous on travaille encore plus avec la brigade du déménagement. On va voir les gens et on leur remet un bottin des ressources ! Pour qui sachent qu'est-ce qui se passe. Pour qui sache où aller, qui aller voir. Nous on travaille avec 52 partenaires. Fak n'importe qui qui débarque ici, nous autres on va. COMSEP va faire la même chose, les artisans Ebyôn, Centre Landry, Maternaide. C'est là la force ! On peut le voir comme une limite ou comme une force. La limite c'est qu'y a beaucoup de monde au pouce carré, y a parfois des missions qui se croisent, mais où est ce que ça se croise, quand on est en partenariat, on le travaille ensemble. Y a vraiment une belle collaboration. Puis, ou est-ce que c'est clairement une force, c'est que peu importe où est ce que tu débarque, on se connaît assez pour transférer et référer vers une autre ressource. Et on connaît les personnes.	Organisation, collaboration, collégialité, solidarité, soutien, ressources et orientation.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 10 (extraits)	Catégories
<p>Y a des gens qu'on rencontrait ici systématique, pare qu'y étaient pas prêts, mais dès qu'ils ont été prêts ils sont allés. On ne force pas une résolution, on ne force pas une implication et on ne force pas une mise en action. Y a de moins en moins de ressources qui font un processus d'accueil très long. C'ta dire que la personne a l'arrive on va prendre le premier besoin. Toi t'as un besoin puis tu viens me voir me dire j'ai un besoin alimentaire je vais te dire vas voir Patricia. Patricia avec le temps va rencontrer la personne, puis elle va soulever quelque chose puis elle va en parler à la personne et lui dire l'as-tu déjà rencontrée? non, si tu as le gout tu me dis. La personne reprend le pouvoir complet sur les changements. Puis les actions après. Nous on ne fait pas d'action, fak qu'est-ce que tu penses?</p>	<p>Accueil, accompagnement, respect du rythme, mobilisation, implication, patience et empowerment.</p>
<p>Mais je pense pas que c'est la seule chose qui fait que quelqu'un vient ici. Oui c'est là que les logements sont moins chers, ou i y a plus de services. Tout d'abord il faut qu'ils le sachent. Cette année, le taux d'inoccupation à Montréal e et à Québec était plus haut qu'avant. Y a qques années, des logements s'il y en avait plus !</p>	<p>Mobilité, espace de vie et logement.</p>
<p>Moi j'espère que les gens des 1ers quartiers se sentent encore mieux dans leur quartier. Que s'ils ont des problèmes ils savent où aller. J'espère que les premiers quartiers se sont juste embellis. On le voit metton. En 2004 on avait fait l'opération propreté. Moi j'étais la rue de Foy, on avait sorti des pneus et c'était fou. Maintenant on fait dix rues et on a un sac et demi c'Est beau. Les gens sont fiers d'habiter ici, j'espère que leurs conditions de vie sont meilleures. J'espère que l'essence de premiers quartiers n'est pas partie le positif on a tablé là-dessus et on en fait quelque chose de beau. Ce qui va moins bien on y trouve des solutions. La plus grande différence c'est la diminution des préjugés ! Je trouve que les citoyens sont plus impliqués. On le voit là ! Y a moins cette gêne-là de s'impliquer. Je pense qu'y a une belle évolution mais dans l'Esprit des premiers quartiers.</p>	<p>Reconnaissance, rayonnement, amélioration, optimisme et développement.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 11 (extraits)	Catégories
<p>On a trouvé un logement dans les premiers quartiers, abordable, convenable. Un parc juste en fac qui offrait tout ce dont nous avions besoin. St-François Xavier. Un peu le genre d'endroit où tu veux pas habiter. Ça dépend ou est-ce que tu habites. C'est plus un quartier défavorisé, un secteur où il y a beaucoup de bs., beaucoup de gens qui consomment, c'est des trucs que tu trouves pas nécessairement partout. Je te dirais que les gens les plus défavorisés de la population se retrouvent à bas. Ce n'est pas pour dire qu'il n'y a pas de beaux logements, parce qu'il y a des logements luxueux là-bas aussi. C'est juste que de ce que j'ai connu, ça brasse un peu plus là-bas qu'ailleurs. Consommation de drogue, problèmes avec les policiers. Il se passe un peu de tout là-bas.</p>	<p>Méfiance, mépris, mécompréhension, interprétation et jugement.</p>
<p>Je ne dirais pas de rester cachée, je peux pas dire que je me sentirais bien de sortir en plein milieu de la nuit. Je peux dire que j'ai peur parce que je sais pas quels genre de gens rôdent au tour. Je sais pas si je vais croiser quelqu'un qui a trop consommé qui est dans tous ses états. A un certain degré ce peut être épeurant. C'est sûr que moi je suis une femme, mais faudrait demander à un homme. C'est quand même vivable Je laisserais pas mes enfants seuls dans ces quartiers-là. Je laisserais pas tsé, si j'avais, je vais prendre le plus vieux de la famille, un enfant de 12 ans, je lui dirais pas le soir va jouer au soir. On sait pas qui est là, si il y a de la vitre et tout. Comme je disais plus tôt, on ne sait pas quel genre de personne on va croiser, dans quel état y va être. Pour moi c'est plus épeurant tsé je voudrais protéger mes enfants de ça. Cela ne veut pas dire que ça peut pas arriver ailleurs, mais c'est plus probable. J'en ai vu plusieurs, qui quêtent, qui sont dans tous leurs états. C'est le genre de chose que je voudrais pas que mes enfants voient.</p>	<p>Méfiance, peur, mépris et risque.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 11 (extraits)	Catégories
<p>Non je pense qu'il y a quand même façon de se faire une vie de s'organiser. J'ai participé à un organisme, je pense que c'est la ressource FAIRE. Dans le fond qui distribuait des denrées alimentaires. Ils font des sorties spéciales pour les gens plus défavorisés. Ils font des cafés rencontre. Tu peux aller aux cafés rencontres avec tes enfants, les parents socialisent les enfants sont dans une petite salle avec des jeux, c'est quand même super intéressant. Ils permettent aux parents de socialiser, parler d'expérience vécue, de plein de trucs. J'ai d'ailleurs rencontré une amie que j'ai encore, là-bas. A part ça, les voisins, y a des gens super accueillants et y a des gens vraiment bizarres. On voit un peu de tout, mais ça c'est partout.</p>	<p>Ouverture, révision de position, hospitalité communautaire et fraternité.</p>
<p>En même temps je ne sais pas comment eux ils l'ont vécu, car en même temps ils n'ont jamais manqué de rien. On a dû faire des choix difficiles, avoir des autos plus vieilles, des meubles plus vieux, y avait pas nécessairement de neuf dans le foyer familial. Mais comme je dis eux étaient très jeunes fak je pense après que qui ce soit l'ait vécu difficilement. Le fait, je prends un exemple, de leur avoir acheté des vêtements usagés, c'était quand même neuf. C'est c qui fait qu'aujourd'hui, que j'achète quelque chose dans un magasin d'usagé ou dans une friperie, ça n'a pas vraiment d'importance pour eux. D'un côté c'est neuf, c'est nouveau. C'est quelque chose que j'ai pas vu avant. C'est quelque chose que j'apprécie vraiment, parce que ça n'a pas d'importance. Si ça fait la job, et bien tant mieux pour tout le monde.</p>	<p>Responsabilité, simplicité volontaire et responsabilité parentale.</p>
<p>Des enfants seuls dans les ruelles y en a tout le temps, des enfants sans surveillance y en a tout le temps. Personne juge non plus, y a personne qui pose de question « tsé sont où tes parents »? C'est comme rendu normal là-bas Chez nous, où est ce que j'habite maintenant, si un enfant se promène seul, quelqu'un va dire « tes parents sont où ».</p>	<p>Risque, insécurité, danger et responsabilité.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 11 (extraits)	Catégories
<p>Je pense que j'aimerais voir ça dans les premiers quartiers « tes parents sont où », car pour moi c'est par un univers de développement très sécuritaire, c'est pas très sain non plus ! Tsé pour un enfant, de devoir voir un monsieur à moitié saoul dans la ruelle, puis de voir, je pense au petit garçon qui vole, aller voler des jouets au dépanneur puis d'avoir personne pour te dire « excuse-moi mon grand, c'est pas comme ça qu'on mène la vie, t'as pas le droit de voler », je pense à ce petit garçon là quand y va grandir qu'est-ce qui va devenir quand y va grandi r puis je me dis ça gâche une vie là. Lui y apprend rien là-dedans puis y a pas de parent qui le soutien qui dit aie c'est pas comme ça, y a pas d'exemple. Si t'as pas l'exemple d'un bon parent tu peux pas devenir un bon adulte.</p>	<p>Expérience, exemplarité, développement, apprentissage par l'observation et criminalité.</p>
<p>Même là, non y a pas vraiment d'espaces, mis à part les parcs, y a pas vraiment d'espace pour que les enfants jouer. Et encore là même au niveau des parcs y a des gens douteux, dont on ne se sent jamais en sécurité. Je pense au concept de ruelle verte, je pense que j'aimerais ça qu'il y en ait un peu partout, mais ça c'est mon rêve à moi. Tsé de voir aussi est ce que le la communauté embarque, est ce que les gens veulent ça, est ce qu'ils veulent l'entretenir, car si je fais une ruelle verte mais que les gens s'en balancent, est-ce que ça en vaut vraiment la peine? Non, moi je pense que c'est quelque chose qui serait très bien de permettre aux gens d'avoir un espace vert à eux, Pas juste aux enfants, mais je pense aux gens.</p>	<p>Milieux de vie, aménagement, espaces verts, espaces familiaux, jeux et enfance.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 12 (extraits)	Catégories
<p>Je trouvais ça cool parce que dans le fond l'épicerie était juste à côté. Les services étaient juste à côté. J'ai trouvé ça moins génial parce que les voisins d'a coté en plein milieu de la nuit il décidait d'écouter des shows. J'avais l'impression, d'écouter rapides et dangereux avec lui à côté. C'tait pas ben ben compliqué eee, à l'halloween j'avais décoré une citrouille il me l'a foutue dans la rue, j'étais en tabarnouche, fat tsé j'avais pas des bons voisins. À part ça je trouvais ça ben le fun parce que j'avais plein de services au tour j'aimerais bien.</p>	<p>Services de proximité, violation de l'espace privé, de l'espace personnel, facilitation du quotidien, milieux de vie communs, espaces partagés et vivre-ensemble.</p>
<p>Quand même assez rapidement, parce que j'allais au sous-sol de l'église pour les denrées. Puis j'ai rencontré des amis par ci par là, qu'y étaient de passage ça a l'air. Mais encore là je travaillais encore plus sur moi, parce que je suis agoraphobe, j'ai peur des foules, j'essayais de pas sortir mais quand j'en avais besoin je sortais.</p>	<p>Méfiance, insécurité et amitié.</p>
<p>Moi j'ai fait partie du carrefour jeunesse-emploi. On allait à l'ile St-Quentin. Je me suis fait des amis. On allait à Moisson Mauricie. Mais ils étaient à l'autre bout, avant qu'ils déménagent à Laviolette, puis on allait aux Artisans de la Paix aussi très bel organisme en passant j'adore aller là. Toute ce qui est là que j'ai vu c'est que c'est un quartier pauvre. C'est un quartier pauvre et c'est un quartier où y a beaucoup de personnes qui ont des problèmes de handicap mental. On le voit très souvent, mais je trouve ça fait un ti peu pitié par exemple.</p>	<p>Espace de soutien, solidarité, fragilité, vulnérabilité et pauvreté.</p>
<p>Mon chum travaille au Tim Hortons et je trouve que des fois on est assis puis tu le vois passer pi tu te dis ouaiss... on s'est déjà fait lâcher par une fille à doit avoir le syndrome de Gilles la Tourette, je le sais pas trop mais elle dit des choses qui ont pas d'allure. Moi j'ai pas de jugement envers ça, mais ça fait rire on dirait que c'est un quartier plus..eee.. Moi j'ai jamais consommé mais lui en consommait. Oui il avait des amis autour que tu voyais, lui non plus. Même encore aujourd'hui mon chum, ses amis consomment Je trouve que c'est facile dans ce coin-là de. Y a eu de la vente un peu, il n'en fait plus aujourd'hui, mais y avait de la vente au tour.</p>	<p>Précarité, consommation, maladie mentale et déviance.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 12 (extraits)	Catégories
Ça dépend de l'organisme que tu vas, parce que la ressource FAIRE sur la rue St-Paul t'accueille comme si t'étais une amie, comme si t'étais un des leurs, puis eee...j'ai fait des activités avec eux autres, pas la maison de la famille, mais fête de quartier eux autres disaient t'es la bienvenue, viens prendre un café si tu veux. Tandis qu'aux Artisans de la paix, une fois j'ai essayé d'appeler pour avoir un maudit frigidaire. Puis c'était long, j'arrivais jamais à les joindre. On m'a déjà dit y en a beaucoup sur la liste. Tu voir que quand tu entre aux Artisans de la Paix, c'est pas du genre « viens prendre un café », c'est plus un numéro, un client.	Niveaux d'accueil différés, reconnaissance, esprit de corps, famille, chosification et réification.
J'ai juste fait le Carrefour Jeunesse. Cuisine collective, j'ai déjà voulu y aller mais j'ai pas été finalement. Maternaide aussi, moi je fais plus jamais affaire ave Maternaide. Je sais qui...mais je les aime pas moi, non. Ben, c'était une routine, moi ils venaient à la maison, mais il y avait beaucoup de jugement je trouve. Un moment donné j'ai fait si t'es pour me juger, viens plus chez-moi. Oui, en fait j'ai même plus le droit d'entrer la. C'est un soutien que j'avais choisi, puis après ça semblait imposé. T'avais un besoin et tu choisissais si t'avais besoin encore ou non. Un moment donné j'avais plus besoin et je me suis choqué. Elle est arrivée et je lui ai dit je n'avais pas besoin. Je voulais es reposer mais à venait pareil.	Intrusion, espace personnel, espace familial, espace public, jugement et liberté de choix.
Ça dépend du côté du St-Maurice que t'es. Plus tu vas vers le centre-ville, Ste-Cécile en montant, je trouve pas que c'est une place pour avoir des enfants, pare que 1, les logements sont tous tassés, par ben ben de cours, par beaucoup de parc. C'est plus des personnes qui sont seules. Mais de l'autre côté, ver la rue Jutras, où je restais, moi je trouve que c'est un bel endroit pour des enfants, ils sont plus considérés y a des parcs dans le coin, plus considérés comme familial. Le soutien pour la famille est mieux aussi. Il y a l'école dans le quartier. Le parc des pins est assez bien fourni, mais ce serait cool d'en avoir plusieurs. Moi je suis maniaque de nature.	Réaménagement, politiques publiques, enfance, jeux, famille et vie de quartier.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 13 (extraits)	Catégories
<p>Mon père a travaillé longtemps à la Westinghouse, en bas sur la rue royale plusieurs années, ensuite il a transféré en haut sur la nouvelle usine qui a été construite là, qui est devenu Philips par la suite et qui ensuite a fermé. Quand ça a fermé mon père s'est promené en plusieurs endroits. Et c'est une époque où mes parents se sont séparés, avec tout ça avec les problèmes financiers, etc. donc moi je suis resté avec ma mère. [...] je devais contribuer et ma mère s'est retrouvée sur l'aide sociale jusqu'à sa retraite.</p>	<p>Chute manufacturière, précarité, pauvreté, vulnérabilité, développement et nécessité.</p>
<p>Mes amis qui avaient des autos payées par les parents, j'avais pas ça, je payais mon auto, mes sorties, mes repas, je payai une pension à ma mère. Je donnais un coup de main à ma mère. Donc ça m'a pris 8 ans /2 faire mon bac. [...] Donc je connais très très bien le milieu des premiers quartiers. Je l'ai vécu. J'ai écu « la pauvreté » pendant quelques temps, ma mère a été sur l'aide social cependant plusieurs années. Eee... et c'est pas une raison pour ne pas s'en sortir pour ne pas réussir dans la vie mais ce n'est pas une façon pour ne pas s'en sortir, j'en suis un exemple flagrant.</p>	<p>Précarité, coût d'opportunité, parcours de vie, embûches, difficultés, efforts et opportunités.</p>
<p>Moi je voyais une différence oui, quand j'étais dans St-Sacrement, les endroits où moi je me tenais beaucoup. C'est sur y a la cour d'école, mais y avait le parc Laflèche, entre le boulevard st louis et la rue Lajoie, presque sur des chenaux. Un espace vert maintenant, mais à l'époque y avait des balançoires. Nous on allait beaucoup dans ce par- là un groupe de jeunes de St-Sacrement, une gang de jeunes avec nos vélos, et c'était un parc où on pouvait aller là où y avait pas de danger.</p>	<p>Différence, particularité et hétérogénéité.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 13 (extraits)	Catégories
<p>Si tu allais au parc Lemire, si tu allais au parc des pins et tu viens de St-Sacrement, viens avec ta gang, parce que souvent y avait des bagarres, [...] mais t'allais pas dans ce parc-là après 7-8 heures le soir si t'avais pas d'ami. St-François-d 'Assise y appelaient ça la petite Pologne. Moi c'était un peu plus tard que Denis, mais on appelait moins ça la petite Pologne, mais quand même y avait la gang des Desmarais dans St-Cécile, c'était plus vieux mais les jeunes étaient encore assez tough, je pense aux Lemire, t'avais les Denis Hubert et les Pélissier dans St-François-d 'Assise, les Stephane Lemire, dans St-Philippe, pas dans St-Philippe, St-Cécile. T'avais une compétition, un historique, t'avais la gang qui sont devenus, y en a un qui est devenu policiers, ses deux parents étaient policiers.</p>	<p>Cohésion, esprit de groupe, inhospitalité, tensions, violence et intimidation.</p>
<p>Moi je fais un lien très fort entre le niveau de pauvreté et le niveau d'implication des parents, y avait quad même des gens dans ces secteurs la qui réussissaient très bien à l'école, amis y avait deux catégories. Ceux qui réussissaient bien et ceux qui réussissaient moins bien. [...] Jeune j'ai toujours été très pacifique, mais y avait vraiment des groupes et des gangs, et je pense que ces gangs-là tough, ça venait vraiment des secteurs, sais-tu on parle de pauvreté, mais malgré le fait que je venais d'une...ma mère a été enseignante jusqu'à ce que mon frère – avait 4 ans plus que moi – elle aurait pu y retourner. [...] et mon père c'était un mécanicien. Mon père a été à l'école technique y était mécanicien.</p>	<p>Éducation, opportunités, parcours de vie, mère au foyer, précarité, charge familiale, influence de la mère sur le développement et changement de trajectoire.</p>
<p>Tous les organismes communautaires sont dans ces quartiers-là. Il y en a quasiment trop. Faudrait que la ville force le réaménagent. Y a plusieurs parcs, mais pas d'espaces verts. Y a encore beaucoup de travail à faire, y a les jeux d'eau entre autres, moi je me fais un devoir entre autres. Je suis allé au centre-ville avec mes petits-enfants l'autre jour, on est revenu du centre-ville puis on a arrêté à l'école St-Paul. Les modules de jeu ont neufs.</p>	<p>Milieux de vie, réaménagement urbain, développement, loisirs, qualité de vie et espaces verts.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 13 (extraits)	Catégories
<p>On était pas les plus riches, mais on était pas les plus pauvres non plus. Son père venait de Canadian pacifique, pour elle c'était important qu'on soit bien habillé. J'avais des photos de noël en short et des photos j'étais en chandail de laine, parce que quand j'échangeais les vêtements avec mon frère, on était proche et, j'ai jamais eu de vélo neuf de ma vie, et ce qui me faisait, j'étais souvent hors saison. J'ai des photos en short au moins de décembre. C'parce qu'un moment donné on met ce qui nous fait, mais eee...outre ça, on réussissait à manger trois repas par jours pis eee...même si je viens D'un milieu qui était relativement pauvre, nous on était pas dans la philosophie de faire la place, de se bagarrer tout ça. Je ne sais pas si c'Est vraiment la pauvreté qui fait que ça a créé des gangs ou plus l'environnement.</p>	<p>Revenus raisonnables, pauvreté relativisée, simplicité obligée, alimentation, développement, charge familiale, responsabilité, perception, jugement et impressions.</p>
<p>Le Rochon c'était vraiment délabré ça. Ça a vraiment été un ghetto qui ont mis. C'est ça qui ont fait. Ça été de volontairement mettre des gens très défavorisés dans un coin de la ville et ils les ont quasiment ghettorisés [sic] parce qu'à l'époque c'était pas beaucoup développé, y avait pas de piste cyclable pas rien. C'était comme les mettre d'un champ au milieu, puis battez-vous entre vous autres C'est un petit peu ça. Adélard-Dugré aujourd'hui qui était le Rochon à l'époque. On parle à des gens là-bas ça brassait la dans le temps. Tu passais sur des chenau tu passais vite. Comme la rue notre dame dans le coin du centre d'achat. C'étaient des loyers modiques ça coutait pas cher, mais ils ont mis toute le rough et le tough dans ce coin-là.</p>	<p>Milieu de vie délabré, ghetto, gentrification, isolement, politiques publiques, négligence, abandon, déni, rationalisation et défavorisation.</p>
<p>Au niveau des logements à prix modique, y a beaucoup de revalorisation avec l'amphithéâtre qui est pas loin. On a vu plusieurs maisons qui sont refaites on a changé les portes les fenêtres. On sent une certaine vigueur qui veut s'installer. Des gens qui achètent des bâtiments là parce que c'est historique, c'est dans le centre-ville et tout. On a des bed n breakfast en s'en venant vers le fleuve. On sent un certain dynamisme. C'est beaucoup moins ghettorisé [sic]. C'est beaucoup moins pire qu'y a 40, ou est ce qu'on avait des quartiers.</p>	<p>Réaménagement, gentrification, revitalisation, dynamisme et revalorisation.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 13 (extraits)	Catégories
<p>J'ai arrêté avec les petits j'ai passé une heure-là, j'ai rencontré des familles c'est sûr que les familles qu'on voit c'étaient peut-être plus des familles défavorisées. Mais tsé, y a un beau parc, qui a été mis y a des beaux modules de jeu et tout, y moi je pense que comme ce qu'il faut faire c'est de s'assurer que y ont pas accès à moins de choses que le reste de la population. On pare de beaucoup de programmes de rénovation, logis-rénove et tout. La ville a mis ces programmes-là de l'avant et avec les bed et breakfast e tout y a vraiment eu une amélioration avec les programmes du gouvernement qui donnent quand même des bons montants pour aide à rénover. Acheter des vieux bâtiments et redonner vie à des vieux bâtiments.</p>	<p>Enfance, famille, défavorisation, réaménagement et revitalisation.</p>
<p>Y a un déplacement moi je crois sincèrement qu'y a un déplacement d'un certain niveau de pauvreté du centre-ville vers le bas du cap, que là on a produit l'amphithéâtre et ça a créé un dynamisme, mais malheureusement ça crée un certaine inflation des coûts de loyer. Si le cout de loyer monte, ben t'as plus les moyens de payer le loyer et tu cherches un loyer au cout plus faible. Y a un taux d'inoccupation beaucoup plus faible mais dans le bas d cap t'es loin du centre-ville. On est quand même une petite ville mais pas aussi efficace que Montréal ou Québec. Donc quand t'a spas de transport tu veux venir au centre-ville T'a spas le choix, tu dois payer le logement, fak tu regarde l'Endroit où sont les moins chers et l'endroit où sont les moins chers y a un taux d'inoccupation plus grand parce que c'est loin, y a pas beaucoup de choses proches, et c'est le bas du cap. Un secteur avec des vieux bâtiments, c'est un secteur assez vieillissant et t'as certains loyers qui sont très abordables parce que plus difficiles à louer, et ces gens-là s'en vont dans ces coins-là. Et y a un certain déplacement parce que je regarde avec Ebyon entre autres puis certains organismes, eeee.</p>	<p>Déplacement, espace de vie, qualité de vie, espaces locatifs, gentrification, coût de vie, coût d'opportunité, proximité des services et nécessité.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 13 (extraits)	Catégories
<p>Je pense qu'y a deux catégories de gens. Y a ceux qui sont de ces quartiers-là, qui ont grandi là qui savent comment ça fonctionne, eux autres l'image de réussite de richesse les importe peu, je dirais et y a d'autres types de personnes qui sont peut-être plus attachées à l'image qui sentent un espace d'image, parce qu'elle est encore là un peu cette image-là, de vieux quartiers, de moins en moins, mais elle est encore présente. Tsé quand quelqu'un de la place parle à quelqu'un de Trois-Rivières et demande où sont les quartiers pauvres, il va te les nommer clak, ça va être assez évident, On sait où ils sont, donc si t'es pas de la place t'arrive dans le coin t'entends dire 3-4 fois ce sont des quartiers pauvres, ah ouin, tu restes là?</p>	Différence, jugement, interprétation, perception, méprise et mécompréhension.
Verbatim entretien 14 (extraits)	Catégories
<p>Moi j'ai connu ces trois quartiers là, puis mes grands-parents ont habité St-François d'Assise et mon père qui a repris l'emploi de son père à Canadian International Paper à l'époque, avait une boutique de menuiserie derrière la maison paternelle, ce qui fait que toutes les fins de semaines j'étais dans le quartier St-Cécile. Ce que fait que mon enfance, je suis né dans St-François d'Assise, mais j'ai vécu autant dans St-Cécile et pour moi j'avais pas l'impression à l'époque d'être dans des premiers quartiers ou même d'être dans des quartiers « pauvres ». J'étais totalement heureux dans ce monde-là !</p> <p>Le déplacement vers le bas du cap oui, parce qu'on a affaire à une clientèle similaire. Faut bien voir que quand les entreprises ferment ceux qui ont les moyens quittent, ceux qui restent c'est ceux qui en ont pas les moyens, alors la connotation de pauvreté commence après ça. Et là, tous les gens qui restent dans les paroisses. Tous ceux qui comme moi ont eu la chance d'avoir une éducation sont sortis des paroisses.</p>	Perception, pauvreté, développement et interprétation.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 14 (extraits)	Catégories
<p>On était pas très riches mais pas super pauvres. Mon père avait un emploi à la CIP très bien rémunéré, comme salaire de la famille principalement, on vivait sur un salaire. Famille de deux enfants, de la famille traditionnelle. Et je me rappelle des repas où ma mère faisait du pâté aux patates. Quand tu regardes ça aujourd’hui tu fais c'est rien ça. C'est de la pâte en dessous des patates et de la pâte au-dessus des patates. Mais on trouvait ça bon ! C'est des années plus tard qu'on se disait pourquoi on mangeait du pâté aux patates, parce que la fin du mois commençait à être plus serrée ou ...on gérait le budget de façon serrée et un moment donné ça prenait des repas nettement plus économiques pour avoir un budget décent. C'est là que j'ai fait j'ai jamais senti que je mangeais défavorisé. Puis bien sûr on était à l'époque des steak haché et ça y en avait fréquemment et à profusion et cuisiné de différentes façons. Pour moi c'était mon univers. J'étais pas malheureux et on manquait de rien !</p>	<p>Perception, interprétation, bonheur, besoins essentiels et absence de jugement.</p>
<p>Je dirais pas pantoute même, puis on sentait déjà que c'étaient des quartiers ouvriers, si on regarde le style des habitations, j'habitais St-François d'Assise, en bas de la cote des chenaux, en bas de la cote William, dans le quartiers des Chenaux où la y avait davantage d'unifamiliales, quelques duplexes si on pense à Farmer Désilets, toutes ces rues-là là. Alors, j'avais déjà l'impression d'être, ce qu'on appelle aujourd'hui la classe moyenne, parce que j'habitais une maison unifamiliale, alors que sur la même rue y avait déjà bon nombre de duplex, mais ça dépassait jamais deux logements, alors que Ste-Cécile c'est triplex eee...sauf la rue St-Paul, car la rue St-Paul a ses magnifiques ruelles avec les maisons en briques, qui étaient ,a l'origine les maisons des patrons de la CIP.</p>	<p>Classes sociales, bourgeoisie, prolétariat, impressions, perception, milieux de vie, quartier et importance de la résidence, de l'aménagement.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 14 (extraits)	Catégories
<p>Mais vraiment Trois-Rivières s'est développée architecturalement parlent et sur sa citoyenneté, selon la théorie des cercles concentriques. Et plus les moyens de transport permettaient de se déplacer du centre-ville plus on se déplaçait. Même dans un triplex, c'était neuf, donc on ne ressentait pas la pauvreté? C'était neuf, et c'était la très grande majorité des gens, donc on se reconnaissait. Quelque chose d'uniforme. On avait des conditions de travail, de logement d'alimentation, d'habillement qui étaient totalement semblables, une importance aussi grande à la religion, la paroisse.</p>	<p>Condition de vie, perception, besoins essentiels, solidarité, identité collective, attachement, reconnaissance et paroisse.</p>
<p>Quand l'économie s'est transformée du secteur secondaire vers le secteur tertiaire et qu'on a délaissé la grande entreprise, c'est l'hécatombe. Alors faut voir que tous ces gens-là, une bonne partie de ces gens-là, avaient une éducation rudimentaire, avec une spécialisation non transférable. Moi j'ai gagné mes études en travaillant à la CIP, comme étudiant et puis, ehhh, un électricien à la CIP, ça peut être électricien un plombier ou après, va sûrement gagner moins cher, mais c'est facilement remplaçable. Mais le gars qui est sur la machine à papier, si il se replace pas dans une usine de fabrication de pâtes et papier, il se replace pas là. Et retourner à l'école pour cette génération là...ouff. Alors les quartiers ont commencé à se disloquer ou cette solidarité-là a commencé à se disloquer quand les emplois sont disparus. Et les familles ont diminué. Faut voir que les premiers quartiers à mon enfance, c'est des clans familiaux là.</p>	<p>Hécatombe, effondrement, dislocation, effritement de solidarité, fragilisation des familles, perte de repères, épreuves, difficultés d'adaptation, éducation limitée, mobilité limitée, précarité, pauvreté et vulnérabilité.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 14 (extraits)	Catégories
<p>Moi je pense que les premiers quartiers, particulièrement Ste-Cécile mais pas le seul, sont devenus les quartiers pauvres. N'étaient pas mais le sont devenus parce que ce sont les quartiers où on peut se loger à Trois-Rivières. Or qui sont devenus, sont arrivés là et n'était pas là à l'époque qui ont quitté après qui en avaient pas les moyens, puis ceux qui sont arrivés à Trois-Rivières et qui n'avait que les moyens de s'installer là. Faut quand même voir le travail colossal que fait un organisme comme COMSEP, mais la clientèle de COMSEP c'est la clientèle du quartier mais qui n'a plus rien à voir avec la clientèle qui était là quand j'étais là.</p>	Pauvreté, renouvellement perpétuel, travail de soutien, solidarité et souci transformationnel.
<p>Refoulement vers St-François – difficile d'y demeurer, les familles restent quand elles peuvent, les parcs sont délaissés, le rôle de la ville, quelle place pour la famille qui reste? Ben non, c'est plus la vie de quartiers commerciale a disparu, moi je veux dire dans St-François d'Assise tout mon enfance là, y avait deux épicerie à distance de marche de moins de 5 minutes. Moi je parle d'épicerie complète avec boucherie et tout. Avec 2 \$ pour aller acheter du bœuf haché, bouchard et Mongrain, c'était deux épiceries complètes sur williams là, qui alimentaient tout le quartier. Dépanneur chez Fradette, qui est encore là lui, mais y avait tout ce dont on avait besoin, pour être capable de vivre à proximité, y avait le nettoyeur, tous les services étaient là, dans chacune des paroisses.</p>	Milieux de vie, services de proximité, effritement de la dynamique de quartier, du soutien, augmentation de la complexité et de la vulnérabilité.
<p>Ils disparaîtraient et ça ne dérangerait pas plus. Mais y a pas l'attachement à ces premiers quartiers là. Ils sont là, c'est correct. Parce que nous on est ailleurs, mais eee, on a pas d'attachement on est pas en train de dire faut développer nos quartiers, les gens qui sont dedans oui, mais toute la couronne qui est autour non tés. Et faut voir la vitesse – et ça c'pas juste à Trois-Rivières et les premiers quartiers, ça c't'à grandeur du Québec – faut voir la vitesse avec laquelle on démolit des bâtiments patrimoniaux ou des bâtiments qui pourraient l'être. On ne garde pas de trace de notre histoire. Ce que je peux attacher de mieux aux premiers quartiers présentement, c'est l'attachement à notre histoire, à Trois-Rivières. Mais les signes tangibles, on les compte sur le bout des doigts là.</p>	Importance de l'aménagement, de la mémoire et de l'histoire, amnésie collective, ignorance, indifférence, culture et identité à réviser, à revaloriser.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 14 (extraits)	Catégories
<p>Ce que j'ai découvert entre autres en côtoyant beaucoup de gens avec COMSEP, c'est à quel point l'isolement c'est fort. C'est à dire tous ceux qui vivent dans le monde je dirais, que la ville organise cinquante millions d'activités et dieux sait que la ville en fait. Mais quand t'as le budget que tu te demandes si tu vas payer ta passe d'autobus ce mois-ci puis que tu demandes comment tu fais pour arriver alimentairement parlant à fin du mois, quoi que ce soit qu'on t'offre, ça te rejoint pas t'es pris avec la misère, puis te donner accès, même gratuitement parce qu'on t'offre une activité même gratuite mais a un km de chez-vous, c'est un effort. Même sortir de la maison pour aller à COMSEP pour plusieurs c'est un effort. Une rue, deux rues, trois rues, c'est selon là ! Puis c'est te retrouver devant le tissu social qui dans une certaine mesure t'insécurise aussi là ! Pour certaines personnes, je sais pas comment vivre dans ce monde-là ! C'est comme une jungle, c'est un langage que je parle pas, que je connais pas, C'est un peu fou !</p>	<p>Soutien, solidarité et fraternité, distance sociale, épreuve du langage, introduction et intrusion, barrière, fragilité et isolement.</p>
<p>Qu'est-ce qui fait que cette barrière-là tu la surmonte un jour, c'est souvent anecdotique, toi t'es pas allé mais une fois que t'as rencontré une personne qui t'as tiré dessus et que t'as senti que t'étais pas jugé, tu y retourne par toi-même, mais tu y serais sûrement pas allé tout seul. Or comment on fait pour aller te chercher chez-toi? Il est là le défi de tous les organismes communautaires ! Et combien de gens ont pris contact avec un organismes communautaires comme la tablée au Cap, un organisme comme la soupe populaire, quand c'est rendu alimentaire et que là t'as pas d'autre choix, ben là, j'ai faim, je sais que ça existe, j'y va, puis j'y va pas avec fierté mais j'y va, puis en y allant tu découvres que les gens qui sont là t'accueillent sans te juger, ouffff.</p>	<p>Isolement, barrière, distance, résilience, désespoir et résignation.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 14 (extraits)	Catégories
<p>Alors que ville d'histoire et de culture, c'est chargé. Si moi j'habite les premiers quartiers et qu'on me démontre en investissant, que je suis le porteur des traces d'une histoire-là, que mon triplex de la rue Ste-Angèle c'est pas un triplex qui coute pas cher puis je suis là parce que je suis là, c'est le modèle d'une époque industrielle qui est révolue, moi, j'habite un des logement de la grande époque industrielle de trois ri, je sais pourquoi mon logement était fait comme ça, je sais a quoi il servait, puis je le redis dans ca là, je vais pas le transformer, je veux qu'il soit la page visible d'une page d'histoire. À laquelle j'appartiens parce que moi je suis résident de ce quartier-là. Et c'est moi qui fais vivre cette page d'histoire qui tend à disparaître si on ne fait pas ça. Et toutes les familles, les enfants d'origine des grandes familles de ces quartiers-là qui sont encore là, qui sont impliquées dans les marches des premiers quartiers, qui font des visites historiques de leur quartiers c'est exactement ça qui font.</p>	<p>Culture, histoire, justification, compréhension, désignation de sens, valorisation de soi, caractère transformationnel du milieu, portée, potentialité et empowerment.</p>
Verbatim entretien 15 (extraits)	Catégories
<p>Il y a une identité qui est très très forte. C'est sûr que ça a été en déclin là c't'en train de remonter un ti peu tranquillement, y a des belles choses qui sen viennent, ça l'a changé aussi la perception, y a une perception négative qui s'est forgée pour le bas du cap, déjà le bas du cap c'est un peu. C'est un peu de, je pense qu'il faut, c'est une question de perception, faut changer la perception. Les journalistes ont de la misère à parler des choses positives du cap, pourtant y en a ici. Le sentiment d'appartenance est très fort ici, très fort pour les gens du cap.</p>	<p>Identité collective, perception, message propagé et sentiment d'appartenance.</p>
<p>Non, je te dirais que ça participe beaucoup, c'est sûr que la population ici est assez vieillissante. Je pense que c'est le district ou la population est la plus vieillissante. Mais y a deux, tu remarqueras, quand on est sur Ste -Madelaine, y a un côté que c'est des maisons et y a un autre côté c'est des duplex des blocs C'est comme deux espèces de réalités différentes. Tranquillement ça se renouvelle, mais les gens ici, les personnes ainées, y gardent leurs maisons très longtemps. Quand ils s'en vont, souvent c'est parce qu'ils décèdent.</p>	<p>Engagement citoyen, population vieillissante, renouvellement progressif, aménagement et appropriation locative.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 15 (extraits)	Catégories
<p>Oui c'est quand même dynamique on a tous les services, on a deux épicerie, je te parle du bas du cap là, y a des épicerie, y a des garderies, des écoles primaires, eee...y a des parcs qui sont magnifiques, y a des terrains de jeux, des centres de loisirs y a un beau projet de piscine qui s'en vient aussi. Donc oui c'est accueillant pour les jeunes familles. Ebyôn, maison de la famille, ménage et vie, services à la population, buanderie, ils se concentrent bcp pour le maintien à domicile, la démarche qui a un pied à terre ici, le cap du rivage, centre d'action bénévole du rivage, ils font de la popotte la, vocation éducative, Ebyôn – pas démarche mais un petit peu plus COMSEP. C'est Blaise qui, blaise va pouvoir te donner beaucoup d'informations.</p>	<p>Services de proximité, soutien, espaces verts, milieux de vie, service à la population et maintien à domicile.</p>
<p>Oui, oui oui, effectivement y a une migration qui se fait vers ici, ais ce qu'on a remarqué aussi, puis ça on en avait parler lors d'une rencontre avec des organismes, on a, oui on a des services, mais on a moins de services que de l'autre côté de la rivière, fak les gens y viennent ici, mais ils s'en retournent. C'parce qu'en fait oui y a des épiceries mais y sont plus loin, tandis que de l'autre côté ils sont plus près, ils sont regroupés. Ici y a des services mais ils sont dispersés. Faudrait les regrouper.</p>	<p>Gentrification, déplacement, coût de vie, coût d'opportunité, réaménagement, étalement et optimisation.</p>
<p>Tandis que nous on veut avoir un peu plus de liberté. Y a déjà eu la démarche ici, y avait carrément un pied à terre ici, mais ça l'a fermé. Tsé c'est deux réalités semblables, mais je pense que c'est deux réalités différentes aussi. Y a Ebyôn aussi. Fak tsé Ebyôn y font de l'alphabétisation, y ont une soupe populaire. Y ont une espèce de petite friperie, y ont acheté l'église Et-Eugène, ouais ils vont faire un café aussi. Fak tsé tu vois que...mettons eux ont acheté l'église mais ont gardé le bas pour plein d'organismes.</p>	<p>Différence et distinction, hétérogénéité, services complets et besoins essentiels.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 16 (extraits)	Catégories
<p>On a commencé avec ça comme philosophie, en disant on va travailler avec les forces qu'on a dans notre milieu. Si toi t'es maman à l'aide sociale mais que t'as des ostifies de bonnes recettes, tu vas venir nous aider dans la cuisine, à nourrir la cuisinière, dans le temps. Si toi t'as le dépanneur sur le coin de la rue, c'est là que je vais aller acheter telle affaire. Fak on a commencé en disant est ce qu'on l'a dans notre quartier, pour subvenir à nos besoins? Oui, on le prend, puis c'est sur comme bonne gestionnaire, tu compares les prix, puis c'est sûr qu'à une cenne, deux cenne, deux cennes et quart, c'est bin plus important que tu me fasses vivre, que je te fasse vivre puis qu'on développe une relation de confiance et un lien d'appartenance.</p>	<p>Travail de soutien et développement, empowerment, correspondance entre besoins, habiletés et disponibilités, solidarité, esprit de clan, de famille, respect, mutualité et réciprocité.</p>
<p>On était des familles étaient 40% qui étaient du quartier, qui étaient des gens pour moi wowwww, y m'ont ouvert la porte de leur maison, pour emmener leurs enfants à une place qui pourraient être jugés, mais les parents me disaient « enh, t'es pas comme la fille au CLSC, t'essaye pas de nous driver, t'essaye pas de nous ch..tu dis pas qu'on est pas bon » C'est parce que c'est pas vrai que t'es pas bon. On va travailler ensemble.</p>	<p>Hospitalité, absence de jugement, intégration, rapport institution-communautaire et collaboration.</p>
<p>Fake, pi aussi y avait tout le ghetto, eee. Qui était au rochon, qui était des familles qui avaient été, comme les acadiens, shippées au Rochon, woop, on avait du monde du rochon qui prenaient l'autobus pour venir à garderie ici. Fak là là, CLSC pi toute ça on avait un problème. Quessé qui font ici-là, ça se peut pas, y sont ghettoisés eux autres là-là. Fak là on a découvert que c'était être accueillant !</p>	<p>Ghetto, jugement, interprétation, accueil et hospitalité.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 16 (extraits)	Catégories
<p>Fake eee.c'est plus dévalorisé. Toi le m décideur gouvernemental t'es entrain de dire ça, fak on l'avait fait dans St-François d'assise avec un agent de milieu qui était pas comme...eeee...point de rue ces organismes-là, mais que c'était d'aller chercher les citoyens comme si on avait ouvert la porte. Tu vois c'est ça je donnais toujours comme mirage aux parents, c'est T'as ouvert ta porte pour venir ici, ça cette image-là là... je l'ai dit je l'ai dit. T'as ouvert ta porte... Au CSSS, ah mondou c'te mère là, enh !! Elle a ouvert sa porte, on devrait lui donner une médaille ! puis je disais aux éducatrices imaginez y en a encore qui sont dans leurs maisons, qui sont dans leurs maisons la porte fermée puis qui vont l'ouvrir quand ils vont commencer à aller à l'école ! Fak c'est pour ça qu'on a toujours gardé avec l'école un lien e [...] On a toujours été on va te les dire les vraies affaires. On pense que t'as un besoin, pas de centre jeunesse, mais d'accompagnement.</p>	<p>Politiques publiques, gouvernance, jugement, interprétation, mobilisation, transformation et accompagnement.</p>
<p>Eux disaient « faut pas que vous fassiez ça, vous les déresponsabilisez », mais un moment donné ça me permettait aussi de faire de l'apprentissage actif, un autre mot qui est né, c'est que j'apprenais que la mère a 6 enfants qu'on a eu ici, a toutes les fois qu'elle allait au CSSS son intervenante changeait, à cause de la boîte, puis il fallait à chaque fois qu'à la raconte sa vie, puis une intervenante m'appelait, puis m'a dit là Mme. Une telle, je l'ai mise au pas. Là ici faut être volontaire je vais fermer son dossier. « est-ce que tu sais que ça fait au moins 12 fois qu'a raconté sa vie », puis c'ta elle qu'est à sa 2^e année du primaire. Fak au-delà de la théorie, comment on devient terrain, fak là ça l'a mis d'autres mots, les filles là, on est terrain. Fak oui je suis un expert mais quand je te parle je me place pas en expert, parce que si je me place en expert, qu'est-ce ça va y donner le parent de parler. Fak comment là, comment, on a trouvé d'autres mots, les « bonnes pratiques ».</p>	<p>Responsabilité, empowerment, accompagnement, développement, volontarisme, socio-constructivisme, respect et bonnes pratiques.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 16 (extraits)	Catégories
<p>Si t'as des difficultés on va t'en préparer un petit plat vendredi. On va te dire passe par la porte en arrière et on va t'en donner un. On va pas crier aie un petit plat de préparé. C'est être sensible autant pour les parents favorisés qui nous amènent plein de linge et qui font tout le temps on sait pas, mais je le sais, telle maman, tel papa. Fak là je fais des petits sacs « si ça fait pas tu me le diras tu le ramène », fak c'est comme une complicité en kek part, puis qu'est-ce que...c'est une culture en même temps au quotidien, parce que les enfants sont témoins, quand y partage avec une éducatrice au terrain de jeu ou qu'on va au centre-ville ou qu'on va partout, on a pas peur ou on a pas, les enfants développent cette capacité-là collective.</p> <p>Subventions ce serait juste des rénovations à ce prix-là, donc vous l'aurez pas. Fak on était trop vite, trop pas cher et trop « par rapport encore ». Ces obstacles là au fil de ma carrière qui faisaient comme, enh pourquoi. Je me rappelle avec la maison de la famille on avait fait des cuisines collectives. « On a entendu que vous faisiez de cuisines collectives » C'est pas nous, « mais au niveau de l'article 1 de la loi il est interdit d'utiliser les équipements pour faire de la cuisine, bla bla bla ».</p>	Difficultés, transformation, résilience, dépassement, espoir, opportunité, culture, rapports réciproques.
<p>Verbatim entretien 17 (extraits)</p>	Catégories
<p>En même temps on a monté un projet pour les jeunes contrevenants, puis on montait des ateliers ou elle s'occupait du volet psycho et moi des arts, comme de l'art thérapie bien avant le temps. Ça a beaucoup aidé à développer ma créativité qui me sert beaucoup dans mon travail ici, car quand on cherche des solutions et on monte un plan d'intervention, la créativité m'aide à voir plus large et être capable d'aller chercher beaucoup d'éléments pour voir.</p>	Projet, accompagnement et créativité.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 17 (extraits)	Catégories
<p>Oui oui ! Je trouve que les gens sont quand même plus éduqués qu'y avaient ans, sont plus ouverts, comprennent mieux les consignes, respectent mieux les consignes. Moins dur, la façon de régler les conflits est différente. Avant c'était plus physique, comme des règlements de compte, aujourd'hui quand y a des « chicanes » on essaie de trouver des moyens.</p>	<p>Respect, conformisme, compréhension et médiation.</p>
<p>On est beaucoup sur le terrain et c'est comme un petit milieu car c'Est deux rues. Y a à peu près 95 logements. C'est comme un micro-village dans une ville. Donc c'est ça, quand y a des conflits, peu importe les problématiques des gens, nous on va rencontrer en contact souvent de façon informelle, puis on fait connaissance avec les personnes et quand on voit que ça va pas on va lui offrir de rencontrer un intervenant, et nous on va partir d'où est rendue, c'est du cas par cas, puis on va lui offrir des pistes de solution ou la référer.</p>	<p>Micro-culture, micro-village, aménagement, milieux de vie, qualité de vie et espace personnel.</p>
<p>Depuis vingt ans y a beaucoup de va et viens, mais je dirais qu'y a peut-être une petit 10% qui demeure des familles de générations en générations. Je dirais qu'il y a comme trois types de famille y'a le type qui ont été ici depuis le tout début, mais qui ont fait beaucoup d'efforts et de travail, pour encadrer les enfants, et que les enfants s'en sortent et les enfants sont aujourd'hui sur le marché du travail et ont leur propre quartier et leur propre famille puis ça va bien. Et les parents sont devenus les grands parents maintenant. Mais sont encore ici, mais y a comme un levier qui s'est fait là. Cette génération-là.</p>	<p>Transformation, mobilité, reconduction intergénérationnelle, famille, difficultés, espace personnel, familial et collectif.</p>
<p>Y a une autre famille aussi qui est type que je pourrais dire plus problématique, multi problématique, peu d'éducation, difficultés avec les habilités sociales, difficultés d'intégration sociale, pauvreté dans prise de décision, débrouillardise, vue d'ensemble, des fois y'a des enfants qui dans ces familles la qui vont être atteint de déficience légère, Ces gens-là, les enfants et les petits enfants sont encore là', puis y vivent de la misère. C'est comme de la misère générationnelle.</p>	<p>Problématiques légères, mais multiples, empowerment, développement et responsabilisation, transformation, appropriation du milieu et habilités sociales, misère générationnelle.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 17 (extraits)	Catégories
<p>Puis le troisième type c'est quoi déjà...c'est les gens qui sont là depuis longtemps mais qui ont développé des problématiques de santé mentale. Parce qui a des gens qui sont ici et qui allaient bien, mais qui ont connu un dur épisode dans leur vie, qui sont arrivés ici et qui ne sont jamais reparties. Ils feront probablement rien.</p>	<p>Enjeux intergénérationnels, problématiques complexes, absence de mobilité, limitation, résilience et fatalité.</p>
<p>J'ai des intervenants qui ont des diplômes en travail social ou éducation spécialisée, puis ils choisissent d'être sur le terrain parce qu'ils aiment cette façon-là. Le communautaire c'est beaucoup plus difficile d'être reconnue et d'avoir un salaire décent. Puis je trouve aussi que le profil des gens qui s'en vont en travail social et éducation spécialisée ou peu importe, dans un domaine comme le travail social, souvent y vont essayer les deux, et selon le tempérament de la personne ils vont aimer plus un cadre avec les limites claires et vont préférer les institutions. Les gens plus créatifs qui veulent faire des projets et aller toucher la sociabilité veulent être sur le terrain pour être capables de raccrocher les gens sur le système.</p>	<p>Terrain, travail communautaire, accompagnement, limites, respect, normes et créativité.</p>
<p>Ben on a pas mal de gang dans les secteurs défavorisés, parce qu'une partie des gens qui sont déjà peut-être été mal reçue. Ils ont des préjugés et se sentent jugés, fak y'ont pas le gout de retourner chercher de l'aide. Ça s'en va de plus en plus, parce que l'accompagnement qu'on amène je trouve ça l'enlève ces préjugés-là. C'est important aussi car ces personnes-là ont des besoins que nous on peut pas répondre au communautaire c'est clair là. Mais tsé c'est comme de faire le pont pour qui puissent se raccrocher au système. Mais eee, j'ai vu aussi que depuis plusieurs dans les institutions ils travaillent sur le savoir être, pas juste le savoir-faire, car ça prend ça aussi mem si t'es en institution.</p>	<p>Regroupement, appartenance, défavorisation, préjugés, reconnaissance, tension terrain-institution.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 17 (extraits)	Catégories
<p>L'étiquette est restée et ça c'est difficile à enlever au courant des années. Y avait pas d'organismes communautaires. Y avait le quartier, puis les rues c'était pas construit autour, Côte Rosemont ça l'existaient pas, boulevard parent y avait boulevard des chenaux, mais y avait ça puis Keranna école secondaire. C'est tout y avait rien d'autre. C'était vraiment à l'extrême. Mais y avait une mode je pense dans les années 70 c'était de dire on a pas de pauvres. Parce que vous regardez dans les autres villes les hlm c'tait pas mal tout en périphérie. On les tasse un peu sur le bord, fak on les voit pas.</p>	Étiquette, culture, aménagement, territoire et milieux, honte, gêne, justification et rationalisation.
<p>Mais ils sont là, puis là en ayant pas de, en étant loin de tout, parce que les épiceries étaient loin, l'hôpital, le CLSC était au centre-ville, ben c'était multi problématique sur deux rues. Ça a fait un petit noyau un peu malsain, parce qu'y avait pas d'ordre, les gens étaient laissés un peu à eux-mêmes. On pouvait prendre des gens avec des problématiques modérées et les aggraver? Ooui parce que si tu rassemble tous les gens qui ont des problématiques t'as personne qui va amener quelque chose de positif là-dedans là. Ça s'enfonce, c'est un peu ça que ça a fait, assez que les gens du quartier ont demandé de l'aide.</p>	Problématiques multiples, distance, rapports de proximité et services éloignés.
<p>À l'époque l'église était encore bin à mode, donc c'est les filles de jésus qui gèrent le Keranna à coté, qui ont dit nous on va y'aller dans le quartier. Ils sont venus habiter dans le quartier. Puis la religieuse qui m'a engagé à habité ici pendant douze ans, c'tait leur appartement avant là. Et là y ont vu qu'y avait beaucoup d'enfants, d'enfants décrocheurs, fak y ont mis sur pieds l'aide aux devoirs. Puis l'alphabétisation, puis les gens pouvaient venir se confier aux sœurs. Puis y étaient en toute sécurité c'était des sœurs. Dans le fond c'étaient les travailleuses sociales de l'époque enh !! Ça c'est resté, l'accueil écoute référence, des sœurs d'avant. On voit bien qu'y a encore de la misère humaine même si ça s'est beaucoup amélioré là.</p>	Place de l'église et de l'Église, religieuses, travailleuses sociales, soutien, accompagnement et transformation.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 17 (extraits)	Catégories
<p>Yves Bélanger avait une vision c'était intéressant de justement décloisonner puis d'amener des populations mixtes et d'arrêter que ce soit fermé comme ça. Puis je dirais que visuellement y a eu un impact en 2006 là, y a un six logements qui était de l'autre côté qui a passé au feu. Donc y a été démolie, puis avant ça, toute l'intérieur ici c'était des deux étages comme ça fak tu voyais pas de ruelle en arrière tu voyais pas nulle part. tu voyais pas ce qui se passait sur l'autre rue, puis quand ça ça a été démolie, ça a fait comme enh, c'est donc bien le fun on voit plus large. Les commentaires des jeunes de la place, trouvaient que ça avait un impact visuel psychologiquement intéressant. Ça avait moins l'effet de fermeture.</p>	Décloisonnement, populations mixtes, rapports transformationnels, innovation et ouverture.
<p>Quand y a une mixité dans un même quartier de classes sociales c'est ça qui est l'idéal, fak oui faire plus de petites unités à travers du privé. Y aurait de l'exemple d'entraide qui s'installe, mais c'est sûr que des préjugés y en a beaucoup des gens plus aisés puis qui veulent pas entendre parler de pauvreté. De part et d'autre y a des préjugés. Les mettre en hlm, mais qui a pas l'air d'un hlm. Je vois la différence parce que les immeubles autrefois c'était pas entretenu là. Les gens ne faisaient pas attention à rien. Là maintenant ils font attention mettent ça propre c'est sûr qu'on a travaillé un peu sur l'éducation populaire mais reste qu'y a une fierté et une dignité qui est là qui était pas là avant. Ça ça a vraiment changé là ! Puis la pauvreté je dirais a changé un peu de visage dans le sens que j'ai des gens qui viennent comme bénévoles qui me disent ouin, comment ça se fait qu'y ont des gros chars de même eux? Je suis même pas capable de me payer ça moé ! Ça j'entends souvent.</p>	Mixité, persévérance, résilience, transformation, prise en charge, éducation citoyenne, rapports de proximité, culture, dignité et solidarité.
<p>La pauvreté c'est plus matériel je trouve en Amérique du Nord parce que si on se compare à des pays ailleurs dans le monde, nos pauvres y sont riches là. Ils sont pauvres par rapport à notre niveau de vie, mais sont riches par rapport au tiers monde. Donc je me dis c'est pas au niveau matériel que ça se passe, c'est au niveau organisationnel, de faire des choix, c'est relationnel, c'est les habiletés sociales, c'est l'éducation, c'est ça faut travailler.</p>	Pauvreté matérielle, transformation personnelle, perception, éducation, engagement et habiletés sociales.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 17 (extraits)	Catégories
<p>Puis ils ont décloisonné l'autre côté du boulevard aussi puis on va ouvrir plus large. Puis dans le plan de match je sais pas si c'est encore effectif mais y devrait y avoir du locatif privé dans une rue la plus vers le CPE qui devait amener d'autre population aussi. Moi je trouve que c'est beaucoup aidant car c'est beaucoup plus stimulant pour les gens en milieu défavorisés d'avoir des gens qui ont une vie plus confortable aisée, dynamique à côté, ça peut servir ce levier de voisiner des gens qui vont bien, tandis que quand t'as juste des gens qui vont pas bien.</p>	Décloisonnement, soutien à l'enfance, stimulation, levier, voisinage et capacité transformationnelle du milieu.
<p>D'où ça responsabilise et ça créé une certaine forme d'attachement à l'objet. Une autre chose que je trouve intéressante parce qu'on travaille avec une table de concertation des deux secteurs Adélard-Dugré, Jean Nicolet, puis on travaille depuis plusieurs années dans l'optique du donnant donnant. Donc les gens qui viennent aux ateliers on leur donne une liste qu'ils peuvent cocher de capacités qui peuvent redonner en temps, tés. Quelque chose qui peut faire, parce que c'est bien beau oui on peut comment dire, on veut combattre l'ide de l'état providence, parce qu'un moment donné y a des gens qui en ont et pense que ça leur est dû. Un moment donné ils en veulent plus, mais toi aussi tu peux devenir membre d'une communauté. Y une liste de choses qui peuvent faire. Ça peut être préparer la collation pour une fête de quartier, prépare des documents pour l'aide aux devoirs, ça peut être de passer les papiers dans boites aux lettres, ça peut être tsé, peu importe la. Selon leur capacité, donc tsé, lui tu peux avoir un problème de santé mentale puis que t'es médicamenté, bien peut être que tu peux venir une heure puis ça ici, y a des gens qui reçoivent beaucoup puis qui redonnent beaucoup. Donc je fais ma part d'une autre façon, puis je m'implique quand je suis bien. Donc oui je peux pas aller sur le marché du travail à cause de cette problématique la mais y a des bouts ou je suis bien. Je peux faire quelque chose pour la société. C'est des gens qui sont en milieu défavorisé, mais faut qui prennent conscience qui ont un potentiel quand même. Puis comment ils peuvent apporter leur petite brique dans le mur si on veut.</p>	Responsabilité, rapport à l'objet, empowerment, capacités, communauté, fête, prise en charge, confiance, développement continu, espoir et opportunités.

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 17 (extraits)	Catégories
<p>On essaye d'amener des outils, y en a qui vont les prendre, y en a qui vont avancer un peu puis qui vont se tanner. Souvent ceux qui vont se tanner c'est que le MILIEU FAMILIAL aussi a des gros budget fak faut travailler aussi avec le parent. Puis je dirais que le parent, va améliorer jusqu'à un certain point son vécu par rapport à ce que ce parent-là a vécu quand il était jeune, mais c'est jamais au standards qu'on attend de la société. Fak e, y vont toujours être malheureux en arrière le petit pourcentage qui s'en sortiront pas là, ben vont s'en sortir un peu, mais. Ce qui fait que ce petit retard la va se transmettre un peu de générations en générations. --- COURSE A RELAIS --- Y a des enfants qui sortent de leur milieu. [...] Mais c'est sûr que ce qui est favorable c'est que l'enfant reste dans son milieu avec ses parents peu importe ce qu'il vit. C'est ses racines. Déraciner un enfant c'est jamais ben ben bon, mais y a des cas extrêmes je dirais.</p>	<p>Outils, appropriation, milieu familial, transformation, travail, résilience, déracinement et adaptation.</p>
Verbatim entretien 18 (extraits)	Catégories
<p>Moi je te dirais ce qui a tout changé ici, c'est de faire rentrer des personnes intervenantes – NÉCESSITÉ DE METTRE DES INTERVENANTS DANS LES MILIEUX DE VIE – ça ça l'a tout changé ici, puis même c'est les itinérants eux-mêmes qui le disent. Les gros diners ici, j'ai cinq intervenants puis deux stagiaires à travers les tables et ça change tout. La prise en main des personnes, sortir de ça, sortir de ça, le plus bel exemple que je peux te donner, la différence d'avant c'est un homme qui venait ici, qui a toujours été dans l'itinérance, puis maintenant y a un logement supervisé, puis il travaille sont autonomie. Fak c'Est toute la différence d'avoir des personnes intervenantes.</p>	<p>Rapports de proximité, mixité, intervention et transformation, prise en charge et logement supervisé, encadrement et civilité.</p>
<p>Dans mon rapport je finis, c'est plus que le vêtement c'est plus que la nourriture, c'est créer un lien. Créer un lien puis le nourrir ce lien-là, ne jamais perdre le lien que t'as avec la personne. Même si tu te promènes de victoire en défaite victoire en défaite. C'est un peu comme avec les travailleurs de rue. Moi mon école à Trois-Rivières ça a été avec les travailleurs de rue.</p>	<p>Besoins de base, liens, liants, confiance, transformation, empowerment et proximité.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 18 (extraits)	Catégories
<p>Comme là ce matin y a un monsieur perdu sa femme perdu sa job, toute la, y est venu ici descendu en bas on lui a refait son cv. Et je l'ai rencontré en haut pour refaire le cv. Il a basculé mais il savait qu'ici y avait une intervenante parce qui a entendu parler de...puis y a un ars que j'ai exclus pour intimidation sévère, puis i refuse de voir son problème fak y ai barré d'icitte puis même dans son bunker, parce qu'y habite avec d'autres comme lui, y avait perdu ses numéros d'assurance sociale puis toute. En étant exclus puis en étant en sacrament contre nous autres, il sait que plus la personne va avoir un repas, elle va avoir un soutien qui va améliorer sa condition de vie. L'ancienne direction qui a été là pendant 21 ans c'était zéro intervention. C'était vraiment de la charité, puis pour passer de la charité à la justice sociale, ça prend des personnes qui sont vraiment fiables et qui sont là pour ça.</p>	<p>Faim, besoins de base, résilience, chute, désespoir, main tendue, espoir, réappropriation, exclusion, charité et retour à la page.</p>
<p>Quand on construit quelque chose, ils font partie aussi de la société c'est de les réintégrer avec les capacités qu'ils ont. Puis pour les enfants, ce qu'on trouve intéressant, tsé on fait plusieurs ateliers de toute sorte là, qui touchent tous les domaines pour que ils se découvrent une passion, pour qu'éventuellement ils puissent aller au secondaire ou aller dans un métier, parce que tout est possible aujourd'hui beaucoup plus qu'avant. Ya quand même des frais rattachés à ça mais tsé tu peux étudier des métiers qui étaient pas là y'a p't'être vingt ou trente ans là. On se dit ces enfants-là, si on les forme en tant que citoyens on travaille les habilités sociales c'est des choses qu'on amène positivement, ben, au bout de la ligne ils seront pas dans le cercle de la pauvreté.</p>	<p>Société, construction, ateliers, transformation, passion, confiance, capacités, habiletés et porte de sortie.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 18 (extraits)	Catégories
<p>Ce qui est quand même intéressant c'est que y a eu beaucoup de développent après la table de concertation avec des partenaires autres, le CIUSS et l'école de quartier. Aujourd'hui on est capable de se parler beaucoup plus facilement. Y a fallu chialer qq fois parce que ça demandait des formulaires d'autorisation qui finit plus d finir, qui font que ça fini plus quand t'as une urgence. Qui est frustrant, puis ça existe encore mais c'est quand même pus facile. Mais y commence à avoir une reconnaissance. On est partenaires. Ça veut pas dire non plus nous domper tous les problèmes au communautaire parce qu'on a pas les ressources non plus pour porter tous ces gens-là. Mais quand on vous réfère cette personne-là ouvrez la porte et sachez qu'elle a fait ce cheminement la tsé. Faut pas attendre deux ans pour la prendre dans le système.</p>	<p>Développement, rapports communautaires et services sociaux, interaction, reconnaissance, problématiques, prise en charge, urgence et responsabilité.</p>
<p>Puis je l'écoute. Si elle parle pas je dis rien, puis si elle ouvre la porte je suis là. Mon rôle est d'offrir une présence, écouter et pas me faire prendre par la police. Tu prends la personne par l'entrée, tu passes par son mode de revenu, dans le fond pour autre chose et je pense que c'est peut-être ça qui...qu'on ne s'adapte pas assez qu'y a une piste d'achoppement. Un CIUSS pourra jamais faire ça, même si ils ont 80% du financement. Formulaires formulaires, entrevues et sont fermés comme ça.</p>	<p>Ouverture, accueil, solidarité et hospitalité.</p>
<p>Le problème y est pas politique, puis on est d'accord, le problème y est entre les deux. Chez les gens, puis c'pas de leu faute, c'pas de leu faute, sont pas engagés pour ça, y a une job de même puis leur job c'est t'arrête ça, t'applique ça, si t'as fait une coche à côté de la règle, désolé, désolé mon vieux y n'a plein d'autres qui sont sua coche.</p>	<p>Fonction publique et difficultés de gouvernance, lourdeur procédurale.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 18 (extraits)	Catégories
<p>Fonctionnaires, faut être renards avec ces gens-là. Tsé, pour avoir l'enveloppe, l'enveloppe multipliée qui me permet de faire mes trois salaires là, [...] de contact en contact j'ai réussi à parler au fonctionnaire en chef, pour le convaincre de venir manger icitte, de venir s'asseoir et de comprendre, que c'est pas juste de la M. Mais, ne fallait pas que je l'assoie à n'importe quelle table. Fak moi j'en ai un icitte, je vais chez eux à chaque fois que les cadrans changeant d'heure parce qu'y est pas capable changer ses cadrans bon. Ya plein de tocs puis toute. J'avais dit à Jean, je dis à Jean laisse la place en face de toi libre, m'avait dit pourquoi, laisse la place en face de toé libre et quand le fonctionnaire est arrivé je l'ai assis en face, en face de Jean. Là j'ai interpellé Jean j'ai dit parle, parles-y ! Écoute là il lui a fait toute ses demandes puis lui parlait de son quotidien enteka. Après ça, y shakait dans mon bureau le fonctionnaire. Y shakait dans mon bureau. Y dit c'est quoi tu m'as montré là j'ai dit quoi? Mais y dit le gars avec qui j'étais j'y dit qui. Y dit je sais pas son nom mais ça pas de bon sens. Ah j'y dis tas un bon diner, y me dit mais la y dit je voulais pas te déranger c'tait noël puis y avait du monde partout mais Ah mais tu me demandais si on touchait du monde que ça valait la peine de toucher. Oua ouais mais y dit ne non, t'as vu un premier de la gang là. C'pour ça j'te dis faut être renard avec ces gens-là puis moi je mentais pas. J'ai rien fait de dramatique, fallait quelque chose de saignant pour que le fonctionnaire ... si je l'avais assis à une table, ou est que c'est des gens plus cool, tsé, j'aurais pas eu ce que j'avais besoin, de l'aide des intervenants. Notre banque d'intervenants, puis de dépasser la faim. Mais je l'ai assis à une table plus crue, qui, Jean représente 20-25% de la clientèle de la tablée. Le reste est plus soft, mais eeee, je voulais qui voit, que oui on touche à du monde, on touche à du monde que personne toucherait.</p>	<p>Fonction publiques, politiques publiques, gouvernance, projets, réalisation, reddition, profitabilité, transformation, potentiel, négociation, confrontation, choc, prise de conscience, compréhension.</p>

Tableau 8 (suite)

Fiche synthèse des catégories et extraits des entretiens directs

Verbatim entretien 18 (extraits)	Catégories
<p>On a un îlot de classe moyenne autour du parc du moulin. Ça c'est vraiment un îlot c'est spécial, c'est des petites maisons. Je te parle du bas du cap pas le haut du cap. Dans le bas du cap y a cet îlot-là, de classe moyenne, qui est sur trois rues, des érables dans ce coin-là. À part ça c'est des logements, pas délabrés, mais c'est des logements qui ont de la pauvreté. Propriétaire absent puis, ouais. Y a beaucoup de maisons de chambres, ouais, mais j'ai pas d'étude comme telle sous les yeux là. De la qualité actuelle, nous on l'a visuelle parce qu'on a vu des escaliers qui tombent en ruine et tout, mais eee.</p>	<p>Aménagement, classes sociales, insalubrité, pauvreté.</p>
<p>C'est une réussite totale !! Mais ce qui a surtout changé, c'est une religieuse. C'est vraiment une religieuse qui a tout changé, elle s'appelle sœur Sergerette Beaudry. Y a deux ans elle m'a appelé et demandé si je voulais connaître ce qu'était la réussite sociale, elle m'a amené au cœur du rochon et c'est elle qui a mis sur pieds la maison coup de pouce. Au fil du temps et au fil des personnes qu'elle a engagé, elle a initié un tissu humain à travers les gens et les personnes qui allaient là. Suffisait que la ville embarque et qu'elle aille avec l'OMH. La honte qui avait de débarquer de l'auto et d'aller là, les autres continuaient dans leurs petites maisons, c'pu pareille, y a une fierté d'habiter là. Mais historiquement c'est elle. L'aménagement c'est super important, ouais !</p>	<p>Religion, sœur, transformation, empowerment, rapports engagés, dépassement des jugements, milieux de vie, habitation, appropriation, aménagement et développement.</p>